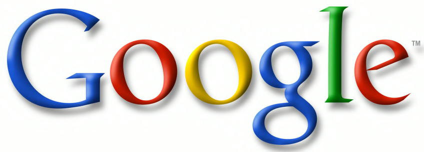
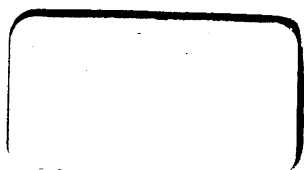




LES ANGLAIS

CHEZ EUX

HOGARTH ET SES AMIS

OU

LONDRES AU SIÈCLE PASSÉ

AUTRES OUVRAGES DE M. FRANCIS WEY

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE

ROME, *Description et Souvenirs*. 1 vol. in-4°; 358 gravures sur bois et un plan. 3me édition, revue, augmentée d'un voyage à *Rome en 1874*, et d'un *index* analytique. . . . . . . 50 francs

DICK MOON EN FRANCE, *Journal d'un Anglais*, 2me édition. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50

LA HAUTE SAVOIE, Récits d'histoire et de voyage, 2me éd. 3 fr. 50

TROP HEUREUX, 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 francs.

Paris. — Imprimerie Arnous de Rivière et Ce, rue Racine, 26.

FRANCIS WEY

LES ANGLAIS
CHEZ EUX

SUIVI DE

HOGARTH ET SES AMIS

OU

LONDRES AU SIÈCLE PASSÉ

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cᵉ
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1876

LES

ANGLAIS CHEZ EUX

I

Sur mer. — Profil de quelques bourgeois transplantés. — La Tamise, de son embouchure au pont de Londres. — Gravesend. — Woolwich. — Fondation d'un bourg pourri. — Le port de Londres. — Aspect de la ville. — Impression fantastique. — Effet du langage sur les mœurs. — Les gentils douaniers. — London-Bridge. — Aperçu de la galanterie anglaise. — Pont de Waterloo. — Jockeys nautiques; omnibus flottants.

« Le soleil est couché depuis cinq heures et le temps est si clair qu'on lirait aisément les papiers publics. Décidément, Monsieur, nous n'aurons pas de nuit, phénomène que j'ai plus d'une fois observé à la pleine lune dans les mers du Sud... aux environs de Marseille. »

Au ton magistral avec lequel il livrait d'aussi fortes impressions, je reconnus mon voisin de la table d'hôte de Boulogne et je l'engageai à s'asseoir auprès de moi

sur le pont du navire. Il refusa. « Vous savez, dit-il, que j'ai le pied marin. »

Ce compagnon a cinquante ans, la manie d'être un profond observateur et de déguiser la Méditerranée, qu'il a vue à l'extrémité de la Cannebière, sous ce titre ambitieux : les *mers du Sud*. Majestueux comme un suisse de cathédrale, il s'efforce de rehausser son regard bénin d'un certain air de perspicacité. Il jouit d'une supériorité intellectuelle qu'il s'est vu contraint de reconnaître lui-même, au risque de blesser une modestie à laquelle il livre des combats fréquents. Honteux d'être confondu au milieu d'un de ces troupeaux dociles qu'on promène à forfait, il a soin de laisser voir combien une pareille façon de voyager est au-dessous d'un homme comme lui. Le même scrupule tourmente la plupart des touristes, gens d'élite égarés parmi les bourgeois. « Nous voilà, reprit le navigateur du Sud, embarqués pour Londres au nombre de quarante passagers. Combien compterait-on là de gens capables de comprendre ce qu'ils verront? Deux ou trois peut-être; et encore... Quant à moi, je me soucie peu des monuments; on en voit partout. Mon but, c'est d'approfondir les mœurs afin de savoir enfin à quoi m'en tenir sur l'Angleterre. »

Étudier les mœurs en passant une ou deux semaines à Londres dans un hôtel garni, la prétention est burlesque. Mais s'il s'abusait quant aux résultats de son voyage, il partait d'une idée juste : ce qu'il y a de plus intéressant à connaître en Angleterre, ce sont les Anglais, c'est la vie particulière des diverses classes de cette société si différente de la nôtre ; c'est le mécanisme de cette civilisation qui, d'une île du Nord, rayonne sur les deux mondes. La confiance de ce bonhomme était faite pour enhardir. Il n'avait que peu de jours à dépenser : je pouvais disposer de deux mois... Je résolus d'épuiser la première semaine à parcourir les monuments principaux, en mettant à profit l'éco-

nomie des excursions parisiennes. Mais je me proposais en outre, dès que je serais familiarisé à la topographie de Londres, d'y résider seul six à sept semaines, logé dans une famille anglaise, afin d'examiner à loisir et de voir de plus près. Muni de recommandations pour des habitants du pays, divers de professions et de fortune, j'espérais échapper aux exagérations, aux erreurs si communes parmi nos compatriotes.

Depuis que ce livre a été publié pour la première fois, j'ai revu ce pays à plusieurs reprises, et dans des conditions différentes, examinant avec profit l'ensemble du tableau en présence des modèles. Ces sortes de révisions nous font discerner mieux ce qui tient au caractère d'une société; elles m'ont mis à même de compléter nombre d'observations et d'en rectifier d'autres: le lecteur en jugera.

Le navire chemine, laissant un sillage bordé d'une frange phosphorescente; sur la gauche, une file de lumières annonce qu'on est à la hauteur de Douvres. On voit poindre l'aurore sur un point inattendu du ciel, car chacun est désorienté par les bordées courues pour éviter les bas-fonds : les premières lueurs vont accuser dans la brume les maisons de Ramsgate, environnées de villas jetées comme des fleurs parmi des touffes d'arbres. Ces cottages se nomment des maisons à thé. Plus loin, c'est Margate, couronnant une falaise lisse comme un mur; piédestal qui foule un lit de goémons noirs, et porte la ville sur un coussin de verdure. Margate étale ses grandes maisons de brique brune percées de fenêtres sans nombre, et son clocher massif à la cime dentelée.

Il n'est plus nuit, il n'est pas jour encore : la clarté ne découpe pas assez d'ombre pour devenir la lumière, les rives n'offrent que des plans miroitants et mous; les vapeurs de la nuit floconnent sur l'azur des eaux et éteignent le bleu pâlissant du ciel. Peu à peu la côte

s'aplatit; sur la droite, un banc de sable, mince ligne de bistre, vient endiguer la mer : on se croit à l'entrée de la Tamise; mais derrière cet ourlet de terre une voile apparaît dans les airs : c'est la mer qui se révèle par delà. A mesure que le navire incline à l'ouest, l'intérêt se concentre sur la grève anglaise où l'on voit des tours d'un aspect triste : *Two Sisters*. Là, dit-on, sont venues échouer deux jeunes filles, en mémoire desquelles on a élevé ce monument. Puis on découvre au revers d'un coteau gris les maisons blanches et closes d'Herneby, ville de bains qui se mire tout entière dans l'eau comme une cité orientale. Un second banc de sable, célèbre par le naufrage de l'*Adélaïde*, marque l'entrée de la Tamise; mais comme on ne voit la terre que d'un côté, il faut accepter l'idée paradoxale d'un fleuve qui n'a qu'un bord. C'est à la hauteur de Barnstaple, enfoncée dans la côte violette, qu'on voit enfin émerger des flots l'autre rive, dentelée, mince et sombre comme la lame émaillée d'une scie.

Soudain le mouvement éclate. Le soleil réveille la Tamise; il disperse la brume, et de ses premiers rayons fait jaillir une volée de voiles blanches qui masquent le passage en s'éloignant sur les eaux, pareilles à un essaim d'alcyons fuyant dans les airs. Alors tout se ranime à bord : le pont se peuple de figures blêmes; les passagers de l'expédition française renaissant à l'activité se divisent à l'instant en deux classes : ceux qui questionnent sans relâche, et ceux qui veulent déjeuner tout de suite. Les premiers, inquiets et nerveux, resteront tels tout le long du voyage; les autres insouciants et sensuels ne songeront qu'à leur bien-être. Un genre d'attrait particulier à ces sortes d'expéditions, c'est le spectacle de la caravane, composée de gens d'humeur et de conditions diverses, apportant leur ébahissement, leurs préjugés et le contingent de leurs observations. « Enfin, s'écriait sur le pont du

navire un ex-officier de la garde nationale, il faudrait là plus d'ordre, plus de discipline, donner à chacun son numéro et, à chaque repas, à chaque course faire un appel, un *contre-appel* et que tout fût réglé *militairement*. On marcherait par pelotons... A quelle heure arriverons-nous à Londres?

— A midi.

— Heure *militaire*, au moins! »

Mais survient un professeur de l'Université: « J'espère, dit-il, qu'on ne va pas nous aligner comme des écoliers à la promenade; je n'ai pas prétendu aliéner ma liberté!

— Ils ne s'en tireront jamais sans la discipline militaire, Monsieur; et quand on a servi... »

Là-dessus, discussion à perte de vue entre le guerrier-citoyen qui veut enrégimenter les autres, et l'ex-normalien, rebelle à toute discipline. Tandis qu'ils bourdonnent, suivons le cours du fleuve, ce vaste port de l'Angleterre et du monde commercial. Ce n'est pas avant cinq ou six heures qu'on arrivera à Londres.

La Tamise est, de toutes les grandes routes la plus fréquentée, la plus chargée de population. Ce chemin liquide n'est sur aucun point de son cours assimilable à un fleuve. — De sa source jusqu'à Londres, la Tamise est une petite rivière qui se joue parmi des prairies, distribuant à travers des parcs la grâce et la fraîcheur. — Dans Londres, la Tamise est une gare d'entrepôt; car les maisons du rivage plantées dans la vase communiquent directement avec les navires. Devant ces berges est une grande rue remplie d'omnibus et jonchée de monde: ces omnibus sont des bateaux à vapeur, et cette rue c'est encore la Tamise. — De Londres à Gravesend, située à six lieues au-dessous de Londres, la Tamise est un port où les bâtiments sont alignés par centaines. — A partir de Gravesend, la Tamise est un bras de mer. On pourrait même la définir ainsi, de la Manche jusqu'à Londres où l'on signale

encore trois à quatre mètres de marée. Les crues de la rivière n'exercent aucune influence sur le niveau de ce golfe profond.

C'est devant Gravesend que l'on commence à subir l'impression que fait éprouver la contemplation de l'Angleterre. A droite, le littoral du comté d'Essex est bas, aride et gris; la Tamise prend la couleur du plomb. A gauche, la ville de Gravesend est blême et lugubre avec coquetterie. C'est là que je vis le premier échantillon de la fantasque architecture du pays. Les bains Clifton sont en style du XVIe siècle, et chaque ogive est surmontée d'un minaret à la turque.

Autant la terre est déserte, autant le canal est animé par la circulation et par le travail. Mais la précision calme avec laquelle les embarcations se croisent, le rapprochement de tant de groupes étrangers entre eux, qui ne se connaissent et ne se regardent même pas; la gravité de ces êtres rassemblés par l'intérêt; cette vie d'activité mécanique et de labeur sans relâche comme sans vivacité, tous ces détails vous captivent et vous glacent à la fois. On est saisi de la grandeur, de la tristesse du spectacle; on demeure interdit d'un premier accueil si solennel et si morose. En présence de tant de mouvement et de si peu de bruit, on croit pénétrer en pleine lumière dans l'empire des ombres. Le soleil même, revêtu d'un linceul blanc, ne projette sur ces scènes que le spectre pâli de ses rayons. Dans les champs, peu de culture; partout de grands arbres ronds, d'une sombre verdure, encadrés de pelouses. Plus on avance, plus les embarcations se multiplient. Bientôt la campagne est envahie par les navires; car la Tamise décrit des courbes On la laisse fuir à droite, à gauche et, au delà des rivages bas qui en marquent les sinuosités on voit circuler à travers les terres les cheminées des steamboats, les voiles des bricks, des trois-mâts qui se jouent dans les airs pêle-mêle avec

les ormeaux, les tilleuls et les chênes. La terre et l'onde marient les bois de leurs forêts.

C'est ainsi qu'on atteint Woolwich, ville militaire et maritime contenant un arsenal, une fonderie de canons, une caserne, un parc d'artillerie, une école militaire et de vastes chantiers de construction. Saint-Cyr, la Fère et Toulon réunis donnent l'idée de Woolwich, qui entretient six cents forçats sur des pontons, hélas trop connus des anciens marins français! En passant devant ce lieu consacré aux travaux de la guerre on comprend que la Grande-Bretagne ne possède ni la physionomie, ni les mœurs militaires. Cette cité remplie de soldats a l'air d'une vaste usine; on ne voit qu'ouvriers et manœuvres fonctionnant sur la grève ou sur l'eau, et l'on prendrait Woolwich pour une ruche manufacturière, comme le Creusot ou Birmingham, si l'on n'entrevoyait deux ou trois sentinelles en habit rouge, promenant de grands fusils avec indolence. Tout est sacrifié à l'utilité, tout est pour le travail et tout homme agit.

En face de cette place, sur l'autre rive, plate et solitaire, s'élèvent dix à douze petites maisons à peine achevées; cabanes pauvres et coquettes, construites avec des pignons et des ogives. « A la fin de l'année, nous dit l'architecte qui se trouve à point nommé là pour démontrer ses œuvres, ces maisons seront au nombre de quatre cents. Des compagnies les bâtissent pour y loger des ouvriers, dans un but moins charitable que politique; car la propriété de chacune de ces logettes représente un impôt foncier de 20 livres, et quatre cents propriétaires artisans, improvisés de la sorte, donnent à un parti un nombre égal d'électeurs. »

Ainsi, ils fondent une ville au profit d'un candidat à la chambre des communes. On n'a pas recours chez nous à cet ingénieux moyen de modifier les listes électorales. En quittant Woolwich, vous découvrez à l'horizon, un peu sur la gauche, les dômes jumeaux de

Greenwich, autour desquels il faut décrire un cercle de deux lieues pour arriver à Londres.

Les neuf milles qu'il reste à parcourir avant d'amarrer à la *Custom-House* sont rapidement franchis : le spectacle est si attachant, la pensée reçoit de si fortes impressions qu'elle oublie les heures. Le mouvement envahit enfin la rive gauche de la Tamise, si longtemps solitaire ; des hangars, des usines, des bâtisses préparent le voyageur au tableau de la grande ville qu'il va découvrir à sa droite, sur ce bord gardé par de longs chapelets de navires. Déjà circulent les *watermen*, bateaux à vapeur très-peuplés qui desservent le littoral, au nombre de quatre cents. On les voit glisser, pêle-mêle avec les chasse-marée, les bricks, les trois-mâts de la compagnie des Indes et les bâtiments de toute sorte entre lesquels voltigent des nuées de barques. Les rivages, jonchés de monde et de constructions industrielles semblent, par comparaison, mornes et tranquilles, tant la vie est agitée sur le lit du fleuve qui paraît entraîner et brasser dans ses ondes grises une ville entière.

Il est près de midi ; le soleil argente les vapeurs charbonneuses qui flétrissent l'azur du ciel. Des vaisseaux rangés le long de ce boulevard liquide laissent entrevoir dans les clairières d'une forêt de mâts une cohue étrange de magasins, d'entrepôts, de tavernes, d'appentis, de manufactures ; autres nefs que surmontent d'immenses cheminées de brique, mâtures massives et hardies. Sur la terre et sur les flots, chacun se démène et travaille ; l'eau battue sans relâche écume, la vase bouillonne à la surface : sans qu'un souffle de vent l'effleure, l'onde est livrée à une continuelle tempête. A mesure qu'on chemine, ce drame singulier marche à sa péripétie ; on s'étonne que le bateau continue à filer sur ce canal d'une immense largeur, mais si encombré que l'œil se heurte partout contre des

murailles de navires. Passé Greenwich, cette animation s'accroît et paraît à son comble. Elle triple encore dès qu'on pénètre dans Londres. Alors se développe sur l'une et l'autre rive cette Babel monstrueuse du commerce des deux mondes, avec ses deux cent mille cheminées, obélisques vomissant la fumée et la flamme; avec ses clochetons pointus qui se comptent par centaine, ses longues maisons de brique brunes couvertes de tuiles rouges, gigantesques degrés qui servent de base au dôme de Saint-Paul, modèle de notre Panthéon.

Londres n'a pas de quais; les maisons baignent dans la Tamise sur laquelle elles s'ouvrent pour recevoir des cargaisons de toute espèce. Appropriées à des usages divers, ces constructions sont dissemblables; elles sont flanquées de jetées, de pontons, hérissées de béliers, encombrées de marchandises et d'une multitude de matériaux. Il n'y a pas d'alignement dans la distribution de ce quartier maritime, où l'on voit des cours, des ruelles visitées par la marée et, tout auprès, des terrasses clair-semées de quelques vieux arbres trapus. La rive droite est vouée à l'industrie; c'est un interminable faubourg d'ouvriers: masures basses, mal ordonnées, couvertes d'un nuage de fumée qu'elles alimentent sur leurs toits. Le premier plan de la rive gauche présente un aspect à peu près analogue; mais entre le quartier bas et les édifices lointains de la ville se massent des myriades de mâts et de cordages, groupes de navires disposés en faisceaux qui font supposer un autre bras de la Tamise envahissant la ville. Ce sont les docks ou bassins de Sainte-Catherine, de la compagnie des Indes, et de Londres : des canaux creusés en aval de la Tamise y conduisent les vaisseaux qui y sont hébergés par milliers. L'absence de quais, l'irrégularité qui en est la conséquence, la surabondance de mouvement et d'activité que cette disposition favorable aux débarquements donne au littoral,

frappent l'esprit des Français, justement orgueilleux de l'ordonnance imposante des quais de Paris. Mais la majesté de la Tamise, assez large pour contenir une escadre et pour porter des navires à vapeur ou à voiles aussi nombreux que les équipages de nos boulevards à la sortie des théâtres ; mais la grandeur des lignes et la diversité des détails triomphent de cette impression passagère. On admire que les bâtiments entrent dans les maisons librement et comme chez eux ; l'entrain qui accompagne la vie laborieuse vous saisit : en se voyant au milieu de ce port, en compagnie de quelques milliers d'hommes si actifs, on oublie qu'on navigue sur l'eau. Les maisons de la ville, entremêlées de voiles et de carènes, continuent le spectacle de la Tamise; et bientôt on ne comprendrait plus qu'une si grande route, qu'une si belle rue, tant fréquentée, fût rétrécie par les terrassements d'un quai La cause première de Londres, le mobile de tout le mouvement qui s'y produit, c'est ce bras de mer qu'on appelle Tamise. Cette eau pénètre partout et vivifie tout, comme le biez qui se divise et se répand pour fertiliser une prairie.

Parmi les détails de ce tableau indescriptible, deux monuments seuls rappellent le vieux monde. Au loin, Saint-Paul ; plus près, la Tour de Londres, lourd donjon carré surmonté de clochetons maigres jouant aux quatre coins sur la plate-forme. Abstraction faite du dôme et de la Tour, ces longues files de maisonnettes capricieuses qui ressemblent à des navires ébranchés et que des navires encombrent; ces hangars, ces usines avec leurs cheminées noires, leurs arbustes grimpants, leurs kiosques de bois peint et leurs toits rouges, donnent à la ville un faux air de l'Orient. On pense à Tyr, à Carthage, aux cités vaguement entrevues du pays des Chinois. Le besoin de se rendre compte de ses impressions invite à comparer; mais l'aspect est si étrange que nulle comparaison ne con-

tente et que l'esprit se heurte à toutes les réminiscences de l'imagination.

Cependant une impression froide mêle je ne sais quelle stupeur à l'admiration. On a vu la Tamise, solitaire à son embouchure, se peupler peu à peu, ses rivages se meubler, cette agitation naître et s'accroître, et ce mouvement de population s'exagérer jusqu'à l'encombrement. Il semble que du désert on soit parvenu en quelques heures au chef-lieu du monde. Ce spectacle, on le possède, on est sur la scène, on le touche des yeux; rien n'est plus vivant, plus réel, et on a peine à y croire. Ce que vous voyez laisse morne; la pensée de l'isolement vous étreint au cœur de la foule : parmi ces navires sans nombre qui font écumer la vague et offrent aux regards leurs ponts chargés d'hommes, de femmes élégantes, d'ouvriers, de bourgeois, de gens de toutes les classes et de tous les âges, vous reconnaissez le mouvement, vous constatez une activité dévorante; et vous percevez ce drame comme dans un rêve, comme dans la fantastique exhibition d'une décoration animée. A la fin on se rend compte de ce qui manque à cette réalité : c'est le bruit. La vie de la Tamise est une pantomime. Aucun visage ne rit, les lèvres sont muettes : pas un cri, pas une voix; chacun reste isolé dans la foule. L'artisan ne chante pas, les passagers qui passent et repassent contemplent sans curiosité et n'articulent pas une parole. A peine entend-on l'organe grêle de quelques enfants répétant sur un ton monotone, à l'usage des chauffeurs, les signaux de la manœuvre indiqués par les gestes des capitaines, télégraphes intelligents et taciturnes. L'Anglais s'est fait un langage approprié à ses mœurs placides et à ses goûts silencieux : c'est un murmure entrecoupé de sifflements doux; il s'écoule des lèvres à peine articulé. Essayez d'associer à cette émission la poitrine ou la gorge pour enfler la voix, la physionomie des mots s'altérera et les rendra peu intelligibles : ils ne sont

compris qu'à la condition d'être énoncés sans effort. Criés, ils sont méconnaissables; ils deviennent rauques et stridents pour l'oreille comme les coassements confus dont les grenouilles font retentir les marécages. A Londres on s'entretient avec soi-même, on pense avec sobriété, on ne s'occupe que de ses intérêts. Chacun travaille sans relâche, toujours en silence. Mais déjà le navire se perd au milieu des mâts; nous sommes au pied du pont de Londres. Les câbles sont lancés, les roues se taisent; nous abordons sans bruit, entre deux watermen jonchés de personnages muets, à l'embarcadère de la douane peuplé d'une foule de commissionnaires, de préposés, de portefaix qui attendent sans mot dire, et vous suivront sans desserrer les lèvres.

S'il prend jamais fantaisie à quelque touriste bénévole de célébrer les charmes de la douane française, qu'il aille s'inspirer à celle de Londres, il ne saurait mieux faire. Chez nous cette institution a les griffes du chat; la douane anglaise y joint la lenteur du boa qui digère. La petite cérémonie ne dure guère plus de cinq à six heures à moins que vous ne débarquiez un dimanche, auquel cas il faut attendre jusqu'au lendemain à midi la restitution du bagage. Aussi voilà ce qui arrive : des commissionnaires s'informent de l'hôtel où vous avez le projet de descendre; puis ils vous font grimper l'escalier de bois qui conduit, disposition commode! au grenier où sont établis les bureaux. Là vous recevez un numéro; on en place un sur votre malle; vous attachez le vôtre à la clef de votre cadenas, et le tout est remis aux préposés qui dépéceront votre bagage en votre absence. Vous partez les mains vides pour la grande cité. Cette méthode n'a rien d'inquiétant pour les Anglais; mais elle excite la défiance française: les dames auraient pelotonné leurs enfants dans leurs caisses à chapeaux, qu'elles ne manifesteraient pas une plus tendre sollicitude. Enfin

chacun prend son parti; mon voisin l'observateur en observant qu'un tel usage indique une sévère probité dans la classe douanière; l'ami du régime militaire en remarquant que tout se passe *militairement*, et l'indépendant par l'idée de sa liberté reconquise. Elle ne l'est pas pour longtemps : le personnel de l'expédition est livré à la direction des interprètes qui se partagent les voyageurs auxquels ils serviront de guides pendant huit jours.

Un mot sur London-Bridge, le dernier pont de cette capitale en aval de la Tamise, et le plus ancien de tous. Avant l'an 1008, le pont de Londres alors placé plus en amont était en bois : des Norwégiens le détruisirent. Il fut relevé deux fois avant 1176, où on le rebâtit en pierre. Ses vingt arches portaient deux rangées de maisons avec une chapelle au milieu. Il aboutissait à la porte de Southwark devant laquelle on exposait les têtes des criminels d'État. Falconbridge qui voulut délivrer Henri VI, Wallace le défenseur de l'Écosse, décapité en 1305, et Thomas Morus le grand chancelier, eurent leur tête exposée au bout du pont de Londres sur la plate-forme de Southwark-Gate. C'est le Pont-Neuf de la Cité de Londres; il marque la limite du port maritime : les vaisseaux ne remontent pas au delà. Reconstruit à partir de 1825 par John Rennie, il a été livré à la circulation en 1831. Bien que le fleuve atteigne à cet endroit sa plus grande largeur, ce pont, en granit d'Écosse, qui se termine à chaque extrémité par des voûtes passant au-dessus des rues qui longent les deux rives, n'a que cinq grandes arches surbaissées. Celle du mileu est d'une ampleur et d'une hardiesse prodigieuses. Les piles sont renforcées de plinthes massives reposant sur d'énormes taille-mer, et les arceaux sont couronnés d'une corniche qui supporte le parapet. Les vaisseaux, les voitures passent côte à côte sous ce pont, aussi peuplé au-dessous qu'au-dessus de son tablier; on voit aux deux bouts

des nuées de piétons circuler comme des légions de fourmis autour de la dernière arcade, grimper et descendre le long des contre-forts pour gagner les rues basses, les rues supérieures, ou les embarcadères. En opérant cette *conversion*, comme disait l'homme aux sentiments militaires, nous laissâmes à notre droite une colonne en pierre surmontée d'une espèce de gros chardon doré; on nous apprit que ce chardon est une gerbe enflammée, et que le pilier qui la porte a été érigé en mémoire de l'incendie de 1666. A cette époque la moitié de la ville fut consumée, et les ravages du feu se sont arrêtés là.

Quatre omnibus à vapeur étaient en panne au pied du pont, serrés les uns contre les autres, regorgeant de monde; pour arriver au plus éloigné on traversait les trois autres. Chacun courait en grande confusion, choisissant son bateau, et le tout en silence. Que de bruit une pareille cohue aurait produit aux bords de la Seine ! Le troisième waterman était destiné à nous conduire aux environs de Wesminster. Nous nous vîmes avec plaisir mêlés pour la première fois à la foule; bien que signalés comme Français par le fracas de notre irruption et par les moustaches, plus rares alors parmi les Anglais qu'elles ne le sont devenues, nous n'excitâmes ni étonnement ni curiosité. Ceux de ces *étrangers* (comme les dénommait plaisamment dans leur propre pays notre plus naïf compagnon) qui parlaient le français vinrent causer avec les moins barbus de notre société.

A la station de Southwark, pont construit en fonte et soutenu par quatre piles de pierre, il survint un gentleman avec deux dames qu'il précédait d'une façon seigneuriale. Une seule place était vacante sur un des bancs; il s'y campa sans se soucier de ses compagnes restées debout entre les grandes jambes d'une douzaine d'hommes. Sur-le-champ quatre Français se levèrent et offrirent leur siége; ces dames étonnées

s'assirent en remerciant d'un sourire, tandis que les hommes nous regardaient d'un air mécontent. « Est-il surprenant, s'écria un de nos jeunes compatriotes en se caressant la moustache, que nous plaisions aux Anglaises? la galanterie leur est si nouvelle que la plus légère prévenance suffit pour les toucher! »

A la hauteur de Blackfriars'-Bridge en face de Saint-Paul, point d'où l'on découvre encore la Tour, et déjà Somerset-House vaste palais d'architecture classique à l'italienne, la Tamise tourne sur la gauche et les édifices du rivage prennent des dimensions monumentales. On passe devant Temple-Bar, remarquable par son frais jardin et son joli pavillon de brique rouge, et l'on est frappé de la majesté du pont de Waterloo en granit d'Aberdeen avec deux colonnes doriques saillantes surmontées de plates-formes rondes à chaque pile. Le tablier de ce pont, dont la chaussée est à 30 pieds du niveau de l'eau, est parfaitement horizontal; il a neuf arches de 36 mètres d'ouverture sur 10 et demi de hauteur; la longueur atteint 2,426 pieds anglais, et la largeur de la voie 21 mètres. La Tamise mesure là, d'une rive à l'autre, 1,329 pieds. Le pont de Waterloo est d'une solidité romaine et d'une admirable proportion. C'est pour le bureau de péage de ce pont que fut inventé le tourniquet de fer qui n'admet qu'une personne à la fois, et qui communique une impulsion à l'aiguille d'un cadran situé dans la loge dorique où il constate le nombre des passants. Invention anglaise, digne d'être américaine.

Le long de la ville, la Tamise est non-seulement une grande rue, mais encore un lieu de plaisir : car parmi les bateaux à vapeur qui courent en tout sens on voit filer des myriades de batelets et de yoles minces comme des lames de couteau : ainsi dans les promenades les cavaliers voltigent autour des calèches. L'Anglais aime à courir et à se sentir en selle, sur un cheval ou sur un batelet. Des régates s'éparpillaient

des nuées de piétons circuler comme des légions de fourmis autour de la dernière arcade, grimper et descendre le long des contre-forts pour gagner les rues basses, les rues supérieures, ou les embarcadères. En opérant cette *conversion*, comme disait l'homme aux sentiments militaires, nous laissâmes à notre droite une colonne en pierre surmontée d'une espèce de gros chardon doré; on nous apprit que ce chardon est une gerbe enflammée, et que le pilier qui la porte a été érigé en mémoire de l'incendie de 1666. A cette époque la moitié de la ville fut consumée, et les ravages du feu se sont arrêtés là.

Quatre omnibus à vapeur étaient en panne au pied du pont, serrés les uns contre les autres, regorgeant de monde; pour arriver au plus éloigné on traversait les trois autres. Chacun courait en grande confusion, choisissant son bateau, et le tout en silence. Que de bruit une pareille cohue aurait produit aux bords de la Seine ! Le troisième waterman était destiné à nous conduire aux environs de Wesminster. Nous nous vîmes avec plaisir mêlés pour la première fois à la foule; bien que signalés comme Français par le fracas de notre irruption et par les moustaches, plus rares alors parmi les Anglais qu'elles ne le sont devenues, nous n'excitâmes ni étonnement ni curiosité. Ceux de ces *étrangers* (comme les dénommait plaisamment dans leur propre pays notre plus naïf compagnon) qui parlaient le français vinrent causer avec les moins barbus de notre société.

A la station de Southwark, pont construit en fonte et soutenu par quatre piles de pierre, il survint un gentleman avec deux dames qu'il précédait d'une façon seigneuriale. Une seule place était vacante sur un des bancs; il s'y campa sans se soucier de ses compagnes restées debout entre les grandes jambes d'une douzaine d'hommes. Sur-le-champ quatre Français se levèrent et offrirent leur siége; ces dames étonnées

s'assirent en remerciant d'un sourire, tandis que les hommes nous regardaient d'un air mécontent. « Est-il surprenant, s'écria un de nos jeunes compatriotes en se caressant la moustache, que nous plaisions aux Anglaises ? la galanterie leur est si nouvelle que la plus légère prévenance suffit pour les toucher ! »

A la hauteur de Blackfriars'-Bridge en face de Saint-Paul, point d'où l'on découvre encore la Tour, et déjà Somerset-House vaste palais d'architecture classique à l'italienne, la Tamise tourne sur la gauche et les édifices du rivage prennent des dimensions monumentales. On passe devant Temple-Bar, remarquable par son frais jardin et son joli pavillon de brique rouge, et l'on est frappé de la majesté du pont de Waterloo en granit d'Aberdeen avec deux colonnes doriques saillantes surmontées de plates-formes rondes à chaque pile. Le tablier de ce pont, dont la chaussée est à 50 pieds du niveau de l'eau, est parfaitement horizontal ; il a neuf arches de 36 mètres d'ouverture sur 10 et demi de hauteur ; la longueur atteint 2,426 pieds anglais, et la largeur de la voie 24 mètres. La Tamise mesure là, d'une rive à l'autre, 1,329 pieds. Le pont de Waterloo est d'une solidité romaine et d'une admirable proportion. C'est pour le bureau de péage de ce pont que fut inventé le tourniquet de fer qui n'admet qu'une personne à la fois, et qui communique une impulsion à l'aiguille d'un cadran situé dans la loge dorique où il constate le nombre des passants. Invention anglaise, digne d'être américaine.

Le long de la ville, la Tamise est non-seulement une grande rue, mais encore un lieu de plaisir : car parmi les bateaux à vapeur qui courent en tout sens on voit filer des myriades de batelets et de yoles minces comme des lames de couteau : ainsi dans les promenades les cavaliers voltigent autour des calèches. L'Anglais aime à courir et à se sentir en selle, sur un cheval ou sur un batelet. Des régates s'éparpillaient

sur la rivière bordée de spectateurs, attendant l'éclat du marron d'artifice qui signale le vainqueur. Ces embarcations sveltes portent des rameurs coiffés et vêtus comme des jockeys, et distingués également entre eux par les nuances vives de leurs chemises de soie. « A voir ces centaines de petites barques, disait Minimus Lavater, conduites par de hardis rameurs vêtus de soie rouge ou bleue, verte ou rose, on dirait que les coquelicots et les bluets, s'ennuyant avec leurs voisins les blés, sont venus se baigner dans la Tamise. »

C'est à regret que nous quittâmes au pont suspendu d'Hungerford ce théâtre silencieux et animé des affaires et des divertissements. On nous fit traverser un marché couvert où, sur des tables de marbre constellées de morceaux de glace, sont empilés des crabes, des crevettes, des homards, des esturgeons gris de fer et des saumons argentés. Un instant plus tard nous traversions Leicester-square, et nous entrions comme d'affreux bourgeois à l'hôtel du Prince-de-Galles, encombré déjà d'une nuée de polissons attirés par l'espoir de débiter des images, des canifs, des couteaux, des rasoirs. Et l'observateur de s'écrier : « Voilà des rasoirs anglais ! »

II

Leicester-square et autres lieux. — Trafalgar. — Monuments héroï-comiques du duc d'York et de Nelson. — Chapiteaux en cage. — *The National gallery.* — Triste condition des musées. — William Hogarth. — La peinture française et l'esprit anglais. — Influence de Cromwell sur l'art et les mœurs. — Le lord protecteur devant la postérité. — White-Hall. — L'échafaud de Charles Ier. — Londres la nuit.

Il arrive aux gens les plus circonspects de se trouver fourvoyés par l'inexpérience. On ne reconnaît qu'au

bout de plusieurs jours l'incongruité pour un gentleman de loger à Leicester-square et dans toute cette portion du quartier de Coventry, émanation peu saine de la *mal'aria* de certaines rues de Paris, boutiquières et galantes. Envahi par la chevalerie aventureuse des chercheurs de fortune, ce pays bien plus que notre Palais-Royal est dévolu aux petits métiers, aux gens qui eurent des malheurs et aux industries de similor. Aussi, un étranger descendu là qui tiendrait à voir du monde s'exposerait à être défavorablement classé. Je ne tardai donc pas à porter mes pénates ailleurs. A mon arrivée j'étais à cent lieues de cette pruderie, et même assez fier de me regarder passer devant l'hôtel du Prince-de-Galles. Après distribution des appartements entre les touristes, opération tumultueuse, la plupart d'entre eux brûlent d'envahir Londres comme s'ils devaient repartir le lendemain. Les plus empressés sont ceux qui se lasseront le plus vite. La foule entraîne les guides et fait irruption dans Leicester-place. Ils marchent en gesticulant, ils parlent haut; les passants étonnés de tout ce bruit les regardent avec un sourire paterne. Je déserte lâchement le drapeau de la patrie et je précède à la Galerie nationale ces tapageurs que je retrouverai trop tôt.

La place Trafalgar est grande, montueuse, irrégulière, avec des prétentions à la régularité et à l'ordonnance de notre place de la Concorde. Du péristyle de la *National gallery*, affreux monument dont nous parlerons ailleurs, *Trafalgar-square* produit un certain effet, bien qu'il soit de forme trapézoïde et encombré de terrassements dont les lignes sont dures à la vue. Au centre est une pièce d'eau derrière laquelle se dresse la colonne de Nelson qui masque la statue de Charles Ier, placée elle-même au bas de *Charing-Cross* qui conduit à White-Hall, où ce roi eut la tête tranchée. — Cette rue se nommait prophétiquement, bien avant le supplice de Charles Stuart, le *Chemin de la Croix*.

La colonne de Nelson donne une idée du goût anglais par rapport aux beaux-arts. Elle est dit-on en granit et m'a paru peinte en blanc. Ce fût cannelé, couronné d'un vaste chapiteau corinthien, sert de piédestal à la statue du célèbre amiral, coiffée d'un chapeau qui vu de profil, et parce qu'on a trop creusé les deux bords, simule deux cornes. Comme le buste anguleux et carré ne suit point le mouvement de la tête, cette figure, vue du côté de la rivière, ressemble à un diable. Derrière le héros, l'artiste a contourné en spirale un énorme câble qui éveille les idées les moins décentes. Enfin Nelson a le long du dos un paratonnerre en saillie qui lui sort par l'oreille. Les Napolitains en auraient eu plus grand besoin que lui lorsque cet amiral tonnait sur leurs têtes. Nelson est certes un grand capitaine; toutefois sa gloire ne touchera jamais quiconque a lu l'histoire moderne de l'Italie. Le soleil même, à la vérité, est moucheté de quelques taches; mais ce ne sont point des taches de sang.

Ce paratonnerre me rappelle celui qui à l'entrée de Saint-James's-park protége, au sommet d'une autre colonne, la statue héroï-comique du duc d'York. On lui a fiché dans le crâne la pointe du paratonnerre qui mesure tout le corps du haut en bas, comme le ruban métrique d'un tailleur d'habits. N'oublions pas que ces piliers, au sommet desquels on monte par un escalier intérieur, sont garnis de parapets en fer et d'un grillage supérieur plafonnant au-dessus des curieux, enfermés là comme dans une cage; précaution nécessitée par la bizarrerie des citoyens qui avaient pris goût à s'élancer sur le pavé du haut de ces monuments. En Angleterre nous passons pour écervelés et fantasques; mais on n'a pas encore eu besoin de nous river des garde-fous par-dessus la tête. A ce propos, je ne sais si dans cette île les chapiteaux sont atteints des tentations du spleen; mais j'ai vu à Belgrave-square d'énormes choux corinthiens emprisonnés comme des

volailles dans des treillis de fer. S'agit-il de les défendre contre les hirondelles? Quoi qu'il en soit, rien de moins monumental que des colonnes coiffées d'un panier à salade!

Quand les Anglais ne songent point à créer un monument, ils élèvent des maisons d'un goût magistral. Préoccupés d'embellir les rues et les squares, ils cherchent la symétrie et mettent leurs plans en harmonie de style avec les constructions antérieures. Un capitaliste, une compagnie achètent un terrain d'une dimension à contenir six à sept maisons : on trace alors le devis pour un seul édifice ayant façade, péristyle, galeries, ailes; puis quand il s'agit d'occuper, au lieu de distribuer à des locataires, on partage l'immeuble en plusieurs lots. La propriété individuelle revit de la sorte dans l'association. C'est ainsi que certains quartiers splendides, tels que Portland-place et Belgrave-square, dévolus à des particuliers, offrent à l'admiration une succession de palais. Les monuments construits pour une destination publique sont en général moins bien appropriés, l'Anglais ne comprenant que le confort de la vie intérieure.

Rien de plus marqué que cette insuffisance à la Galerie nationale, édifice maigre, disproportionné, mal éclairé, étriqué et coiffé d'un petit dôme qui fait l'effet d'une casquette de jockey oubliée sur la plate-forme. C'est un monument à rebâtir : il n'est pas même assez spacieux pour héberger la sculpture; les 214 tableaux qu'il renfermait il y a vingt ans étaient déjà à l'étroit et mal exposés. Or il en possède 950 aujourd'hui, parmi lesquels de rares chefs-d'œuvre, surtout pour les écoles primitives de l'Italie. Cette galerie commencée seulement en 1824 par l'acquisition de la collection Angerstein, comprenant 38 tableaux, et enrichie deux ans après par les dons de sir Georges Beaumont, puis successivement par diverses munificences, est certainement destinée à s'agrandir encore. Dans ce

pays où la propreté est traditionnelle, les seuls monuments négligemment entretenus sont ceux des arts. Les écuries sont nettoyées et brillantes comme des musées, les musées sont sales comme des écuries provençales. Tandis que les chefs-d'œuvre des maîtres croupissent dans la poussière et dans la solitude, la foule élégante se pressera au *Zoological garden* autour d'un hippopotame choyé et soigné comme une petite maîtresse. Ce monstre fut le bijou de la bonne compagnie : quoi de plus galant, de plus minutieux que les prévenances dont il s'est vu l'objet ! Quoi de plus sombre, de plus poudreux que le péristyle de *the National gallery*, de plus pauvrement décoré que les salles de peinture et de plus mal parqueté? Une seule chose est bien entendue : la profusion des bancs et des fauteuils disposés devant chaque pan de mur; on est mis à même de contempler bien assis toutes ces peintures.

Ces réserves faites, la collection est riche. Il semble que pour la former on ait pris à chacun des grands maîtres qui y sont représentés les plus beaux fleurons de sa couronne. La France a fourni de bons tableaux du Poussin, et les plus beaux paysages du Guaspre et de Claude Lorrain. L'Italie a contribué largement. Nous citerons le *Couronnement de la Vierge* de Giotto, et le même sujet par l'Orgagna, un de ses chefs-d'œuvre; — la *Bataille de Saint-Gilles* de Paolo Ucello; — deux ou trois perles de Benozzo Gozzoli, de Piero della Francesca; — une *Madone* de Cosimo Tura; deux autres du Borgognone; — l'*Adoration des Mages*, par Filippino Lippi; — le *Christ glorifié*, cinq compartiments peints par Beato Angelico; — de charmantes pages de Melozzo de Forli, de F. Francia, de Lorenzo Costa, de Sébastien del Piombo; — une *Madone* de Giovanni Santi, que les Anglais appellent Sanzio; — une *Sainte Famille*, par Cima di Conegliano, Pérugin, Mantegna, Crivelli, Pollajuolo, Andrea del

Sarto, Raphaël, le Corrége, le Garofalo, le Sodoma, illustrent de raretés exquises ce musée formé avec un goût noble et pur, tandis que chez nous on sacrifiait des sommes folles au vain engouement de la mode ou à l'impulsion équivoque des brocanteurs. Rappelons encore le magnifique portrait de *Jules II* par Raphaël, tiré du palais Falconieri à Rome, répétition de celui qu'on admire à Florence au palais Pitti; et surtout le carton du *Massacre des Innocents*, chef-d'œuvre de vigueur, de mouvement et d'énergie. La *Résurrection de Lazare* par Sébastien del Piombo est le tableau le plus important de ce maître, qui nous soit venu de l'Italie. Signalons aussi le *Songe de la vie humaine*, composition étrange et curieuse de Michel-Ange; cinq tableaux du Titien, parmi lesquels la *Leçon de musique*, acquisition de Charles Ier; six tableaux du Corrége dont trois, à la vérité, nous ont paru apocryphes (le meilleur est *Cupidon instruit par Mercure*, Charles Ier l'avait acquis du duc de Mantoue); un très-beau portrait de femme par le Bronzin, et un plus remarquable encore de J. Bellin, représentant le *doge Lorédan*. Le Giorgion, P. Véronèse, Canaletto et divers autres Italiens ornent aussi cette galerie où figure Salvator Rosa, pour un paysage excellent de couleur et d'effet.

La Galerie de Londres emprunte presque autant d'éclat aux écoles flamandes. Mentionnons neuf tableaux de Rubens, parmi lesquels le *Serpent d'airain*, ainsi que deux paysages peints avec une largeur qui n'étonne guère et une franche bonhomie qui surprend davantage; — trois portraits, un tableau, et surtout une vigoureuse étude de chevaux, par Van Dyck; — un portrait de Jean Van Eyck, — une *Sainte Famille* de Jordaens, présent du duc de Northumberland. La phalange des Hollandais est là tout entière, dominée de haut par Rembrandt : quatre tableaux, un paysage à figures fort curieux, et trois portraits montrent le génie

de ce grand artiste sous toutes les formes. Les trois portraits sont très-beaux, surtout le *Capucin*, avec son capuchon rabattu, et le *Marchand juif*. Ruysdaël, Quintin Metsys, Gérard Dow, Jean Stein ont là de belles pages : Hans Memling, le peintre angélique du Nord, de qui nous n'avons rien, est représenté par une *Madone* qui est un joyau. Les Espagnols sont rares et d'une valeur plus rare encore. Ce sont : un *Paysan* de Murillo, ravissant portrait et, du même peintre, le *Saint Jean à l'agneau* et surtout la *Sainte Famille*, une des plus belles toiles de ce maître; enfin la plus étrange peinture de Velasquez : une *Joute guerrière* sur l'herbe, au pied d'un coteau vert qui monte jusqu'au sommet de la toile. Les petites figures du premier plan représentent Philippe IV et sa cour, largement brossés sur ce fond de verdure.

Vernet, Greuze, Lancret, Sébastien Bourdon, donnent une idée bien incomplète de la France aux Anglais qui, trouvant Le Guaspre, Claude le Lorrain et Poussin trop grands pour nous, les ont classés dans l'école romaine. Quant à l'Angleterre, elle offre des peintures d'Angelica Kaufmann, assez vilainement académiques; les portraits de Mrs. Siddons et de Kemble par Lawrence, trop bouffis de la sentimentale emphase du vieux mélodrame; des toiles de chevalet de Wilkie, fines et un peu trop minutieuses dans leur fini; des ébauches vigoureuses de Reynolds, l'éclectique de la couleur, qui a peint comme tous les Flamands dont il s'est tour à tour inspiré; enfin de beaux paysages de Wilson, le Salvator de l'Angleterre. Ce sont des gens de talent : le génie original du pays, c'est William Hogarth, trop peu connu chez nous. Hogarth est le premier des peintres penseurs et moralistes : il n'a d'autre maître que Shakspeare. Wilkie n'est que le clair de lune de William Hogarth. Le goût des Anglais pour la peinture pointillée, *blairautée*, et pour la vignette égratignée à la pointe de l'aiguille, ne les rend pourtant

pas indifférents au génie si frappant de cet humoriste, la seule gloire incontestable d'une école qui n'existe plus. Nous reparlerons de cet artiste.

Si l'on tient à apprécier l'indigence picturale du pays, que l'on descende sous l'escalier de la National gallery, dans une espèce de cave qui aurait pu être un rez-de-chaussée si l'architecte l'avait voulu : on y trouvera le musée Vernon, collection inquiétante pour les yeux délicats. Il me semble que les Anglais peignent avec des glacis, sans rien établir en dessous : une robe rouge a l'air d'une framboise écrasée ; leur amour désordonné pour les tons clairs les induit à supprimer la demi-teinte, à amincir les ombres et par conséquent à aplatir l'effet. Il est assurément des exceptions pour confirmer la règle; mais ces sauvageons de peintres greffent sur leur tige une bouture de grand maître, qu'ils font refleurir sans cérémonie. Il est juste d'ajouter que le mouvement qui s'est produit dans la littérature en Angleterre se fait sentir parmi les peintres. Les expositions de Paris nous ont montré dans les tableaux de Goodhall, de Maclise, de Millais, de Landseer, de Webster, de Mulready, les essais d'une école fondée non sur le culte matériel de l'art, mais sur l'esprit et l'originalité. Le procédé est réduit au rôle d'agent secondaire, l'expression de l'idée est tout. Hogarth avait créé cette méthode qui convient au génie d'un peuple où le goût est incertain, les traditions absentes, le sentiment du beau trop récent pour être fort développé.

En revanche, les impressions y sont fortes; le sentiment y acquiert cette profondeur que l'isolement donne, l'originalité y est réelle et, quoi qu'en pensent plusieurs de nos compatriotes qui se croient pourvus de tout l'esprit du monde... et qui le disent, les Anglais en ont beaucoup, du plus étrange et du plus inédit.

Si nous laissons de côté les éternelles comparaisons, bases du jugement dans un pays routinier et acadé-

mique à manger de l'herbe, nous reconnaîtrons que nos voisins possèdent, non pas une école de peinture, mais un groupe de lettrés humoristes, confiant au pinceau le soin de rendre des impressions trop difficiles à exprimer par écrit. Je verrais sans trop de chagrin la peinture française risquer de ce côté quelques escapades.

Il fallut revenir plusieurs fois à la National gallery ; car la première visite fut rapide : l'expédition française qui m'avait rejoint voulait déjà partir. Ces moineaux francs ne pouvaient tenir en place. « Nous ne sommes pas venus à Londres pour voir des tableaux, s'écriait un robin de la Nièvre ; il y en a au Louvre. »

En se retirant ils disaient entre eux : « Ces Anglais ne comprennent rien aux arts ; quelle différence avec la France ! Il n'y a pas là une toile dont on donnerait quatre sous... » La Galerie nationale de Londres est un vrai sanctuaire.

Peu de pays, au surplus, offrent aux amateurs plus de plaisir et de bonnes aubaines que Londres, où depuis un siècle et demi s'entassent des tableaux de toutes les écoles. Les hôtels, les châteaux des gens appartenant à l'aristocratie ou même à la finance seraient incomplets s'ils ne possédaient une galerie, et comme des modes plus ou moins exclusives ont, sur le continent, déprisé tour à tour la couleur ou le dessin, la Flandre ou l'Italie, les Anglais étrangers à ces sottises en ont profité pour acquérir à bas prix des chefs-d'œuvre. Les galeries du comte de Yarborough, du duc de Northumberland, de lord Overstone, de Thomas Hope, esq., du comte de Carlisle, de sir Duncan Mac Dougall, de Robert Peel, de lord Churchill, des comtes d'Aberdeen et d'Ellesmere — ce dernier possède des Raphaël admirables, — du lord Grosvenor, du duc de Devonshire, de lady Gréville, du duc de Stafford, des comtes de Lansdowne et de Melville, contiennent des tabeaux de premier choix.

L'avenir des collections publiques est là. Mais il n'est pas inutile de savoir que les deux tiers des objets d'art en tout genre disséminés jadis à travers le continent, sont enfouis dans les palais de la Grande-Bretagne qui ont été généreux pour la collection nationale. Il arrive que des tableaux de grand prix s'égarent, se perdent dans le dédale des successions, et tombent dépréciés au fond de quelque échoppe où ils attendent un amateur pour les remettre en lumière. Cette hypothèse constitue le fond des romans d'aventures qui servent d'amorce aux marchands de tableaux. Mais il est prudent de se défier : depuis près de deux siècles l'Angleterre, alerte aux subtilités lucratives, entretient des écoles italiennes de toutes les couleurs, du Titien à l'Albane, et de Paul Véronèse à Raphaël. On doit accorder aux gens distingués de cette nation l'amour des objets d'art : s'ils ne les aiment, ils les recherchent, et s'il ne les apprécient pas très-bien, du moins ils se font gloire de les posséder.

Si donc la collection de *the National gallery* est restreinte encore, si cette contrée florissante n'a possédé aucun musée public avant 1825, il faut l'attribuer à l'austérité du culte anglican. La révolution de 1649 a coupé les ailes à la muse qui commençait à prendre son élan sous l'impulsion de Charles Ier, ardent ami des arts. Henri VIII et Élisabeth avaient agi dans le même sens ; la sécheresse religieuse n'avait pas encore envahi les mœurs de ces souverains élevés aux pompes de la Renaissance. Charles Ier, grand collectionneur, avait enrichi son palais d'une galerie, la plus belle de l'Europe. Cromwell la dispersa, fit tout vendre à vil prix, et les tableaux regagnèrent le continent au profit du Louvre, et de la galerie d'Orléans que la révolution française fit retourner aux collections particulières de Londres. Dans sa sainte antipathie pour tout ce qui rappelle les pompes de l'Église romaine et les vanités profanes, le sombre Cromwell s'efforça de dé-

truire ce qu'il ne put faire vendre. L'Angleterre reproche durement à sa mémoire ce pieux fanatisme.

L'opinion publique m'a plus d'une fois semblé injuste envers ce puissant génie qui a si fortement contribué à la prospérité matérielle du pays. Les mœurs anglaises, dominées par un rationalisme aride, sont son ouvrage. Ce bigotisme voisin de l'hypocrisie, cette austérité extérieure, ce formalisme étroit, conviennent à l'Anglais : il tient à son caractère et s'admire dans ses usages; mais sans pitié pour son modèle et son rénovateur, il ne pardonne pas à Cromwell de l'avoir rendu tel qu'il est. Cette rancune est le dernier cri de la nature et le vague regret d'une liberté d'imagination dont on n'a point connu les aspirations ni les joies. Il est intéressant de juger par comparaison du sort qui attend, après deux siècles de postérité, les grands novateurs révolutionnaires. J'ai donc avec persévérance attiré des Anglais de diverses classes sur le chapitre de Cromwell. Son prestige est évanoui; ce peuple épris de son indépendance ne voit dans le protecteur que le despote sans piédestal. Cromwell, tel que l'a peint Bossuet, est un portrait frappant aux yeux désenchantés de l'Angleterre.

Au surplus cette société, toute aux intérêts du moment, est peu touchée des souvenirs du temps ancien. Là-bas, dix ans pèsent autant qu'un siècle. Il me fut donné d'acquérir la preuve de cette indifférence. Au bas de Trafalgar-square, Édouard Ier avait jadis fait dresser une croix de pierre à la mémoire de la reine Éléonore; de là le nom de *Charing-Cross* assigné à la rue et au carrefour. Depuis, substituant au Dieu martyr un roi destiné au martyre, on y plaça la statue équestre en bronze de Charles Ier, la première qu'on ait vue en Angleterre : elle arrivait de France. Pendant la guerre civile, le Parlement la vendit à un chaudronnier avec injonction de la fondre. Prévoyant comme un Auvergnat, ce chau-

dronnier la tint en réserve dans l'éventualité d'un revirement et il la rendit à Charles II. C'est au pied de ce monument restauré, et en vue de White-Hall, que les hérauts proclament l'avénement des rois d'Angleterre : le choix du lieu contient une leçon. Là commence la rue du Parlement ; elle conduit à Westminster, tombeau des monarques qui, en allant recevoir la couronne dans la basilique où sera leur cercueil, rencontrent à mi-chemin une terre où fut versé le sang de leur prédécesseur.

Il ne reste du vieux palais de White-Hall, dévoré par le feu en 1695, que la salle de festin bâtie par Jacques Ier et dont le plafond, représentant l'Apothéose de ce prince, a été peint par Rubens. C'est à une des fenêtres de cette pièce, transformée depuis en chapelle, qu'on attacha les charpentes de l'échafaud du roi Charles Stuart. Ce bâtiment symétrique a sept croisées sur la rue, sept sur le jardin ; les deux façades sont pareilles. Un des guides, en traversant la rue, nous montra la fenêtre historique ; son compagnon la plaçait du côté opposé ; un troisième l'indiquait au pignon, hypothèse évidemment improbable. « La croisée en question est la seconde — à gauche, soutenait l'un ; — à droite, » répliquait l'autre.

Le peuple anglais ne sait plus où s'est accompli cet événement tragique. Ces souvenirs émouvants pour les âmes romanesques lui sont indifférents. J'ai souvent tourné autour du palais, cherchant quelque indice ou quelque raison probante. C'est une maison carrée dont le rez-de-chaussée, élevé de dix à douze pieds au-dessus du sol, est surmonté d'un étage que couronne une corniche soutenant une galerie de pierre. Les fenêtres du premier sont revêtues d'un entablement ; celles du rez-de-chaussée, coiffées de petits frontons, alternativement arqués et triangulaires. Les trois croisées centrales sont flanquées de colonnes doriques en saillie ; les deux croisées de chaque

extrémité côtoient des pilastres du même style. Les étages sont séparés par un entablement orné d'un cordon, et les stylobates des piliers supérieurs posent sur les chapiteaux des colonnes du rez-de-chaussée. Vous constatez encore qu'on pouvait pénétrer sous l'échafaud par de petites fenêtres carrées, percées au ras du sol pour éclairer les cuisines creusées au-dessous du niveau de la rue. Tel est l'aspect, du côté de *Parliament-street*, de cet édifice exécuté dans le goût du commencement du dix-septième siècle. Cette description conviendrait également à la façade qui regarde *the White-Hall garden*, petite cour bordée d'arbres et d'hôtels. C'est là qu'à mon premier voyage j'ai vu mourir sir Robert Peel. Au milieu de ce jardinet, à quinze pas du palais, on passe devant une statue de *Jacques II* représenté en César, et regardant avec une expression triste une place que son bras abaissé et son doigt étendu semblent indiquer sur le sol.

De là une troisième version : Jacques II montrerait du doigt l'endroit où son père a péri. Mais outre que cet emplacement serait bien distant des croisées, on peut opposer à cette opinion très-répandue, que la main à demi fermée du roi Jacques a été creusée et intérieurement évidée, ainsi que le doigt indicateur. Cette main, dont la paume et le dedans des phalanges ont été entamés par la lime, a gardé comme un moule l'empreinte d'un objet cylindrique qu'elle tenait serré : une épée, un sceptre, ou un bâton de commandement. L'index, aplati et fait pour appuyer sur un de ces objets n'était allongé que pour consolider l'attache (1). Ainsi l'induction déduite du geste de Jacques II est sans fondement. Nous voilà réduit à retrouver nous-même l'emplacement véritable.

(1) Une épreuve moulée, et complétée d'après une ancienne gravure, de cette statue de Jacques II, a été placée naguère au palais de cristal à Sydenham : le roi tient à la main un rouleau de papier, la Charte d'amnistie. Notre assertion se trouve par là confirmée.

Une des versions accréditées soutient que l'exécution eut lieu en vue de la Tamise, et par conséquent du côté du jardin, proche de la statue de Jacques II. Mais cet emplacement, les vieux plans en font foi, était alors une cour carrée parfaitement close, et une ligne épaisse de bâtiments masquait à la salle des banquets le rivage du fleuve. Une autre assertion, adoptée par le continuateur du baron de Roujoux, prétend qu'à l'extrémité de la salle on pratiqua une ouverture devant laquelle on dressa l'échafaud. Or, des deux extrémités du bâtiment, l'une s'adossait à d'autres constructions attenantes à la porte de la clôture de Westminster; la seconde n'était séparée que par un étroit espace des autres portions du vieux palais de White-Hall. L'histoire rapporte que la foule était si nombreuse et si émue, qu'après l'exécution il fallut la faire disperser par des charges de cavalerie. Les troupes n'auraient pu se mouvoir ni dans la cour ni dans l'angle formé à l'extrémité de la salle par la poterne et le mur de White Hall.

A ces hypothèses opposons deux historiens. Rapin Thoyras dit que le supplice eut lieu sur un échafaud élevé *dans la rue*, contre la façade de la salle des banquets. L'autre témoignage est plus significatif encore; c'est celui de John Rushworth, au tome VII de ses *Historical collections of private passages in State, and remarkable proceedings in Parliament*. Rushworth écrit que ce drame s'est accompli *dans la rue*, et que Charles Ier est sorti *par une des fenêtres de White-Hall*. John Rushworth, s'il n'était présent, a probablement vu dresser l'échafaud. Si donc vous pénétrez dans la rue du Parlement en tournant le dos à Charing-Cross, au moment où vous trouverez à votre gauche la façade de la chapelle de White-Hall, arrêtez-vous devant la seconde fenêtre de cette ancienne salle de gala. C'est là qu'est tombée la tête de Charles Stuart.

La supposition d'une ouverture pratiquée dans le

mur est inadmissible; les croisées sont si rapprochées qu'on n'eût pas trouvé entre elles assez de place pour faire un trou d'une largeur suffisante. Cette seconde croisée, plus accessible que celles du centre défendues par des colonnes en saillie, donnait plus de facilité pour y appuyer les charpentes. De ce côté la rue est libre, mieux dégagée; enfin cette fenêtre est désignée par les probabilités et par la plus ancienne tradition. Ce supplice précédé de longues tortures, de cruelles humiliations, fut subi avec une résignation si ferme qu'il rendit la république odieuse et la flétrit dans son origine. Le peuple vénéra la mémoire du martyr; assimilant cette mort à celle du Christ, il la consacra sous le nom de *passion* de Charles Ier, et la honte en rejaillit sur la nation anglaise. Anne de Boleyn, Jeanne Gray, Marie Stuart, Strafford, Charles Ier avaient laissé une sinistre marque sur ce pays où l'on entend avec une si froide cruauté le métier de geôlier et de bourreau: ces impressions lointaines ont été pour longtemps réveillées par la captivité et la mort de Napoléon.

Pour être équitable, ajoutons qu'on trouverait difficilement dans toute l'Angleterre un apologiste de ces actes sanglants. L'opinion publique a vengé le prisonnier de Sainte-Hélène; mais s'ensuit-il qu'en 1815 elle ait protesté avec l'énergie qu'on lui prête? Non. L'Anglais est naturellement indifférent et doux à l'égard de ses voisins, tant que le patriotisme ou l'intérêt privé ne sont pas mis en jeu. Napoléon était le plus terrible de ses ennemis; il avait mis l'Angleterre à dix pas de la banqueroute, et cruellement menacé l'industrie nationale. Peu militaire d'instinct, l'Anglais ne se pique point de générosité chevaleresque. Lors de la chute de l'empire, causée par la plus implacable des coalitions, cette nation se souvint que les Cent-Jours avaient coûté à son gouvernement un million par heure, et tant que le déficit ne fut pas comblé son ressentiment ne s'adoucit pas. Célébrez devant eux

votre gloire, ils n'y seront pas hostiles; mais ne touchez pas à la caisse de cette tribu de négociants, dont le premier fonctionnaire assis sur un fauteuil doré a pour coussin un sac de laine!

En quittant White-Hall, on nous fit entrer dans la cour de l'Amirauté pavée en caoutchouc, luxe digne d'un peuple ami du silence. Un dîner confortable nous attendait à l'hôtel et, pour utiliser la soirée, les moins fatigués des touristes visitèrent quelques tavernes. A Londres, point de salut hors du giron de la famille; les établissements publics ne contribuent guère à charmer l'indépendance du célibat : ils sont incommodes et on y trouve rarement tout ce que l'on désire. Si vous allez dans un *coffee-house*, vous risquez de n'y trouver que du thé et du café, le débit de toute autre liqueur étant interdit au cafetier. Il est des lieux où on boit sans manger, d'autres où on mange sans boire. Dans quelques *oyster-rooms*, on trouve du poisson, mais non de la viande. Les grandes tavernes sont mieux approvisionnées; on y dîne, et surtout on y fait des soupers vers la mi-nuit, usage fort en honneur.

Les salons de la taverne sont communément situés au premier étage des maisons, et le droit d'entrée se paye un shilling, en retour duquel on reçoit quelque article de consommation. Par ce moyen, le tavernier possède la garantie de son bénéfice. Les tables, couvertes de maroquin ou de toile cirée, alignées le long des murs et séparées par des cloisons de cinq pieds de hauteur forment une double rangée de boîtes (box). L'Anglais aime à s'isoler, à se sentir chez lui même au cabaret. Chaque société dans son compartiment, à l'abri des curieux comme des préoccupations extérieures, boit avec un flegme taciturne. On va chercher la solitude en compagnie. On consomme du thé, des grogs bouillants, de l'ale, du porter couleur d'encre et de la bière forte non moins foncée. L'eau-de-vie est recherchée, on l'absorbe souvent à plein

verre. Du reste la salle est peu ornée; vous n'êtes pas là pour vous distraire : boire est une grave occupation. Plus un homme se remplit, plus il est calme; et je ne sais si cette morosité obstinée est une précaution contre l'ivresse, ou l'effet des spiritueux pris avec excès. On conçoit cependant que si ces outres gonflées perdaient leur équilibre, elles ne le retrouveraient pas. Quelquefois un de ces lurons, s'égayant tout seul, se met à jeter quelques clameurs pour son propre agrément; puis il se tait soudain et personne n'y fait attention. Nul n'agit pour être remarqué. Ainsi s'écoule la soirée des gens trop peu fortunés pour faire partie des clubs; après quoi ils regagnent en trébuchant leur demeure. Au fond de ces tavernes on respire l'atmosphère de l'ennui.

Il en est de plus animées où les *box* n'existent pas. A l'extrémité de la salle s'élève sur une estrade un bureau meublé de trois messieurs sérieux comme des changeurs, vêtus d'habits noirs et le cou cérémonieusement entouré d'une cravate blanche. Soudain, un d'eux frappe la table avec un petit marteau; tout se tait : un piano prélude et ces trois gentlemen, sérieux comme des ministres anglicans, se mettent à chanter tour à tour, en se souriant avec aménité, des romances du pays, pastiches anglo italiens brodés sur des paroles piquantes, à en juger par la gaieté qui les accueille et d'après les applaudissements qu'elles excitent. Comme on sait là bas se divertir longtemps d'une même chose, ces chants se succèdent rapidement et se prolongent trois ou quatre heures. Telle est la physionomie des cabarets du *Strand* et des entours de *Covent-Garden*. D'autres maisons possèdent un buffet d'orgue, et en abusent. Il en est où l'on trouve un théâtre et des bouffons du pays jouant de grands ouvrages et jusqu'à Shakspeare; car à Londres où le théâtre est libre il y a des spectacles partout. Shakspeare est resté si fort en vogue parmi le peuple, qu'on

a soin dans ces bouges d'annoncer la représentation de ses pièces *conformément au texte original.*

Les ouvrages de ce grand poëte sont représentés aussi à *Hay-Market* pour la haute société ; mais elle laisse tomber en faillite et se fermer son théâtre national, pour se porter en foule aux deux spectacles italiens, qui jouent le même jour l'un et l'autre et font salle comble. Shakspeare est trop ancien, trop connu pour le monde élégant, auquel le peuple se montre supérieur. Le propre des gens intelligents est d'aimer à revoir les belles choses, comme à relire les bons livres. La médiocrité recherche le vulgaire attrait de la nouveauté.

A minuit, quittant les jardins publics, les spectacles, les bals en plein air, les désœuvrés remplissent les salons de *Piccadilly*, assez mauvais lieu, les rues livrées aux plaisirs grossiers, et les *oyster-rooms* où ils continuent à manger jusqu'au matin. Quand l'aube apparaît les policemen recueillent sur le pavé des ivrognes de tout sexe, hélas! et de toute condition.

J'ignore si les Anglais se reposent; mais Londres ne dort jamais. A toute heure du jour les ateliers sont pleins, et les repaires de fainéantise regorgent. On sait que la ville renferme plus de trois millions d'âmes; cependant on est surpris de voir tant de monde partout à la fois. Les rues sont remplies, des populations entières vont errant sur la Tamise; les parcs sont jonchés de promeneurs, les monuments de curieux; les jardins, les châteaux des environs, de visiteurs nomades, et le mouvement ne s'arrête jamais tant que dure la semaine. Ils mangent à toute heure, partout et sans cesse. La constitution de fer de ces estomacs complaisants leur permet de réparer la fatigue au moyen d'un régime alimentaire qui satisferait des loups et des lions. Le menu d'une blonde et rê-

veuse jeune fille ferait le bonheur de deux portefaix parisiens.

Contre-balancée par le sentiment profond de l'indépendance, la pruderie anglaise rigide au sein des familles ne se formalise de rien au milieu de la rue, où la licence marche le front levé sans répression. Flègmatique au plaisir comme au travail, l'Anglais accomplit ces deux sortes d'affaires avec une égale gravité. Cependant la population ouvrière se presse tout le jour dans les ateliers, la vie de famille est casanière et ne déborde point au dehors. Quel est donc et d'où vient ce flot populaire, qui envahit incessamment toutes les rues de tous les quartiers, qui déborde sur les campagnes, surcharge jusqu'au sommet des milliers d'omnibus et d'autres voitures publiques, et qui entretient sur les trottoirs d'une capitale cinq fois plus vaste que la nôtre une foule compacte durant les vingt-quatre heures du jour et de la nuit?

III

Des titres. — Étiquette et préséances. — Nuances de l'accent aristocratique. — De l'égalité. — Physionomie des clubs. — Cuisines de Riquet à la Houppe. — Comment on dîne. — De quoi l'on cause. — Pourquoi Londres manque de cafés et de restaurateurs. — Monotonie de la vie anglaise. — Du culte de Wellington : Anecdote. — Les omnibus. — Limites morales de la Cité. — Définition du West-end. — *Merchant-princes.* — Regent-street, à quatre heures du soir.

Un de mes amis m'avait donné une lettre d'introduction pour un négociant anglais, William P*** *esquire,* à qui je la laissai avec ma carte de visite au bureau du *Reform-Club*, dans Pall-Mall. Deux heures

après, M. P*** se présentait à ma demeure, d'où j'étais absent. Il y revint le soir même, et comme je n'étais pas rentré il m'écrivit un billet dans la suscription duquel je me trouvais fait *écuyer*. Toutes les lettres que j'ai reçues depuis portaient ce titre, dont on gratifie courtoisement tout bourgeois placé au-dessus des conditions du *trade*, c'est-à-dire du petit commerce. Les boutiquiers ne sont pas écuyers; mais les négociants qui opèrent dans leur cabinet, les spéculateurs, la banque, les industriels, en un mot tout ce qui comprend le monde des affaires, *business*, est reçu écuyer par condescendance et par civilité.

L'Angleterre est le pays de l'égalité légale; mais ce genre d'équilibre n'atteint pas jusqu'aux mœurs et, bien que notre penchant pour les distinctions semble puéril aux Anglais, il est aisé de démontrer qu'ils n'en sont point exempts. Ils n'ont pas comme nous l'amour des uniformes, des épaulettes, des habits brodés ou des décorations; leurs boutonnières, souvent ornées d'une fleur, ne sont jamais dans la rue ni dans les salons parées de rosettes ou de nœuds de rubans; mais les règles de l'étiquette, par rapport aux titres qui marquent les degrés hiérarchiques entre les diverses classes, sont d'une rigueur et d'une intolérance inconcevables. L'usage à cet égard comporte tant d'observations minutieuses qu'elles échapperont toujours aux étrangers. Parmi les Anglais mêmes on constate des méprises qui contribuent à établir une démarcation entre le vulgaire et la haute fashion. Rien de moins répandu dans notre pays que ces préceptes de la civilité puérile au delà de la Manche! Nos romanciers, nos auteurs comiques, les rédacteurs des journaux commettent à ce sujet des bévues qui leur font tort aux yeux des Anglais.

Une des plus communes est celle qui consiste à revêtir du titre de *sir*, exclusivement attribué aux chevaliers (*knights*) et aux baronnets, les membres de la

chambre des communes en vertu de leur mandat temporaire. C'est dans le drame de *Richard d'Arlington* qu'on leur a distribué cette savonnette. Mais la plus lourde méprise, c'est de placer devant un nom de famille ce titre de *sir*, qui ne doit jamais être immédiatement suivi que du prénom. *Sir* Paxton, *sir* Reynolds sont des gallicismes effroyables. Ne voyez là que des caprices de la coutume; mais poursuivons, et nous aurons à signaler des nuances plus délicates, plus ignorées et bien autrement significatives au point de vue des distinctions de caste.

Autrefois, quiconque était supérieur aux conditions serviles sans être pourvu d'un titre était confondu sous la désignation de *master* qui ne désigne plus que les enfants : *master Lambton* c'est le jeune fils de Lambton. Depuis le temps des Stuarts, quand on écrit aux grandes personnes, l'expression de *master* doit être abrégée ainsi : *Mr*. L'écrire en toutes lettres serait incivil. Lorsqu'on parle, on dit encore *master* pour les enfants; mais sous peine d'incongruité il est essentiel, s'il s'agit d'un homme, de prononcer *mister*. On n'écrit jamais *mistress* en toutes lettres : on met *Mrs*, et l'on prononce *missis*.

Le titre de *miss* va montrer d'autres anomalies plus caractéristiques. En général nous disons miss Sarah, miss Mary, etc... Mais 1°: la fille aînée d'une famille ne peut sans inconvenance être désignée par son nom de baptême: un fiancé même, près d'épouser Jane, la fille aînée de Mr Siddons, l'appellerait miss Siddons, et non miss Jane. 2°: La fille aînée d'une famille de *gentry* ne porte jamais son nom de baptême : en sevrage elle est déjà miss Crawford ou miss Burdett. 3°: La fille aînée d'une branche cadette perd la prérogative d'être désignée par son nom de famille chaque fois qu'elle se trouve en présence de sa cousine aînée de la branche aînée. Elle redevient alors subitement et pour tout le monde miss Julia, miss Ara-

bella. Que sa cousine s'éloigne, la revoilà Crawford. 4°: La femme d'un chevalier ou d'un baronnet joint le titre de *lady* à son nom de famille, et jamais à son nom de baptême, sous peine d'encourir le blâme dû à la plus choquante usurpation. C'est aux filles des lords, des vicomtes, des comtes, des ducs, qu'appartient le privilége d'être lady Louisa, lady Lucy, etc.... Elles prennent dès le berceau ce titre de lady. Les filles des lords ne sont qualifiées de *miss* qu'au Théâtre-Français. Ce privilége de la naissance est indélébile; une jeune lady ne le perd même pas en épousant un roturier.

Cependant les mœurs tournées à l'égalité luttent contre la vanité des coutumes. Depuis vingt-cinq à trente ans les gens du bel air s'abstiennent, dans la conversation, de mentionner presque à chaque phrase comme nous le faisons en France les titres des personnes. En répondant aux questions d'une dame, d'un lord, d'un ministre, même de la reine, on se borne à dire : — oui, — non... sans rien ajouter. La grâce de l'intonation tient lieu du mot sous-entendu. C'est ce laconisme qui chez nous fait passer les Anglais pour hautains et dédaigneux. La civilité française passerait là-bas pour l ignorance du bel usage.

En écrivant à un grand personnage, il serait également vulgaire de répéter plus d'une ou deux fois les titres de mylord, ou de *your lordshipe* (Votre Seigneurie). La qualité une fois mentionnée, on reprend le *vous* qui s'applique à chacun. Les cadets des familles titrées reçoivent, et l'on serait mal venu à omettre de leur donner, la qualification de Hon. (honorable) Mr., Mrs., ou miss *** Dans les bonnes maisons on ne donne aucune espèce de titre aux gens de service de l'un ni de l'autre sexe : on appelle les valets par leur prénom; les femmes de chambre, les filles de charge par leur nom de famille tout court. A une servante, on dira : Weber, Smith, Wilcox... Tel est l'usage.

Poussons plus avant ce chapitre curieux peut-être, mais certainement utile, et que nous sommes loin d'être en état d'épuiser. La langue anglaise fournit une marque singulière de la séparation tranchée établie entre les deux castes du pays. Plat, nasal et mal scandé dans la bouche du peuple, le parler prend, parmi les gens de qualité, un accent expressif et fin, une légèreté rhythmique et une élégante fermeté. Or il est impossible à un Anglais de basse naissance, fût-il professeur de beau langage, d'atteindre à l'accent des gens bien élevés. L'éducation la plus soignée n'y parvient pas sans la fréquentation du grand monde qui seul conserve et perpétue, avec l'élégance du langage, la pureté de la prononciation. Ainsi, sur ce terrain d'égalité où l'on s'abstient des distinctions extérieures, où chacun est vêtu de même, il suffit que vous articuliez trois mots pour être classé. Une des plus notoires de ces différences, aussi délicates qu'ineffaçables, réside dans la manière dont on fait sentir l'aspiration de la lettre *h*. Les gens du commun la suppriment ou la déplacent. L'omission n'est qu'intolérable; le déplacement est monstrueux : il caractérise les trois cinquièmes de la population.

En ce qui regarde les habitudes de la vie en commun, tout est réglé d'après les titres, même dans l'intimité des familles, avec la plus rigide étiquette. La préséance du rang ne cède même pas devant un étranger. Si vous dînez en ville, attendez pour passer dans la salle à manger qu'un signal vous mette en marche; alors n'hésitez pas et évitez ces cérémonies auxquelles dans nos provinces on se livre autour des portes, surtout parmi les ecclésiastiques et les gens de robe. Là-bas tout est ordonné, tout est prévu, tout est limité; c'est pourquoi l'allure des choses paraît naturelle : ce qui trouble, c'est l'incertain; ce qui refroidit, c'est l'hésitation. On ne se fait pas idée des minuties jusqu'où descend l'usage. Ainsi le nombre de coups qu'il con-

vient de frapper avec le marteau de la porte de la rue quand on fait une visite, est à peu près déterminé.

Rien de ce qui rentre dans le *trade* ou dans la domesticité ne se permettra de heurter à la porte principale. Le facteur de la poste aux lettres est l'objet d'une exception unique, et l'on sait qu'à peine de réprimande il ne doit frapper que deux coups. Un homme comme il faut, s'il se respecte et ne veut point passer pour évaporé, frappera cinq coups solidement appuyés. Les dames s'annoncent par sept petits coups se succédant avec rapidité. Je n'en finirais pas si j'osais poursuivre. Il est permis à un Français de quelque mérite d'ignorer à son entrée dans le monde anglais quelques-unes de ces lois despotiques. Il trouvera grâce en qualité d'étranger; mais s'il les ignorait toutes et ne savait rien deviner, il risquerait de passer pour un cuistre.

On voit combien l'esprit aristocratique est plus exigeant sur la forme à Londres qu'à Paris; mais nos voisins possèdent, en dehors des vanités du monde, des compensations solides dans le domaine des institutions. Le citoyen Caussidière était sans doute *écuyer* à Londres, où il exerça le commerce des vins : mais qu'il le fût ou non, si le roi d'Angleterre n'eût pas fait honneur à ses échéances, le citoyen Caussidière aurait fait saisir les meubles du roi plus aisément que ne l'eût fait en France un créancier de M. Caussidière quand ce dernier régnait, en la cité de Paris, sur la tribu de la rue de Jérusalem. Quantité de princes de Galles ont éprouvé des désagréments de ce genre. Point de priviléges personnels: c'est vainement qu'un lord délinquant exhiberait une médaille officielle pour se tirer d'affaire à la façon du comte Almaviva. Je me souviens d'avoir vu *empoigner* au Vauxhall un jeune membre de la Chambre haute qui faisait tapage, contusionnait les têtes à coups de pièces d'or, et forçait les passants à boire du champagne. Les policemen le

jetèrent à la porte après l'avoir colleté, secoué, rossé comme un valet de comédie. La foule regardait sans passion : cette répression ne vengeait personne.

Voilà l'égalité : mais on est écuyer dès qu'on peut aspirer à être bourgeois ; mais on est inflexible sur des questions de titre ou de préséance ; mais ces ennemis de l'ostentation se font honneur de posséder les insignes de deux ordres gothiques, le Bain et Saint-George ou la Jarretière ; mais ils ont la manie des armoiries, et pour peu qu'une famille ait le droit de plaquer trois merlettes sur un carrosse ou sur le plat des cuillers, elle fait porter à la maison qu'elle habite le deuil de son chef. Elles sont nombreuses, les façades où l'on voit briller au premier étage un blason encadré dans une planche noire, taillée en losange et la pointe en bas. Ce deuil d'apparat dure l'espace d'une année. Et si, comme il advient souvent, les héritiers ont mis en location l'appartement dès le lendemain du décès, les locataires continuent de porter à la place des parents ce deuil monumental.

Revenons à William P*** *esquire*, cause première de cette digression. Le contenu de sa lettre répondait à la civilité de l'enveloppe et à l'aimable empressement dont il m'avait honoré. Rien de plus courtois, de plus sûr que le commerce intime des Anglais. Leur manière est simple, franche, prévenante sans obséquiosité, serviable sans appareil, amicale sans prétentions. Mr. P*** m'indiquait les jours où il lui était possible de se mettre à ma disposition, et me priait à dîner pour le lendemain au Reform-Club. Inabordable pour tout étranger non présenté, le club occupe une place importante dans la vie anglaise ; il est donc essentiel d'en donner une idée.

On dénomme ainsi, chacun le sait, ce que nous qualifions *cercles* ou *casinos*. Les clubs ont été créés pour faciliter les relations entre gens de la même opinion ou du même état. Il y a des clubs aristocratiques,

des clubs militaires, des clubs savants et universitaires, tel est *the Oxford and Cambridge club;* des clubs commerciaux, des clubs littéraires, des clubs whigs et des clubs torys. Mais ces distinctions n'ont rien d'absolu. L'admission dans les clubs réservés à la noblesse, à l'armée, à la marine, est des plus difficiles : elle donne à un jeune homme une notoriété si enviable qu'on a vu des gens distingués postuler dix ans leur entrée. On compte à Londres plus de soixante clubs. Le nombre des abonnés de chacun d'eux s'échelonne de quatre cents à dix-huit cents. Ces établissements rivalisent de splendeur, et le Reform-Club est un des plus notables, pour le confortable et le luxe des bâtiments, car le personnel des abonnés ne s'élève guère au-dessus des sommités de l'industrie et de la finance. La construction de l'édifice, sans y comprendre le mobilier, a coûté trois millions : Pall-Mall qui contient une douzaine de monuments de ce genre est une rue bordée de palais.

The Reform-Club est un édifice presque carré, à deux étages, avec neuf fenêtres de front et huit sur les faces latérales; il reçoit le jour par une coupole et par cent croisées. L'architecte Barry qui l'a édifié a fait une copie ratissée du palais Farnèse : on ne reconnaît cette ressemblance qu'après en avoir été averti. La salle d'entrée, précédée d'un bureau avec un préposé chargé de recevoir les demandes des visiteurs, est entourée de colonnes supportant une large galerie et parquetée en marqueterie imitant la mosaïque romaine. Les piliers sont en stuc couleur de marbre siennois; le dôme où le jour descend par un vitrail bleu taillé à facettes est porté sur vingt colonnes ioniques dont les soubassements en porphyre rouge, côtoyant une balustrade de pierre, reposent sur la galerie à laquelle on monte par un large escalier de marbre blanc. Cette galerie où l'on se promène comme dans un cloître couvert est ornée de siéges, d'un bon tapis, de glaces, de pein-

tures. C'est une espèce de salon commun, élevé d'un étage au-dessus du salon d'attente où l'on reçoit les étrangers. Salles de jeu, salles de lecture, salles d'étude ou de bal, petits salons pour une seule société, ont leurs portes sur la galerie, ainsi que les deux bibliothèques, très-volumineuses, l'une consacrée aux lettres, l'autre au droit et à la politique. Le club entretient deux bibliothécaires. L'étage inférieur contient en nombre assez considérable des chambres à coucher. Londres est très-vaste; le temps y est d'un si grand prix qu'on dépense de fortes sommes pour le ménager. Qu'un abonné ait affaire dès le matin dans le quartier du club, ou qu'il se propose de rentrer trop tard pour courir jusqu'à son domicile, il apporte ou envoie son bagage au club, et vient y coucher. Toute chambre est munie d'un cabinet de toilette avec des aiguières en marbre blanc, où deux robinets versent l'eau froide et l'eau chaude à toute heure. Savons, pâtes, parfums, essences, ustensiles de toilette: on trouve là tout au complet, ainsi que des valets de chambre si l'on veut être habillé ou rasé. Si on se borne à vouloir changer de costume après dîner, on a les mêmes facilités au rez-de-chaussée et on évite la fatigue des étages. Mentionnons aussi de jolies salles de bains: les cuisines souterraines rappellent celles de Riquet à la Houppe.

C'est là qu'on voit rôtir, devant des grillages étagés de cinq pieds de haut formant une muraille de feu, des quartiers de bœuf, des moitiés d'agneau, des chapelets de volailles. Une porte à deux battants, écran gigantesque, permet aux cuisiniers qui l'entr'ouvrent de lorgner le rôti sans être cuits tout vifs au passage. Une autre pièce munie d'un four sert d'officine à la pâtisserie. Plus loin est la laiterie; ailleurs le garde-manger où les quartiers de viande tout taillés, arrangés dans des commodes énormes sur plusieurs tiroirs à cuve de zinc, reposent sur des lits de glace. La poissonnerie offre des dispositions analogues. Tout est propre avec

luxe, et la batterie de cuisine resplendit. L'eau, de qualité rare, qui dessert la maison, est une propriété de cette institution qui pour se la procurer a creusé un puits artésien de 110 mètres.

Ces merveilles explorées, à la satisfaction du bon Mr. P*** tout réjoui de mon admiration, on passa dans la salle à manger, vaste, élevée et éclairée par neuf fenêtres donnant sur un joli jardin. Vingt domestiques en habit noir y desservent une foule de petites tables avec promptitude et sans bruit. Ils glissent sur les tapis de haute lisse; leurs souliers ont des semelles de molleton. Le cliquetis de la vaisselle, le fracas des assiettes sont des agacements inconnus aux mortels fortunés qui dînent dans ces clubs. Et l'on s'étonnerait de la complaisance de leurs estomacs! L'usage veut qu'un abonné ne puisse convier un étranger sans traiter un collègue. Ce jour-là mon hôte avait deux convives, et par conséquent deux confrères: l'un était officier des gardes de la reine. Dans ce pays on devinerait les militaires à la douceur de leur voix, à la modestie de leur allure, à certaine recherche de la grâce, et au soin qu'ils prennent de s'abstenir de toute brusquerie de nature à rappeler les casernes. Comme en outre ces officiers passent leurs congés en voyage et ont tenu garnison dans les cinq parties du monde, ils savent parler d'autres choses que du fourniment, de la promotion, du harnais et des fourrages. De ma vie je n'ai rencontré homme mieux élevé, plus attentif, plus prévenant! On ne doit pas en être surpris : dévolus aux gentilshommes assez riches pour les acheter, les grades dans la milice anglaise sont occupés par des gens de naissance. L'armée est donc un corps aristocratique; la fréquentation des officiers est tellement recherchée que les ville de garnisons passent pour d'agréables résidences et ont une grande réputation de distinction et d'élégance.

L'autre convive, un peu sur la réserve et beaucoup

plus jeune, est un écrivain distingué : il fallut deviner sa vaste érudition, son jugement fin et son esprit; car il fait abnégation de lui-même à moins d'être questionné. Écossais, résidant à Édimbourg, plus lettré que les Anglais n'ont coutume de l'être, M. Paton est l'auteur des *Lettres sur la Hongrie* publiées par le *Times* pendant la guerre, et qui ont fait sensation dans le monde diplomatique. Je l'ai retrouvé depuis, consul général au bord de l'Adriatique. Au début des événements le journal envoya cet écrivain, qui connaissait la contrée, sur le théâtre de la lutte, muni de lettres et de moyens d'accès près des deux partis, sans autres recommandations que de tout voir, de tout pénétrer à quelque prix que ce fût, et de livrer en toute liberté ses impressions qui régleraient l'opinion du *Times*. M. Paton vécut dans les camps, courut le pays, traversa les villes, assista aux siéges et vit des champs de bataille durant huit mois. La lutte terminée il revint satisfait, non d'avoir tant de choses à conter, mais d'avoir tant de souvenirs à garder. On entrevoit aux moindres détails les distances qui séparent, quant aux mœurs, la Grande-Bretagne de la France. Si, chose invraisemblable, un journal français était assez riche pour encourir d'aussi grandes dépenses, il dirait à son rédacteur: « Allez, examinez, et *éreintez* les Hongrois; » ou bien: « Observez tout, et soutenez la Hongrie. » Mais de faire quatre ou cinq cents lieues pour puiser dans l'expérience une opinion indépendante et supérieure à l'esprit de parti... il n'en sera jamais question chez nous. Et pourquoi? Parce que si l'opinion contrariait l'abonné, il se désabonnerait au lieu de modifier ses idées. L'Anglais tient à savoir, nous préférons disputer; la vérité le sert, et la passion nous flatte. Qu'est-ce pourtant en Angleterre qu'un journaliste de profession? moins qu'un chien, à moins qu'il n'appartienne à la rédaction redoutée du *Times*. Mais le *Times* n'est plus un journal: il s'élève à la hauteur

d'une institution. Ces intelligents amis de la liberté payent des journaux, mais ne s'exposent point, en accroissant leur importance, à subir la tyrannie des journalistes.

Pendant le repas mes hôtes rappelèrent, comme un préjugé antique et bizarre, les vieilles animosités de la France et de l'Angleterre, antagonisme bien éteint parmi le peuple. « Le continent occidental, disaient-ils, a de jour en jour une influence moins directe sur les intérêts commerciaux de notre nation, et ce qui ne touche pas à ce point-là l'intéresse peu. Nos deux pays s'observent, se copient mutuellement se défient l'un de l'autre à la moindre occasion, s'examinent, et ne peuvent ni s'aimer franchement ni se haïr tout de bon. Ils médisent l'un de l'autre et s'estiment, sans pouvoir être unis jamais, ni séparés.

— C'est donc, répondis-je en riant, un véritable ménage ?

— Un ménage... parisien, » objecta finement l'officier.

Tant de personnes m'ont demandé comment on dîne à Londres, que je dois considérer ce sujet-là comme assez important pour être mentionné. La méthode la plus générale, il y a quinze ans, pour les repas intimes et peu nombreux, était celle-ci : les mets étaient placés sur la table, l'amphitryon découpait lui-même et en offrait à ses convives. Aujourd'hui la mode de servir à la russe a compliqué le cérémonial en attristant les repas. Le fond invariable d'un dîner anglais consiste en un poisson et un rôti ; le surplus est accessoire. Ce qui caractérise la cérémonie, c'est bien plus les dimensions de ces deux pièces que la multiplicité des plats. Le poisson se présente le premier. A un convive de marque on sert un saumon ou un esturgeon d'un mètre de longueur, avec des sauces diverses et des piments fort goûtés des Anglais. Leur saveur nou

paraît celle d'un feu d'artifice qu'on avalerait après avoir eu la précaution d'y mettre le feu. Puis succèdent des entrées à la française, en gibier trop cuit, en volaille trop faite, en pâtisserie trop lourde. Le rôti proportionné à la qualité des invités et à leur nombre est digne des époques homériques. Le luxe consiste à servir plusieurs poissons ensemble et plusieurs rôtis. Les hors-d'œuvre sont nombreux et les entremets singuliers : un des plus communs est un gâteau illustré d'herbes aigrelettes; ce sont tiges de rhubarbe ou bien groseilles à maquereau cueillies vertes et qui sont l'objet d'un débit considérable. Souvent on offre la salade sur un plat, sous la forme d'un cœur de laitue partagé en deux. Quelques personnes la mangent ainsi à la main, se bornant à tremper dans le sel l'extrémité des feuilles. Les légumes sont en général cuits à l'eau et offerts sans assaisonnement; on les livre à la circulation de la table en même temps que le rôti. Au dessert surviennent des blocs énormes de Chester, de Stilton et des bateaux de beurre frais. Les fruits, le melon leur succèdent; après quoi on enlève tout, jusqu'à la nappe, et on rapporte des verres et du vin.

Le vin seul a le privilége d'être placé sur la table. Pour la bière et l'ale d'Écosse, boissons de famille, il y a un cérémonial particulier : — un des domestiques qui servent à table vous présente un plateau vide, et si vous n'êtes point prévenu vous ne laissez pas que d'être un peu surpris. Si la chose vous advient, lecteur, et que vous soyez sans animosité à l'égard du houblon, prenez votre verre, placez-le sur le plateau, et le domestique après l'avoir rempli au buffet vous le rendra. Sans cette ingénieuse combinaison, votre hanap, ô lecteur ! subirait l'attouchement d'un valet, ce qui choquerait à la fois la pudeur et la stricte propreté.

On boit le vin au Reform-Club à la manière antique, c'est-à-dire mêlé de certaines épices. Le sherry, le porto, le claret ou vin de Bordeaux précèdent le

champagne et se succèdent le long du dîner. Voici quelle en est la préparation : à un litre de sherry, précipité dans une cruche qui baigne au fond d'un seau glacé, on mêle un peu de capillaire, une tasse de thé vert, un verre d'eau de Seltz, du cinnamome, de la cannelle en poudre et des zestes de citron. Souvent aussi on y ajoute quelques morceaux d'une glace plus pure, plus diaphane que le cristal, et que le Reform-Club fait venir d'une lointaine contrée d'Amérique, la seule au monde où l'on trouve de la glace d'une si belle eau. Cette mixture très-énergique encore est d'une saveur fine, apéritive; le bordeaux manipulé de la sorte se décore d'un joli bouquet. Composée avec du sherry, cette boisson se nomme *sangris;* avec du claret, *sangorum*. Les tapis foulés par les abonnés, le linge de la table en toile de Saxe exécuté sur des métiers à la Jacquard, ont été fabriqués d'après des dessins appartenant à l'établissement, dont ces étoffes portent le nom tissé en toutes lettres parmi les rosaces, les arabesques et les fleurs. De même on a ciselé les cristaux et travaillé la porcelaine pour l'usage exclusif du club, propriétaire et signataire de ses modèles.

Après le dîner nous traversâmes le grand salon, étincelant de peintures et d'or, pour chercher un refuge dans un des boudoirs. On n'a garde de négliger ces petites pièces, car l'Anglais aime le petit comité; il veut dans le club même garder s'il lui plaît l'indépendance et retrouver la solitude. Lorsque trois ou quatre hommes sont dans une salle, chacun évite de la traverser : l'indiscrétion, la curiosité sont inconnues; deux défauts attentatoires à la liberté. Les heures passent vite en compagnie de gens qui ont beaucoup appris par le monde et peu dans les livres, qui ont tout vu, tout étudié; qui n'ont pas le goût d'éblouir par l'exagération, et qui même écoutent mieux qu'ils ne parlent. M. Paton nous entretint de ses voyages, de notre littérature; il parut prendre intérêt à mes

impressions relatives à Londres et sa population. Cette curiosité est partagée par tous les Anglais que j'ai rencontrés; ils tiennent à l'opinion de la France, et se jugent eux-mêmes avec une bonne foi d'autant plus méritoire qu'ils sont visiblement heureux d'un jugement qui les flatte. Tout est sérieux et logique dans leur pensée comme dans leur entretien; ils pensent ainsi faire honneur aux autres et se respecter eux-mêmes. Ce qui diffère le plus d'un Anglais dans sa patrie, c'est un Anglais en voyage. De ce contraste sont issus des préjugés qu'on perd au delà du détroit. Chez eux la conversation est moins diverse que parmi nous, car ils ne s'aventurent pas dans l'inconnu, ne traitent aucun sujet par ouï-dire et sont, comme on dit, *spéciaux* jusque dans les relations de société. On est satisfait de leur plaire, parce qu'on se sent prendre pied dans leur estime; plus la liaison se cimente, plus ils ont d'égards pour vous. Ils ne se gênent qu'avec des gens qu'ils respectent, et ils ne respectent guère ce qu'ils ne connaissent pas. Nous agissons tout au rebours.

La plupart des voyageurs français ont déploré le peu d'agrément de la vie extérieure de Londres pour les étrangers. Point de ces cafés brillants où l'on se donne rendez-vous, où l'on vienne lire les journaux, jouer, échanger les nouvelles du jour et passer la soirée. Point de ces beaux restaurateurs, si splendides à Paris et si fréquentés par la jeunesse à la mode. Ce que voyant, on s'en revient dépité et trouvant que les Anglais sont des ours. Ne serait-il pas plus expédient de rechercher le motif de cette différence entre Londres et Paris? Soixante clubs, analogues à celui que nous venons de décrire, et recueillant à peu près toute la population élégante dans ces palais où le luxe rivalise avec le confortable le mieux entendu, laisseraient peu de pratiques aux cafés et aux restaurants de premier ordre. Les clubs remplacent tout avec avantage,

ils réalisent à merveille le café, le cabinet de lecture et le restaurateur. Loin donc qu'il soit privé par la rigidité de ses mœurs des agréments de la vie française, l'Anglais les possède à un degré plus élevé; il les concentre, il en charme sa vie sans la disperser. C'est pourquoi le luxe boutiquier de nos établissements le frappe médiocrement; il le trouve mesquin et le mouvement ne remplace à ses yeux ni le calme, ni le bien-être, ni l'abondante recherche, ni l'ampleur magistrale qui caractérisent les clubs. Mais ne deviendrai-je pas suspect d'anglomanie en continuant sur ce ton; n'est-ce pas risquer de rendre chacun incrédule, par excès de sincérité? J'entrevois une juste objection : il y faut répondre après l'avoir présentée.

Pourquoi l'Anglais qui sait si bien vivre a-t-il tant d'empressement à quitter son pays? Pourquoi son goût prononcé pour Paris et la France, et quel est le mobile de cet exil volontaire à travers le monde? D'un autre côté, tout Français revient enthousiaste d'une première excursion à Londres, se calme à la seconde et tombe dans le désenchantement à la troisième.

Ce sont les conséquences de la monotonie et de l'uniformité. Tous les Anglais d'une même classe vivent de même, sont pliés aux lois de la même logique et condamnés aux mêmes distractions. A Londres le plaisir n'a qu'une saison, l'été, après quoi chacun s'enfuit et la ville devient insupportable. — Et toujours de la pluie! Quelque étendues que soient les relations d'un Anglais il est condamné à la solitude, car il voit dans la vie des autres comme dans une série de miroirs sa propre vie. Un Anglais est un acteur condamné à jouer chaque jour avec tous ses compatriotes la scène du Sosie d'*Amphitryon*. Ils ont beau faire, ils ne peuvent changer de compagnie et quand enfin la monotonie les navre, quand la fantaisie qui résulte de la variété, principe naturel du mouvement, les recherche

d'une manière trop impérieuse, alors ils prennent la fuite et vont chercher par l'univers un refuge contre l'ennui qui les étouffe. Ils éparpillent sur la poussière des chemins les préjugés dont une religion sèche et dogmatique a cuirassé leur âme, et grâce à la manie des pérégrinations, l'Anglais qui s'il était casanier courrait risque d'être plus gourmé, plus fanfaron de rigorisme qu'un Suisse de Genève, l'Anglais revient aimant le repos de guerre lasse, et résigné par habitude à l'isolement continuel..

Une cause permanente de malaise et de mélancolie sur cette terre trop peuplée, trop exactement régie, c'est le néant complet de l'individu; c'est la sensation du *non-être*, le déboire de se trouver grain de sable au milieu du désert et de voir combien le sentiment humain de la mutualité tient peu de place dans cette immense ville. On ne s'y sent pas vivre autrement que vit la dent d'un engrenage dans les entrailles animées d'une machine. Alors il faut se replier sur soi-même, et l'on souffre tant qu'on n'est pas résigné au néant. Londres tout à l'intérêt privé n'offre rien au cœur, rien à l'esprit. Cette cité est trop grande; on s'y perd les uns les autres; on y coudoie des milliers de gens sans espoir de rencontrer *quelqu'un*. La grande fortune même ne vous procure qu'une riche existence ignorée. La vanité y serait sans but, le désir de briller chimérique; autres motifs qui rendent ce peuple un des moins artistes de la terre. L'Anglais ne parvient à vivre, par exception et s'il est très-riche, que quand il est à la campagne. Je parlerai plus loin de ce temps de récréation.

Le génie n'a donc qu'un débouché, la politique; l'orgueil qu'un objet, le sentiment national; et comme il faut se passionner pour quelque chose on adore les chevaux. Et comme il faut bien admirer quelqu'un,

on a fait fumer l'encens patriotique sous le nez du duc de Wellington tant qu'il a vécu; culte bizarre dont les manifestations sont si loin de nos mœurs qu'elles étonnent nos compatriotes et ont arraché les hauts cris au chauvinisme français. Dans notre pays où la crainte du ridicule est poussée à l'excès, aucune gloire n'eût résisté à un pareil régime ni impunément affronté de si déplorables apothéoses. Sans parler de la quantité de rues qui portent le nom de Waterloo ou celui de Wellington, observons que le buste du héros est dans tous les musées, dans toutes les bibliothèques. Je l'ai trouvé jusque dans les salles vénérables de la *Bibliotheca Bodleiana*, à Oxford. Sur la place de la Banque à Londres, Wellington est représenté à cheval ni plus ni moins qu'un souverain.

Mais ce n'est rien encore : à l'entrée de Hyde-Park, au bout d'une pelouse située en face des croisées du duc, Wellington est représenté nu, en *Achille*, sous des proportions colossales. Achille a les jambes écartées, de son bras gauche il soulève un bouclier rond; prêt à lancer le trait, il donne une expression terrible à sa tête anglo-spartiate encadrée de favoris en côtelettes. Cette emphatique nudité de bronze a été placée sous les fenêtres et pour le plaisir des yeux de Wellington à qui ce cadeau a été offert par une souscription des dames de Londres...

Tant de flatteries parurent insuffisantes. Une statue équestre à la Banque, une statue allégorique à Hyde-Park, des bustes partout, c'était bien quelque chose: le vainqueur de Waterloo pouvait se voir en Achille du fond de sa chambre à coucher; mais il lui était impossible de se contempler de la salle à manger, qui ouvre sur la rue. Frappés de cet inconvénient quelques hommes d'importance protecteurs d'un statuaire qui cherchait aventure imaginèrent d'ouvrir une souscription pour un nouveau monument au vieux duc. Une pluie d'or répondit à cet appel et comme on avait

cédé à l'artiste l'adjudication de l'entreprise, comme on voulut mêler au bronze des canons conquis, comme en outre, au lieu de construire un piédestal on percha tout bonnement cette statue équestre sur l'arc triomphal situé devant Apsley-house (l'hôtel Wellington), il se trouva que tous frais déboursés, il resta au sculpteur un bénéfice net de quarante-deux mille livres — un million et cinquante mille francs de notre monnaie. On se prend d'une tristesse involontaire quand on songe à tant d'hommes de génie qui vivent chez nous dans la gêne, et qu'on voit l'absence du talent, la nullité la plus flagrante rétribuées ainsi.

Cette figure est si ridicule que les Anglais mêmes ne la peuvent regarder sans rire. La plus mauvaise statue que de nos jours on ait vue en France, celle du feu duc d'Orléans dans la cour du Louvre, était un chef-d'œuvre auprès de la caricature indécente du vieux duc de Wellington. Ce petit cheval de vignette énervé et sans vie, portant un torse étroitement emprisonné dans un petit manteau collant sans nul pli; cette tête mince coiffée d'un énorme chapeau à trois cornes qui n'est pas fait pour elle; ces pauvres jambes qui dévalent en maigres lianes sur les flancs du coursier: tout cela forme un ensemble indescriptible. Vous avez vu parfois de ces bonshommes à cheval que les écoliers charbonnent sur les murs? On a exécuté en bronze une de ces fantaisies. Un vieil officier français se rendait à Hyde-Park avec le groupe dont je faisais partie; il examina le monument en fronçant le sourcil; Waterloo lui tient au cœur. Enfin il murmura d'un air content : « Nous sommes vengés ! »

Le duc de Wellington ne pouvait donc se mettre à la fenêtre d'un côté ou de l'autre de son palais sans se voir nu sous le masque d'Achille, ou bien à cheval, accoutré comme nous l'avons dit. En dépit de l'exagération de ces honneurs maladroitement rendus à un homme vivant, cette tête sacrée n'a pas même été

effleurée par le ridicule. Combien ces mœurs diffèrent des nôtres !

Waterloo qui sauva l'Angleterre est à soixante années de distance et l'anniversaire de notre défaite était célébrée avant la guerre de Crimée avec autant d'enthousiasme qu'en 1816. J'ai vu passer le vieux duc se rendant au lever de la reine; on ne peut se faire une idée des *hurras* de la foule, d'ordinaire silencieuse. Quant au héros lui-même, sa tête si souvent modelée convenait mal à la sculpture. Longue, étirée, maigre sans saillies vigoureuses, étroite avec un nez busqué et un menton proéminent, elle présentait les rides et la pâleur d'une sénilité féminine. Wellington paraissait indifférent aux apothéoses dont il était l'objet et il a toujours accueilli la popularité d'un front assez dédaigneux.

On raconte que lors de sa chute du ministère en 1830 la populace de Londres vint briser les vitres de son hôtel. Wellington se garda bien de réparer le dommage et, au suivant anniversaire de Waterloo, quand ce même peuple accouru sous le balcon pour fêter son héros réclama comme de coutume à grands cris sa présence, Wellington après s'être fait désirer apparut froid et sévère; il jeta sur la foule un coup d'œil méprisant, lui montra d'un geste ses fenêtres en lambeaux et se retira.

La fanfare de Waterloo sonnée dans Londres partout, sans relâche et sur tous les tons, pendant cinquante ans, diminuait la grandeur de la nation anglaise. Cet enivrement semblait le partage d'un peuple qui n'ayant gagné qu'une bataille ne peut revenir de sa surprise ni prendre en patience une gloire désespérée. Du reste on remarque en lisant l'histoire que, dans une longue guerre, les Anglais ne gagnent presque jamais qu'une seule partie : la dernière...

« Nous allons enfin connaître, dit un matin mon confrère l'observateur, ces fameux omnibus de Londres tout tapissés de velours et plaqués en bois des

îles. Ah! Paris, Paris, Monsieur! que Paris est en arrière! »

On se rendait à Saint-Paul et on devait parcourir la Cité. A l'entrée du Strand, la rue Saint-Honoré de l'endroit (aucun Parisien ne faillit jamais à saisir cette analogie), les omnibus circulent à foison. Nous montons: quelle est notre surprise! Les omnibus de Londres sont étriqués, mal joints, disloqués, poudreux et d'une saleté remarquable. Seulement ils sont clos par une portière et le conducteur se tient en dehors sur une planchette d'où il hèle incessamment les passants. Jamais au surplus, quand même il pleuvrait, on ne pénètre dans un omnibus tant qu'il reste sur la plate-forme le moindre espace vide: femmes, enfants, vieillards même, chacun aspire à grimper sur la banquette, munie d'un siége transversal formant le T avec un banc qui partage la voiture dans sa longueur. Toutes ces places occupées, les survenants se casent entre les jambes des premiers. Je me souviens de m'être trouvé seizième sur une de ces machines ambulantes dont l'intérieur n'était pas complétement garni. Parvenus en face de la grille de Saint-Paul nous payâmes, ce qui fut très-long: les Anglais sont d'une patience dont les administrations, absolues maîtresses, abusent royalement.

Maintenant que nous voilà les deux pieds dans la boue la plus centrale et la plus colorée de Londres, il devient indispensable de parler de la Cité avant d'aller plus avant. Il existe peu de localités plus vaguement définies, peu de mots moins bien entendus que celui-là par les étrangers. Pour le commun des gens la Cité est le quartier trafiquant et populeux qui s'étend autour de Saint-Paul, de Temple-Bar à la colonne du Feu et à Cheapside. Mais entre les bornes matérielles de ce quartier et ses limites morales la distance est énorme. En effet le beau monde divise Londres en deux portions: le West-end

et la Cité. Tout ce qui n'est pas du West-end rentre dans la division de la Cité.

Le West-end, littéralement le *bout de l'Ouest*, embrasse l'ensemble des quartiers décemment habitables et exclusivement habités par le monde aristocratique, intelligent, artiste et financier. Tout homme vivant de ses rentes ou exerçant une carrière libérale réside dans le West-end à peine d'une sorte de déchéance. Nul n'oserait avouer qu'il habite ailleurs et nul ne parviendrait, dans les quartiers choquants, à recevoir les gens bien nés. Les très-rares exceptions ne portent que sur quelques familles de l'ancien commerce. Deux sortes d'aristocratie se coudoient dans le West-end : celle de la naissance, puis celle qui doit un rang élevé à d'immenses fortunes acquises dans le commerce et qui s'intitule avec orgueil : *merchant-princes*, les princes du négoce. Ces deux classes vivent séparées, hostiles, inconciliables à moins qu'un lord Squanderfields ne rencontre là tant et tant de guinées avec de si beaux yeux sur la cassette, qu'il ne daigne élever jusqu'à lui un ange roturier. Ces unions-là constituent l'élément de la moitié des romans anglais et entre autres de *Pin-money* par Mrs. Gore.Toute cette société, qu'elle soit étayée sur des écus ou sur des écussons, ne met pas le pied dans la Cité. Londres contient hardiment cent mille femmes qui n'ont jamais parcouru le Strand au delà de Somerset-house. Par compensation il y a de l'autre côté tout autant de femmes qui, cantonnées dans la Cité, n'ont jamais eu la tentation de s'aventurer jusqu'à Regent-street. Afin d'apprécier la portée de ce préjugé, il faut savoir quelles sont les limites morales de la Cité.

Pour la bonne société de Londres, la Cité c'est ce que les gens du monde n'habitent pas. Ce quartier commence donc au Strand ; il comprend une partie de la paroisse de Saint-Martin, les environs de Lincolns-inn-fields, la longue rue d'Holborn; à partir de

là presque tout le nord, l'est et le sud de la ville ainsi que la rive droite de la Tamise dans son ensemble, du Tunnel jusqu'au palais de Lambeth et à Nine-Elms. Le cœur de la Cité se nomme *the Borough* (le Bourg); il commence à *London-bridge*, s'étend jusque vers la Tour et contient une population à part: la bohême mercantile et le royaume des drogues.

Séparez de cette vaste circonscription la portion de la ville située au couchant et qui étend une double pointe tant au nord qu'au midi sur Regent's-park et sur Eaton-square : vous aurez l'exacte topographie du West-end, la ville des gens du monde; un coin vaste à peu près comme Paris. Quand on s'embourbe au milieu de la Cité on apprécie la distance énorme qui sépare certaines rues, comme Newgate, Farringdon, ou Cornhill, des magnificences de Regent-street et de Portland-place, centres d'animation du West-end. Large comme notre boulevard, sémillante comme la rue de la Paix et naissant ainsi qu'elle au pied d'une colonne monumentale, Regent-street, de Pall-Mall à Park-Crescent, mesure une distance de près d'une lieue. C'est le seul endroit où se rencontrent les gens du bel air; car les femmes ne se permettent guère de faire leurs emplettes ailleurs. Aussi cette artère du West-end présente-t-elle tous les trésors du commerce élégant.

Vers quatre heures, à partir de Regent's-quadrant et en remontant à droite ou à gauche dans Oxford-street, c'est vraiment une cohue : les équipages stationnent par groupes devant les magasins de soieries de Swan et dans ceux d'Allison, musées curieux d'étoffes et d'objets de mode. Attirés par les voitures, les cavaliers affluent, se croisent avec celles qui rentrent du parc et avec les amazones qui cherchent à se glisser entre les roues. Les trottoirs sont pleins de curieux, de chalands, de flâneurs courant, qui chez l'armurier, qui dans les fabriques de dentelles ou chez les mar-

chands d'articles de fantaisie. Les artistes finissent par aller s'asseoir chez des marchands de tableaux, les mélomanes dans la boutique de Cramer et Beale, qu'ils transforment en salon. Au delà de Langham-place le bazar cesse; le pays noble commence sous le patronage du nom de Portland.

Regent-street est un observatoire précieux; on ne peut entrevoir que là dans un lieu public et en tenue du matin le monde fashionable de Londres. Au milieu de ce mouvement tout conserve une réminiscence d'étiquette; il y a plus de confusion que de désordre, moins de gaieté que de mouvement, plus d'importance que de bonhomie. C'est là seulement qu'on trouve les Anglais chez eux jusqu'au milieu de la rue.

IV

Les églises et la Vaticane de Londres. — Peintures de Thornhill. — Sculptures faites *au tour*. — Concessions de Saint-Paul. — Du respect des morts : un cimetière dans la rue. — Les chanoines de Plutus. — Harpagon bonhomme. — La Banque et la Bourse. — Gog et Magog. — A la Tour de Londres. — Barbe-Bleue concierge. — Les *Docks* et leurs trésors. — Haillons et loques. — Monographie d'une capote de velours. — Ce qu'on voit sous la Tamise.

L'ancienne cathédrale de Londres plusieurs fois reconstruite et constamment embellie de l'an 603 à 1666 où elle fut incendiée, était surmontée avant 1561 d'une flèche qui surpassait de près de vingt-quatre mètres la grande Pyramide. La métropole actuelle de Saint-Paul que les *Londoners* aiment à comparer avec la basilique des Apôtres a sur celle-ci l'avantage de ne pas cap-

tiver longtemps l'attention des visiteurs. Les édifices religieux de Londres, au surplus, ne s'imposent point à l'admiration comme ceux de la Ville éternelle où l'on est forcé de les visiter tous. Concédées à une demi-douzaine de cultes, les églises, les chapelles de Londres ne présentent que trois monuments remarquables sur huit cent cinquante-deux. De ces trois temples, un seul est postérieur au schisme. Ce fait, dans une capitale d'âge en âge embellie par l'orgueil britannique, caractérise le rationalisme étroit de la nation.

Saint-Paul est un de ces chefs-d'œuvre froidement didactiques que la science correcte des âges de décadence élève, dans le vide de toute pensée, à l'usage des cours d'architecture. Devant ce Panthéon plus fleuri, moins ratissé que le nôtre, il faut admirer avec méthode et se dire : « Nous ne sommes point ici pour nous amuser! »

Cette basilique plaît aux Anglais parce qu'on y compte beaucoup de piliers corinthiens et de colonnes composites. La manie des frontons sur pilastres, des entablements, des cannelures, des oves et des métopes, des portiques, des péristyles, des galeries hypostyles et en général des bâtisses grecques et romaines a été poussée très-loin. — Disons *a été*, car la mode des pendules ogivales tend à ramener l'architecture normande. Cependant on ne laisse pas que de sacrifier encore au culte de la ligne. Ainsi on rendra incommode un superbe hôtel, on perdra plusieurs mètres de terrain dans le but de faire une maison qui rappelle les temples de Pœstum et ceux du Forum romain, ou la Banque, ou la Bourse, ou la Poste, ou le British-Museum, ou la Douane.... Tous ces monuments sont inspirés des vieux décors des tragédies de Racine au Théâtre-Français. Cette fureur de rigidité architecturale est éclose sous le premier Stuart; elle durerait encore si, depuis Walter Scott et l'école romantique, l'art

ogival qui ne fut jamais complétement abandonné en Angleterre n'avait repris sa vogue séculaire. A Saint-Paul l'admiration se calcule en pieds, pouces et lignes. L'église a, disent les Anglais, 100 pieds de plus en hauteur que le Panthéon de Paris, et 60 pieds de moins que le dôme de Saint-Pierre.

Aux yeux des vrais patriotes Saint-Paul l'emporte de beaucoup sur la basilique romaine; voici pourquoi: Saint-Pierre a coûté cent quarante-cinq années de travail et nécessité la collaboration de plus de vingt architectes, tandis qu'en l'espace de trente-cinq ans, de 1675 à 1710, avec le seul architecte Christophe Wren et sous le gouvernement épiscopal d'un seul prélat, le docteur Compton, on a édifié Saint-Paul des fondations à la lanterne. L'homme d'affaires se manifeste dans toutes les idées du pays, Celle-ci est dans toutes les bouches; en la déduisant à chacun depuis un siècle et demi, jamais Anglais n'a senti qu'elle fait naître des réflexions plaisantes. Du reste les gens savent jusqu'à un penny ce que le monument a coûté, le nombre des charrettes employées au transport des terrains, etc., etc. Excusez-moi de vous esquisser des Anglais à propos de Saint-Paul avec plus de prédilection que je n'en mettrais à décrire l'église même. Il faudrait bien des pages pour poétiser l'œuvre, et la moindre photographie nous démentirait. Quant à la description *raisonnée*, on la trouve partout.

Observée du dehors, cette église est moins morne que sa rivale parisienne. D'abord Saint-Paul est situé au centre du quartier le plus remuant, le plus animé, entre London-bridge et la porte de la Cité. Puis le style de l'œuvre étant admis, il faut reconnaître à ce Christophe Wren un grand mérite. Il a meublé sa façade de deux campaniles très-ouvragés, assez volumineux pour arrêter, pour caresser l'œil en passant et le préparer à subir la majesté plus froide de la coupole. Si Soufflot eût agi de même son monument aurait plus

de front, plus de vie et Victor Hugo ne se fût peut-être pas avisé de son *gâteau de Savoie*. Ensuite il y a une énorme horloge avec de beaux cadrans qui, conformément à toutes les horloges du Nord, est la plus merveilleuse du monde. — Partout où vous verrez les passions publiques tourner aux horloges phénomènes, avancez avec confiance; vous êtes chez un peuple doux, pacifique, obligeant et, s'il adore les carillons, jovial en son humeur : Bruges et ses sœurs flamandes fourniraient des preuves à l'appui. Saint-Paul ne marie point l'agréable à l'utile; il ne carillonne pas.

Les hautes et longues murailles de Saint-Paul, loin d'être nues comme celles de notre Sainte-Geneviève, roches à pic attristées de liasses de foin accommodées en festons, les murailles de Saint-Paul fourmillent de fenêtrages, de colonnes, d'entablements, de moulures, de guirlandes, de niches à figures, de corniches, de modillons et autres détails d'ornement. A l'intérieur la coupole si élevée est un chef-d'œuvre de science; on comprend à peine sur quoi s'appuient ces masses superposées. L'économique artifice des charpentes n'est pas moins admirable. Je me rappelle un escalier qui m'a paru, comme l'échelle de Jacob, avoir pour point d'appui la foi; mais je ne saurais le décrire avec lucidité... bien que je ne sois point architecte. Penché sur la balustrade en fer de la galerie *des Échos* qui d'en bas m'avait fait l'effet d'une couronne à coiffer un roi de Chypre, j'ai jeté un coup d'œil sur les peintures de la coupole exécutées par James Thornhill et représentant la *Vie de saint Paul*.

L'Angleterre considère Thornhill comme son meilleur peintre d'histoire; elle n'en possède pas d'autre, ce qui suffirait pour justifier cette préférence; mais cet habile artiste serait de force à appeler des rivaux et à lutter avec avantage. Il a laissé à l'hospice de Greenwich une des plus vastes peintures murales qu'on puisse voir, composition qui n'est pas d'un homme

vulgaire. Il s'agit d'un plafond et d'un pan de mur. Ce sont de ces apothéoses royales dans le plan de Rubens, qui rappellent avec moins de transparence la couleur de ce maître et surtout l'harmonie un peu assombrie du plafond de White-Hall. Thornhill qui entasse un peu trop les figures peint avec plus d'éclat que de profondeur. C'est un peintre imbu des traditions nobles de la France de Louis XIV; un Jouvenet moins savant, dont Rubens a dégourdi la palette et à qui Mignard apprit à sourire.

Les peintures de la cathédrale lui furent commandées par la reine Anne vers 1704. Ces ouvrages un peu confus, inspirés des grandes pages flamandes, commencèrent la fortune de l'artiste. On les découvre de trop loin quand on les contemple du pavé de l'église; on les voit de trop près si l'on monte à la galerie du pourtour de la coupole. C'est à quoi n'a pas su aviser l'inexpérience de Thornhill.

L'intérieur de Saint-Paul a la forme d'une croix, et la coupole est placée comme de coutume à l'intersection des bras. Les voûtes sont très-hautes, d'une glaciale majesté; l'immense édifice ne s'anime guère que les jours de *meeting*. Ce monument passe à juste titre pour la plus remarquable des églises protestantes. On a pratiqué le long des murs une multitude de niches et disposé des chapelles peu profondes, meublées de monuments funèbres à la gloire des trépassés illustres. C'est là qu'on peut apprécier la sculpture du pays et, en passant en revue plus de cent tombeaux, se familiariser aux ambiguïtés de l'allégorie. La description de ces sujets fournit le canevas d'une foule de petits poëmes mortuaires et donne des touches littéraires dans le genre suivant: « Le génie de l'Ibérie pleure le guerrier et dépose sur sa tombe les trophées de la victoire : Minerve assise l'indique à un aspirant militaire pour lui inspirer l'amour de la gloire. » Cette sculpture est gourmée de prétentions antiques. Elle recherche la

rondeur, le potelé des formes; les bras sont faits *au tour*. Les conceptions ne manquent pas d'originalité, les groupes sont dénués d'harmonie : le sentiment de la ligne ne va pas si avant dans le Nord. Par la fécondité et la fantaisie de ses inventions allégoriques, l'Anglais paraît plus propre qu'aucun peuple à perfectionner l'art du logogriphe et des rébus.

Autour de Saint-Paul on remarque un terrain en friche, couvert d'herbe fauve et fermé par une belle grille. Au dehors se pressent les maisons et s'ouvrent les rues les plus populeuses de la Cité. Dans ce terrain au centre de la ville, sous les yeux des populations, on remue journellement la poussière des tombeaux pour placer des tombes nouvelles. La progressive Angleterre en est là. Avant 89 Voltaire avait déjà éloigné de nos villes les charniers insalubres; Londres est restée en arrière. Il existe sur chaque paroisse certaines dynasties bourgeoises, féodalité de la cassonnade ou de la chandelle, investies par d'anciens priviléges du droit d'être enterrées à la barbe des passants et sous le nez de leurs enfants. Rien ne peut les décider à abdiquer un aussi précieux avantage, et chacune des vieilles paroisses est enrichie d'une ceinture de cadavres.

Bien des innovations sont impraticables dans un pays où les mœurs aristocratiques ont pénétré toutes les classes : car il ne faut pas attribuer à un excessif respect des morts et des volontés dernières le maintien de ces coutumes. Mais dans une contrée où par amour-propre et pour l'attrait des distinctions, si puissant dans les pays d'égalité légale, chacun a ses idoles à défendre, ses préjugés à faire passer, ses priviléges à maintenir, tous sont intéressés à protéger autour d'eux certains abus; et c'est ainsi que le Parlement n'ose toucher à l'aristocratie des marchands de la Cité. Pour ce qui est de la vénération des morts, bien des gens la croient poussée très-loin parce que la dissection a été interdite aux écoles de chirurgie jusqu'à ces dernières années,

ce qui contraignait les docteurs des Facultés anglaises à ignorer l'anatomie ou à l'étudier sur le continent. Eh bien ! ne voyez là qu'une de ces anomalies qui se rencontrent dans la législation des vieux peuples. La vérité est qu'en aucune terre chrétienne l'irrévérence à l'égard des morts n'est portée plus loin. Je le prouverai par un exemple.

Je traversais un dimanche vers trois heures la place irrégulière et fréquentée qui, du côté du nord, isole la longue nef de l'abbaye de Westminster. Cette place ouverte à tout venant et où passent même des voitures offrait quelques vestiges de clôtures anciennes; mais tant de gens la traversent que le sol en est battu comme celui de nos Champs-Élysées. Çà et là sont à demi enfouies quelques grandes pierres usées par les pieds de la foule; ces pierres sont d'anciennes tombes sur lesquelles on marche sans scrupule. En ce moment-là cette place était fort animée : tout autour et à l'extrémité couraient des *cabs*, des calèches, des omnibus chargés de bourgeois qui allaient à la campagne; au milieu circulaient des familles nombreuses, des femmes, des jeunes filles endimanchées et pimpantes se rendant à l'office. En m'approchant de la porte latérale de l'abbaye qui n'était pas encore ouverte, je vis un ouvrier qui creusait dans la terre une de ces fosses comme on en pratique chez nous pour rechercher une fuite de gaz, et je restai surpris qu'une réparation de ce genre s'accomplît un jour férié. Cela se passait dans l'endroit le plus fréquenté; les gens allaient et venaient, tassant à mesure qu'on la lançait de côté la terre fraîche aux abords de la fosse. Trois ou quatre personnes regardaient faire; le reste circulait sans s'arrêter.

Un des assistants s'écarta comme je m'approchais et je vis avec stupeur au bord du trou, et à demi déshabillé du drap mortuaire, un cercueil placé là comme une caisse qui attend un porteur. — Cet ouvrier,

le seul qui travaille le dimanche, c'était le fossoyeur. Il y avait là des parents coudoyés par les passants; des jeune filles souriantes se dérangeaient un peu pour ne pas trébucher sur le mort; les pieds entraînaient les plus gros morceaux de la terre soulevée, et le mien se foula contre l'attache arrondie d'un tibia d'ancêtre, errant parmi les jambes de la postérité. Cà et là jouaient et criaient des enfants... Bref, sans appareil comme sans recueillement, au milieu d'une ville en fête, dans un sol jonché d'oisifs et ébranlé par les roues des omnibus d'où partaient les cris des conducteurs appelant la pratique, on enterrait un mort, absolument comme on s'y prendrait chez nous pour *encrotter* un chien sur la place du Carrousel si la police tolérait à Paris, sur la voie publique, d'aussi outrageantes malpropretés Quand le trou fut fini le fossoyeur y jeta sa boîte et les parents s'en allèrent lentement, de l'air de gens qui continuent leur promenade. Pour peu qu'en sa vie on ait aimé quelqu'un ou vénéré quelque chose, on concevra l'impression que j'ai ressentie : je m'éloignai les larmes aux yeux, poursuivi par un carillon à sept notes qui chantait dans les airs une musique flamande comme pour me rendre plus sensible encore, par ce souvenir de la patrie catholique, la distance qui sépare notre âme de leur philosophie.

Peu de jours après causant avec un petit-neveu de l'illustre Pitt, je lui exprimais mon étonnement du peu de vogue des idées socialistes dans un pays comme l'Angleterre. « C'est, me dit-il avec conviction, c'est qu'en France le peuple sceptique jusqu'à l'athéisme ne recherche plus que le bien-être matériel. Chez nous au contraire il est préservé par la foi : le peuple anglais est très-religieux... » Je souris sans répondre : j'étais édifié sur la religion des Anglais.

Laissons là Westminster où nous reviendrons, et n'oublions pas que des compagnons nous attendent à la grille de Saint-Paul, impatients de voir du nouveau

et contemplant toutefois avec admiration ce vaste monument renouvelé de la décadence romaine. La poussière du charbon le salit sans lui donner ce sombre aspect de vétusté qu'apprécient les âmes romanesques; la teinte d'un noir vitreux, froid, est maculée de taches répandues par longues traînées sur des détails qui perdent la vivacité de leur relief. Rien ne convient plus mal à cet horizon brumeux, à cette atmosphère d'usine, qu'une architecture qui fait penser au ciel bleu de Parthénope, aux marbres éclatants de l'Archipel.

De Saint-Paul à la Tour de Londres on traverse un labyrinthe de rues étroites, proprettes, dallées comme des églises et bordées de petites maisons de brique hermétiquement closes. C'est là que sont les comptoirs, les agences d'affaires, les dépôts de marchandises, les bureaux du commerce, les banques particulières, etc. Le quartier d'un aspect monacal dévolu aux chanoines de la Bourse et de la Banque fermente et travaille comme l'intérieur d'une ruche. Chaque porte peinte en bois des îles est ornée d'un marteau de cuivre luisant, d'un judas et d'une plaque de métal portant le nom du chef de la maison. Rien d'extérieur, point d'amorce pour les yeux. Ces petits comptoirs de la Cité où l'on escompte des millions ont leur clientèle assurée depuis des siècles; les fils millionnaires succèdent à des pères plus riches que des nababs, et les héritiers de ces dynasties n'abandonnent pas plus leur commerce que les fils aînés des lords ne renoncent à la pairie. Ce quartier fourmille jusqu'à cinq heures du soir, après quoi il reste désert car on n'y fixe point sa demeure.

La journée finie les négociants regagnent d'un air modeste et paterne leurs splendides hôtels de Portland-place, de Regent-street, de Burlington ou de Grosvenor-square; il en est qui vont se reposer aux environs de Londres dans de magnifiques villas, pour reparaître le

lendemain avec leur humble extérieur de petits marchands de la Cité. Autant chez nous on s'adonne à l'affectation de *paraître*, autant là-bas on s'ingénie à disparaître dans la médiocrité commune. Ce genre d'hypocrisie a même ses maniaques : de gros banquiers vont en personne acheter à la boucherie des côtelettes qu'ils portent ostensiblement dans quelque taverne de Cheapside ou de Fleet-street, où ils tiendront à les faire griller eux-mêmes. Ils achètent pour trois pence de pain de seigle et ils grignotent en public un déjeuner de Spartiate tout en recevant leurs premières audiences. Et le bon peuple boutiquier d'admirer en eux la simplicité des antiques mœurs. Il en est de cette médiocrité comme du sac de laine sur lequel siége le chancelier : on a mis *du d'or* dessus, la balle a disparu sous les plis du velours.— Le bonhomme a déjeuné avant cette austère communion, et un souper de Lucullus l'attend à son palais.

C'est un de ces sycophantes du dieu Mercure qui me parlant d'une baignoire antique en marbre de Paros, illustrée de bas-reliefs érotiques et posée sur quatre lions accroupis, me disait : « L'empereur de Russie la faisait monter contre moi à la vente de ***; il y tenait et il a fait ce qu'il a pu; mais sa bourse ne pèse pas assez, il a dû me céder la main. »

Dans ces quartiers on est frappé de la confiance qui préside aux transactions. A la Banque point de sentinelles, pas de corps de garde, tout est ouvert, on pénètre partout; plus de ces cages où l'on emprisonne, en nos comptoirs, les caissiers avec leurs écus. Là, des tables basses accessibles à tout venant, sans treillis ni grillages : on y pèse l'or, manié avec de petites pelles de confiseur, absolument comme chez nous on pèse du sel ou des clous de girofle chez un épicier. Dans une salle où se trouvaient des lingots d'or on en offrit un de huit livres à ma curiosité. C'était à l'issue d'un corridor. Un voisin prit le lingot après moi, le fit passer

à quelque autre, et de main en main l'objet disparut au fond du corridor qui débouchait dans la rue. L'employé n'y fit nulle attention, parla d'autre chose et quand le lingot revint ce commis le reçut, non-seulement sans satisfaction marquée, mais comme un objet auquel il avait cessé de penser. Sur une frise de cette banque j'ai lu une inscription qui résume la doctrine religieuse du pays; en voici la traduction : « Seigneur dirige nos opérations! la fortune pour moi, l'honneur à Dieu. »

La Bourse, comme de raison, a l'air d'un temple grec : Mercure est un dieu de l'Olympe dont le culte n'a pas vieilli. En Angleterre où le commerce est le principe de l'organisation sociale, la couronne même se dépose sur le comptoir : la *Bourse* a la statue de la reine au front et prend le titre de *royale : New-Royal-Exchange*. En France a-t-on jamais dit : la Bourse *royale!* Ainsi la reine a dans la Cité pour sceptre une demi-aune; des deux grands fonctionnaires de l'État, l'un, le chancelier fut dans l'origine une sorte de prévôt des marchands; l'autre, le lord-maire est le roi d'Yvetot de la ville marchande. Tout en suivant les trottoirs de la Cité entre *Mansion-House* où le premier fonctionnaire municipal est logé peu commodément dans un temple corinthien, et King-street où se cache *Guild-Hall*, disons quelques mots de cette magistrature célèbre et peu définie.

Le lord-maire concentre les attributions d'un bourgmestre, d'un préfet et d'un juge de paix; ses fonctions durent l'espace d'une année. Il est élu le 29 septembre par les *free-citizens* ou citoyens libres de la Cité. Ces francs bourgeois sont les propriétaires les plus considérables; ils ont mission d'élire aussi les aldermen parmi lesquels on choisit le lord-maire. La Cité est divisée en vingt-six quartiers qui élisent chacun un représentant; ces vingt-six mandataires réunis aux aldermen, assistés de deux shériffs et présidés par le lord-maire con-

stituent le Conseil de ville. Ce conseil administre, dispose des fonds de la commune, rend des arrêts et nomme à divers emplois. Le principal officier du lord-maire est le juge assesseur (*the recorder*) ; il est nommé à vie par le lord-maire et il rend la justice à Guild-Hall, assisté des shériffs.

Rien de plus gothique et de plus respecté que les priviléges du lord-maire, ce représentant séculaire de la souveraineté bourgeoise. Sa place est marquée dans les solennités publiques, son installation est l'objet d'un cérémonial étrange, il a une suite nombreuse d'officiers d'honneur, sa livrée efface en splendeur celle du marquis de Carabas; son costume doré sur toutes les tranches comme l'uniforme de nos maréchaux, et d'une coupe surannée, est rehaussé par un grand manteau en fourrure de vair. Le pouvoir du lord-maire est très-étendu; quand le trône est vacant, c'est lui qui préside le conseil d'État jusqu'à la proclamation du nouveau souverain. En temps ordinaire le lord-maire rend la justice dans une des salles de son palais; mais c'est à Guild-Hall qu'il est mis en possession des insignes de sa charge. Il reçoit pour frais de représentation huit mille livres du conseil municipal (200,000 francs). il dépense de son épargne une somme à peu près égale et consent rarement à être réélu, à moins qu'il ne soit formidablement riche. On s'exagère en France non la portée de l'institution, mais la gravité du personnage. Par le côté pompeux et suranné de ses prérogatives le lord-maire prête au comique.

Autrefois la vaste enceinte de la Cité était fermée par des barrières, des portes, des grilles et des chaînes : de ces clôtures il n'est resté que la porte de Temple-Bar élevée en 1670 à l'extrémité du Strand par Christophe Wren. C'est un cintre surbaissé large comme la rue, accosté de deux portes rondes de la largeur des trottoirs; le tout surmonté d'un petit logis sus-

pendu, coiffé d'une attique et orné de quatre niches contenant, du côté de la Cité les statues d'Élisabeth et de Jacques VI d'Écosse ; de l'autre celles de Charles Ier et de Charles II accoutrés à l'antique et fort laids : l'ensemble est noir comme la gueule d'un four. Cette porte aussi fréquentée que la porte Saint-Denis perpétue un des plus singuliers priviléges de la municipalité de Londres. Les deux battants constamment ouverts ne se ferment que devant un seul personnage : le souverain. Quand Sa Majesté prétend traverser la Cité, son courrier heurte à la porte et requiert le passage de la bonne grâce du lord-maire ; la permission octroyée, les battants s'écartent et la reine pénètre dans la Cité. En général ce dignitaire se présente à la portière du prince et remet son épée qui lui est rendue avec une belle salutation. Cette porte de Temple-Bar hérita, comme plus centrale que Southwark, du privilége d'exhiber les têtes coupées des suppliciés politiques : on en préparait beaucoup. Au fait cette poterne ne laisse pas que d'avoir une mine sinistre.

Je la préfère néanmoins à l'étroite façade de Guild-Hall (Hôtel de ville). On la croit du xve siècle en l'apercevant, puis on reconnaît que ce n'est qu'une immense monture de pendule : surprise désagréable à qui n'est point horloger, très-fréquente au Royaume-Uni.

A l'intérieur une portion de l'édifice paraît remonter à l'avénement des Tudor ; c'est celle où est située la Grand'Salle qui sert aux élections et aux solennités municipales. Elle a cent cinquante pieds de long. La porte en est curieusement historiée ; les fenêtres, larges ogives, sont ornées de vitraux ; enfin c'est là qu'on voit les statues bouffonnes et colossales de *Gog* et de *Magog*, ces burlesques *Gayant* de la vieille Cité de Londres dont le peuple commerçant provient d'origine flamande. On ne manque pas, à la cérémonie

de réception des lords-maires, de joindre au cortége deux mannequins habillés comme Gog et Magog; la foule les accueille avec ivresse. Gog et Magog au dire des Anglais représentent un Breton et un Saxon. Personne n'en sait rien. Ce qu'ils m'ont offert de plus curieux c'est l'attitude de mes compagnons parisiens qui prenant au sérieux ces monstres informes, remarquaient avec la plus imperturbable stupidité de logique que nos sculpteurs de Paris travaillent beaucoup mieux. Voilà leur gravité devant Gog et Magog; mais qu'ils avaient d'enjouement et d'esprit facétieux sous les voûtes sombres et devant les tombeaux de Westminster!

Leur visite à la Tour de Londres excita d'autres impressions non moins imprévues. J'étais impatient de pénétrer dans ce donjon investi depuis des siècles d'une si belle renommée de mélodrame. Du reste les monuments historiques de ce pays en sont tous là : leur légende se compose de quelques assassinats; surtout les manoirs des maisons illustres. La vie d'intérieur, les pures joies du foyer ont de tout temps tenu grande place dans les mœurs anglaises : au fond des châteaux les proches parents s'égorgeaient entre eux, voulant que même pour ces sortes de relations tout se passât en famille. Les derniers jours de l'excursion parisienne, un des touristes quand on sortait de quelque monument demandait au gardien avec une tranquillité confiante : « Quels sont ceux qui furent assassinés ici ? »

Vous rappelez-vous le costume de Tyrrel dans le drame des *Enfants d'Édouard ?* ainsi sont encore travestis les gardiens de la Tour de Londres : chapeau carré de velours orné d'une plume, dague au flanc, cotte et jaquette écarlates agrafant sur le dos, avec les armes d'Angleterre et la devise de Henri VIII passementées en or au milieu de la poitrine. Ils ont à la main une hallebarde gothique et ne tiennent au siècle

actuel que par le faux col. « Barbe-Bleue s'est fait portier, » dit en les voyant mon bon compagnon d'aventures, M. Pichon-Prémêlé. On les rencontre dans une cantine placée à l'entrée du fossé qui isole ce monument, accroupi sur un tertre d'où il domine de loin la Tamise. Le fossé emprisonne une épaisse muraille bâtie sous Guillaume le Roux en 1097 autour du donjon, fondé en 1078 par Guillaume le Conquérant. Ce donjon de deux étages qui constitue la Tour proprement dite est massif, trapu, surmonté de quatre tourelles et les murs ont quatorze pieds d'épaisseur. Le revêtement de cette construction a été plaqué à neuf, comme aussi le mur dont elle est enveloppée, ce qui empêche de deviner tout d'abord la vétusté de l'ensemble, connu sous le nom de la *Tour Blanche*.

L'enceinte de la Tour contient plusieurs donjons, deux chapelles, une caserne, un dépôt d'artillerie, les vieilles archives d'Angleterre, un musée d'armures, de curiosités guerrières et le trésor des joyaux de la couronne. On pénètre dans l'enceinte à l'ouest de la tour par quatre poternes successives : elles s'ouvrent chaque matin à la pointe du jour avec autant de cérémonie et de précautions que si l'ennemi embusqué se préparait à saisir l'occasion d'une attaque. Ces fortifications furent augmentées à diverses reprises : par l'évêque Longchamps en 1190; par Henri III, par Édouard Ier, etc... La Tour de Londres, comme notre Conciergerie, est l'ancienne habitation féodale des rois.

Nous y fûmes introduits par une ruelle étroite et basse pratiquée à l'intérieur du rempart. La première tour à gauche est ronde; c'est celle du beffroi. Elle servit de prison à la reine Élisabeth qui, poursuivie par le souvenir de sa mère Anne de Boleyn et par celui de Jeanne Gray décapitée récemment pour avoir alarmé la reine Marie, dut y passer des heures cruelles. En continuant on voit dans le mu

de droite une ogive à demi enfouie qui encadre une lourde porte : c'est *Traitor's-gate* par où étaient jadis introduits les prisonniers d'État. En face est une poterne noire surmontée d'une tour percée de petites croisées grillées en fer; l'aspect en est lugubre. C'est la *Tour sanglante* où furent égorgés les enfants d'Édouard, par Richard de Glocester ont dit la légende et le théâtre; mais la tardive histoire démasque peu à peu des ténèbres un autre accusé : Richemond qui devint Henri VII quand il eut tué Richard III. N'oublions pas que Shakespeare qui a accrédité cette tradition était dévoué aux Tudor et le protégé d'Élisabeth Dans l'épaisseur de cette poterne, sous les dalles d'un galetas qui la surmonte, on a retrouvé les squelettes des deux jeunes princes : le fait est aussi avéré... qu'incertain. Dans la tour cylindrique qui joint à celle-là (*Wakefield-tower*) on montre une grande salle octogone où fut assassiné Henri IV; Shakespeare a immortalisé cette tragique histoire. La tour *Beauchamp* située au nord-ouest a servi de prison à Anne de Boleyn, aux comtes de Warwick, d'Arundel et de Leicester. J'en passe de plus innocents.

Pour achever le pèlerinage de cet abattoir traversons la cour inégale, montueuse, enclose de murs en brique, de créneaux, de débris de forteresses; laissons sur la droite la caserne néo-gothique qui remplace l'arsenal incendié en 1841 et jetons un coup d'œil sur la chapelle Saint-Pierre, basse et trop restaurée, où sont inhumés des gens qui ont leur tête à leurs pieds. Là reposent Anne de Boleyn, Catherine Howard, Jean Fischer, Thomas Morus, la comtesse de Salisbury; Seymour, duc de Somerset, Norfolk, John Dudley, le beau comte d'Essex, favori d'Élisabeth à qui la prison n'enseigna point la clémence; enfin la jeune et infortunée Jeanne Gray, victime de l'ambition de ses parents. A quelques pas de leur sépulture, au milieu

de la cour, est un carré pavé de noir : c'est là que leur sang a coulé. On voit de ce point les débris de *Brick-tower*, prison de Jeanne Gray, et de *Bowyer-tower* où Clarence fut noyé dans un tonneau de malvoisie. Il ne nous reste plus qu'à pénétrer dans *White-tower* où nous trouverons dans le cachot de Raleigh un joli muséum de poignards, de haches de bourreaux, de billots ornés d'entailles qui marquent le nombre de têtes qui les ont illustrés. Voilà un monument complet, une résidence enrichie de póétiques souvenirs à l'usage du gouverneur de la Tour de Londres, qui occupe un logis construit sous Henri VIII l'ogre de cette rouge légende de la monarchie britannique. Observons qu'en France les révolutions s'attaquent d'abord aux cachots et les détruisent, quitte à en élever d'autres. En Angleterre jamais les révolutions n'ont jeté hors des gonds la porte d'une seule geôle. C'est le pays de la prévoyance.

Le musée des armures, collection de harnois royaux du treizième au dix-septième siècle, contient des pièces importantes et authentiques, le tout mal présenté, trop à l'étroit et arrangé avec un goût puéril : pour compléter l'effet ils gonflent des mannequins et les couvrent d'oripeaux; on se croit dans le magasin d'un théâtre. On voit des étendards conquis, des modèles d'armes, des trophées guerriers parmi lesquels des cuirasses ramassées à Waterloo et percées par devant. C'est à cette occasion qu'éclatèrent les susceptibilités de plusieurs de nos compatriotes, indignés que les chefs de l'expédition amenassent des Français devant un spectacle blessant pour eux. Westminster et Windsor virent se renouveler ces élans d'un patriotisme honorable quoique suranné. Peu exalté par nature je me bornais à remarquer la singularité de ces gardes, vêtus comme sous Henri Tudor pour montrer les débris de Waterloo. Sans soupçonner nos scrupules ils nous indiquaient les armures françaises

et pensaient nous flatter en louant la finesse de la trempe et la solidité des plastrons. Un beau jour, il y a quarante ans, la fashion mit ce musée au pillage, s'affubla des armures et alla jouter au tournoi d'Eglinton.

Dans la salle supérieure qui porte le nom d'Elisabeth parce qu'elle y emprisonna nombre de malheureux il y a des armes de sauvages, d'anciennes arquebuses, des morceaux rares très-mal exposés; trois épées, un casque, un ceinturon de Tippoo-Saïb; le billot où furent décapités Lovat et Balmerino après Culloden en 1745; la hache qui coupa la tête du comte d'Essex; une autre hache, compliquée d'un pistolet à trois canons, dont se servait Henri VIII quand il allait la nuit en aventure; enfin une armure asiatique que l'on dit avoir appartenu à Bajazet : elle est très-fine et chaque maille du haubert porte gravé en creux un verset du Koran. La salle qui contient les joyaux de la couronne est nue, pauvre, mal éclairée et située dans un bâtiment neuf. On y voit le diadème de Charles II, le sceptre de saint Édouard et les ornements royaux de la reine Victoria. Comme pierres dignes de remarque il n'y a guère qu'un saphir et un gros rubis. On nous refusa l'accès des archives, placées au second étage de la tour Blanche dans la chapelle de Saint-Jean qui passe pour un beau reste de l'architecture normande.

La Tour de Londres est un monument curieux; mais les Anglais avec leur manie de restaurations infidèles et de pastiches *troubadouresques* en ont dénaturé le caractère, que les vieilles tours seules ont conservé : l'impression qu'on emporte en sortant n'est pas sans déception; la réalité amoindrit ce qu'on avait imaginé.

Point de ces mécomptes en ce qui touche à la vie active du siècle : la Tour n'est plus comme jadis la sentinelle avancée de la Cité; à ses pieds règne une puissance nouvelle, pacifique et plus souveraine, qui

arbore aux flèches aiguës de ses forteresses les pavillons des cinq parties du globe. Quelques pas séparent la Tour des *Docks* et bassins où sont amarrées les flottes opulentes de la moderne Tyr. La plus rapprochée de ces gares est le *dock de Sainte-Catherine*, que suit le *dock de Londres;* plus loin sont les bassins immenses de la Compagnie des Indes, dont la splendeur retrace nos ruines. « La perte de vos colonies, me disait un Anglais non sans hypocrisie, nous a fait dépenser bien de l'argent ici.

— Nous reprendrions l'entreprise au prix coûtant, » répondis-je à ce bon apôtre.

Ces gigantesques ouvrages datent du commencement du siècle. Les docks de Sainte-Catherine ne sont ouverts que depuis 1828 : ce sont de beaux bassins carrés, navigables trois heures avant les marées hautes et bordés de quais couverts de hangars, derrière lesquels se succèdent de spacieux magasins. Là se chargent et se déchargent les navires : sous les magasins sont percées des caves édifiées sur pilotis; greniers souterrains dont sont pourvus tous les chantiers et qui forment un ensemble de galeries évalué à une longueur de cinq à six milles. Les docks de Sainte-Catherine absorbent un espace de vingt-cinq arpents; les docks de Londres de même; ceux des Indes en prennent environ cinquante; ceux du Commerce, sur l'autre rive, tout autant. Le seul dock du tabac, partie intégrante des bassins de Londres, a un périmètre de plus d'une acre. Les magasins couvrent quatre arpents; ils sont magnifiques et placés sur des caveaux où on peut loger 70,000 pipes de vin, de rhum ou d'eau-de-vie. Le bassin des Indes Occidentales a été élevé par souscription au capital de 35 millions, et trois fois heureux les actionnaires ! Ces lieux étranges sont le théâtre d'un mouvement prodigieux : il semble que pour former de pareils amas de toutes les denrées on ait dû épuiser la terre. Il y a des endroits où vous marchez dans le sucre des

îles; l'odeur miellée de la cassonnade à ce degré de concentration vous prend à la gorge. Ailleurs ce sont des fruits confits, des épices à réduire en coulis le lac de Genève, des bois de campêche à le teindre en pourpre; des spiritueux et des cotons, des parfums et des drogues infectes. Le nez trouve enfin son spectacle et ses étonnements.

On contemple cette féerie commerciale à l'ombre d'une forêt de mâts en cheminant parmi les manœuvres, les commis, les tonneaux, les câbles, sur une voie pavée de plaques de fer polies et quelquefois entaillées par les roues des camions. C'est là surtout qu'on se fait une opinion de la prépondérance, de la richesse de cette nation, polype dont les tentacules absorbent la substance de toutes les contrées, et dont le corps est ici. Mais presque aussitôt surviennent les contrastes : à deux pas de cette surabondance de tout, le dénûment de tout; après les prodiges du luxe mercantile, la dure et obligatoire oisiveté de la misère. Le quartier Wapping, de *London-Dock* au *Tunnel*, est livré à une indigence affreuse. On entrevoit dans les cours pleines d'immondices et de bouges fétides des familles entières, hâves, déguenillées, malsaines et d'une saleté dont on a le cœur soulevé.

Quand on a vu des haillons à Londres, Callot ne semble plus qu'un dessinateur du *Journal des modes*. Un homme entre la tête la première par un trou quelconque dans un réseau de guenilles, il cherche une issue pour ses quatre membres, et le voilà accommodé. Il ne reste parfois de tout un pantalon qu'une boutonnière; on s'en revêt avec philosophie : la peau de ces misérables est si bronzée, si épaissie, si tannée qu'elle les habille pour les yeux et fait illusion aux passants. Dieu qui mit en ce pays-là un lingot d'or dans tant de poitrines y a revêtu ses enfants d'une peau de bure. Tout mortel accoutré de la sorte et montrant sa chair croirait déroger s'il se coiffait d'une toque ou d'un bon-

net. Ils sont couronnés d'un peu de chapeau. Il en est ainsi des femmes, des mendiantes mêmes.

Admirez sur les coussins de cet équipage attelé à la Daumont et conduit par un postillon de soie, admirez cette jeune duchesse radieuse d'élégance; un rapide coup d'œil sur cette capote de velours épinglé, chef-d'œuvre parisien... Dans quinze jours la capote passera sur la tête de l'institutrice des enfants. Quatorze mois après, la cuisinière la conduira au marché : l'objet engraisse en se déclassant. Une marchande en plein vent la retournera et la fera briller à l'envers : la voilà défleurie, cassée, dépenaillée, les ailes pantelantes comme un oiseau blessé. Alors une mendiante la ramassera dans le ruisseau et reviendra en tendant la main montrer cette chose à la duchesse, qui ne la reconnaîtra pas. Mais la pauvresse a rapporté trois pence; voilà du pain? non, voilà du gin, et le soir on verra les enfants, nus et grouillant sur un tas d'ordures, grignoter des épluchures de légumes, des carottes crues, des tronçons de choux; puis tout ira dormir en un monceau sur quelques brins de paille écrasée. La délicatesse nationale relègue ces scènes faméliques à l'ombre des quartiers perdus. Remède insuffisant!

Avant de pénétrer dans le *Tunnel*, ce pont souterrain de la Tamise, nous entrâmes dans une taverne pour nous réconforter de quelque cordial. On buvait debout autour du comptoir; une femme offrait dans le même panier en manière de rafraîchissements de petites oranges mandarines ainsi que des pieds de mouton froids, à demi crus, qu'elle présentait au bout d'une fourchette de fer avec un peu de sel dans du papier. Ces légers passe-temps de l'estomac ont pour but de charmer l'intervalle des repas; jugez par là des souffrances que doit infliger la faim à de si magnanimes appétits!

Sous le Tunnel où l'on descend par un trou rond de près de cent pieds orné de peintures claires et flanqué

de deux escaliers, le besoin de vivre donne lieu à de douloureuses industries. Dès qu'on pénètre dans la double galerie dont les voûtes décrivent les trois quarts d'un cercle, l'air s'épaissit et se glace; une vapeur humide et froide chargée de miasmes sépulcraux borne à vingt pas l'horizon, éclairé vainement par cent vingt-six becs de gaz. Il semble qu'on mourrait si on passait deux heures dans ces hypogées qui distillent goutte à goutte une eau amoncelée dans des flaques noires et glissantes. Entre chaque pilier il y a des boutiques tenues par de toutes jeunes filles ensevelies vivantes. Souriantes et pâles, elles offrent de la verroterie, des lunettes enchantées, des panoramas de Londres, quantité de menue quincaillerie et de babioles foraines. On montre les marionnettes, on joue de l'accordéon et de la serinette dans ce souterrain : on y vit dans le séjour de la mort. Quelles maladies inconnues sur la terre du soleil doivent germer là! Quelle bonne serre froide pour l'éclosion des raretés morbifiques! Mais la liberté s'oppose à la clôture de ces échoppes qui justifieraient la sollicitude du gouvernement à un double titre : dans l'intérêt de la santé publique et de la moralité; car le commerce y déguise la prostitution. Quand on aura pratiqué aux issues du Tunnel inutile à cette heure des chemins à voitures, il sera d'un service avantageux. Très-large à cet endroit et couverte de navires, la Tamise ne peut porter un pont : en l'état actuel des choses, pour la traverser à cette hauteur les attelages sont dans la nécessité de remonter jusqu'à *New-London-Bridge;* c'est un détour de cinq milles.

V

Her Majesty's-theatre : cérémonial et pugilat. — Révélation politique. — Mendicité : les cités ouvrières. — Fifre et tambours : la garde montante. — Tombeaux de Westminster. — *The Poet's-corner.* — Anecdote sur Byron. — La chaise des rois d'Écosse. — Danger d'aimer les reliques. — Le cloître de la Chapelle royale. — —, Origine de l'ordre du Bain. — *Westminster-hall;* souvenirs historiques.

GRANDE NUIT EXTRAORDINAIRE « *Great extra night* » ! ! ! c'est en ces termes que *d'ordinaire* on annonce le spectacle en tête des affiches et des programmes du théâtre de Sa Majesté. Le texte le plus léger suffit à un directeur anglais pour composer une affiche d'une aune. Ce soir-là on représentait la *Tempête* de Shakespeare, découpée en ariettes par Scribe et Halévy. Ces noms illustres séduisaient les curieux; la réclame avait battu la caisse, les badauds étaient affriandés. En conséquence l'expédition française dîna de bonne heure et fut engagée à s'endimancher pour se rendre au Théâtre de la Reine. Comme il n'était point aisé ce jour-là de se procurer des places, je me décidai à me joindre à la caravane en faveur de laquelle l'administration réservait un certain nombre de billets.

Au moment du départ la plupart de nos compatriotes ayant brossé leur manche gauche avec la droite, et celle-ci avec la gauche, se déclarèrent satisfaits de leur toilette ; ils jetèrent donc les hauts cris quand on leur fit entendre que la tenue du matin n'était pas admise et qu'il fallait être en habit noir. Bon nombre de Parisiens sont convaincus qu'en dehors de Paris l'univers est la campagne : ces gens naïfs étaient venus en paletot, avec un feutre mou pour coiffure. Il ne leur

manquait qu'un fusil de chasse ou une ligne à pêcher. Il fallut improviser des pantalons noirs, les redingotes sombres furent repliées de chaque côté et faufilées par derrière pour simuler des habits : l'hôtel se transformait en vestiaire. « Conçoit-on, dit un monsieur mieux avisé, des gens qui viennent à Londres en robe de chambre! J'ai toujours de quoi me faire brave, on ne sait pas ce qui peut arriver. »

Un quart d'heure après il revint superbe, ganté, rasé, habillé et la poitrine ornée d'un beau gilet de soie bleu sur lequel tranchait une cravate longue mouchetée de pois capucine. « Ah ! mon Dieu! s'écria le guide, Monsieur sera arrêté au contrôle. — Pourtant à moins de me décolleter..., » répliqua cet homme très-bien mis. « Monsieur, on ne reçoit que le blanc et le noir. Votre gilet est bleu, votre cravate est... *shocking!* » Il fallut ôter le gilet, croiser l'habit et remplacer la cravate élégante par un mouchoir de toile plié en écharpe. « Cela doit être affreux! répétait le patient.— Vous avez l'air de quelqu'un à qui on a posé des sangsues autour du cou; mais vous êtes parfaitement convenable. »

La caravane ayant satisfait à l'étiquette il se trouva qu'elle n'avait point sacrifié aux Grâces : l'aspect en était burlesque. On partit : les plus affublés se faisaient minces et piétinaient avec modestie. Bien que les guides eussent remis à chacun son billet, objet précieux car le parterre de ces grands théâtres coûte environ 13 francs, il fallut se ranger à la queue sous le péristyle qui fait l'angle de *Hay-Market*. Les abonnés des loges et des stalles sont seuls dispensés de cette formalité. Après une bonne heure, un mouvement soudain ressenti dans le corridor fut suivi d'une grêle de coups de poing, de coups de coude et d'une bousculade affreuse sans égard à l'âge ni au sexe des patients. Telle est la manière d'entrer propre aux naturels de cette île. Le début de l'affaire ressembla à Waterloo,

elle finit comme Austerlitz. Promptement initiés à cette méthode nous nous groupâmes et, sans cérémonie, avec un entrain tout français nous opposâmes aux agresseurs une résistance qui ressemblait fort à ce que, dans son style pittoresque et populaire, Gavarni dénomme une *tripotée.* Il nous fut crié : *French-dogs*, mais nous fîmes irruption dans la salle pêle-mêle avec nos éternels ennemis, comme disait jadis le *Siècle.*

Mais voici venir une douane d'un genre particulier : le contrôle. Nous en subîmes l'inspection. L'un avait sa cravate noire encadrée de vert; on lui en fit dissimuler les bouts. Quelques-uns avaient un chapeau gris; ce meuble fut saisi et déposé au bureau des cannes. Ceux qui portaient des gants de couleur durent les mettre dans leur poche et rester la main nue. Une pauvre dame qui se faisait honneur d'une capote neuve en taffetas rose glacé de blanc, garnie de trois rangs de dentelle, se la vit enlever délicatement par le contrôleur qui la remit à l'employé aux cannes et parapluies, avec une civilité flegmatique. L'infortunée, telle qu'une fleur dépouillée de ses pétales, ne conserva en guise de corolle que son dessous de chapeau maintenu derrière la tête par un brin de faveur blanche. Cela n'était pas joli du tout.

Le guide se trémoussait déjà au parterre où il pratiquait avec zèle l'art de la défense des places : je le rejoignis accompagné du grand Observateur dont le chapeau bossué ne rappelait plus guère le cylindre, et qui avait le nœud de sa cravate noire retourné sur le dos, comme la rosette du cordon de Saint-Michel. Il se rajusta, souffla, s'essuya le front, et tout en repoussant les cavités accidentelles de son castor il dit d'un air soucieux : « J'ai beaucoup observé et mes idées politiques se modifient. Plus j'étudie les mœurs, mieux je me convaincs que l'alliance anglaise ne nous convient pas : j'adopte l'alliance russe. »

J'allais rire de la boutade; mais notre compatriote

parlait sérieusement. « Monsieur, reprit-il, j'ai l'honneur d'être admis dans *les salons* du prince qui nous gouverne, et je compte lui faire part de mes observations.

— Ce sera bien fait; mais un entretien ne suffit pas. A votre place j'adresserais un mémoire au ministère des affaires étrangères.

— Justement, j'ai l'avantage d'être reçu dans *ses salons*. Je vous remercie de ce bon conseil. »

Le désir de paraître important entraîne quelquefois jusqu'à ces sortes d'aberrations de gros personnages qui, dans un pays étranger, souffrent de se sentir ignorés et méconnus. Le grand Observateur portait, ce qui est un manque d'usage à Londres, la rosette d'officier. Ces accès d'*individualisme* — pardon du mot — nous font souvent passer dans les États voisins pour un peuple de commis voyageurs.

Un Anglais qui modestement posait le pied sur mon épaule et s'y trouvait bien coupa court à ces réflexions, et je parcourus des yeux la salle qui jouit d'une certaine réputation. Elle est construite à l'italienne et décorée suivant le goût britannique. C'est une nef très-profonde, fort élevée et partagée en une multitude d'alvéoles superposées, petites, trop fermées et d'un aspect triste. Les femmes sont plongées jusqu'au cou dans ces deux cents loges carrées toutes pareilles, dont l'ornementation est sans relief. La salle est couleur chamois, égayée à chaque étage de médaillons chocolat au milieu desquels ressortent de maigres figurines copiées à Pompéi; les loges sont tendues en perse bleue et encadrées de petits rideaux jaunes. Signalons ici la manie de la lumière et l'abus des nuances blêmes, qui caractérisent le goût de ce pays : l'ombre est antipathique à ces gens qui vivent sous un ciel opaque et nébuleux. Leurs maisons sont percées d'énormes fenêtres, les toits sont vitrés pour faire pleuvoir le jour; parfois même les façades des habitations bombées au

centre forment une saillie demi-cylindrique entièrement à jour pour que la clarté pénètre de trois côtés à la fois : il y a des quartiers ainsi bâtis qui, vus de profil, présentent à l'œil une longue file de tourelles en verre. Brighton est construite de la sorte. Cet amour de la lumière et des tons criards les dispose à goûter de prédilection le genre de l'aquarelle, mais fait ressembler à de la peinture à l'eau leur peinture à l'huile. Les ouvrages des artistes sont blafards, discordants, vitreux, confusément éclairés; car ce qui produit la lumière c'est le contraste, c'est la solidité des ombres. Ces défauts sont plus frappants dans les décorations des théâtres qui sont lavées, éblouissantes et sans profondeur. Aussi distingue-t-on mal les traits des acteurs et ceux des personnes assises dans les loges, à cause des fonds miroitants où les têtes sont à demi noyées.

Au moment où l'orchestre préluda, les *forte* me parurent faux : quand les chœurs se mirent à chanter ils nous produisirent le même effet. Bientôt ils se doublèrent et il me sembla qu'on chantait derrière nous en même temps que sur la scène, avec une demi-mesure de distance. O prodige! la salle de *her Majesty's theatre* possède un écho, et la nation est si peu musicienne qu'elle ne s'en est jamais aperçue. Le phénomène est sensible pour le fond du parterre et les loges de face des deux étages inférieurs. Les couloirs des loges sont obscurs et peu fréquentés durant les entr'actes; le foyer où l'on entend clapoter des bouilloires à thé n'est qu'un large péristyle avec des divans. Le besoin de se réunir et de causer n'existe pas comme chez nous : tout se borne à quelques visites dans les loges, sur la porte desquelles sont gravés les noms et titres des abonnés.

Il est du bel air de se retirer avant la fin, et le sommeil me décida à me conformer au bel usage. En regagnant mon logis je fus accosté dans Trafalgar-square par une mendiante qui portait des guenilles et un chapeau.

Je lui donnai un demi-penny qu'elle empocha; après quoi elle se reprit à tendre sa main où je plaçai un penny. Cela se passait à ma gauche. Soudain voilà qu'à ma droite une voix gémit et supplie : c'était ma pauvresse qui avait changé de côté. En vain je tentais de modérer son zèle, elle me barrait le chemin et quêtait avec une ardeur nouvelle. Curieux de savoir jusqu'où elle pousserait l'importunité, j'accordai un troisième sou en faisant signe que c'était assez. Mais les instances ne furent ensuite que plus vives. Il me restait une piécette blanche : je m'arrêtai et je fis entendre que ce serait tout. Cette monnaie fut prise avec avidité ; on fit trêve deux secondes, pour la serrer sans doute, et la poursuite recommença de plus belle : ce n'était plus une femme, c'était une mouche qui a goûté au miel. Il m'a semblé que j'étais à Venise! C'est ainsi qu'on éteint la compassion dans les cœurs. Cette persévérance me prouva aussi que les passants charitables sont rares : cette pauvresse en rencontrait un, elle ne le lâchait pas. Au reste la mendicité s'exerce à Londres sous d'effrayantes proportions. On est sollicité à chaque pas, et par des êtres si déguenillés, si effrayants dans l'appareil de leur misère que le cœur est à la fois ému et soulevé. En général la population ouvrière est d'une saleté incroyable. Le canevas des étoffes est enduit d'une couche de crasse luisante, épaisse, presque solide; les mains, les visages, sont affreux à voir. Cette classe est évidemment démoralisée. Cependant la bienfaisance est établie sur de larges bases, et on fonde journellement des hospices.

Ce qui assombrit l'aspect de cette misère, c'est qu'on a consacré aux ouvriers des maisons, des quartiers, des rues. Là, sans surveillance et par la force de l'imitation, l'indolence engendre le laisser-aller; la saleté s'amoncèle et devient contagieuse; un peuple famélique se plonge avec émulation dans la fange, dans la débauche; la solidarité de l'impudeur en exagère les signes; aucun exemple, nul voisinage imposant ne con-

traignant ces êtres à la gêne on pratiquerait plutôt la rivalité du cynisme. Veut-on créer l'idéal de la saleté, de la dégradation physique et de l'abrutissement, on n'a qu'à entasser la population des artisans dans ces bouges qu'on appelle des cités ouvrières. Ce qui contribue aussi à entretenir la misère, c'est l'abus immodéré des boissons alcooliques : le gin énerve l'âme et corrompt le sang d'un nombre infini de malheureux.

C'est une pitié et un objet d'horreur que d'assister, le samedi soir surtout, aux scènes dégoûtantes qui ont lieu à la porte des cabarets dans la Cité, dans les quartiers de South-Lambeth et de Surrey. Les ivrognes se traînent dans la boue par centaines, pêle-mêle avec des malheureuses horribles à voir avec leurs guenilles souillées, leurs yeux caves, leurs joues violacées et bouffies. — A chaque instant des luttes s'engagent entre ces mégères et des mères de famille qui, suivies de leurs enfants en haillons, viennent essayer d'arracher leurs maris à ces antres et leur demander du pain. On voit avec compassion ces infortunées opérant leur retraite avec leur famélique progéniture et mêlant des larmes au sang qui jaillit de leur visage.

Parmi nous se trouvaient nombre de gens désireux de voir des soldats. Un matin donc, avant d'aller visiter Westminster je me rendis avec deux ou trois compagnons au parc de Saint-James à l'heure où l'on renouvelle la garde du palais et celle des *Horse-guards* : leur caserne occupe le rez de-chaussée des bureaux de la guerre. On ne saurait croire à quel point tout diffère de la France dès qu'on passe le détroit : l'impression causée par ces changements s'étend à toutes choses; dans Londres où l'on arrive en quelques heures on se sent à une distance énorme de Paris. Les régiments anglais sont si dissemblables des nôtres que vous pressentez cette opposition avant même de les avoir vus.

Le bataillon de service était encore masqué par des touffes d'arbres, que déjà nous étions étonnés du bruit singulier qui en annonçait l'approche. Qu'on se figure une danse d'ours monotone et sautillante, exécutée par une vingtaine de fifres aigus, tandis que sur la grosse caisse un homme qui frappe la mesure de la main droite armée du tampon, de la gauche en décompose les temps en fouettant la peau avec un petit balai. Ce son aigre et cadencé met au pas des compagnies d'infanterie dont les fracs écarlates ont la taille trop courte et sont surmontés d'énormes épaulettes blanches. Et l'on voit s'avancer, très-serrés l'un contre l'autre, ces fantassins minces, d'une stature énorme, se dandinant des épaules avec une ondulation du corps qui suit périodiquement le cliquetis du balai sur la caisse. La jugulaire de leur shako est posée entre leur lèvre inférieure et le menton ce qui les gêne, les rend immobiles et paraît aussi singulier que s'ils marchaient avec une cuiller placée en équilibre sur le nez. Autour des pelotons se prélassent les officiers, les sous-officiers, ornés d'épaulettes à graine d'épinards et la canne à la main, longs sticks à pomme d'ivoire. L'arme se porte commodément appuyée contre le plastron gauche, par conséquent un peu renversée en arrière. Et soldats de se balancer des reins, et fifre de siffler, et caisse de faire *pan-pan* avec enjolivure de petit balai...

Après quelques moments d'étonnement la gaieté s'épanouit; nos Français parlent des chasseurs d'Afrique, et l'Observateur gagné à l'alliance russe veut entrer en campagne à l'instant... mais sur terre: il y tient. Ce moment fut doux au chauvinisme, variété de patriotisme inconnue des Anglais. « Nos troupes sont fidèles, bien exercées, bien payées, me dit un bourgeois de mes amis que nos rires n'avaient pas offensé. Cependant je crois votre infanterie meilleure : vos petits hommes tiendraient mieux la campgne; ils ont une grande énergie morale et vivent de l'air du temps. Si le soldat anglais manque

de viande et de spiritueux, le cœur et les jambes s'abattent. »

L'Observateur me dit à voix mystérieuse et d'un ton scélérat : « C'est bon à savoir... » Cet homme-là jouera quelque méchant tour à l'Angleterre. « Vous serez plus satisfait de notre cavalerie, » reprit avec ingénuité notre cicerone bénévole. L'ennemi secret d'Albion fronça les sourcils, et comme j'admirais la cavalerie il me tourna le dos.

C'est une belle chose qu'un régiment de cuirassiers d'une tenue très-riche, montés sur des chevaux de sang pur, tellement appareillés pour la nuance qu'il serait difficile de les distinguer entre eux. Ceux ci étaient noirs comme l'Érèbe et si beaux que la monture des chefs n'offrait rien de supérieur à celle des soldats : le tout est rehaussé par un véritable luxe de harnachement; brides noires, bien fraîches, relevées de boucles de cuivre et d'écussons dorés mat. Les casques seuls et les cuirasses étincelaient, éclaboussés par les épluies du soleil perçant à travers la verdure. Il faut dire cependant que ces chevaux trop vifs, toujours frémissants, manœuvrent avec moins d'ensemble que ceux de notre grosse cavalerie.

Il nous a paru aussi que messer Cupido est investi de la mission de choisir les officiers des gardes de la reine, tant il a passé devant nous de jeunes gens d'une idéale beauté. Le bâtiment des horse-guards où nous entrâmes en même temps que les troupes a une sortie sur la rue du Parlement qui conduit à Westminster-Abbey, dont la fondation se perd dans la nuit des temps.

C'est en 616 que Sebert, roi des Saxons, assista à la consécration de la première église, dédiée au prince des apôtres. Mélitus évêque de Londres devait officier à la cérémonie; mais la légende rapporte que la nuit précédente on vit les anges descendre des cieux, et s'abattre sur le temple miraculeusement illuminé où saint Pierre

en personne célébra l'office divin. Sebert mort, ses fils revinrent au culte païen et l'église abandonnée fut détruite par les Danois. Le monument actuel fut fondé par Édouard le Confesseur vers le milieu du onzième siècle, agrandi par Henri III, et embelli sous Henri VII d'une chapelle en style quattrocentiste très-fleuri, annexée à l'abside de la nef. Comme la pierre du pays est poreuse, friable et pulvérulente le monument était fort dégradé à la fin du XVIIe siècle. C'est alors qu'on chargea l'architecte Christophe Wren d'une restauration, si consciencieusement exécutée que l'extérieur de cet édifice réduit à l'état de pastiche présente l'aspect d'un très-grand modèle de pendule, en style *troubadour*. Tout fut modernisé, simplifié; le portail a été orné de deux tours carrées, franchement mauvaises. Vu du dehors, Westminster a perdu son caractère. On y pénètre par le portail du sud, à demi masqué de bâtisses anciennes qui ont appartenu au chapitre, et dès le premier pas on se trouve au plus noble quartier de cette nécropole de la gloire : on est au *Poets' corner* ou coin des poëtes, qui occupe le transept méridional.

A Paris l'Athènes du Nord, dans notre France terre classique des arts et de l'égalité, s'aviserait-on jamais d'enterrer des peintres, des poëtes, des savants, des musiciens, jusqu'à des comédiens, dans l'auguste *Campo-Santo* des rois? Là-bas le génie est peu encouragé, les grands hommes sont rares, l'importance de l'individu est réduite à néant, les arts sont incompris; mais ceux qui les cultivent reçoivent après leur mort des honneurs qu'on n'accorda chez nous qu'à deux héros, Du Guesclin et Turenne. A Westminster vous contemplez l'image de grands hommes qui ont du marbre sur leur tombe, et qui n'eurent pas de pain. Des gens obscurs y coudoient les plus illustres, de même que ceux-ci sont couchés aux pieds des souverains qu'ils ont chantés, ou stigmatisés parfois. Monck et Charles II dorment en paix avec Milton; Shakespeare sommeille à

quelques pas de Richard II. C'est vraiment une vallée de Josaphat de l'intelligence et de la grandeur. Le comédien Garrick, Camden l'antiquaire, l'orientaliste Grabe, Casaubon le bibliothécaire de Paris, Taylor l'architecte, Pringle le physicien, le poétereau Triplett, le musicien Hændel, Sheridan, madame Pritchard la comédienne, sont rangés en cercle dans ce salon de la mort où préside Shakespeare foulant à ses pieds les portraits de Henri V, de Richard III, de la fière Élisabeth, immortalisés par son génie et sculptés au front de son piédestal. Là brillent aussi Chaucer, Goldsmith, Richardson, Samuel Johnson, Dryden et Southey. Plusieurs de ces monuments ont été érigés par des particuliers aux talents qu'ils aimaient : car Westminster s'ouvre avec une clef d'or; intéressé, despote, jaloux de ses priviléges, le clergé anglican trie les morts avec soin. La médiocrité opulente trouve grâce aisément; mais ni la mort ni la gloire ne fléchissent les ressentiments de ces protestants rigides.

Citons un exemple étrange. mémorable et peu connu : presque tous ceux qui ont jeté quelque éclat sont disions-nous alignés sous ces voûtes; l'hysope y sèche à l'ombre du cèdre. Cependant le patriotisme des hommes les plus puissants a échoué à obtenir la faveur d'une pierre en l'honneur de lord Byron. Le voisinage de ce grand homme aurait fait affront aux cendres de Triplett...

Dans l'espoir d'une amnistie, les admirateurs de Byron avaient demandé un monument à Thorwaldsen qui se mit à l'œuvre et expédia trois figures. Telle fut la puissance de cette haine cléricale que l'envoi fut passé sous silence et qu'on enfouit dans l'ombre, avec un double affront, l'œuvre de l'artiste et les traits qu'il avait immortalisés. Durant trente-six ans. à l'insu de tout le monde, cette volonté âcre et vindicative a retenu le monument de lord Byron dans les caves de la douane de Londres; on ne l'en a sorti qu'en 1856.

Écoutez les Anglais : ils se glorifieront de s'être sous-

traits par le schisme qui leur fut si honteusement imposé au joug intolérant de l'Église romaine. Rousseau, Voltaire qui ont reposé en paix au Panthéon sont-ils exilés de la paroisse de Sainte-Geneviève? Non; mais les tombes de Westminster portent les cicatrices des mutilations presbytériennes; mais ailleurs le calvinisme a dispersé les os des anciens évêques de Genève. Ces idées mêlent de l'amertume à la pensée tranquille de la mort. Au lieu de songer aux heureux de Westminster j'écoutais l'ombre de Byron qui a gémi si longtemps à la porte, et je cherchais en vain François Bacon et Walter Scott dans cette nécropole des lettres... Je me réfugiai dans la nef pour y respirer en liberté.

C'est la plus belle portion de l'édifice : la pierre en est grise et nue, les piliers sont grandioses, le vaisseau très-élevé; ce style simple et majestueux rend à l'âme quelques ressouvenirs de la religieuse impression dont elle est saisie sous les grands arceaux de Saint-Ouen de Rouen. Il me paraît plus vraisemblable d'attribuer cette portion de l'édifice à l'époque d'Édouard I[er] qu'à celle de Henri III. Cette nef serait admirable si le chœur n'était masqué par une chapelle et des constructions parasites qui encombrent le centre de la croix et interrompent la perspective. A partir de ce point, tout est divisé en chapelles hérissées de monuments; l'abside, les contre-nefs, le chœur en sont jonchés. On est forcé de se perdre dans le détail, de s'égarer dans une forêt de pierre et de marbre où se résument les annales de huit siècles. Ici la description devient impraticable à moins de faire un ouvrage spécial : autant cette nécropole est intéressante à parcourir, autant serait dépourvue d'intérêt une froide énumération; car tout est pêle-mêle, et tous les styles sont confondus parmi les quatre cent soixante et dix monuments de Westminster.

Là sont venues s'éteindre les querelles de la rose d'York et de la rose de Lancastre : des princes qui

s'entr'égorgèrent sont gisants côte à côte; Marie Stuart partage le dernier asile d'Élisabeth, les deux rivales règnent en paix dans l'empire des ombres : Élisabeth et Marie sont devenues sœurs à Westminster. De ces chapelles, une des plus curieuses et la plus antique est celle qui renferme les restes de saint Édouard; elle est au milieu du chœur. Ce mausolée construit en 1269 par Henri III pose sur de petites arches en ogive; le temps lui a donné un aspect vénérable. Près de là se trouve la tombe de Henri III : les panneaux en sont de porphyre, elle est ornée d'une mosaïque d'or sur un fond rouge et la statue, la première qu'on ait fondue en Angleterre, est en cuivre doré. Le monument d'Édouard III est surmonté d'un ciel dont l'azur est tombé en poussière; on entrevoit au fond d'un plan sombre, derrière une haie de barreaux en fer, les statues couchées de ce prince et de sa femme, superposées; leurs formes indécises estompées par les ténèbres leur donnent l'apparence de deux corps morts. Là repose Richard II : il a quitté les cachots de la Tour pour les voûtes de Westminster. Un berceau de feuillage faisant pleuvoir sur un tertre de gazon des bouquets de lumière conviendrait mieux à ce prince, qui vécut dans un tombeau.

Ils sont là tous, gardés par leurs grands vassaux, sous la protection d'une religion qui n'est plus la leur : les chants grégoriens ne réveillent plus les échos de la cathédrale; mais le nouveau culte n'a point imprimé son caractère à cette basilique où le catholicisme avait gravé sa marque d'une manière indélébile. Le pays légal n'a pas cessé de croire, bien qu'il ait changé de foi. Et que d'exceptions encore! Le tombeau de saint Édouard est écorné, rongé, écorché de tous côtés, car il passe pour opérer des miracles et, dans la protestante Angleterre, ce fut longtemps à qui pourrait dérober un fragment du reliquaire ou même quelques grains de sa poussière sacrée. Dans ce siècle de trans-

cendante raison, la tombe d'Édouard le Confesseur est l'objet d'une surveillance particulièrement minutieuse, ainsi que le vieux fauteuil en bois de cèdre qui servait jadis au sacre des rois d'Écosse et sur lequel, depuis le règne d'Édouard II s'asseoient les rois d'Angleterre le jour de leur couronnement. C'est une chaise à bras, d'une forme à demi byzantine, dont le dossier s'élève en cône et sous le siége de laquelle est fixée la fameuse pierre sur laquelle étaient couronnés les souverains écossais. C'était là leur principale consécration; tout prétendant qui ne l'avait pas reçue n'était point considéré comme l'oint du Seigneur.

Qu'était-ce donc que cette pierre ? Celle-là même, suivant la légende, qui du temps des patriarches a servi d'oreiller à Jacob durant le songe où il vit monter et descendre les anges. Édouard Ier après avoir défait Baliol transporta à Westminster les ornements royaux de l'Écosse et se garda bien d'oublier la chaise et la pierre sainte. Mais son faible successeur rendit tout à Bruce; Scone revit pour peu de temps ces trésors. Cette chaise-là ne s'est jamais *assise* nulle part, me disait un avocat de beaucoup d'esprit. Quoi qu'il en soit ce meuble assez sale et peu élégant, mais qui remonte au douzième siècle, belle longévité pour une chaise de bois, a contribué à soumettre l'Écosse aux rois d'Angleterre. Le roi Kenneth avait dit-on tracé sur le bois la prophétie suivante :

« Where'er this stone is found, — or Fate's decree is vain,
« The Scots the same shall hold, and there supremely reign. »

Ainsi partout où se trouvera cette pierre, l'Écossais régnera. Quand Jacques VI la transporta à Londres les montagnards furent convaincus qu'ils réunissaient l'Angleterre à l'Écosse.

Cette même chaise fut pour nous le sujet d'une aventure désagréable. Dans nos rangs se trouvait une jeune me d'un air doux, modeste et peu conquérant. Je ne

sais s'il lui prit fantaisie d'appeler les clans à l'héritage de la France : toujours est-il qu'elle tira de sa poche un petit couteau de huit sous, vulgairement appelé *eustache* et que, d'un air très-innocent elle se mit en devoir de couper un morceau du dossier du siége. Un des gardiens de Westminster lui arrêta la main et saisit le couteau. Il y eut du bruit; nous fûmes traités de républicains, sans doute en mémoire des iconoclastes de l'école de Cromwell et il fut question de nous mettre à la porte. « Quel scandale ! » disaient les uns. « C'est justice, disaient les autres; les Anglais agissent ainsi sur le continent. — Voilà grommelait l'Observateur trop de fracas pour une misère sans valeur que je ne voudrais pas voir dans ma cuisine ! Cette innocente fantaisie est bizarre à la vérité; mais si la jeune dame est dans une position intéressante?... »

Rouge comme une cerise, la pauvre femme n'osait plus lever les yeux sur ses compagnons qui avaient pris un air sévère. Le meilleur fut qu'en sortant de l'église elle redemanda son couteau, qui lui fut refusé. Et la bonne dame oubliant qu'elle avait essayé de dérober un des joyaux de la couronne allait répétant : « Garder mon couteau ! Conçoit-on pareille chose ? *Comme ils sont voleurs* dans ce pays-ci ! »

On ne peut quitter Westminster sans mentionner un cloître qu'on ne montre pas au public, mais dont l'accès est facile le dimanche à l'heure des offices, attendu qu'il faut le traverser pour se rendre au prêche. Il est adossé à la nef de la cathédrale et festonné d'arcades ogivales très-évasées (indice d'ancienneté), portées sur des piliers trapus. Les quatre pans du cloître sont dissemblables; sur chaque face on a varié le dessin des arceaux. Au centre de la cour verdoie un carré de gazon : çà et là les pieds du passant effacent quelques pierres tumulaires où l'œil reconnaît encore des crosses et des mitres. Aux environs du cloître j'ai cru reconnaître des substructions romaines; mais en Angleterre,

pays des pastiches, la pierre concourt avec les architectes à tromper la postérité sur l'âge des monuments : elle vieillit vite, ce qui est la coquetterie des pierres.

La merveille de Westminster, c'est la chapelle de Henri VII, broderie féerique qui paraît enveloppée et garnie de bouillons de dentelle. La voûte est constellée de rosaces pendantes aussi légères que des découpures en papier. Le plafond étrangement dessiné a été fouillé par un ciseau fécond en caprices. Suivant les intentions du fondateur cette chapelle est consacrée aux sépultures royales ; les plus modernes sont réunies dans un caveau pratiqué au centre. On y remarque aussi le monument de Henri VII, dû au ciseau de Torrigiano que les Anglais appellent le rival de Michel-Ange, sans doute parce qu'il a brisé d'un coup de poing le nez du grand Buonarroti. Une telle rivalité a son prix dans la patrie des boxeurs. Cette chapelle dont l'ornementation est dans le goût de la renaissance française avait une seconde destination : on y installait les chevaliers de l'ordre du Bain ; c'est là qu'ils assistaient aux cérémonies, assis sur une double rangée de stalles en bois richement travaillées, ornées de figurines, d'arabesques, de clochetons charmants. Ces stalles sont chargées d'écussons armoriés, de bannières, de casques, d'épées qui donnent à ce lieu splendide un aspect militaire et religieux.

L'ordre fut institué en 1399 par ce Bolingbroke qui déposséda Richard II et monta sur le trône sous le nom de Henri IV. Deux partis divisaient l'Angleterre et, lorsque ce prince fut sacré, trente-six écuyers ses amis firent avec lui la veillée des armes ; puis au lever du jour ils prirent en sa compagnie le bain où suivant l'usage le monarque devait se plonger avant de se rendre à Westminster. De là l'origine de l'Ordre du Bain, dont les membres furent portés plus tard au nombre de soixante et dix. Cette institution, réformée

en 1725 par Georges Ier, est devenue depuis 1815 une distinction du mérite militaire. J'ignore sur quelle autorité quelques historiens ont faussement attribué cette fondation à Richard II.

A quelques pas de l'abbaye on arrive au Palais de justice en traversant Westminster-Hall, une des plus anciennes salles de l'Europe et la plus vaste pièce qui subsiste sans être soutenue par des piliers. La façade de ce monument, sur *New-Palace-Yard*, est d'un gothique anglo-saxon remarquable; la construction remonte au XIIe siècle. Westminster-Hall a 270 pieds de long sur 74 de large et 90 de hauteur. La toiture est soutenue sur un réseau de charpentes qui ressemble à la carène renversée d'un navire. Les solives en saillie, sculptées aux extrémités et entremêlées suivant une disposition élégante et hardie, donnaient naguère à cette forêt suspendue un aspect merveilleux; l'œil se perdait parmi les lignes étranges et les arcades du plus capricieux dessin. Par malheur, depuis l'époque où pour la première fois j'ai visité Westminster-Hall on a percé au fond de la salle un grand escalier et restauré la charpente en la simplifiant.

Cette salle a servi de théâtre à de grands événements. C'est là que fut déposé Richard II qui, dix ans auparavant y avait traité dix mille convives..... et même moins. Les Chambres du Parlement étaient rassemblées; Bolingbroke s'était assis tout proche du trône vacant. Au moment du vote, l'évêque de Carlisle osa soutenir les intérêts du jeune comte de March, issu du frère aîné de Jean de Guan duc de Lancastre. L'assemblée était silencieuse et comme effrayée de la mission d'élire un roi, lorsque soudain l'audacieux Bolingbroke se lève, pose un pied ferme sur la première marche du trône, fait le signe de la croix et s'écrie : « Moi Henri de Lancastre, je réclame le royaume d'Angleterre avec toutes ses dépendances, comme issu en ligne directe du bon seigneur Henri III; et j'entends le

recouvrer par la grâce de Dieu, avec l'aide de mes parents et amis. »

A ces mots il montre l'anneau et le sceau royal qu'il s'était fait délivrer par Richard ; les archevêques d'York et de Canterbury le prennent par les bras et l'aident dans la difficile action de s'asseoir sur un trône : Henri IV était proclamé. Ce sceptre tant désiré lui fut une source de peines : son règne fut agité par des révoltes; son fils l'accabla de chagrins : à quarante-six ans Henri expirait dans une précoce vieillesse, las du pouvoir et désenchanté du rang suprême. Comme il était à l'agonie on le crut mort, et le prince de Galles porta la main sur la couronne placée près du lit royal. « Ah ! beau fils, dit-il en reprenant ses sens, quel droit as-tu à cette couronne quand ton père n'en avait pas ?

— Monseigneur, l'épée vous l'a conquise et je la garderai par l'épée. — Fais donc : Dieu nous jugera, puisse t-il m'accorder merci ! » Ce jeune prince Henri V ne la conserva que trop : pour la consolider il plaça sur elle la couronne de France.

Rentrons à Westminster-Hall : c'est là que Charles Ier fut jugé et entendit prononcer sa sentence mortelle. Ils sont rarement gais, les souvenirs historiques de ce pays : c'est pourquoi sans doute la postérité les oublie de si bon cœur. On se représente ce tribunal groupé dans un coin de la salle immense où le peuple est entassé ; dans les ombres de la nuit, l'éclair de quelques épées ; un groupe de soldats qui entrainent au milieu d'une foule sinistre et passionnée ce prince aux longs cheveux flottants, au regard placide, essuyant mille outrages, écoutant retentir des cris de mort et se bornant à dire : « Pauvres gens ! pour un shelling ils en diraient autant de leurs chefs... »

Charles Ier préoccupe souvent quand on visite Londres; on le rencontre partout, son regard vous poursuit. Comment rester indifférent au souvenir d'un infortuné dont Van Dyck a retracé en soixante por-

traits la touchante élégie ! Van Dyck a fait le plus doux des fantômes de cette tête qu'il aimait, qu'il a parée de toutes les grâces de la physionomie et que le bourreau a coupée.

VI

Basoche et perruques. — La chambre des lords et *the New Parliament-house*. — Inconséquences des anglicans. — Humilité d'un boucher millionnaire. — Pourquoi les Anglais refusent de parler français. — A Londres peu de *londoners*. — Mésaventure d'un Parisien. — Physionomie des marchands. — Singularités boutiquières. — Deux comédies au pinceau. — Musée Soane. — Destinée des cinq génies de l'Angleterre.

Autour de Westminster-Hall sont disséminés les tribunaux : peu de personnes ignorent qu'on y plaide, qu'on y juge sous de grandes perruques comme on les portait en France à la minorité de Louis XV. Rien n'est plus immuable que les usages d'un peuple si progressif en ce qui regarde les entreprises spéculatives. Ces tribunaux sont divisés en spécialités plus marquées que chez nous; on y signalerait même des restes de juridictions féodales; la Cité possède des franchises et son magistrat particulier. *Marshalsea-court*, tribunal civil, exerce ses attributions dans un rayon de huit milles autour de White-Hall, la Cité de Londres exceptée. Un tribunal qui exciterait chez nous une juste et victorieuse opposition, c'est *Doctors' commons* ou la cour ecclésiastique : assemblée cléricale qui octroie moyennant finance les dispenses de bans pour les mariages, qui reçoit le dépôt des testaments, préside à leur ouverture et retient les causes relatives aux successions ou à l'administration des héritages. Ce tribunal sacerdotal exerce aussi une action au cri-

minel par rapport aux délits contre la religion. Voilà qui nous reporte aux us et coutumes du XIVe siècle.

Là siége aussi la Chambre des communes, assez proprement installée. Celle des lords est aussi dans les nouveaux bâtiments du Parlement. Elle est petite, peu monumentale, d'un luxe écrasant, et sauf les banquettes rappelle de loin nos très-beaux magasins de thé : c'est un boudoir parlementaire. Les lords en séance se tiennent généralement assis sur le dos ou plutôt sur la nuque, et les jambes plus haut que la tête. On parle de sa place et il n'y a pas de tribune : les loges de baignoires destinées aux spectateurs sont commodes, découvertes et presque au niveau des bancs de l'assemblée. Quant au trône de la reine il symbolise à merveille la royauté constitutionnelle : il ressemble à une cage dorée.

Les nouveaux bâtiments du Parlement où siégent les tribunaux et les deux Chambres sont considérés en Angleterre comme le parangon du beau; ils remplacent l'ancien Parlement, incendié en 1834. Ce monument est en style franco-normand du temps de Henri VII; il présente sur la rivière une façade de mille pieds de longueur, couronnée de six maîtresses tours dont la principale, celle de Victoria, a quatre cents pieds de hauteur. La susdite façade, à créneaux dentelés, est garnie en outre de clochetons grêles, sortes d'ifs en pierre. Chargé d'arabesques, de feuillages, de figurines, de mirlitons enroulés de légendes et d'écussons qui rappellent trop les armoiries peintes sur les enveloppes du savon de Windsor, l'extérieur de ce monument manque de gravité et s'approprie mal à sa destination. C'est le plus immense joujou d'architecture qu'on puisse voir. A ce point de vue il mérite des éloges : la construction très-animée, très-réjouissante, intéresse et séduit lorsqu'on la contemple de loin. On comprend qu'elle doit coûter des sommes folles, et voilà ce qu'il y a de plus glorieux

pour les Anglais qui vous accompagnent volontiers à Saint-Paul dans le but de vous dire : « Nous avons dépensé là trente-sept millions et demi. »

S'il est juste de reconnaître que *the Parliament-house* manque de style et pèche par l'indigence des lignes, il ne l'est pas moins de louer sur beaucoup de points l'ordonnance et l'ornementation des salles, des galeries et des escaliers. Ce goût un peu moresque, un peu troubadour, s'adapte plus aisément aux espaces de médiocre étendue. L'architecte a su faire jouer sous la lumière des plans imprévus ; il a ménagé des perspectives d'intérieur, diversifié la forme des salles, multiplié les sculptures moulées sur de jolis modèles, et décoré les murailles avec une profusion qui occupe et divertit les yeux. On a su tirer parti de l'histoire même dans les vitraux qui sont trop brillants, d'un goût douteux, mais supérieurs aux huit fresques de la pièce octogone où des artistes trop anglais ont représenté des scènes tirées des ouvrages des huit principaux écrivains de leur nation. L'école de Guérin vers 1822 donnerait une idée trop favorable de ces tableaux. En somme, dans ces bâtiments d'un archaïsme hybride et fleuri où les nervures, les clefs pendantes, les niches, les arabesques abondent, on finit par trouver la monnaie d'une grande chose. Plus de simplicité ennoblirait peut-être ce qui, pour être trop surchargé semble coquet seulement, et devient monotone. Notre nouveau Louvre malgré la précipitation regrettable qui n'a point permis d'épurer les lignes, d'alléger les frontons, de rehausser le style des galeries et de changer quelques cariatides pesantes et sans grâce, reste la merveille architecturale du siècle.

Ne point admirer le *new palace of Parliament* c'est faire beaucoup de peine à nos voisins. Ils ne veulent pas que ce soit un pastiche; car jamais ils n'ont renoncé au style ogival et l'Angleterre se l'est assimilé. Rien n'est plus vrai; mais ils ne l'ont point transformé ni

modifié suivant leurs besoins; leurs temples mêmes sont copiés sur les anciennes églises orthodoxes, sujet de douces illusions pour les catholiques disséminés dans le pays, et dont le nombre s'accroît de jour en jour. « N'est-il pas providentiel, s'écrient-ils, de voir les anglicans soumis à un ascendant mystérieux, préparer d'avance à leur détriment (car ces édifices leur sont incommodes) de si belles églises au culte romain restauré!»

Le schisme des Anglais est une anomalie fondée sur des préjugés politiques: ils redoutent l'influence d'un clergé participant aux affaires, et le corps des évêques fournit vingt-quatre prélats à la Chambre des lords; ils trouvent une garantie contre l'esprit de corporation dans le mariage des prêtres, et l'esprit de corporation et de prosélytisme donne dans les Chambres un ascendant invincible au clergé; la hiérarchie romaine leur paraît envahissante, et les biens de mainmorte ainsi que les revenus de l'archevêché de Canterbury s'élèvent à des proportions scandaleuses. La famille dans la classe inférieure des desservants n'est qu'un instrument de misère et par conséquent de vénalité. Parmi les prélats elle ajoute à l'étroit esprit de coterie l'instinct de la rapacité domestique et, telle est la rigidité anglicane. que la loi en leur accordant une compagne ne leur donne en réalité qu'une servante. Leurs fils perpétuent des dynasties sacerdotales; leurs filles vont racoler dans les familles où elles s'allient des auxiliaires puissants et de nouveaux moyens d'influence.

Westminster et le Parlement m'avaient intéressé; les écuries de la reine où l'on me conduisit ensuite me procurèrent un spectacle ennuyeux. C'est un collége de chevaux, avec des palefreniers pédants pour professeurs. En guise de bibliothèque on visite des salles remplies de harnais. Il y a cependant une dizaine de chevaux isabelle dont le poil ressemble à de la soie mêlée de fin duvet d'or, qui sont d'une nuance et d'un lustre presque invraisemblables. Ils servent dans les grandes cérémo-

nies d'attelage au carrosse royal. Chaque bête a son nom écrit au-dessus de sa crèche; une s'appelle Cromwell, une autre Voltaire, une troisième Orléans. Je pense qu'on a voulu honorer ces trois noms : à Londres on donnerait volontiers aux chevaux le nom de ses proches parents. Fatigué de ces courses, pris du désir de m'isoler dans cette ville où chacun vit pour soi et se fait de la solitude une jouissance, je quittai mes compagnons pour aller au *Strand*, flâner et faire quelques emplettes.

Un omnibus qui venait de Pimlico avait encore une place vacante sur l'impériale et j'y grimpai lestement, remorqué par un monsieur qui me reconnaissant pour un étranger me prodigua les prévenances dont les dames ne sont pas l'objet dans ce singulier pays. Il se hâta de dire qu'il parlait français et de se mettre à ma disposition. Comme il vit que je savais me servir des monnaies du pays et que je m'orientais dans la ville avec facilité, il en parut satisfait, n'étant pas de ces officieux qui vous feraient donner des coups de bâton pour le plaisir de vous défendre. Nous cessâmes de parler : la discrétion est le propre de tout Anglais; de ce qu'ils ne sont ni interrogants ni obséquieux nous concluons qu'ils ont peu d'obligeance. Rien n'est moins fondé. Après cinq à six minutes, jugeant convenable de rendre à ce voisin la visite que sa parole m'avait faite, je lui adressai quelques mots à mon tour en prenant pour texte une voiture qui passait.

C'était une calèche trop fastueuse pour être élégante, traînée par deux chevaux bais magnifiques. Sur le siége enjolivé de belles franges se prélassait un cocher en habit noir; sa cravate blanche ne faisait pas un pli, ses gants blancs étaient sans tache. Sur les coussins douillets de l'équipage se tenait nonchalamment un homme sans habit, les bras nus et la manche retroussée jusqu'au biceps : un tablier relevé des coins lui servait de ceinture. De sorte que le cocher avait l'air d'un gentleman qui promène un manœuvre en tenue de

travail. « Qu'est-ce que cela? » demandai-je à mon voisin. « C'est, répondit-il, le plus riche boucher de Londres; il vient de l'abattoir dans sa voiture et retourne à son hôtel. Ses aïeux ont exercé le même état; son père l'a laissé pourvu de plus de quatre millions de fortune, et lui *par modestie* il suit la profession de son père: un vieil usage très-honorable. Ce gentleman boucher possède dix millions. »

J'admirai cette modestie qui se résout par piété filiale à gagner six millions, et qui s'étale avec tant de faste plébéien. « Chez vous, reprit l'Anglais, ces mœurs patriarcales sont inconnues; les enfants prétendent s'élever au-dessus de la condition paternelle.

— C'est qu'en France toutes les dynasties aboutissent à la ruine, tandis que dans votre pays elles conservent et accumulent. Mais n'en doutez pas, nous cultiverions votre modestie si la vertu devait trouver la même récompense. A Paris un même état ne peut nourrir plusieurs générations, ou du moins le fait est très-rare. Les fortunes s'y font vite et s'écroulent ensuite avec lenteur si l'on se maintient dans l'immobilité.

— Le contraire a lieu ici : la persévérance est le plus sûr des moyens de succès et la clientèle commerciale est proportionnée à l'ancienneté des maisons.

— Vous faites le commerce comme il s'exerçait sous l'ancien régime et vous érigez en vertu l'intérêt bien compris.

— J'entends votre idée, dit-il en souriant : le français peut tout dire poliment. Savez-vous qu'il a eu beaucoup d'influence sur la littérature anglaise? Shakespeare savait très-bien votre langue, et je crois qu'il en maniait plus habilement le mécanisme que vos propres poëtes. Pourquoi donc est-il si mal traduit chez vous ?

— Parce que nos traducteurs français ne connaissent que la langue anglaise...

— Le fra nçais est difficile; quand on le parle mal

on est ridicule. Telle est notre opinion ici; c'est pourquoi nous n'osons pas causer avec vous dans votre langue; nous faisons semblant de ne pas vous comprendre afin de n'avoir pas à répondre. Nous passons pour fiers; nous ne sommes qu'intimidés. » Cette explication d'un fait qui m'avait frappé comme il frappe tout le monde me satisfit singulièrement. Risquer de faire rire à ses dépens est une idée qui répugne à la dignité britannique. Ajoutons que quand on écorche leur idiome on n'entrevoit pas sur leurs lèvres l'ombre d'une raillerie.

Mon homme descendait à Chancery-lane et, soit distraction, soit ignorance des localités, il s'oubliait; je l'avertis qu'il était arrivé, ce dont il fut surpris. Il me donna la main avant de descendre et eut soin de me recommander de veiller sur mes poches, de me défier des filous, nombreux et très-adextres à Londres. Chacun vous donne ce conseil avec une sollicitude tout hospitalière. Dès qu'il eut touché terre, je le vis regarder à l'angle de la rue s'il était réellement dans son chemin.

Je me rappelle qu'ayant à faire une longue course je pris un *cab* (les Anglais font volontiers un mot avec la moitié des nôtres, manie qui selon Voltaire est le propre des barbares). Informé de ma destination, le cocher du *cab* me pria de lui indiquer le chemin et je dus lui servir de cicerone. Rien de plus naturel que de demander sa route à travers cette cité quatre fois plus étendue que Paris. Rendre ce bon office est la principale occupation des policemen, serviteurs discrets et polis du public. La plupart du temps le constable interpellé consulte un de ses confrères avant de vous renseigner. Chacun sait se diriger, mais peu de gens distinguent les rues les unes des autres; Londres où on est comme étranger n'est bien connu de personne. En général nous assignons des noms divers aux voies publiques pour pouvoir les reconnaître : là-bas le but semble différent; des rues homonymes se rencontrent

dans tous les quartiers. Vingt rues au moins portent le titre de *Prince-street*, de *Queen-street*, de *York-street*, etc... De ces rues les unes se nomment *lane*, les autres *road*, *place*, *terrace*, *hill*, *building*, *row*, etc... Vous avez ainsi *Portland-street*, *Portland-place*, *Portland-road*, *Portland-square*, et de même pour les mots *Grosvenor*, *Hanover*, *Saint-James*, *Waterloo*, *Warwick*, *Westminster*, *Surrey* et d'autres. Ces rues de même nom sont dispersées dans tous les quartiers de la ville : comment deviner la situation de celle où l'on a affaire? On est obligé de nommer la rue et le quartier, ou bien quelque autre rue notoire avoisinante. Encore le même quartier a-t-il parfois deux rues de même nom qui se touchent.

Il n'est pas moins difficile quelquefois de reconnaître le logis où on a affaire. Certaines rues hideuses se ressemblent toutes; ce sont celles qu'on qualifie de *row* (rangée) et qui se composent d'une série de petites maisons, construites toutes ensemble sur un seul plan au dedans et en dehors. Le numéro seul distingue ces cages de brique qui montrent, comme de gros yeux inexpressifs, le cristallin de leurs larges croisées. Deux à trois cents maisons distribuées de même s'alignent parfois ainsi en deux ou trois rues. Chacun de ceux qui les habitent sait à fond les aîtres et la vie intérieure de ses voisins. On pourrait se tromper de logis pendant quelques années sans s'en apercevoir; car tout est forcément meublé de même; *row* qui se traduit par rangée pourrait tout aussi bien signifier *ruche*. Souvent aussi ces rues n'ont pas d'écriteaux, ou bien elles portent des inscriptions propres à fourvoyer les étrangers.

Et c'est ce qui a égaré un Français dont la mésaventure égaye les Anglais. Il faut savoir qu'à l'angle de nombre de rues ou de *squares* l'autorité fait graver ces trois mots : « *Commit no nuisance* » — ne commettez aucun délit. Cette inscription protectrice de la décence et de la propreté s'énonce chez nous en termes moins couverts. Un nouveau débarqué voulant courir la ville

et retrouver sa demeure va copier sur son carnet, à l'angle de Leicester-square, l'écriteau qui s'y trouve placé. Le voilà bien tranquille; il flâne tout le jour, s'égare à plaisir et le soir venu s'élance dans un cab. De cet air leste, capable, assuré d'un homme qui se sent comme chez lui, le Parisien jette du bout des lèvres son adresse au cocher : « *Commit no nuisance!* » Le cocher se met à rire. « Cette prononciation est terrible! se dit notre héros; on ne m'a pas compris. »

Il tire donc son carnet et avec confiance montre l'adresse écrite au cocher qui se pose les poings sur les hanches et se renverse en arrière à force de rire. Indignation de l'étranger; il prend à témoin les passants qui, sérieux d'abord, se livrent à la même hilarité devant le document écrit, objet du différend. Le Français crie, s'emporte, menace; on s'attroupe, on veut s'interposer; chacun se montre sympathique jusqu'au moment où mis au courant on se réjouit à qui mieux mieux. Surviennent les policemen, suprême espoir! Hélas! leur gaieté ranime celle de la foule. Enfin un gentleman parlant français s'approche et se rend arbitre. — Voilà donc un homme raisonable! Mais au dénoûment de l'histoire il se désopile à son tour. Tout s'explique non sans peine et le Français, en partant lui-même d'un grand éclat de rire indique la rentrée d'un chœur général.

On se met quelquefois en tête une puérilité dont on se fait une affaire. A Londres chacun marche armé d'une canne. Me voilà tenté d'en acheter une; mais aucune canne n'est à ma fantaisie. Je m'étais fait arrêter à Fleet-street en la Cité, variété anglaise de la rue Saint-Denis, et je lorgnais les bâtons groupés en faisceaux à la porte des boutiques. A la fin j'entre et me fais montrer un stick assez joli de loin. De près il me déplut; j'articulai laconiquement : « *No* », et j'attendis qu'on m'en présentât d'autres. A ma grande surprise le marchand retourna à ses affaires; j'errais dans le magasin, il n'y

fit aucune attention et je sortis sans qu'il fît rien pour me retenir. A Londres on ne fait pas l'*article*. Je voulus m'en assurer davantage et je franchis le seuil d'une autre maison où je furetai dix minutes, touchant à tout sans rien demander. Pas un mot, point d'offres ni de questions. Je m'éloignai sans desserrer les lèvres, ce qu'on parut trouver naturel. Ailleurs je me fis montrer vingt cannes et à mesure que je les maniais, il me venait une grande envie d'aller acheter des aiguilles. Je remerciai donc le boutiquier d'un signe; il me salua poliment, et je restai émerveillé.

Un coutelier était près de là, qui plaça devant moi des aiguilles, ce qui m'inspira le désir d'acheter un couteau. Il m'en offrit un, un seul. J'en voulus plusieurs; il les aligna, m'indiqua les prix et me laissa en repos. Alors je m'assis, et en regardant au plafond je chantonnai, comme disait Méry, un petit air qui n'existe pas. L'artisan reprit sa lime et son ouvrage commencé. Au bout de quelques minutes il me dit qu'il faisait bien chaud et je répondis avec beaucoup d'à-propos : « *Yes* ». Tout en jouant avec les couteaux j'en choisis un; le marchand l'examina, me dit : « *Not good,* » le posa et se remit à l'œuvre. Présumant qu'il serait opportun de me relever d'un choix inhabile, j'en fis un autre avec discernement et le coutelier à son tour prononça : « *Yes* ». Il me fallait un canif pour mes crayons et je le demandai excellent. Le débitant chercha dans un rayon dont il tira un seul canif, qu'il mit devant moi. Et comme je demandais de quoi choisir il me dit : « *Very good, very good!* » Sans me refuser il ne bougeait pas et me claquemurait dans son éternel *very good*. Ma foi, j'achetai le canif. La monture en est soignée et l'acier très-fin je le suppose; mais il ne coupe pas du tout.

En quittant cette boutique je me vis accosté par une bouquetière en haillons qui m'offrait moyennant deux pence une touffe de roses mousseuses d'une fraîcheur admirable. Dans la belle saison Londres est

littéralement jonchée de roses mousseuses; de petites pauvresses les colportent par brassées. Deux objets sont à bàs prix dans cette contrée : les fleurs et les bonnets de coton. Cette dernière observation, je la fis en achetant des gants dans un magasin où l'on ne vous en montre guère à la fois qu'un ou deux doigts. Il y avait là quantité d'objets de fantaisie. Il est inutile d'ajouter que les commis se gardèrent de m'achalander. Dans les maisons importantes le patron reçoit votre argent comme ferait un commissaire du bureau de charité, et il vous remet l'objet vendu avec un sourire digne et courtois comme s'il vous faisait un petit cadeau. Quelquefois ils sont si peu empressés d'étaler les babioles dont vous avez fantaisie, que l'on craint par une sorte de discrétion d'en priver le marchand.

C'est ce qui m'advint chez un mercier parfaitement assorti en aiguilles, en petits portefeuilles, en boîtes à ouvrage. Il dissimulait tout cela de son mieux. Ce bonhomme avait une fille charmante, précieux auxiliaire chez nous quand il s'agit d'entraîner la pratique. Dès que je parus elle fit mine de se retirer, je la retins en lui adressant directement la parole. Après avoir choisi quelques objets et assorti environ quarante paquets d'aiguilles, je les indiquai au père qui ajusta ses lunettes et lut avec attention les adresses collées sur ces petits papiers; il en sépara quelques-uns et me fit observer qu'ils coûtaient le même prix que les autres, mais qu'ils étaient inférieurs en qualité. Il les remplaça donc et me remit le tout. Comme je m'éloignais on me rappela; j'avais oublié mon bouquet de roses sur le comptoir. Je le pris donc et l'offris à la fille du marchand, qui me remercia en français; le père me remercia aussi, et quand je fus sur le seuil il se leva pour me saluer cordialement.

La connaissance était faite; ce magasin devint mon bureau de renseignements dans le quartier; j'y retournai deux ou trois fois sans acheter rien. Quand j'arrivais, le

bonhomme appelait : « Emely, Emely ! » Et la jeune fille venait me recevoir. Ces bonnes gens ne m'ont jamais adressé une seule question. Je m'enquérais de bien des choses en étranger qui veut s'instruire, c'est toujours Emely qui répondait. Là-bas, parler est un gros ouvrage ; les jeunes filles soulagent leurs vieux parents.

A ma dernière visite miss Emely me dit : « Vous savez mon nom ; je voudrais connaître le vôtre pour causer de vous avec mon père, quand vous serez parti. » Voilà la seule fois qu'on m'ait questionné et ce désir fut exprimé d'un ton si naturel, qu'il eut la grâce d'une aimable vérité. Ils me dirent adieu en me désignant par mon prénom, je leur serrai la main et ils me souhaitèrent un bon voyage après avoir obligeamment affirmé qu'il faut voir Londres plus d'une fois pour le bien connaître... Telles sont les allures des francs bourgeois de la Cité qui eurent jadis la douce Flandre pour berceau.

Dans ces diverses maisons j'essayai suivant notre habitude française de marchander sur les prix. En pareil cas le débitant ne comprend pas tout d'abord, et croit qu'on se trompe sur le chiffre indiqué. Dès qu'il a saisi votre pensée, sa surprise est manifeste ; de l'air d'un galant homme qu'on humilie faute de le connaître, et qu'on soupçonne d'une action peu honorable, il vous fait entendre avec netteté, d'une manière polie, que le commerce étant trop loyal pour surfaire n'a rien à rabattre de ses prétentions. Tout cela est dans un geste, dans un sourire, une exclamation, mais si clairement énoncé que nul n'oserait insister. Les marchands ambulants, ceux des marchés alimentaires, ceux qui se tiennent en cave ou dans des échoppes, les étalagistes de bimbeloteries, les cochers, et en général les petits boutiquiers d'articles de fantaisie, sont les seuls gens qu'on puisse, que l'on doive même énergiquement marchander. La valeur de la plupart des

objets que l'on rencontre chez nous dans les boutiques à prix fixe est discutable à Londres. Tout ce qui se vend à Paris dans de grands magasins où nous obtenons des rabais est, là-bas, tarifé à un taux immuable. En d'autres termes, chez eux plus la hiérarchie commerciale s'élève plus le trafic est consciencieux. Le contraire a lieu ici : je préfère leur usage au nôtre.

Comme je tenais à préciser le caractère de ces sortes de transactions, sujet d'observation trop négligé et qui découvre un côté important des mœurs, je me rendis un jour dans un très-beau magasin de cachemires, de crêpes de la Chine et d'étoffes de soie, situé presque à l'angle de Ludgate-Hill. Il avait plu toute la matinée et comme, à Londres, il pleut de la suie détrempée et que d'ailleurs, grâce au *macadam* on piétine jusqu'à la cheville dans une boue claire et sautillante, je m'étais affublé de mes habillements les plus vieux, les plus fanés. J'étais sans gants, avec un paletot râpé, déformé, crotté jusqu'à l'échine et, qui pis est j'étais coiffé d'un feutre gris très-mauvais, chapeau qui fût-il neuf est mal porté à Londres. Cette tenue qui m'avait paru suffisante pour aller à la halle au charbon en la Cité convenait à une expérience dont elle m'inspira l'idée. Pour compléter la description, j'étais mouillé et j'avais les mains noires, attendu qu'à Londres par le beau temps si l'on va déganté, au bout d'une heure on les a grises : quand il pleut la teinture du ciel vous les trempe en noir. A la porte de ce temple de la mode, comme on disait au temps où la poésie procédait par charades, stationnait un bel équipage. J'entre en séparant deux laquais pimpants que j'aurais dû saluer. Comme j'errais les mains derrière le dos, un commis s'avance et se tient à ma disposition. Après avoir admiré silencieux d'admirables popelines d'Irlande, jugeant l'objet trop peu considérable je cherche des yeux le commis qui accourt et attend avec réserve.

Je demande un cachemire de l'Inde vert éméraude, en ajoutant que je tiens à la finesse de la nuance. C'était faire échec à un objet de trois mille francs. Point de surprise indiscrète, aucune observation : l'employé indique de la main le comptoir et me suit avec civilité. Devant moi se trouvait une glace; mon audace m'effraya, j'étais à faire peur. Le cachemire déployé est mis sous ma main, je l'étudie et demande le prix : « 140 L. » (3,500 fr.). Puis je voulus en voir un bleu, puis un ponceau; j'avisai des crêpes de la Chine d'une valeur moindre, et les examinai. Ce que je demandais m'était présenté sans observations sur le mérite de l'étoffe, ni sur l'importance des prix. A Paris on m'eût jugé sur la mine, et offert du bon marché. Quand j'eus tout considéré, je dis avec un flegme incomparable que je réfléchirais...

Le commis inclina légèrement la tête, replia et remit en place le dernier châle suivant l'habitude : on n'étale pas un nouvel article sans avoir enlevé le précédent à moins d'ordre contraire de la part du chaland, usage indiquant à quel point on dédaigne de séduire. L'employé me reconduisit jusqu'à la porte que je gagnai lentement, regardant à droite, regardant à gauche. Il ouvrit, me salua d'un visage placide et ferma la porte sur moi. Le marchand porte jusque-là le sentiment de son devoir envers le public et le respect de la liberté. Ces épreuves ont leur péril : j'avais conçu une passion coupable pour un joli crépon; trois jours après je revins et il m'en coûta 32 liv. Quelle différence avec nos obséquieux et impertinents courtauds qui vous assomment de leur caquet, qui vous enseignent quel goût est le bon, et qui apprennent à une duchesse ce qui est convenable et *distingué!*

Du reste en toute chose pour deviner ce qui se passe, ce qu'on pense, comment on agit en Angleterre, rappelez-vous comment on procède en France et prenez le contre-pied : vous toucherez juste inévitable-

ment. Esprit, tempérament, caractères, instincts, tout diffère; nous ne nous joignons que sur le terrain des incompatibilités. Si donc la fortune vous donne avec des loisirs le privilége de méditer quelquefois, amusez-vous à chercher, dans la plupart des applications que depuis les encyclopédistes on a prétendu faire des institutions britanniques à la société française, le secret de nos misères, de nos discordes, de nos déconvenues politiques et sociales, et de notre affaiblissement progressif. Quand l'étude de nos voisins vous aura appris en quoi consiste leur liberté, vous reconnaîtrez mieux l'imposture des préjugés qui nous épuisent ici à de stériles querelles jusqu'au moment où de guerre las, et pour être nivelés à tout prix, nous armons sur nos têtes la robuste main d'un niveleur.

En quittant la Cité tout à ces réflexions, je montai *Chancery-lane* où recevant un coup dans le dos je me vis assailli par dix paires de bottes, peintes sur une planche qui marchait toute seule. Un homme était derrière, servant à promener une affiche monstre. Je pris la fuite et traversant la Halle des avocats, monument gothique moderne, capricieux et d'un aspect chinois, je me trouvai à *Lincoln's inn fields*, un des plus vastes squares et celui qui possède les plus grands arbres. Notre place Royale donne une idée de ces sortes de lieux. Là je me souvins que j'étais muni d'une permission pour visiter le musée Soane, et laissant derrière moi le Collége des chirurgiens j'allai frapper à la porte de cette bonbonnière consacrée aux arts.

John Soane esq., architecte de la Banque d'Angleterre et amateur distingué, légua à son pays cette collection d'antiquités, de curiosités et de tableaux coquettement entassée dans une maison trop exiguë. Ce logis singulièrement percé ressemble à une série de châsses d'orfévrerie juchées les unes sur les autres. Il y a des marbres grecs et romains et des fragments de

l'école byzantine; des dessins originaux, des vases, des camées, des vitraux; quelques peintures intéressantes parmi lesquelles on désignera une reproduction en petit de *l'ex-voto* peint par Fra-Bartolommeo pour la famille Carondelet, et dont l'original appartient au chapitre de Besançon. Ce tableau est connu sous le nom du *Saint Sébastien*. Seulement ici le donateur est remplacé par une femme à genoux.

Cette seconde version d'un tableau célèbre n'a jamais été signalée en France. Il en existe une troisième chez le marquis de Terrier-Santans à Besançon, et une quatrième dans la collection du duc d'Aumale. Là se trouvent aussi : un fort beau Reynolds, un Watteau splendide honteusement perché dans un coin obscur, la *Ripa dei schiavoni* à Venise, peinture de Canaletto et une des plus admirables qui existent.

Le principal intérêt de la collection repose sur William Hogarth, ce maître si rare et si étrange. Ses dix toiles les plus importantes sont là, formant deux séries : l'une de quatre sujets représente les phases d'une élection pour la Chambre des communes dans un bourg-pourri. La gravure a reproduit ces tableaux, il en est question dans toutes les biographies et chacun revient de Londres sans avoir admiré, faute de savoir où elle se trouve, cette peinture de mœurs aussi attachante, aussi claire, aussi complète que jamais écrivain satirique ait pu l'esquisser. Une description bien coordonnée de ces quatre sujets ferait un roman comique aussi complet que désopilant.

La seconde série de W. Hogarth au musée Soane est intitulée *the Rake's Progress*, la Vie d'un libertin. Le roman et le drame français intitulés *le Paysan perverti* sont issus de là; mais l'histoire écrite par le peintre est plus dramatique. On parcourt là six toiles qui sont autant d'actes d'une pièce de théâtre philosophiquement nouée. Singuliers génies que ceux de ce pays où l'art est sans traditions et sans écoles ! Shakespeare,

Milton, Hogarth, Walter Scott, Byron, tour à tour ont ébloui leurs contemporains ; ces maîtres si originaux que rien n'avait précédés, qui n'ont rien appris de leurs devanciers, ont ouvert des voies refermées derrière eux, ont commencé sans profit pour leur pays des traditions qui ont inspiré l'art dans des contrées étrangères et lointaines.

L'un enseigne le drame à l'Allemagne et à la France ; l'autre est le précurseur de Chardin, de Greuze, de Wilkie et il engendre toute une classe de romanciers. Scott fonde le roman historique et rallie une école sur deux continents. Le chantre d'*Harold* inspire au delà des mers la muse mordante, amère, sceptique et désenchantée qui symbolise un siècle d'incrédulité et de lassitude. Et chose étrange ! l'Angleterre seule n'a pas hérité de ses enfants : Skakespeare et Scott n'y ont pas fait un élève ; Milton s'éteignit obscur, le génie d'Hogarth est resté stérile, la gloire exilée de Byron n'a pas eu la puissance de lui conquérir un tombeau.

VII

Le Palais de cristal à Sydenham. — Voyage magique dans l'histoire universelle. — Influence des méthodistes et autres *dissenters* sur l'éducation du peuple. — *South-Kensington Museum.* — *Regent's-park.* — *Hyde-park* et ses escadrons d'amazones. — Promenade sentimentale au *Kensington-garden.* — Usage singulier, mais agréable. — Effet bizarre de la civilisation anglaise. — Crémorne et ses plaisirs.

Dans la plupart des villes, ce qu'on nomme vulgairement la société adopte un lieu de promenade où chacun est assuré de trouver tout le monde à une certaine heure. Paris eut tour à tour le pont Neuf, la place

Royale, le cours la Reine, le boulevard du Temple, le Palais-Royal, le jardin des Tuileries et le quartier des Italiens. Aujourd'hui le rendez-vous général est entre l'Opéra et le carrefour de Saint-Augustin, en y comprenant deux ou trois grandes rues adjacentes.

A Londres il en est autrement : les Anglais s'éparpillent; ils aiment à s'élancer hors de la ville et loin des maisons. Il y a quelques années on recherchait les jolis jardins de Kew, leurs serres magnifiques, leurs pelouses gracieuses, leurs massifs si bien composés et leurs énormes buissons de rhododendrons. Le point de vue de Richmond, ravissant paysage, attirait aussi beaucoup de promeneurs. Les amateurs de plantes, nombreux et distingués, se portaient aux jardins de Chiswick institués en 1809 dans le but de perfectionner l'horticulture. Plus anciennement on allait visiter à Chelsea le jardin botanique de sir Hans Sloane et admirer les cèdres du Liban qui y furent plantés en 1685. Puis la foule s'est portée au jardin de Sydenham, joli village dominé par un coteau boisé au sommet duquel on a reconstruit en l'agrandissant des deux tiers le Palais de cristal. Cette cage de vitres qu'on admirait en 1851 à l'exposition de Londres dans la modestie de ses proportions primitives a acquis, en émigrant dans la campagne, des dimensions surprenantes. L'ensemble se compose aujourd'hui d'une très-longue nef, terminée à chaque extrémité par deux transepts, et que coupe un troisième transept d'une élévation comparable à celle des vaisseaux de nos belles cathédrales.

Il est heureux que ce pays soit organisé de manière à entreprendre de grandes choses en dehors du gouvernement, des écoles, des corps constitués, et à permettre qu'une compagnie agisse à sa guise sans se préoccuper avant tout — soin absurde! — de faire de l'architecture classique. Chez nous on croirait tout perdre si on ne taillait des colonnes, des entablements et si, par-dessus tout cela on n'ajustait dans un triangle

une grosse *Renommée* distribuant de face des couronnes à des gens en profil.

Chez ces insulaires où l'on peut se passer d'être monumental tout a été construit en vitres, de l'arête des toits à l'arasement du sol; tout est soutenu avec de sveltes pièces de fonte ou de fer colorées en bleu pâle, en blanc et en violet clair. De loin ces tons se perdent dans la brume de l'atmosphère, ce qui prête des distances idéales à la perspective aérienne.

Deux étages de galeries chargées de marchandises étalées en vente font le tour de ce palais diaphane; à chaque bout de la nef centrale dont l'élévation est prodigieuse deux escaliers à jour vous font voltiger en tournoyant comme un oiseau jusqu'aux combles de la voûte, d'où l'on obtient sur la campagne un point de vue magnifique. Pour donner une juste idée de l'étendue de cette construction il suffit de constater que la surface vitrée, si elle était aplatie sur le sol, couvrirait vingt cinq arpents... On croirait que le souffle du vent va dissiper comme une vapeur cette audacieuse machine. Elle est cependant d'une solidité à l'épreuve.

Le Crystal-Palace est l'idéal féerique d'une conception amusante; les promeneurs affluent donc à Sydenham où ils parcourent quand il fait beau des jardins découpés à la française, et dès qu'il pleut, les parterres, les parcs, les villas, les forêts qu'un enchantement a emprisonnés sous un dôme de verre. Quelle admirable invention pour l'Anglais si épris d'aventures et de pèlerinages à tous les bouts du monde! En quelques minutes il peut se transporter au fond de l'Asie et remonter la pente des âges jusqu'aux temps fabuleux. D'un coup d'aile il s'élance à Ninive, à Babylone dont il contemple les impassibles divinités et les animaux symboliques, colosses taillés dans le granit. Planant sur l'Égypte il descend dans les hypogées mystérieuses de Memphis; il interroge ces sphinx qui

savent tant de secrets qu'ils ont gardés; il épèle les hiéroglyphes et les explique avec beaucoup d'imagination comme un savant de l'Institut; il revoit les temples, non plus ruinés par les siècles, mais tels qu'ils furent avant Cléopâtre. De là rien n'est plus aisé que de suivre la civilisation en Grèce : les athlètes d'Égine nous attendent en souriant, le Parthénon pour nous est descendu de l'Acropole. Hurrah ! l'esprit va vite, nous voilà dans Pompei. Entrons : *Cave canem* et invoque les dieux hospitaliers !

Le Vésuve nous laissera-t-il le temps d'admirer ce logis où tout est neuf et dans sa fraîcheur, où Cœcilius Plinius va nous apporter des nouvelles de son oncle récemment arrivé de Misène? Comme la vie des Romains se laisse entrevoir dans la fine et sévère élégance de ces appartements dont les maîtres viennent de s'absenter... — Mais ô tragédie française! tes décors, où les as-tu pris?

Une fuite précipitée qui me soustrait aux froides agaceries de la muse des pensums me fait traverser la mer et dix siècles : mes yeux se rouvrent à l'Alhambrah de Grenade, devant la fontaine des Lions. L'illusion est complète : on cherche sur le marbre la trace du sang des Abencerrages en parcourant les salles de ce palais des rois Maures chanté par tant de poëtes. Ces maisons rebâties dans leurs proportions réelles et restaurées fidèlement le long des travées de l'immense Palais de cristal y occupent de petits espaces. On peut continuer la route à travers ce tableau de l'histoire universelle : traverser les monuments de l'époque byzantine, passer sous les portes françaises de Chartres, d'Amiens, d'York et de Reims, s'asseoir dans la chapelle des Médicis entièrement reconstruite et se reposer dans les bonbonnières de la Renaissance. Tout ce que les sociétés ont produit d'original et de beau se trouve là, chronologiquement disposé ; on y parcourt en trois heures la table analytique des annales

du monde. Et quand, las comme Child Harold ou René du poids des traditions et des fatigues du beau, on se sent poussé aux sauvageries d'un sol inculte et sans passé, on n'a qu'à suivre ce sentier de quatre mille lieues qui conduit en deux minutes aux terres inexplorées de l'Australie... Il aboutit à des arbres inconnus, à de vrais arbres plantés dans de la vraie terre; il traverse une forêt exotique, une forêt conciencieuse, qui serait vierge si elle le pouvait. Égarez-vous dans ces bouquets de bois, vous y rencontrerez au naturel les troupeaux du pays, les animaux féroces, les indigènes de la Nouvelle-Hollande; seulement ils se présentent en carton peint. Cette exhibition n'est que bizarre : les Anglais ne tiennent ni à la pureté du goût ni à l'harmonie des choses.

Auprès des merveilles de l'art il y a des boutiques où on vend des poupées, de la ferraille, des outils de jardinage, des portefeuilles, du savon de Windsor. L'idéal et le réel s'entre-choquent; le but est l'apothéose de l'industrie du siècle et le présent n'est pas immolé à la gloire exclusive de ce qui n'est plus. Il est difficile de juger si l'on est ébloui, d'être sévère lorsqu'on est charmé. Cette promenade tiède et embaumée en plein hiver à travers un palais immense, si transparent qu'on est à la fois sous les cieux et au milieu de la campagne; la gaieté des avenues d'orangers, des arbres verts de toutes les régions, de ces amas de fleurs penchées sur les bassins, éparses sur les talus, sur les tapis de lycopode ou de gazon; le babil des sources qui jaillissant des rocailles font frémir des touffes de joncs et trembloter les nénuphars étalés sur l'eau : tout conspire à vous occuper avec grâce, à bercer l'esprit en attachant les yeux. Cet abrégé du monde dans un palais de fées est l'accomplissement si complet d'un songe des Fables indiennes ou des Veillées de Thessalie, qu'on se laisse aller à l'illusion dont on se sent épris.

Puis on n'était pas seul; les amis qui m'accompa-

gnaient, je les aurais choisis entre tous : j'avais autour de moi les joyaux les plus rares dans les plus riches musées de ce monde, des âmes élevées, des cœurs vrais, des esprits daignant admirer; la gaieté dans sa bonhomie, la grâce avec la raison, la dignité du rang et du mérite cherchant, non des piédestaux, mais des mains fraternelles. En si joyeuse et si douce compagnie on aimerait non-seulement des chaumières, mais des maisons bourgeoises, mais des académies... On y trouverait à rire de si bon cœur! Aussi n'ai-je gardé du *Crystal-Palace* qu'un souvenir tout radieux. Je me résigne donc à un optimisme dont seraient humiliés à ma place tant d'aristarques qui ont peur de passer pour des niais dès qu'ils s'abstiennent de déprécier ou de médire.

Lorsqu'on quitte ce palais de verre et que l'on essaye de se retracer les siècles, les merveilles, les pays si rapidement traversés, on se demande si comme le beau Pécopin de la légende on n'a pas, en s'oubliant à suivre la chasse aérienne, pris les heures pour des secondes et vieilli de cent années. Nous ne saurions trop féliciter cette société industrielle du Palais de cristal qui a doté l'Angleterre d'un établissement bien utile au développement du peuple anglais. Il manque en effet essentiellement à la classe inférieure ce principe de moralisation qui procédant du sentiment du beau et de l'amour des arts doit modérer l'excès des appétits brutaux et des grossières débauches. Le musée de Sydenham qui instruit en frappant les sens serait un précieux moyen d'initiation.

Mais par suite des étroits préjugés des méthodistes qui font sur ce terrain cause commune avec les *dissenters*, et de la faiblesse d'un clergé qui n'ose surmonter des préjugés ineptes, le peuple qui aurait tant à profiter de l'étude du Palais de cristal, le peuple en est seul exclu. Il ne pourrait consacrer que le dimanche à cette noble récréation, car il est obligé de gagner son pain

le reste de la semaine; or le dimanche, les rigueurs de la police religieuse ne laissent à sa disposition que l'ivrognerie et l'oisiveté.

Les bonnes institutions surviennent à leur temps et ne peuvent sans péril pour elles faillir à leur destinée. Ce musée de Sydenham était fait pour le peuple qui seul en Angleterre n'a pas vu sur place la plupart des curiosités du globe : eh bien! le musée de Sydenham est menacé d'une ruine complète parce que le peuple n'est pas laissé libre d'y affluer. Il y a là une question vitale pour les classes laborieuses, pour les ouvriers de luxe qui ont besoin de fortifier leur goût par l'étude des modèles, et pour un établissement que la fashion seule ne suffira pas à défrayer. N'est-il pas affligeant de penser que de tels intérêts sont incurablement sacrifiés à un paradoxe : la pensée qu'en ouvrant les portes de Sydenham les gardiens font œuvre servile un jour férié; et n'est-il pas déplorable que le peuple soit condamné à rester abruti et privé de tout plaisir décent par l'intolérance de faux dévots?

Ces réflexions sont applicables plus directement encore à une autre création récente faite en vue des ouvriers de luxe et de l'art industriel. C'est l'Exposition anglaise de 1851 qui, en démontrant l'infériorité du goût national par rapport aux métiers qui mettent en œuvre les arts du dessin, a inspiré la pensée d'organiser une institution où le peuple mis en présence des plus beaux modèles en tout genre s'instruisît par les yeux. L'aristocratie, âme intelligente et active de cette nation, fit pleuvoir les dons : des moulages, des copies arrivèrent des Flandres, de l'Italie, de la France; on puisa jusqu'à des étoffes dans les fabriques; on fit prendre partout des photographies; une bibliothèque des arts, une *libreria* d'éducation présentèrent bientôt cent vingt mille volumes. La céramique, le mobilier, la géologie, la peinture nationale formèrent des collections séparées; l'art décoratif groupa trente mille

modèles. Des armes de guerre, des collections navales prêtées par l'Amirauté, les chefs-d'œuvre les plus divers parmi lesquels une merveilleuse réunion d'aquarelles et une galerie des artistes anglais, la plus considérable qui soit, vinrent fournir des exemples et des applications aux théories développées dans l'École métropolitaine des arts, installée au foyer même de cette immense exhibition.

Ainsi fut organisé en peu d'années, au sud du jardin de Kensington et tout proche du jardin de la société d'horticulture, le musée de Kensington. Une exécution si rapide suivit la conception que les bâtisses ne pouvaient suffire aux largesses des donateurs. Il fallait aligner bout à bout des appentis en planche et abriter provisoirement des merveilles sous des hangars. Les constructions définitives ne sont même pas terminées et les collections s'accroissent. Deux millions de personnes visitent annuellement ce colossal bazar, expressément créé pour la classe manufacturière ; or elle est la seule qui ne puisse mettre cet enseignement à profit, car elle travaille aux ateliers tous les jours de la semaine et *South-Kensington Museum* est fermé le dimanche.

La vogue de Kensington et celle du *Crystal-Palace* une fois épuisées dans les régions du beau monde, on retombera dans les parcs de la ville, auxquels du reste les excursions au dehors enlèvent peu de promeneurs, car il est d'usage en quittant la campagne de se rabattre sur les grands parcs, et d'y faire quelques tours d'allée avant de rentrer chez soi. On a du temps à dépenser, le beau monde ne dînant guère avant huit heures. Durant la belle saison quatre parcs sont ouverts à la foule des promeneurs : Green-Park et Saint-James sont dévolus à la petite bourgeoisie qui, allant à pied et ménagère de son temps, ne peut affronter de longues distances. Les gens à équipages arpentent les vastes pelouses de Regent's-Park et surtout de Hyde-Park. ...s chacun de ces grands pâturages plantés d'arbres

séculaires il existe certaines allées où on quitte sa voiture : au parc du Régent ce sont les jardins botanique et zoologique ; à Hyde-Park c'est le jardin de Kensington, limité par un large cours d'eau artificiel connu sous le nom de *Serpentine-River*. Ces grands espaces qu'on met près d'une heure à traverser semblent terminer la ville et commencer la campagne ; ils absorbent des pentes, des vallons, des coteaux, et quand on arrive à l'extrémité, on voit avec stupeur les maisons reparaître, des rues étaler leurs longues perspectives ; on s'ébahit des proportions gigantesques d'une capitale qui, quatre fois plus étendue que Paris, s'accroît chaque année de plus de deux mille maisons.

Les quartiers élégants percés de rues larges comme nos boulevards sont dépourvus de boutiques, car il est *improper* et peu confortable d'habiter dans le voisinage des marchands. Là comme dans les quartiers dévolus à la bourgeoisie chaque famille occupe sa maison tout entière. La plupart des habitants du West-end possèdent un équipage ; toute voiture implique un revenu de 60,000 francs au moins : on compte quatre-vingt mille voitures. Et comme on ne les laisse guère se couvrir de la poussière des remises, chaque jour de quatre à six heures quarante mille équipages environ sillonnent les rues, les places, les campagnes d'alentour et les allées des parcs. Voici l'itinéraire des promenades les plus habituelles : gagner par Regent-street, par Devonshire et les artères adjacentes, New-road, Portland-place et de là se précipiter dans les allées montueuses du parc du Régent, pour redescendre, soit à l'entrée du Jardin zoologique, soit au *Botanic-garden ;* puis vers cinq heures, deux fois la semaine surtout, remonter en voiture, gagner la rue d'Oxford, et se rabattre sur Hyde-Park où l'on entre par *Cumberland-Gate*. On y rejoint la cohue vraiment surprenante des voitures et des cavalcades rassemblées par centaines autour de Kensington où des nuées de femmes se promènent à pied

sur les pelouses et sous les grands arbres, au son d'une musique militaire. Ce spectacle est unique au monde. Il me fut donné d'y assister d'une manière originale et charmante.

Un certain mardi ayant été rendre une visite du matin dans une maison où j'avais été prié à dîner, il se trouva que j'arrivai fort à propos : Mme B *** était indisposée ; son mari magistrat sérieusement occupé de ses devoirs était dans l'impossibilité de conduire ses filles au jardin de Kensington. Ma présence arrangeait tout; je ne devinais guère comment. Mais au bout d'une demi-heure on vint me prévenir au salon que ces demoiselles étaient prêtes. M. B*** se leva, je quittai mon fauteuil et saluant la maîtresse de la maison, je suivis son mari. On descend: la porte était ouverte et je reconnais, dans la calèche attelée, les deux jeunes personnes. Tandis que leur père échangeait avec moi quelques mots sur le seuil on appela la plus jeune des deux sœurs, et après dix minutes d'attente on revint prévenir qu'il survenait un empêchement et que miss Mary me priait de l'excuser. M. B*** m'accompagne jusqu'à la portière, je monte, il la referme sur moi et fouette cocher! Me voilà en route pour Hyde-Park en tête-à-tête avec miss B***.

Les situations imprévues ont leur charme, leur embarras aussi. Plus ma compagne était jolie, et l'on en voit peu d'aussi charmantes, plus la position était singulière ; mais comprenant qu'elle l'était pour moi seul, je m'*anglaisai* de mon mieux pour me raffermir. Depuis j'en ai causé avec un officier de mes amis, et comme il me voyait étonné il crut qu'on m'avait fait l'honneur de me confier pour la promenade la mère de ces demoiselles. « Non, dis-je, il s'agit de sa fille. — A la bonne heure, reprit-il; eh bien que trouvez-vous là de singulier? »

J'aurai souvent à le redire, tout se passe au rebours des coutumes françaises. Toutefois cette liberté des

anciennes mœurs, conservée par quelques familles, tend à se restreindre ; les usages français pénètrent peu à peu dans la vieille Angleterre. Quant à la confiance dont j'étais l'objet, elle est une marque d'estime et il est bien convenu qu'on serait très-coupable d'en abuser.

Par une conséquence naturelle ce tête-à-tête avec une jeune fille ne pouvait la compromettre, attendu qu'aux yeux du public il constatait le caractère honorable de son compagnon. Gardez-vous de supposer que cette tolérance de l'usage ait pour correctif la rigidité dans les relations intimes : point. La conversation s'établit entre nous sur un texte sentimental, sans mélange de galanterie directe. On navigua en touristes désintéressés le long du fleuve Tendre, examinant les méandres de l'onde sans y tremper les doigts. Tel est la coutume; on disserte sur ces jolies et redoutables questions avec les jeunes filles en présence de leurs parents, sans que la mère de famille prenne part à des sujets qui ne la concernent plus et qui paraîtraient déplacés dans sa bouche. C'est le droit et le privilége des demoiselles; il est bon qu'il en soit ainsi puisque l'expérience et le discernement leur sont si nécessaires : arbitres de leur sort elles choisissent leur époux; chez nous on marie les filles, là-bas elles se marient elles-mêmes. Cette distinction comme on le verra engendre des mœurs complétement différentes des nôtres.

Ayant pénétré dans Hyde-Park, notre voiture prit la file et bientôt forma un des grains de ce double collier d'équipages qui embrasse la circonférence du parc. Au milieu de l'allée galopaient quelques cavaliers, rendant visite aux attelages; car l'équitation a son terrain aussi bien sablé que le turf d'un manége. D'ordinaire ces écuyers se réunissent en groupes ; on trotte avec sa société. Parfois, charmant spectacle ! un escadron d'amazones dont les jupes traînent jusqu'à terre passe comme une vision sous vos yeux éblouis de tant de gracieux visages, de la souplesse, de l'aisance, de la

hardiesse de ces belles personnes et de la finesse de leurs chevaux.

Tandis que nous nous rendions au petit pas à Kensington-Garden un jeune homme nous accosta, salua miss B***, et prenant l'amble se tint quelques minutes à côté de la portière. Après quoi il nous quitta par discrétion, un peu à regret si je ne m'abuse. Au profond respect qu'il témoignait à miss B***, à l'aisance de cette dernière, j'ai cru deviner un fiancé, et quelques indices m'ont confirmé dans cette supposition. Il s'éloigna pourtant sans témoigner aucun déplaisir et c'est à peine s'il regarda le compagnon de sa future. On arrêta la voiture au pied du pont élevé sur la Serpentine que sillonnait une flottille de yoles et de batelets. Là nous descendîmes; miss B*** accepta mon bras et nous nous perdîmes dans la foule.

J'ai entendu évaluer à quarante ou cinquante mille le nombre des personnes qui les jours où l'on fait de la musique peuplent Hyde-Park et le jardin de Kensington. Il serait difficile de trouver une meilleure occasion de passer en revue la société élégante. Deux à trois mille femmes se pressaient sur la pelouse et circulaient sous ces larges tilleuls, sous ces hêtres et ces chênes dont les rameaux vierges de la serpe plafonnent très-bas sur la tête des passants. Quelques groupes étaient assis sur des chaises ou accroupis dans l'herbe. Un troupeau de moutons d'un embonpoint inconnu chez nous tondait la prairie; des vaches ruminaient d'un air philosophe, mêlées à la foule des promeneurs. Les bouchers de Londres possèdent de nombreux troupeaux et afferment, jusque dans les jardins de la reine, des portions de pâturages où ces bêtes s'engraissent tout en améliorant le sol qui, constamment fumé, reverdit sans cesse. Rien de plus singulier que de se sentir au milieu d'une grande ville, de s'égarer parmi des prés-bois et d'embrasser dans le même coup d'œil des équipages à la Daumont et le rustique bétail; des bre-

bis, des chèvres, et les belles promeneuses chamarrées de soie et de dentelles. De cinq à six heures Kensington est très-brillant; l'amour des nuances claires qui s'étend à toute chose donne aux toilettes un air de fête. Beaucoup de robes blanches; le blanc est un luxe recherché dans ce pays de fumée où le linge roussit en trois heures. Le goût a fait des progrès sensibles : on rencontre des femmes parfaitement mises en dépit des fantaisies audacieuses qu'elles se permettent à l'endroit des oppositions de nuances; tendance dont le résultat n'est pas toujours heureux.

On n'a rien dit d'exagéré à propos de la beauté des femmes; une assemblée d'Anglaises réalise le paradis de Mahomet : je marchais d'admirations en surprises, fier de ma compagne qui rivalisait avec les plus accomplies. Autant les Anglais ont l'air modeste et réservé, autant les jeunes filles ont le regard assuré bien que l'expression en soit douce. Leurs beaux yeux se fixent avec aplomb sur les passants qui vont la paupière baissée, en apparence indifférents à tant d'attraits. « Qu'est-ce qui vous a le plus frappé à Londres? » me demandait miss B***.

« La froideur de vos compatriotes à l'égard du beau sexe, et leur passion pour les chevaux. »

Autour des musiciens stationnaient rangées en bataille cinq à six cents amazones à cheval, des jeunes gens papillonnaient auprès d'elles; la fanfare terminée tout s'envolait, et tout revenait à son poste aux premières mesures du morceau suivant. Oncques ne vis cavalerie plus meurtrière! L'équitation est le plaisir de tous; sur des chevaux de race fringants et pleins d'ardeur s'évertuent des octogénaires, des enfants de dix à douze ans, des mères de famille suivies de leur fille avec son prétendu. Au détour de l'allée miss B*** aborda une de ses tantes qui a de très-grandes dents; on échangea quelques propos. La bonne dame n'était pas seule, je lui fus nommé et après

avoir salué nous continuâmes notre promenade en tête-à-tête, sans nous réunir à la famille de miss B***. A six heures et demie nous regagnâmes la voiture qui toucha à l'hôtel, et je pris congé

A Londres les Français sont atteints de deux préoccupations qui ont nos préjugés pour mobiles. Habitué à se considérer comme le premier peuple du monde, à éblouir les uns, à dédaigner les autres, à étaler en tous lieux l'orgueil de sa suprématie, le Français en foulant le sol britannique subit l'impression d'une grandeur qui ne lui est point empruntée; il s'étonne à l'aspect d'un peuple aussi remarquable que notre peuple, aussi original que lui et portant à un degré plus fier encore le sentiment de sa prééminence. Alors nos compatriotes deviennent inquiets; l'intolérance de leur foi nationale se mitige, ils s'intimident, se trouvent mal à l'aise et pour la première fois s'observent et se contraignent. Cessant de se croire chez des picaros, comme en Italie; chez des vassaux comme en Belgique; chez des aubergistes comme en Suisse, ils s'assimilent à des souverains visitant d'autres souverains et, par une déférence forcée, rendent à leurs hôtes un hommage involontaire.

On n'éprouve ailleurs rien de semblable. Bien que nous portions là l'indépendance de nos allures, nous y devenons circonspects. Ces rivaux au surplus nous honorent d'une attention significative, eux systématiquement insoucieux du reste des humains. Nos opinions à leur sujet les préoccupent et la pensée française les rend attentifs. Il me fut donné de trouver un second sujet d'amour-propre dans l'attitude des étrangers appartenant à des nations autres que la nôtre: ils se font enthousiastes ou amèrement dénigrants; mais en réalité leur manière d'être trahit je ne sais quoi de subordonné. Il est certain que la France est le seul État qui, même aujourd'hui, puisse faire compte de ses splendeurs en présence de la grandeur britannique.

Un autre sujet de méditation qui nous trouble et contribue à accroître les impressions que j'essaye de définir, c'est celui-ci : nous nous considérons comme un peuple dont les idées sont très-avancées, dont la civilisation est fort accomplie. Dégagés de tout préjugé gothique, logiques dans nos mœurs, enclins à considérer les us et coutumes de notre société comme la perfection des sociétés modernes, nous avons étayé nos opinions sur des principes qui nous paraissent enracinés dans la nature et fondés sur la vérité. Or nous reconnaissons en Angleterre un pays aussi civilisé que le nôtre, aussi fort sur les théories, plus habile dans la pratique, et ce peuple, étrange anomalie ! pense en toutes choses autrement que nous, vit d'une autre manière, pratique des mœurs différentes, et arrive à sa perfection par des procédés tout contraires... Les relations sociales n'ont pas les mêmes bases, la physionomie des villes est sans analogie avec celle de nos cités; la structure, la distribution des maisons implique des coutumes opposées: enfin à Londres on se sent à mille lieues du continent européen, et l'on s'y voit tout aussi près qu'en France de l'apogée de la civilisation. De là un bouleversement bizarre de nos idées reçues, une anxiété curieuse, obsédante, un scepticisme soudain qui se prenant à tout se révèle à tout propos.

De quel côté du détroit doit-on chercher cette sagesse que chacun a le tort de considérer comme une et absolue? De quel côté sont les préjugés? Quel sera le juge? où trouver la loi, et comment l'appliquer? Gonflés de leur infaillibilité les esprits légers se raillent lourdement; ce sont eux qui ont daigné nous instruire et sur leur foi nous parodions sans comprendre. L'Angleterre en est au même point; elle possède aussi depuis quelques années cet instrument de routine et d'aveuglement qu'on appelle une brillante littérature; elle connaît à merveille ces Chinois de vaudeville que Byron,

Disraëli, Bulwer et surtout les auteurs de farces dramatiques ont offerts en guise de Français au béotisme contemporain. Nos peintres de l'Angleterre ont enluminé pour nous des panneaux aussi sincères. Il y a donc là-bas beaucoup à méditer et bien des préjugés à rabattre. Si le voyage de la Grande-Bretagne n'est pas le plus frappant comme spectacle extérieur ni le plus attachant pour les natures sensitives, il est assurément le plus philosophique et le plus utile. Mais il faut s'adonner à la recherche des causes et se donner carrière en partant de ce précepte : — Rien n'est absurde à plaisir, rien n'est faux dans une proportion absolue, et il n'est pas d'usage bizarre qui n'ait pour fondement une raison discutable.

Loin de moi la folie de me donner pour sage : ces réflexions me harcelaient après que j'eus quitté miss B***. « Ces Anglais sont singuliers, me disais-je ; a-t-on jamais vu jeter la bride sur le cou à des demoiselles ! » Miss B*** avait paru non moins surprise que chez nous les jeunes filles vécussent en tutelle, et que la liberté naquît du mariage qui dans leurs mœurs y met fin. Où est la prudence ? Où est la raison ? Les moyens sont divers, le but est le même et qui plus est les résultats se balancent : la France et l'Angleterre sont par excellence des pays d'honneur et de moralité. Cela soit dit à l'étonnement des deux nations qui ont étudié nos mœurs dans nos vaudevilles ou nos romans, et qui n'ont point sondé les pourritures germaniques, froidement et publiquement ordurières.

Revenu de mon étonnement au sujet de la manière de vivre des femmes, ce qui restait obscur à mes yeux c'est ce qui concerne les hommes, leurs principes, leur éducation et les moyens employés pour les investir de la responsabilité austère qui de toute évidence doit être leur partage. Cette transposition des rôles a sans doute sa garantie, ses avantages qui comportent un renversement radical de nos communes opinions. Tout

en posant ces questions qui me tinrent compagnie pendant que je dînais et me poursuivirent dans la rue, je gagnai Suffolk-street, résolu d'aller demander la lumière à mon ami Lyonel Banks, théologien protestant d'Oxford que j'avais connu flegmatique à Paris, morose en Allemagne et que je retrouvai gai comme un roitelet dans le pays du spleen.

M. Banks a trente ans et quelque fortune; on le destinait au ministère, mais quand il eut soutenu ses thèses il vit le monde, se dissipa quelque peu, puis s'éprit de la manie de voyager et, à son retour ne parla plus de rien. Au premier mot, notre théologien effarouché entrevit mon dessein et affecta de détourner la conversation. Comme j'y revenais par un sentier perdu, il la rompit en me proposant d'aller à Crémorne. « Venez, dit-il avec insistance; il y a là des lampions, des arbres, du monde et des violons. Rien n'est plus commode pour causer sans s'écouter. »

Crémorne est une institution analogue au Château-Rouge, sauf que les jardins beaucoup plus vastes, égayés par une belle pièce d'eau, reçoivent des populations entières. Cet établissement qui rivalise avec le Vaux-Hall placé presque en face sur l'autre rive de la Tamise, est situé à l'extrémité occidentale de Londres. On y voit des gens de toute sorte; étudiants et commis, grisettes, militaires et bourgeois, jeunes dissipés, pères de famille flanqués de leur ménagère, écoliers et bonnes d'enfants: Crémorne accepte tout. Au fond c'est un lieu de distractions mélangées; mais sainte est la liberté dans sa mère-patrie et la pruderie des bonnes gens de Londres si faussement vantée ne s'effarouche de rien. Ainsi que le Vaux-Hall et quelques autres jardins, Crémorne réunit tous les genres d'amusements; on passe de l'un à l'autre méthodiquement, au son d'une grosse cloche agitée par un quidam qui montre le chemin et que chacun suit en courant.

Lyonel obstiné à se taire avait été fort adroit, le

traître! A peine arrivé, comme je me dirigeais vers un bosquet: « Écoutons un peu la musique, » me dit-il. Quand ce filet de vinaigre eut tari: « Vite au théâtre si nous tenons à trouver place! » Un vrai théâtre ma foi! où l'on se précipitait à la suite du sonneur et où nous vîmes jouer une farce au gros sel entremêlée de pierrots, d'arlequins, de policemen et de soldats de l'autre siècle. Il y avait des cascades, des pics neigeux, voire des ours blancs... en pantalon de basin. C'était l'odyssée cosmopolite d'une passion dédaignée, errante et généreusement émaillée de coups de pied... partout. L'amoureux mimait, Colombine était danseuse; le reste de la troupe chantait à tue-tête. Survint pour conclure le diable en maillot rose avec des cornes dorées: il enfourcha, il fut enfourché; on le déguisa en cuisinier, on le fourra dans un tronc d'arbre comme un couteau dans un étui; mais il ne se tint pas pour battu et, sous la perruque d'un attorney il apporta le dénoûment. Si vous y comprenez quelque chose j'ai mal rendu compte de l'impression que la pièce m'a laissée.

En sortant de la salle comme je cherchais un biais pour rentrer en matière, la sonnerie maudite retentit à mon oreille et Lyonel prenant son élan me cria: « Suivons, suivons la foule! » Quelques poteaux, disposés en rond au milieu d'une grande salle et autour desquels on avait tendu un cordeau interceptant un cercle, improvisaient un autre théâtre bordé d'un quadruple rang de curieux. La scène était occupée par un petit homme vif, maigre, leste, pâle, roulant des yeux blancs et noirs, et agitant des bras terminés par des manches retroussées d'où sortaient de larges pattes velues armées chacune d'un petit marteau. Devant ce drôle il y avait une table couverte de briques de divers formats couchées sur des fils de laiton, espacées entre elles et distribuées suivant un certain ordre. On fit silence et nous fûmes régalés du divertissement le plus anglo-saxon.

L'homme frappa deux ou trois coups de marteau sur la brique qui rendit le son aigu, grêle et clair que l'on tire d'une tuile en la taillant à petits coups. C'était un prélude : soudain les marteaux frappent en mesure avec volubilité, je reconnais le dessin d'un air de musique. On régalait d'un solo de briques les oreilles de ces insulaires. Il faut être Anglais pour imaginer et pour goûter un pareil instrument. Le concertant offre cette particularité d'être le seul *musicien* de la contrée que j'aie entendu jouer en mesure. Un moment après, les briques furent remplacées par de petits cylindres en bois blanc, équilibrés sur champ, et pareillement taillés de façon à produire sous le marteau les notes de la gamme. Et l'aride mélodie recommença plus sèche encore et plus compliquée de trilles, de roulements, de fioritures de bûches. La sonorité était moindre, la vibration plus étranglée; cette harmonie de sac de noix, digne de faire danser sur leurs queues des serpents à sonnettes, excita dans la foule un frénétique enthousiasme. Ernst, Heller ou Liszt, ces belles âmes chantantes, n'auraient pas eu beau jeu s'ils se fussent fourvoyés à la suite de ce roi des musiciens britanniques. « Maintenant, dit Lyonel sans me laisser respirer, allons nous rafraîchir avec du *gingerbeer*. »

Au centre d'un espace aplani et battu s'élevait un pavillon chinois rempli de musisiens qui entamèrent un quadrille. L'aire se remplit de danseurs, les tables dont elle est encadrée se garnirent de buveurs. Nous nous assîmes, on déboucha deux fioles ovales qui se posent sur le flanc; une mousse claire et petillante jaillit et je crus savourer une limonade assaisonnée de poivre ou de piment en guise de citron. La boisson à la mode est une combinaison du sucre, de l'eau de Seltz et du gingembre, épice des plus combustibles. Ce rafraîchissement vous met le palais en feu.

Cependant Lyonel Banks s'obstinait à m'échapper comme Protée de décevante mémoire. Quand il me vit

reprendre le texte qui me préoccupait il s'élança, saisit la main d'une jeune fille et se livra à une polka échevelée qui me le rendit trop essoufflé pour articuler une syllabe. En Angleterre on danse des reins, des épaules et à contre-mesure. La jeunesse frivole essaye des pas d'une correction douteuse au point de vue des convenances, ce qui n'empêche pas d'honnêtes boutiquiers de marier la danse orthodoxe des familles à la fantaisie des bacchantes. Honni soit qui mal y pense ! personne ne s'occupe de son voisin.

Un dernier coup de cloche nous envoya au feu d'artifice ; puis tout s'éteignit et minuit sonna : l'heure des crimes et des confidences. Par bonheur il nous fut impossible de trouver un cab ; il fallait une heure de marche pour regagner nos logis. La nuit était sombre, l'air étouffant, et tout en causant de la pluie et du beau temps avec mon théologien je me disais : « Il ne m'échappera pas ! »

VIII

Thèse psychologique d'un ex-théologien d'Oxford. — Les femmes en Angleterre. — Quel est le sexe fort? — Étude de mœurs. — Course aux maris. — Richmond : paysages. — *Hampton-court* et le cardinal Wolsey. — Anecdote. — Raphaël, Holbein, la galerie de Hampton. — Souvenirs de l'ancien temps. — *The Great hall.* — Henri VIII jugé par Shakespeare devant Élisabeth. — Impressions et réflexions.

Lyonel cheminait vite et, ce qui chez un Anglais est le signe d'une grande préoccupation, il chantonnait à demi-voix. Bientôt il se mit à sautiller; l'entrain de la danse commençait à le prendre une demi-heure après la fin du bal, symptôme alarmant : il était homme à

s'égayer de lui-même et à folâtrer par les rues jusqu'à l'aurore. Pour le lester je m'emparai de son bras. « Je suis ravi lui dis-je d'avoir vu Crémorne, certain de n'y plus retourner. J'ai déjà visité le Vaux-Hall où on entend chanter des demoiselles grimacières et des comiques hors d'âge vêtus comme des magistrats, où l'on assiste à des exercices d'équitation, et où le feu d'artifice, grâce à une ville entière de monuments en carton, représente l'incendie de Moscou. En dépit de ces inventions, c'est dans les lieux de plaisir que l'ennui me navre sous votre ciel d'entre-sol. Vous ne savez point vous divertir, et quand vous procédez méthodiquement à la récréation vous me révoltez.

— Vous êtes un philosophe désenchanté.

— Et vous, comme tous vos compatriotes, un théologien perverti. De quel droit recourez-vous à des distractions qui ne vous conviennent pas et dont votre sang froid trahit le vide misérable ? Chez nous, dans ces lieux de dissipation la verve de la jeunesse apporte au moins l'étourderie pour excuse. Ici vous êtes de glace, vicieux par calcul ou enclins au mal de parti délibéré. Soyez donc naïvement ennuyés et restez dans la dignité de votre froideur, puisque telle est votre nature.

— Notre seconde nature tout au plus, et encore... Considérez que notre éducation fondée sur un seul principe, l'indépendance, a pour but de nous isoler et de nous mettre à l'abri de toute espèce d'attachement. A sept ans on nous met aux mains des instituteurs et nous voilà séquestrés dans un appartement, vivant à part, mangeant à part, ne saluant nos parents qu'une fois par jour, dans leur salon. Notre mère surveille l'éducation, nos pères ne nous caressent jamais. S'ils sont occupés hors du logis, s'ils voyagent ce qui est fréquent, nous les voyons à peine. Une grande faveur c'est de diner avec eux une fois par hasard ; ils viennent alors goûter avec nous, il

nous est enjoint de bien observer notre tenue et d'être réservés. Nous atteignons ainsi l'âge des études universitaires où il faut quitter sans regret la famille que nous ignorons, des parents que nous ne connaissons guère. Déjà nous vivons en nous-mêmes, pour nous-mêmes et pour nous seuls. Voilà pourquoi nous sommes des oiseaux de passage tout prêts aux émigrations lointaines, et comment il se fait que l'Angleterre s'éparpille si aisément à travers le monde. Mais puisque ces inclinations, puisque ce détachement sont les causes premières de la puissance anglaise, l'éducation a raison.

— En France tout marche à l'opposé : le bonheur a les affections pour mobiles.

— Et parmi nous il a pour condition leur absence. Chaque famille compte les enfants par douzaines ; d'où la nécessité de constituer dans chaque maison une salle d'école. Une des conséquences de la fécondité de nos mères c'est la naissance d'une quantité de filles. Leur nombre pour la seule population de Londres excède de deux cent mille le chiffre des garçons. Il en résulte qu'elles ont à chercher des maris et que les jeunes gens ont à défendre leur liberté. Ajoutez à cette cause l'effet des scrupules religieux né des démêlés de Henri VIII avec sa première femme, et allaité du sang de deux reines qu'il a fallu calomnier pour les perdre. Entravé sous Marie Tudor et sous les Stuarts par l'influence des femmes, durci d'ailleurs par les traditions de la Bible, le culte anglican est rude au beau sexe contre les séductions duquel il met l'homme en garde avec un excès de prévoyance. D'Ève à Dalila les saints livres sont pleins d'exemples terribles. Qu'un poëte chez vous s'écrie à propos de poules : « Amour tu perdis Troie ! » vous riez de l'allusion et vous n'y pensez plus. Cette plaisanterie ferait chez nous le texte d'un sermon. Lorsqu'on me fit traduire cette fable de la Fontaine j'avais douze ans ; ce

vers arrêta mon précepteur qui leva les yeux, soupira et dit avec conviction : — Hélas il n'est que trop vrai !..

— Pauvre cher homme ! cela est fort touchant.

— Voilà bien nos Français rêvant des sentiments partout... Ce bonhomme en parlait comme du diable que chacun craint sans l'avoir jamais vu : l'honorable master Fortibus n'aima jamais que le porter et le bœuf rôti. »

Il me semblait non sans raison que sous cette forme vague et générale Lyonel esquissait le côté moral de sa propre histoire : il ne fallait pas s'en douter; un Anglais n'aime pas à parler de lui. « Comment se voir sans frémir, poursuivit-il, entouré d'un aussi prodigieux amas de filles à marier, comme nous élevées dans l'indépendance, comme nous isolées dans leur famille et habituées à considérer le célibat comme la pire des disgrâces ! Discrètes et peu confiantes elles n'ouvrent pas volontiers leur cœur à une mère. Pourvues de l'instinct d'opposition et de lutte inné à leur sexe, elles doivent triompher de la défiance des hommes et s'efforcer à plaire sous peine de rester filles; car nul n'ira choisir pour elles, et la concurrence est grande. Aussi qu'arrive-t-il ? Que nos mères, nos sœurs aînées éprises d'un tendre intérêt nous fortifient contre les séductions, endurcissent notre âme et nous servent de mentors, tandis que les jeunes filles pratiquent à peu près, mais à honnête fin, ce que chez vous les jeunes gens ont coutume de se réserver : l'art de séduire et de subjuguer les cœurs. Vous voyez combien cela est austère et moral ! »

Cette conclusion imprévue me causa un accès de gaieté. « Comment ! reprit le théologien, vous ne rendez pas justice à la supériorité de nos usages, vous qui mariez les filles sans les consulter, sans leur permettre de connaître l'homme dont leur destin doit dépendre; vous qui entourez cette union de si peu de garanties que vos mœurs, pour racheter le sacrifice du cœur aux

intérêts, rendent à la femme la liberté qu'elle a abdiquée au pied des autels ! Vous en êtes encore à la barbarie...

— Franchement, répondis-je, vous me faites l'effet d'une tribu de sauvages.

— Réfléchissez pourtant : parmi nous le mariage librement consenti, avec connaissance de cause, a l'inclination pour mobile et non l'intérêt, ce qui le rendant véritablement évangélique en fait un instrument providentiel de nivellement et d'égalité. Des unions ainsi contractées entre époux qui ont pu s'étudier librement et s'assurer de leurs goûts, de leurs caractères mutuels, de telles unions sont bien assorties, exemptes de caprices, de mécomptes : les mauvais ménages sont très-rares parmi nous ; il n'en est pas de même sur le continent.

— Non, si vous croyez aux romanciers; mais la vertu est aussi commune en France que dans votre île.

— J'y consens; toutefois observez que chez nous la liberté des filles est sans inconvénient.

— Moyennant le soin qu'on se donne de passer vingt ans à vous fricasser le cœur dans la neige.

— Où est le mal ? nous sommes d'excellents maris. De plus (il n'est aucun usage sans sa raison suffisante), nos femmes en se mariant abdiquent une liberté que les vôtres acquièrent. Donc les vôtres ont besoin de distractions tandis que les nôtres peuvent s'en passer. De quel côté est le bonheur ?

— N'entrons pas dans un ordre d'idées aussi profond. Vous m'expliquez comment on m'a confié au jardin de Kensington une charmante jeune fille.

— Quoi ! c'est pour si peu que vous m'induisez depuis une heure à ces dissertations ? Vous n'avez pas compris que miss B*** doit fortifier sa raison par l'expérience, et qu'en fréquentant beaucoup de monde elle acquiert assez de maturité pour se mettre à l'abri des erreurs de l'imagination et de la séduction des caprices ? Heureux l'homme qu'elle jugera digne de

sa préférence ! Riche ou pauvre il obtiendra sa main; mais soyez assuré qu'il ne l'aura point éblouie.

— Vous me faites comprendre pourquoi les Anglais sont timides, un peu ombrageux, circonspects, peu galants ; pourquoi ils vont les yeux baissés, indifférents à la beauté des femmes et avec l'apparence d'une froideur prononcée. Vous êtes, messieurs, les demoiselles de l'Angleterre !

— Exercés à triompher de nos inclinations ou à les prendre au sérieux, nous n'en faisons jamais un trophée; notre jeunesse, nous la passons dans l'intime société des jeunes filles, invités à la défiance et préparés à imposer silence à notre cœur.

— Mais la nature...

— Il faut la vaincre, et cela partout. La religion enseigne-t-elle autre chose? Qu'est-ce qu'une âme élevée, sinon celle qui se maîtrise? Seulement ici le fardeau de la souffrance et des combats pèse de tout son poids sur le sexe fort. Notre calme est celui des convalescents ; notre froideur, le froid des ruines incendiées. Chacun de nous traverse ses épreuves, subit ses déceptions et revenu à la santé garde ses cicatrices. Je vous citerais des hommes, et nombreux, qui ont plané sur le monde avec un coup de feu dans l'aile, dévorés par un besoin d'activité qui les a fait grands. D'autres perdant à jamais le repos et renonçant à tout se plongent dans une oisiveté inquiète, voient leur avenir fermé et trouvent enfin l'oubli dans une vie monotone. Les femmes ont le miel, pour nous est l'aiguillon ; voilà notre seule galanterie. Seulement (ajouta-t-il en exprimant de son cœur quelques gouttes d'amertume dans ce breuvage noir dont il désaltérait ma curiosité), seulement on devient froid par rancune ou par souvenir; on ferme l'oreille à la sirène... et c'est bien Sachez-le, rien au monde ne surpasse l'implacable coquetterie des jeunes Anglaises, si ce n'est la sincérité de leur affection conjugale et la solidité de leur raison

une fois qu'elles ont pris un mari. Voilà Aspley-House, allez dormir en paix. Bonne nuit! Mes frimas, ô Parisien ! cèdent à la volcanique ardeur de tes frivolités. »

Ces mots pompeux étaient une citation. Au lieu de rentrer au logis je me mis à errer dans les rues pour songer à ce que je venais d'entendre. Sans m'en apercevoir je montai jusqu'à Burlington-Arcade, et l'instinct de l'habitude m'ayant amené vers Coventry je redescendis par Hay-Market. A l'angle de Jermyn-street je faillis me heurter contre un personnage qui marchait lentement, les yeux cloués au trottoir. Il leva la tête et je reconnus mon théologien Lyonel Banks. Sa figure était sombre, son attitude accablée. Je le croyais au lit depuis longtemps. Lui, sans paraître surpris : « Si nous mangions un homard » me dit-il.

Les oyster-rooms étaient illuminés et remplis de monde. Lyonel choisit une langouste, désigna un box, s'assit tout d'une pièce et demanda de l'eau-de-vie. L'entretien manqua d'intérêt, le sujet de la soirée ne fut pas repris; la grosse gaieté des gens qui soupaient autour de nous en mauvaise compagnie ne parvint pas à distraire ce garçon jovial. Il me vint comme un remords d'avoir peut-être troublé sa sérénité. Comme nous sortions, une luronne vêtue avec fracas et coiffée d'un chapeau à plumes nous demanda la permission d'achever le homard et la faveur d'un verre de brandy. Lyonel se détournant, lui fit servir une demi-pinte d'eau-de-vie, et nous sortîmes. Au moment de nous séparer il me dit : « Adieu, cher; je ne vous reverrai plus à Londres : demain je pars pour Calcutta.

— Vous ne m'en avez rien dit l'autre jour ni ce soir?

— Excusez-moi; tout à l'heure je me suis ressouvenu de quelque chose.

— Qu'est-ce donc, grand Dieu! et quel grave motif?...

— J'ai oublié, voyez l'étourderie! de compter les embouchures du Gange...»

On conçoit que des gens impressionnables à ce point se tiennent fermés. Je le quittai le cœur gros; il s'en aperçut, sourit, me serra la main et s'éloigna dans son courage et dans sa dignité.

Le lendemain, le soleil resta voilé; le temps était morne, les nuages floconnaient irisés de minces bandes d'azur. Las du bruit de la ville, la curiosité émoussée par les impressions de la veille, j'éprouvais le besoin de respirer un air plus pur : la campagne entrevue sous les ombrages des parcs m'inspirait le désir de courir les champs, de reposer ma vue parmi des touffes de verdure, silence des yeux. Je rejoignis donc l'excursion française qui consacrait cette journée au voyage de Hampton-Court. A neuf heures et demie nous montâmes en omnibus à Piccadilly que nous parcourûmes dans toute sa longueur, et je me vis avec plaisir hors des barrières de Londres. Cependant des villages multipliés continuent la ville destinée à les absorber dans son enceinte; les cottages se succèdent au fond de leurs petits jardins. Parfois on entrevoit la Tamise que ses rives étreignent de plus en plus et, au bout d'une heure et demie on entre dans la grande rue montueuse de Richmond. La résidence des anciens rois d'Angleterre y avait semé un village; le voisinage du parc en a fait une petite ville.

A mesure que nous gravissions le coteau par une large route, l'horizon gagnait en étendue. Parvenus en face de *the Star and Garter*, magnifique hôtel à la grille du parc, où résida le roi Louis-Philippe, nous entrevîmes un beau point de vue et nous le contemplâmes dans sa splendeur au bord d'une terrasse ombragée de très-gros arbres. Ce paysage célèbre rappelle la terrasse de Saint-Germain : un vaste horizon de coteaux bas et plantureux; dans la vallée, la Tamise qui serpente reflétant le ciel et disparaît çà et là sous des massifs de tilleuls, d'ormes et de chênes; de riches prairies sont peuplées de nombreux troupeaux. Sur la droite Rich-

mond se déroule en amphithéâtre, jusqu'à la rivière animée de constructions capricieuses et de coquettes embarcations. Ce petit Éden respire le calme champêtre, et la vie de la cité s'étend jusque-là. On se coucha sur l'herbe, moins longtemps que je ne l'aurais souhaité, et on remonta dans les omnibus qui furent dirigés sur Hampton-Court. En route on passa devant la maison de Pope, hérissée de solives peintes à neuf en couleur de chêne; et plus loin devant un petit cottage un peu lourd, mais d'un style ancien et sévère, qui dit-on fut habité par Cromwell.

Rien de plus magique que le premier aspect de Hampton-Court à l'extrémité d'une grande avenue de marronniers, de tilleuls et d'ormes, bruns de santé et tout ronds d'embonpoint. Sous les contre-allées ténébreuses, tant le feuillage est épais, des daims, des cerfs, des chevreuils en liberté se groupent autour des énormes troncs et viennent jusqu'au bord de la route regarder passer, d'un œil étonné et doux, les voitures qui circulent. Ces animaux qui n'ont jamais eu peur ne sont pas sauvages : on sait qu'Alfred le Grand a détruit les loups jusqu'au dernier. Quant aux hommes, la liberté leur a si profondément inculqué sa religion que le bénéfice du respect d'autrui s'étend jusqu'aux bêtes. L'Anglais qui ne veut pas sembler subordonné aux événements ne court jamais : se hâter c'est se soumettre; faire du bruit c'est attirer une gênante attention. On observe le silence, on chemine à pas comptés : où les animaux s'instruiraient-ils à craindre? Rien n'égale donc leur sécurité, ils participent même du caractère taciturne des hommes. Ceux-ci s'abstiennent de crier, de parler : imitant leur silence les chiens de Londres n'aboient pas; les oiseaux mêmes se groupent sur les arbres en clubs silencieux, et si parfois un d'eux risque un petit cri, il s'arrête étonné du son de sa voix. Les moineaux vont à leurs affaires sans babiller; ils piétinent entre les voitures et les trottoirs réservés à

d'autres piétons. Rien ne ressemble à une plaisanterie comme cette vérité ; chacun autour de moi fit la même observation. En la trouvant aussi fondée qu'elle est bizarre, j'ai cherché la cause du fait dans la nature triste, sombre, humide, épaisse et brumeuse d'un climat qui agit à la fois sur les hommes et sur les animaux.

L'Angleterre produit trois objets qui se rencontrent partout, mais qui dans cette île sont remarquables par leur beauté : les femmes, les arbres, les chevaux. Au surplus tout lieu qui nourrit une race supérieure de chevaux est peuplé de jolies femmes. Pourquoi? je l'ignore; mais cette étrange corrélation n'en est pas moins réelle. La Georgie élève les meilleurs chevaux de l'Orient; les plaines de la Camargue voisines d'Arles aux belles filles conservent à l'état sauvage le sang des destriers moresques; l'Andalouse grandit auprès des plus fins coursiers de la Péninsule; on admire au Mecklembourg le plus beau sang de l'Allemagne et, quand une phalange d'amazones mesure au galop les avenues des parcs de Londres, l'œil ébloui ne peut se fixer sans distraction ni sur l'écuyère ni sur sa monture. — Qu'une jeune fille arrête son cheval sous un grand arbre et vous contemplerez, groupées en un seul tableau, les trois merveilles de l'Angleterre.

Les marronniers, les tilleuls, les sycomores, les hêtres et surtout les ormes de l'avenue de Hampton-Court font songer aux contes de fées; on s'attend avec raison à trouver là un château enchanté. On y est heureusement préparé par ces arbres d'une vigueur antédiluvienne et d'un feuillage si dru, si serré, si foncé que les ténèbres tombent des rameaux sur l'herbe pâlie. L'orme surtout est surprenant; il foisonne si généreusement qu'il apparaît rond comme une boule et qu'on ne le reconnaît pas tout d'abord. A la suite de cette avenue que bordent sur quatre rangs ces géants des forêts on rencontre des parterres éblouissants, des murs du haut en bas desquels se précipitent sur un lit

de verdure des cascades de fleurs. Vous pénétrez ainsi qu'au royaume des féeries dans ce château dont l'histoire débute comme un conte du temps de *Peau d'Ane*.

Il était une fois un roi dont les volontés étaient absolues, le cœur de bronze et la cruauté implacable. L'offenser ou lui déplaire étaient des crimes punis de mort. Il épousa plusieurs femmes, et quand elles cessaient de le chårmer il les livrait au bourreau. Un homme était parvenu à apprivoiser ce tigre, à se créer un pouvoir rival du sien, à régner sous le nom de ce despote ombrageux. Le prince se nommait Henri, le ministre fut le cardinal Wolsey, né dans une condition infime. L'unique ami de ce roi sanglant était fils d'un boucher.

Au faîte de la puissance, comblé d'honneurs et de richesses, objet d'adulations et d'effroi, ce satrape voulut se procurer une demeure digne, non d'un monarque, mais d'un Dieu. Si l'on en croit les poëtes il y réussit; car en un temps où le culte était proscrit par les arrêts de Henri VIII, ils chantaient encore à Londres la divinité de Wolsey. Pour réaliser ses projets le cardinal ministre convoqua les plus fameux médecins de France, d'Angleterre et de l'université de Padoue, auxquels il ordonna de s'enquérir, dans un espace de vingt milles autour de Londres, du climat le plus sain, de la terre la plus fertile, de celle où la brise était plus clémente et les hivers moins rigoureux. Voilà donc les docteurs en campagne et tenant conseil sur cette grave question. Après qu'ils eurent bien conféré, leurs suffrages se portèrent sur le fief de Hampton, légué en 1221 par lady Grey à la Commanderie des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. A cette époque la terre rendait un revenu de 40 livres.

Wolsey acheta ou plutôt, selon l'usage du pays amodia le domaine de Hampton, pour quatre-vingt dix-neuf ans avec faculté à ses héritiers de renouveler le bail. Telle est encore la manière ordinaire d'acquérir dans

ce pays de main morte, où le retrait lignager s'exerce à perpétuité. Le sol de Londres même par une convention implicite et fictive appartient dit-on en nue propriété à une trentaine de familles. C'est sous le bénéfice de cette législation conservatrice de l'aristocratie qu'on a vu des maisons, tour à tour florissantes et ruinées, rentrer au bout d'un siècle dans le domaine de leurs ancêtres; car le contrat se rompt de deux manières, ou par l'expiration du terme, ou par l'insolvabilité des locataires. Une telle coutume a dû singulièrement faciliter l'essor du commerce en concentrant sur les grandes entreprises le placement et la circulation des capitaux. De là proviennent aussi le dédale inextricable des procédures, l'insolubilité des causes civiles et la sempiternelle durée des débats dans ce pays classique de la basoche.

Cependant le château de Wolsey s'élève : à défaut de l'unité et de la science architecturale qui permettent de résumer dans un seul édifice l'ensemble d'une habitation, l'architecte multiplie les bâtisses, fait courir les corps de logis et jaillir les tourelles; il brode les créneaux sur les donjons, il intercepte des cours, il prodigue l'ornement et la sculpture et compose un grand amas de jolies constructions. Plan capricieux où le charme de la diversité remplace la majesté symétrique des monuments modernes, inspirés d'un principe plus noble : la dignité du vide. Vu du dehors Hampton présente de tous côtés des profils imprévus. Au seizième siècle ce château n'avait que deux grandes cours d'un aspect féodal et charmant : depuis lors l'inévitable Christophe Wren, sorte de maître Fontaine plus consciencieux, y a ajouté par ordre de Guillaume III quatre froides bâtisses, avec une colonnade ionique dont on se passerait sans peine.

Quand il eut bien caressé sa fantaisie, quand il eut épuisé le marbre et le talent des artistes, quand il eut enfoui dans les fleurs son palais de fées, quand il eut

surveillé avec une tendre sollicitude l'accomplissement de tant de rêves aimés, le cardinal Wolsey, ce parvenu qui élevait jusqu'au génie le sentiment du bien-être et des voluptés délicates, Wolsey cet homme sans regrets jusque-là, et désormais sans désirs, se vit tout à coup, au faîte de la puissance, condamné à un regret perpétuel. On célébrait partout les splendeurs de Hampton. Auprès de cette merveille le Louvre n'était qu'un donjon; Saint-James, œuvre de Henri VIII, qu'une caserne; Windsor même qu'un vieux créneau. Des Flandres, de l'Allemagne, de la Hollande, on venait admirer Hampton; la fanfare devint si éclatante que le roi en eut l'oreille blessée. En complimentant son ministre il devint rouge, dit-on; dardant sur lui cet œil de faïence à fleur de tête, inexpressif et clair, dont Holbein nous a transmis le froid rayonnement, Henri dit à son ministre : « Vous avez conçu un vaillant dessein en élevant pour vous un palais dont la splendeur efface toutes nos résidences royales... » Effrayé du compliment, habile à lire dans l'âme de son protecteur, le favori répliqua : « Mon but était de construire une demeure digne du plus grand roi de l'univers. Puisque Votre Grâce daigne trouver que j'ai réussi, il m'est permis de réaliser toute ma pensée en lui offrant un palais qui lui était destiné. »

Ce petit cadeau entretint l'amitié cinq années encore entre le monarque et le favori qui, disgracié par l'influence d'Anne de Boleyn à la fortune de laquelle il avait honteusement contribué, vit ses biens confisqués et plus heureux que son ennemie expira misérablement sur le chemin de l'échafaud. — Un siècle et demi plus tard le surintendant Fouquet seigneur de Vaux s'est mal trouvé d'avoir négligé de lire avec attention l'histoire du cardinal Wolsey.

Les successeurs de Henri VIII prirent plaisir à embellir Hampton-Court qui en dépit de quelques ornements de mauvais goût et de certaines décorations

d'un style corrompu conserve un bel aspect. On y reconnaît le genre dit gothique tel qu'il se perpétuait en Angleterre au XVIe siècle, modifié sans être anéanti par la lointaine action de la Renaissance. Le mobilier de ce palais n'est pas sans intérêt; la chambre à coucher de la reine Anne est ornée d'un lit curieux dont les courtines sont en vieilles étoffes brodées de Spitalfields; la salle à manger est tendue de tapisseries d'Arras vraiment remarquables. On a conservé aussi le cabinet de travail de Wolsey, dont le plafond est orné de roses et de lis; mais on a restauré la fenêtre. Les Anglais restaurent tout, hormis les indigents.

C'est à Hampton-Court dans une galerie longue et un peu obscure que se trouvaient avant 1864 sept des onze cartons de Raphaël qui ont servi de modèles aux tapisseries exécutées à Arras par ordre de Léon X, pour la chapelle Sixtine où ils ne furent jamais placés. Ces peintures à la détrempe plus grandes que nature, représentent des sujets tirés de l'Évangile et des Actes des apôtres : compositions larges, d'une exécution de virtuose et d'une couleur vraie. Préférables à beaucoup de peintures à l'huile d'un grand maître si célèbre et si mal connu chez nous, ces cartons ont la franchise de la fresque. La *Pêche miraculeuse*, le *Christ portant saint Pierre*, la *Prédication de saint Paul* sont les plus admirés de ces chefs-d'œuvre, achetés par Cromwell à la vente de Charles Ier pour qui les avait acquis Rubens.

Là se trouve aussi une intéressante et unique collection de portraits d'Holbein, représentant les principaux personnages de la cour de Henri VIII. Enfin la galerie de Hampton-Court ne contient pas moins de mille quatre-vingt-cinq tableaux de toutes les écoles, parmi lesquels des compositions historiques d'Holbein objets assez rares, bien plus gothiques comme arrangement que ne le sont ses portraits comme exécution. On mentionnera aussi deux toiles célèbres : le *Rabbin* de Rembrandt et

Saint Ignace de Loyola par Titien, deux admirables portraits. La galerie des personnages de la cour de Charles II par Leslie est intéressante. Il y aurait beaucoup à citer si on avait le temps de prendre des notes. Mais comme les Anglais n'aiment guère les beaux-arts et qu'ils visitent les galeries par scrupule de conscience, non pour leur intime satisfaction, les gardiens ont pris l'habitude de presser les visiteurs. Il semble que l'étranger les paye pour se faire chasser plus vite. Leur zèle m'a souvent trouvé rétif et opposant à leurs indiscrètes injonctions le flegme britannique et la force d'inertie. Par bonheur ils respectent la liberté individuelle et ne vous prennent pas au collet. Le mieux est d'abuser de leur déférence.

N'oublions pas la grande salle gothique (*the Great-hall*) élevée dit-on d'après les indications de Wolsey, et terminée par Henri VIII qui y fit ciseler partout son initiale accouplée à celle d'Anne de Boleyn; chiffres enlacés par une passion éphémère, séparés d'un coup de hache. Cette pièce, de cent six pieds de long sur quarante de large et soixante de hauteur, est véritablement magnifique; son plafond ogival en chêne sculpté, formant deux longues files de clefs pendantes, rivalise avec celui de Westminster-Hall. Les murs sont décorés de huit tapisseries représentant des scènes de la *Vie d'Abraham.*

Hampton-Court est un sanctuaire de souvenirs; c'est là que naquit Édouard VI et que mourut Jeanne Seymour, pleurée de l'ogre royal qui probablement lui eût fait couper la tête si elle eût vécu davantage; car il ne pardonnait rien à ce qu'il avait beaucoup aimé. Le successeur de Henri VIII vint tenir dans la grand-salle de Wolsey le chapitre général de la Jarretière. C'est dans cette charmante retraite que le sombre Philippe II, l'inquisiteur des Espagnes, ayant épousé Marie la Sanglante, vint passer auprès d'elle le cycle de la lune de miel. Ils n'eurent pour le bonheur des

Anglais, aucune postérité. Élisabeth aimait Hampton-Court; elle y donna de belles fêtes. Les chênes éternels de ces parcs ont vu passer le beau Leicester; mais ces vieux témoins sont discrets. C'est dans la grand-salle, sous ce Jacques I[er] qualifié de *maître Jacques* par notre Henri IV, que se tinrent les célèbres conférences des catholiques et des presbytériens.

Charles I[er] y fit quatre séjours dans des conditions fatales : la mort y guettait ce malheureux prince. En 1625 il y trouva un refuge ainsi que la reine Henriette sa femme contre une peste qui ravageait Londres. Seize ans après ils y cherchaient un asile contre le peuple révolté. Conduit comme prisonnier à Hampton-Court en 1647, Charles I[er] y fut abreuvé d'outrages et parvint à s'évader, mais repris bientôt il fut gardé plus étroitement; enfin lorsqu'on l'amena de Windsor à Londres pour être jugé, il passa une dernière nuit à Hampton-Court. Durant son procès il habita Saint-James, tandis que Cromwell résidait dans les appartements des Stuarts, à White-Hall palais confisqué jadis sur Wolsey qui l'avait érigé : lieu sinistre, triple monument de l'instabilité des grandeurs! Quant à Hampton, vendu sous la république à John Phelps, il fut en 1636 racheté par Cromwell qui y maria sa fille Élisabeth et y vit mourir son enfant de prédilection, Mrs. Claypole.

En dépit de ces souvenirs Guillaume III fit de ce palais sa résidence favorite; il en ordonna le parc et les jardins. Georges II et Caroline ont les derniers habité Hampton-Court : les rois suivants n'ont fait qu'y passer. La plus singulière illustration de ce château remonte au temps de Georges I[er]. Dans la grand-salle, qui garde encore les armoiries de Henri VIII et de Wolsey, on avait sous Élisabeth joué plusieurs tragédies de Shakespeare. Le roi Georges s'en souvint en 1718, y manda ses comédiens et les représentations

s'ouvrirent par la tragédie de *Henri VIII*, ou *la Chute de Wolsey*.

Évoquées par Shakespeare, ces ombres illustres reparurent dans ce lieu qu'elles avaient habité. C'était toujours le même théâtre et c'était le même drame; seulement la vérité avait jeté ses rayons sur tous les rôles : où les flatteurs avaient adulé le défunt cardinal, elle secouait ses dédains sur la mémoire «de ce prêtre-roi, aveugle comme il sied au fils aîné de la fortune. » Ce n'était plus Hans Holbein, le peintre des grandeurs épanouies, qui crayonnait les traits de cet orgueilleux dont les lettres adressées aux princes étrangers débutaient par « *Ego et rex meus;* » c'était la postérité qui traçait par la bouche du génie en caractères ineffaçables le portrait d'un ministre hypocrite avide et sensuel. Et spectacle étrange ! c'est dans ce lieu, débris de sa gloire et monument de sa chute, que l'on entendait Wolsey s'écrier une seconde fois, comme un écho de lui-même en retard de deux siècles : « Entre le sourire tant désiré d'un monarque et l'instant de notre ruine il n'y a qu'un éclair; la foudre qui le suit nous abat comme Lucifer, sans espoir et pour jamais... »

La vérité a tant de force, Shakespeare est si grand que cette pièce fut jouée sous la despotique fille de Henri VIII, sous Élisabeth même, en sa présence, devant les anciens acteurs de ces drames récents.... Depuis longtemps le poëte, ce grand et audacieux juge des courtisans et des rois, dormait avec ses personnages sous les dalles de Westminster, lorsque la France dont il était ignoré s'émerveillait du courage de Racine à cacher sous la pourpre romaine et à versifier les amours de Louis XIV, dans la froide pastorale de *Bérénice*.

Quittez la cour de l'Horloge à Hampton-Court, théâtre digne de ces évocations, et pénétrez dans les jardins; tout s'évanouit. La nature est jeune et coquette, les fleurs nouvelles vous encensent; on se croit dans un

Éden fait pour l'oubli des douleurs et les grâces de la vie champêtre. Les murs sont revêtus de rosiers, de passiflores, de bignones et de jasmins. D'immenses glycines en espaliers s'ouvrent sur les pignons telles que des papillons géants déployant des ailes de quarante pieds d'envergure. Sous les vitraux d'une grande serre on se promène à l'ombre d'une treille qui sortie d'une souche unique dont le diamètre est énorme masque les châssis et forme un dôme en feuillage de cent dix pieds de longueur. Cette vigne exilée dans le Nord et plantée il y a cent dix ans était en fleur quand nous la visitâmes et répandait dans une tiède atmosphère son odeur enivrante. Elle fournit chaque année à la table royale environ trois mille grappes d'un raisin noir dont la qualité, j'ai été à même d'en juger depuis, est exquise. Ailleurs ce sont des orangers, des massifs de rhododendrons, des parterres éclatants, un labyrinthe inextricable et curieux, des pièces d'eau reflétant les arbres séculaires. De tous côtés la terre disparaît sous le tissu velouté des gazons fins et menus dont elle est tapissée jusqu'aux bornes de l'horizon.

Cependant ces merveilles laissent une impression triste : le silence y règne, les Anglais parcourent comme des ombres ces jardins fleuris auxquels le ciel sombre ne rend pas leurs sourires. Un vent toujours frais glace le cœur, affadit les senteurs des plantes et fait gémir les rameaux dont il refroidit la verdure. Dans ces lieux confidents d'aventures ignorées nos compatriotes regrettent Fontainebleau, Saint-Cloud, Versailles et parlent de la patrie absente. En jetant un dernier regard sur les créneaux et sur les profils irréguliers de Hampton-Court, on se dit que les rois de ce pays ont possédé de grandes richesses; mais l'exubérance de leurs caprices dénote de laborieux efforts pour se désennuyer : on sent que pour eux la singularité tenait la place du beau; on quitte leur palais plus frappé de la puissance matérielle que de la véritable grandeur.

IX

La *saison* à Londres. — Esquisse de la vie champêtre. — Annonces ambulantes. — *Covent-Garden.* — La loge royale. — *Lyceum-Theatre.* — Légitimes pantomimes de Noël. — Étrennes offertes par *the Royal-Surrey-theatre.* — Superbe discours de Shepherd et Creswick. — Le prince des Perles. — Popularité de Richard III. — Salmigondis politique.

Qu'il est difficile d'être consciencieux dans ses récits sans devenir prolixe! Retracer ce qu'on a vu, traduire les impressions qu'on a ressenties en se défiant à la fois du caprice qui altère la vérité, et de l'abus du détail qui la rend monotone, c'est assumer une tâche plus complexe encore à l'égard de ce pays qu'elle ne le serait par rapport à tout autre. Car la société anglaise entrevue en bloc ne présente qu'un ensemble uniforme; le mouvement s'exerce avec régularité et l'intérêt s'éparpille à travers cette énorme cité de Londres dont l'aspect suivant le point de vue où l'on se place laisse des impressions opposées. De là l'extrême diversité qui préside aux observations des voyageurs : je l'ai constatée en voyant les compagnons que le hasard m'avait donnés à mon premier voyage porter sur toutes choses des jugements contradictoires. Ainsi la difficulté est d'être vrai sans demeurer froid, sans devenir monotone. N'espérez pas recueillir ici de ces aventures dont on égaye les relations! Les Anglais ne racontent guère et ne sont exposés aux *aventures* que hors de chez eux Quant aux touristes, s'ils y voulaient prétendre il leur conviendrait de tout imaginer : l'existence régulière, active et isolée du pays ne s'y prête pas. N'y cherchez pas non plus ces traits d'*humour*, de fantaisie, arabesques du récit dont la nature est prodigue ailleurs : l'Anglais chez lui est tout à la raison.

La vie anglaise n'est qu'entreposée à Londres: tandis qu'en France tout rayonne de Paris, en Angleterre tout vient se décolorer dans la capitale où chacun ne fait que passer. C'est un lieu de campement. Le marchand n'y vit pas, il y travaille et s'en va; le trafiquant maritime y visite ses comptoirs, il arrive ou se prépare à partir; le soldat y tient garnison, le spéculateur y vient s'enrichir, l'étranger y chercher une fortune qu'il emportera, l'ouvrier n'y séjourne qu'à bail incertain, l'homme du monde n'y réside que durant une courte saison, le monde politique ne s'y rassemble qu'à certaine époque de l'année. Une fois la *saison* finie avec la clôture du Parlement, Londres expire: les beaux quartiers sommeillent, les volets sont clos, la nuit se fait dans les hôtels déserts. Aussi Londres plein de sujets d'étude et de matériaux éparpillés ne saurait-il fournir l'ensemble d'un tableau, ni se résumer dans un de ces frontispices où tout se coordonne, s'harmonise et converge à l'unité du plan.

Le mouvement est artificiel; on se sent comme chez soi parce qu'on s'y trouve dans la condition commune, qui est de séjourner en passant. En France nous habitons les villes et nous allons à la campagne. En Angleterre on agit au rebours : c'est aux champs qu'on réside, qu'on a son principal établissement, qu'on porte son luxe et qu'on se fait honneur de sa fortune. « Vos habitudes sont étranges! disais-je au comte El***, membre de la Chambre des communes. Dès que brillent les beaux jours du printemps, que les bois sont verts et les prés en fleurs, vous accourez vous enfoncer dans cette grande ville. Puis quand les vents d'automne ont abattu le feuillage, lorsque la pluie et la neige couvrent les chemins, lorsque les brouillards abrégent encore les froides et courtes journées, vous vous ensevelissez au fond des solitudes.

— Êtes-vous libre aujourd'hui? répondit-il en souriant. Eh bien! vous m'appartenez. »

Une demi-heure après nous galopions sur une des route de l'ouest, et après trois heures de course nous mettions pied à terre à l'entrée d'une maison gothique flanquée de clochetons, de tourelles et à demi cachée par des massifs de pins, de tilleuls et de peupliers d'Italie. Le parc continuait les jardins ; des champs, des bois, des vallons, des coteaux prolongeaient le parc à perte de vue; des haies de troëne et de houx taillées à pic marquaient seules quelques divisions. Le rez-de-chaussée du manoir, réservé aux réceptions, était décoré avec une splendeur noble et simple : salons, billards, boudoirs, fumoirs, etc... La salle à manger très-vaste communiquait par un escalier aboutissant à l'office, avec des cuisines souterraines. Une galerie décorée de cent tableaux de maîtres se terminait à un boudoir plein de chinoiseries, ouvert par une porte vitrée sur une serre garnie de plantes exotiques.

Au premier étage sont deux appartements complets séparés par la bibliothèque, qui contient une collection de livres spéciaux : jurisprudence, économie, voyages, et les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Partout l'agrément rehausse le confortable. Derrière le château s'élèvent trois corps de logis entièrement occupés par des appartements commodes et bien distribués. Dirai-je le luxe des remises, des écuries, des petits logements de garçon, des basses-cours, des chenils où sont enfermées des meutes superbes, de la salle d'armes meublée de manière à équiper une légion de chasseurs? Quant aux bâtiments communs, leurs dimensions font deviner un domestique aussi nombreux que la suite d'un roi. Mais ce qui chez nous paraîtra surprenant, c'est un immense calorifère à la houille qui résumant les idées à la fois économiques et grandioses du pays se complique d'une usine à gaz à l'usage de la maison, et d'une fabrique de coke. Après que l'incomplète combustion du charbon de Newcastle a desservi les appartements, les serres, les écuries, les bâti-

ments communs, et fourni l'éclairage du manoir ainsi que de ses dépendances, le coke retiré du fourneau est vendu aux petits propriétaires du voisinage. Le châtelain s'indemnise donc par ce trafic des splendides illuminations de son gaz, et de son chauffage royalement confortable. Vous rencontrez aujourd'hui ces dispositions ingénieuses dans nombre de châteaux, et notamment chez le lord Clarendon. Ajoutons que dans ces phalanstères aristocratiques on entretient d'ordinaire un chapelain et une chapelle, un médecin et une pharmacie. C'est un petit monde.

« La vie rustique, dis-je au comte El***, entendue de la sorte, serait au goût de bien des gens. Si l'état des fortunes du continent nous permettait de réaliser les *Mille et une Nuits* dans la campagne, nous aurions peu d'entrain pour le séjour des villes.

— Aussi ne va-t-on à Londres que par devoir à l'époque des travaux parlementaires. La société choisit ce moment pour s'y rendre ; sacrifice nécessaire à la prospérité du commerce de luxe. On affecte à ce séjour la saison de l'été, la seule où l'on puisse sortir, rendre des visites, courir les parcs, les théâtres, les jardins curieux, enfin se montrer et vivre en plein air. Durant la saison mauvaise, la résidence de Londres serait affreuse ; il faudrait s'y claquemurer dans sa maison et l'absence de société nous ferait périr d'ennui. Car nous ne classons point parmi les relations d'agrément ces *raouts* officiels ou obligés, cohues où l'usage nous entasse durant la saison. Cependant nous ne sommes point insensibles aux charmes de l'été et de la saison des roses : forcés de venir à Londres durant les beaux jours nous y avons établi ces jolis parcs, ces jardins curieux, ces serres tropicales, ces pièces d'eau qui nous apportent les plaisirs champêtres jusqu'au cœur de la ville. C'est là qu'on se retrouve et qu'on possède une faible image de la vie de château.

— Voilà les merveilles de vos parcs expliquées.

Vous parliez de l'ennui d'être à Londres en hiver : cependant les soirées, les bals, les réunions qui de temps en temps...

— Nous préférons des réunions continuelles et la vie en commun à ces fatigantes assemblées qu'il faut aller chercher loin, qui durent peu, sont monotones et sans intimité. A la campagne chacun amène avec soi sa société : quarante, soixante, cent personnes et l'on vit tous ensemble.

— Si *chacun* fait de la sorte, je voudrais savoir où *chacun* prend ceux qu'il amène.

— C'est miracle à quel point vos objections me donnent la replique !

— N'en soyez pas surpris ; je le fais exprès.

— L'Anglais est un peu sauvage, il aime à s'isoler ; enfin il passe pour médiocrement sociable...

— Je le sais.

— Vous savez... vous savez par cœur un préjugé. Eh bien, écoutez : cette maison qui vous paraît agréabl est loin d'être une des belles résidences de ce comté. Nos villas commodes, bien distribuées, réunissant tous les genres d'agrément sont dignes je l'avoue de fixer un propriétaire. Néanmoins tel est notre goût pour la société, que nous achetons cet avantage au prix d'un exil de sept mois sur huit. Chacun de nous n'habite guère son domaine des champs que quatre semaines par année.

— Votre humeur nomade dépasse donc ce qu'on en dit par le monde ?

— Ici comme partout chacun a ses amis intimes, sept à huit familles, d'ordinaire assez nombreuses. A l'ouverture des chasses huit familles viendront, je le suppose, s'établir chez moi. Le matin les dames travailleront ensemble, liront et feront de la musique tandis que les hommes vont courre le cerf ou le daim. Si le temps est beau les jeunes personnes suivront la chasse à cheval. Le soir c'est la comédie, c'est la danse

qui abrégent les longues veillées. Du reste, liberté complète. Les grands parents s'ils veulent se font servir chez eux, ont leur cuisine à part et vivent retirés. Au bout d'un mois nous partons en caravane pour la terre d'un d'entre nous où la même vie se continue; puis on se rend à un autre domaine, et mes huit familles tour à tour visiteuses et visitées ont parfois, à l'approche du printemps, joyeusement accompli le tour de l'Angleterre. Voilà comment nous sommes peu sociables.

— Dieu! que vous avez soif de vous désennuyer! En somme, vos longs hivers doivent passer vite.

— D'autant mieux qu'on n'en soupçonne pas les rigueurs. Le confort est bien entendu, l'indépendance pour tous; les jeunes gens passent là des jours dont ils gardent un éternel souvenir. C'est là que naissent les affections profondes et que s'ébauchent la plupart des mariages : quand deux enfants épris d'une mutuelle sympathie se sont appréciés et ne se sont pas quittés durant six à huit mois, ils ne risquent guère si leurs sentiments persistent de se fourvoyer dans leur choix ni d'allier des caractères incompatibles.

— Vous avez réalisé le roman de la famille, vous m'expliquez comment vos habitudes parviennent à corriger la rigidité des mœurs. Vous m'apprenez aussi comment se méprennent nos moralistes sur ce côté de votre caractère : au lieu de chercher la sociabilité anglaise à travers les rues, il faut savoir qu'elle niche à l'ombre des forêts.

— Dans nos modestes cottages vous retrouveriez des usages semblables pratiqués sous de moindres proportions. Aussi les charmes d'une existence ainsi organisée rendent-ils froid et ennuyeux pour nous le séjour des villes où nous trouvons des distractions sans plaisir, et dont les réunions nous laissent indifférents et désœuvrés. Ce n'est pas là qu'on cherche à se grouper, et comme vous ne nous voyez pas ailleurs vous nous ju-

gez maussades et peu sociables. A l'inverse de vous, c'est en ville que noùs nous séquestrons; c'est la campagne qui nous rassemble. Pour mener la vie anglaise largement comprise, l'espace nous manquerait à Londres où nos hôtels ne sont que des pied-à-terre, à peu d'exceptions près. »

L'heure du dîner sonna. La famille de mon hôte se trouvait à El*** : on me pria d'offrir le bras à sa mère et suivant la coutume on me plaça, non près d'elle ou à côté de la maîtresse de la maion, mais à la gauche de sa fille qui durant le repas prit la part la plus active à la conversation. Il me parut que dans ce pays des brouillards chacun aspire à l'hiver; juste punition de l'été, qui se montre si renchéri qu'on a appris à s'en passer.

Pendant qu'on se préparait au départ, je jetai les yeux sur un album où je trouvai les portraits des plus jolies femmes du grand monde. Chaque gravure porte le nom du modèle; de courtes notices accompagnent cette galerie qui se vend chez les libraires. Mon hôte tournant quelques feuillets me montra la jeune lady El*** sa fille, qui de même que plusieurs des beautés exhibées ainsi n'est pas encore mariée. Voilà de ces traits de mœurs qui risquent de nous induire à des jugements téméraires, ou du moins exagérés. On se méprendrait en ne regardant pas d'assez haut : le portrait de ces dames est publié comme l'est celui de la reine, tant la noblesse est élevée au-dessus du commun peuple, tant l'aristocratie participe de la souveraineté. Sous Louis XIV ne vendait-on pas à la rue Saint-Jacques l'image des beautés de la cour?

Telle est donc pendant quelques mois la vie des gens très-riches, de ceux-là seulement.... et pourvu qu'ils soient en bonne santé. La thèse de mon hôte donne-t-elle un démenti à mes idées sur ses compatriotes? Non certes. Je ne prétends pas au surplus supprimer la contradiction du tableau naïf d'une société quelconque.

A sept heures et demie, de retour à Londres nous descendions à Belgrave-Square, la plus vaste et la plus splendide de ces grandes places à jardins. Chaque maison est un palais; un des moins magnifiques est celui qu'habita le comte de Chambord il y a vingt-cinq ans: ce logis porte le n° 35, renseignement utile aux fidèles qui recherchent avec ferveur ces sortes de souvenirs.

Il faisait jour encore, et comme c'était l'heure de la promenade on rencontrait le long de Piccadilly, chemin de Saint-James et de Hyde-Park, des gens transformés en affiches ambulantes : l'un coiffé d'une botte écarlate et le corps contus de semelles partout empreintes servait d'annonce à un bottier; cet autre est l'étendard d'un magasin de chapellerie; le dos d'un vieux bonhomme sert d'atlas à la réclame d'un magasin de modes. Quand l'*article* exige pour être prôné de longs commentaires, un citoyen est métamorphosé en construction; on lui bâtit quatre murs, on le coiffe d'un petit toit, puis on affiche sur toutes les façades de cette guérite, de cette tour, de ce pilier où il ne manque que des roulettes. Ce prisonnier, tortue de la spéculation, chemine lentement dans son écaille fort empêché de ses mouvements. Son masque hébété fixé entre trois planches ressemble à un modillon en bois peint. De ces annonces, une des plus monumentales est celle du *Railway*, journal des chemins de fer. C'est une locomotive en bois de grandeur naturelle, juchée sur un train de charrette et tirée par des chevaux. Quelques tailleurs font traîner leur réclame par des chevaux de la plus grande beauté que conduisent des jockeis fort élégants. Ces moyens de publicité sont justifiés par l'énorme étendue de la ville; la réclame envahit jusqu'aux dalles ou à l'asphalte des trottoirs. Elle compte alors sur la fréquence des pluies et sur l'habitude où sont les gens de cheminer les yeux baissés. Par un beau temps la poussière rend le pavé terne et rien ne res-

sort; mais dès qu'un grain lave et vernit la chaussée, soudain les caractères se dessinent, les lettres fleurissent sous vos pas et on foule un exemplaire monstre des petites-affiches. Ainsi le dallage des rues est plus productif qu'un champ de blé.

En rentrant je trouvai un billet de spectacle pour *Covent-Garden*, l'un des deux théâtres italiens, et quoiqu'il fût déjà tard je me hâtai de m'habiller, et fis bien. La Reine assistait à la représentation du *Prophète* et, dans une loge en face se trouvait avec sa suite l'ambassadeur du Népaul. Autant le théâtre de la Reine est froid et sévère, autant l'ancienne salle de Covent-Garden (qui a éte incendiée) était pimpante et jolie : elle était distribuée à la française avec un luxe des plus heureux. Dirigé par Costa l'orchestre m'a paru bon. Quant aux acteurs, nous les avons connus à Paris. L'ambassade du Népaul, autre spectacle, présentait une sorte de bouquet de couleurs sombres et riches, rehaussé de broderies d'or et de fleurs en pierreries. Ces nuances s'assortissent à des visages basanés où brillent comme diamants noirs des yeux longs et fendus comme ceux des sphinx de l'Égypte taillés avant les Ptolémées. L'étiquette de la cour exige que les femmes soient coiffées d'un ou deux marabouts, posés le plus souvent à la renverse et retombant sur le cou comme les oreilles d'un épagneul effrayé. C'est ainsi que s'était attifée avec un respect désintéressé de l'étiquette la reine Victoria, que j'avais vue à Paris avec le prince-époux qui n'est plus, au bras de Napoléon III disparu, et dans les salons de l'Hôtel-de-Ville qui a été détruit. Entre deux éditions d'un livre, les impressions du voyageur deviennent historiques et légendaires...

Depuis lors j'ai pu contempler plus d'une fois en Angleterre cette princesse dans l'austérité d'un deuil qui n'a pas fini, bien différente du portrait que je traçais à mon premier séjour. Sa Grâce, alors, avait

l'œil très-vif, le teint éclatant, le geste spontané ; elle s'animait en parlant et secouait ses marabouts, ce qui lui prêtait plus de gentillesse enjouée que de gravité royale. Ses formes, arrondies par un embonpoint naissant, auraient été plus en harmonie avec la tranquillité. L'expression singulière du regard préoccupait par un mélange de naïveté brusque et de raillerie contenue. Petite, elle paraît grande quand elle est assise ; elle changeait souvent de couleur, possédait de beaux cheveux, de longs cils, des sourcils minces qui s'effaçaient dans le satiné de la peau ; sa main est forte et solidement attachée comme celles de ses compatriotes. C'était le véritable aspect de la Parisienne potelée, avec une tête anglo-germanique. Ses portraits, flatteurs maladroits, pour la doter de l'inerte beauté des vignettes ont enlevé à la physionomie son caractère et sa vitalité. Du fond de la loge émergeait de temps en temps le bon et beau prince Albert. L'incurable affliction de sa veuve atteste les qualités et perpétue le souvenir du royal époux. Il occupait avec grâce, avec dignité, une situation délicate où il avait conquis le respect de la société anglaise. Cette position avait été moins bien comprise chez nous en terre salique : dans notre France, cependant, est-il un galant homme, pour peu qu'il soit marié, qui ne soit plus ou moins le mari de la reine ?

Au sortir de Covent-Garden parlons un peu des petits théâtres, échos fidèles et reflets si justes des événements dans ce pays libre qui a le bonheur de manquer de goût.

On joue la comédie partout où on veut : dans des granges, au fond d'une boutique, sous une remise abandonnée, au milieu des cabarets et même sur des théâtres. Il en est de gothiques à l'extérieur, il en est de romains, d'athéniens, d'ioniques, de corinthiens ; il doit même en exister d'égyptiens dans le style d'Egyptian-Hall, qui fut un musée. Car Londres a été comme

nous possédée de cette manie des pastiches qui nous a valu le passage du Caire et la rue des Colonnes. Là-bas cette méthode a fini par gagner les cimetières et particulièrement celui de Brompton où l'on en tire, avec le secours des arbres et des perspectives, certains effets d'un lugubre qui aurait ravi l'inconsolable Young. Le style égyptien fait merveille dans cet emploi : il a été créé dans un pays de nécropoles où l'on ne mettait des êtres au monde que pour avoir des momies à préparer, où les vivants n'auraient pas eu raison d'exister s'ils n'avaient bâti des maisons pour les morts. Fermons cette funèbre parenthèse et entrons au *Lyceum-theatre* où se jouaient il y a peu d'années des pièces bien différentes de celles qu'on représente à cette heure au Princess's-theatre, à Adelphi, ou à Surrey dans Black-friars-road.

Avant la dernière guerre les parades composées pour le peuple faisaient bon marché des Français : les choses ont notablement changé. Un soir, au *Lyceum-theatre*, jolie petite salle où les spectateurs très en vue se divertissent en famille, j'assistais en compagnie nombreuse à une *Revue* comme on les entend chez nous; chaque personnage représentant un des événements de l'année. Notre patrie avait pour symbole une marchande de modes: c'est à chiffonner qu'on limitait alors les petits talents de la France. *Britannia* avait l'égide, le casque et la lance de Minerve; *John Bull* ou le roi citoyen de la Cité, vêtu d'un gros paletot, d'un pantalon gris, la face avinée, la trogne gonflée de pourpre, était coiffé d'une couronne d'or et tenait un sceptre à la main. On lui avait ajusté au bas de l'échine une grande queue de lion, mue par un ressort au moyen duquel il la faisait se dresser en signe de courroux ou d'orgueil, chaque fois qu'il tournait le dos au public, facétie triviale qui excite une hilarité sans bornes. Cet ivrogne guenilleux et couronné est un emblème plus juste qu'attrayant : en le voyant

si laid, nos compatriotes obstinés à rêver partout des allusions et persuadés qu'on voulait caricaturer la France, donnaient des signes non équivoques de mécontentement patriotique; mais la bizarrerie de l'accentuation anglaise, le débit chanté des actrices, l'exagération lourde du jeu de nos comédiens, les apaisaient en les égayant. Quant aux scènes décousues qui se succédaient ils se les expliquaient entre eux, les créant au fur et à mesure et déployant une prodigieuse imaginative. Dès que le public riait, les plus malins de notre bande riaient aussi d'un air d'intelligence pour faire accroire qu'ils avaient compris. La pièce terminée sans morts ni mariage on en commença une autre où reparurent les mêmes acteurs, ce qui donna lieu à de plaisants quiproquos. Plusieurs, se figurant que l'on continuait la même pièce eurent l'art de justifier le changement des costumes et de renouer une exposition nouvelle à la précédente péripétie. Que de génies méconnus et de dramaturges qui s'ignorent! En revenant, un niais qui se faisait qualifier d'artiste et dessinait le matin sur son album des carafes et des pots à bière me disait: « Ce qui m'étonne c'est d'avoir eu si peu de peine à comprendre. Leur goût est bizarre n'est-ce pas? Cette pièce n'a aucun rapport avec les nôtres. Y avez-vous saisi quelque chose? Non? que n'êtes-vous venu près de moi! je vous aurais expliqué...

— Eh bien, racontez-moi la pièce. »

Il n'hésita point et comme un dessinateur fantasque qui faisait passer une figure par cinq points donnés, s'aidant des principales situations il traça un scenario à faire rire les mouches, comme disait Rabelais. C'est en pure perte que je lui avais préparé une mystification; je n'eus pas le courage de lui dire que l'ouvrage était la traduction d'un vaudeville français: *Riche d'amour*. Notre nation était tellement maltraitée dans la première parade où John Bull finissait par nous donner le fouet, que le public se tournait avec affectation de

notre côté pour juger de l'effet des allusions. Berné sur la scène, gouaillé dans la salle, le Français expiait à l'étranger la faiblesse de ses gouvernements. Cette soirée m'a laissé une impression désobligeante.

J'ai donc saisi une occasion de l'effacer en allant voir, plusieurs années après, ce que nous connaissons très-peu : une ou deux *Pantomimes de Noël.* Chacun des petits théâtres offre une de ces ébouriffantes extravagances qui constituent durant la saison hivernale l'unique distraction des *Londoners.* La société s'y rend en *catimini* et pendant deux mois on ne parle guère d'autre chose.

Une bonne pantomime résume les faits et les idées du moment; elle doit flatter la passion du jour, fustiger la bête noire et cajoler l'idole du peuple; elle doit se permettre tout, elle serait inconvenante si elle restait convenable. Les théâtres *Princesse* et *Surrey* se sont distingués aux plus beaux jours de notre alliance; le premier avec *la Fille et la Pie*, ou *la Fée Paradisa et Hanky-Panky l'enchanteur;* le second avec *le Prince des Perles, ou Harlequin et Jane Shore.* Bien qu'au premier de ces spectacles la réunion de Henri VIII et du cardinal Wolsey avec les acteurs du drame de la *Gazza ladra* ne m'ait point semblé dépourvue d'attrait, bien qu'il y ait à louer des décors charmants, un corps de ballet composé d'oiseaux des plus jolis, cependant je préfère m'en tenir au *Prince des Perles*, le grand succès bouffe de cette année-là.

Les directeurs de l'établissement, les sieurs Shepherd et Creswick avaient au reste conscience de leur supériorité. Leur affiche en témoigne; elle est irrésistible.

Je ne puis m'empêcher de transcrire leur appel : les documents qui dépeignent le goût, les mœurs d'un pays, gardent leur fraîcheur.

« *Au Public:*

« La Direction sent combien il est inutile de dire

que la pantomime de Surrey est LA MEILLEURE DE LONDRES; car le public le sait. Nos Mécènes ne seront pas déçus: les étrennes de Surrey dépasseront l'attente des vétérans du théâtre!

« Les propriétaires n'ont rien épargné pour revêtir la partie historique de cette *merveilleuse pantomime* des costumes les plus incontestablement *corrects* que l'on ait jamais exhibés sur les planches. On a mis au pillage *les plus hautes autorités... sans regarder à la dépense*, depuis *Planché* jusqu'à la *Ruelle aux jupes*, et consulté pour s'élever à *la perfection* de l'ensemble l'archéologie, la zoologie, la phrénologie, la physiologie!!!!

« Semblablement, les portions SURNATURELLES ont été surveillées avec circonspection : nos SORCIÈRES sont *vieilles*, nos FÉES le sont tout juste assez pour se montrer court-vêtues, avec des yeux, des jambes, des ailes et des sourires à tourner les cervelles de la moitié des jeunes mortels de Londres!

« Les décors ont été médités pendant douze mois par M. DALBY. Comme il tenait à *triompher* de son *triomphe de l'an passé*, il a immolé la bourse de l'Administration, et n'a pensé qu'à lui. Ses pots à couleur contenaient double mesure, il les a trempées dans l'arc-en-ciel. Cette prévoyance a eu des *résultats si éclatants* que l'auditoire devra porter des yeux d'aigle, sous peine d'avoir la vue compromise...

« La PARTIE COMIQUE offre cela de particulier que le public ne pourra venir en vêtements de pacotille; car la fréquence des *éclats de rire* en ferait éclater les coutures.

« Les DIRECTEURS, certains d'avoir mérité la gratitude du public par leurs *efforts surhumains* en la cause de LA SEULE *pantomime légitime*, restent persuadés que des lauriers leur seront offerts par charretées, et que leur caisse va regorger de cet or, uniquement accumulé pour être dépensé en de si nobles occasions. »

Je suis obligé de le constater : la direction de Royal-

Surrey n'a été que modeste. La pièce commence dans l'antre de trois sorcières, par *a remarkably savage scene,* mais le drame dans ses péripéties est loin d'être aussi remarquablement sauvage qu'il semblerait d'après ce début. Nous passerons de la caverne dans le palais du prince des Perles où nous verrons sortir d'une ou deux douzaines d'huîtres les vingt-quatre gemmes d'un ballet charmant. Ainsi la fantaisie gracieuse sera mêlée aux laideurs d'une parodie brutale, principal sujet de la pièce.

Cette parodie est composée d'un drame de *Jane Shore*, du *Richard III* de Shakespeare et des *Enfants d'Édouard* de Casimir Delavigne. D'énormes têtes en carton cachent les traits des acteurs, revêtus de costumes historiques exagérés avec un certain art. Rien ne donne idée de la laideur intelligente et *scientifique* de ces masques, à propos desquels la direction se targue avec raison d'avoir consulté la *phrénologie*. La mélancolie d'Hastings, la brutalité de Tyrrel, les douleurs de Jane Shore, la sensualité de l'archevêque de Canterbury sont empreintes sur ces mégalocéphales. Mais Richard III l'emporte par sa désinvolture de bossu et sa férocité bouffonne. N'en déplaise à feu M. de Montalembert qui a dressé une liste très-catholique mais inexacte des rois restés populaires dans la mémoire des Anglais, le farouche Richard III est le plus réellement populaire des anciens souverains.

Glocester est une figure hybride, participant de Croquemitaine, de Polichinelle et assaisonnant sa cruauté de la galanterie d'un Riquet à la Houppe. Aussi ne paraît-il pas en scène sans un énorme lorgnon... en carton. Richard III, Henri VIII, Charles Ier, voilà les trois princes les plus connus des cockneys de Londres, pays où le sang rafraîchit la mémoire. Quand Glocester vient visiter à la Tour les enfants d'Édouard IV représentés en chemise, avec des bonnets fleuronnés, le grand cordon et la plaque de Saint-Georges, et qu'il

leur fait manger de la bouillie brûlante avec une grande cuiller de bois dont il leur assène des coups sur le nez, John Bull est au comble de la satisfaction. De temps en temps la parodie s'interrompt pour lancer le spectateur aux espaces bleus du monde idéal : alors fées et génies de voltiger parmi des paysages d'or, de cristal et de diamant. Ainsi vous passez incessamment de la riante ivresse des songes à la terreur du cauchemar.

Ce n'est pas tout : chacun de ces masques historiques qui jouent leur parodie avec gravité cache un double personnage ; de sorte qu'à un moment donné il s'opère des révélations assez piquantes : vainqueurs et vaincus, bourreaux et victimes, tout reprend sa forme naturelle et s'élance avec fracas dans le paradis des fous. La plaintive Jane Shore est changée en Colombine ; Richard III en Pierrot (*Clown*), Hastings en Arlequin, les fils d'Édouard en Jocrisses. Alors tous les éléments se confondent, fées et seigneurs du moyen âge, Pierrot et Génies, Polichinelle et la reine des Grappes. Puis la pantomine commence avec furie : coups de batte et coups de latte, coups de pied et coups de lance, éclats de rire, farces, lazzis, pleuvent comme grêle.

Bientôt le monde réel intervient ; des policemen se voient pris entre la batte d'Arlequin et la hallebarde des *sergeants ;* les quartiers de Londres défilent dans une série de décors ; la satire politique ou sociale envahit la scène. L'état-major de l'armée anglaise se traîne sur des béquilles, Cobden et ses adhérents reçoivent une fessée, les falsificateurs de denrées sont rossés par le peuple ; on assiste au marché à la volaille et le théâtre est envahi par des bandes de dindons, de pigeons, de canards, de poulets qui s'élancent à travers la salle en émoi ; des moutons, des veaux prennent part à la fête, et un jeune pourceau tiré par la queue récite sur un ton déchirant le monologue le plus expressif. Comment rendre compte d'un pareil tohu-

bohu qui dure trois heures sans baisser le rideau, qui se joue avec une telle rapidité qu'il faut poser des écriteaux pour expliquer les scènes, et qui met en jeu tout à la fois Cobden, Richard III, Pierrot, Colombine, Hastings, lord Raglan, le prince des Perles, la fée des Raisins, l'amiral Napier, la reine Victoria elle-même et l'empereur des Français !

Au milieu des transformations de la pantomime qui rappelle notre théâtre des Funambules, on avait après la guerre de Crimée combiné des trucs à l'honneur de la France. Quatre hommes apportaient un gros ballot de marchandises étiqueté : FRENCH DIVERTISSEMENT. Un coup de la batte d'Arlequin faisait sortir du ballot qui s'ouvrait une tour portant le nom de Malakoff tracé sur un drapeau tricolore, et de cette tour sortait un mamelouk âgé de trois ans qui représentait la Turquie délivrée. L'orchestre jouait l'air de la reine Hortense et les spectateurs criaient *hurrah!* Nous avons donné davantage aux Italiens qui nous ont moins fêtés.

N'oublions pas dans l'ancienne féerie les triomphes de l'amiral Napier qui survenant en grand uniforme rossait quelques Cosaques, serrait la main à la rédaction du *Times*, fraternisait avec Arlequin, était porté en triomphe, puis ôtant son habit d'uniforme dansait la sabotière avec frénésie. Tout finit au milieu d'une île enchantée qu'éclairaient les feux du Bengale, et du sein de laquelle surgit une énorme gerbe de fleurs d'où l'on vit s'élever, au centre d'une *gloire*, la reine Victoria donnant la main à Napoléon III, représentés l'un et l'autre par des enfants de sept ans par égard pour la perspective. Le prince des Perles et la reine des Grappes les couronnèrent de lauriers, le ballet se groupa les jambes en l'air, Colombine et Pierrot tombèrent à genoux, les soldats de Richard III présentèrent les armes, — et le rideau tomba au milieu d'applaudissements couverts par le chant du *God save the King*.

Rien ne saurait donner une idée de la verve, de la gaieté, de la hardiesse, de la folie, de la crudité, de la splendeur, de la poésie fantasque et de la brutalité des pantomimes de Noël. Leur grand charme est dans l'imprévu et la diversité. Au théâtre de la Princesse j'ai vu une milice d'autruches de dix pieds de haut; à Surrey, les soldats de Glocester rigoureusement costumés se terminaient par des têtes de léopards. Il est impossible d'imaginer des représentations mieux combinées pour désennuyer l'esprit et divertir les yeux.

X

La bohême Irlandaise. — Aspect de la misère à vol d'oiseau. — Visite au Musée britannique. — Le Mégatherium et Cuvier : Phidias et lord Elgin. — Brasserie Barclay, Perkins et Cᵉ. — Vive le vin ! — Dîner à Greenwich. — Rencontre d'un archéologue médical. — Les policemen. — Comme quoi la liberté a créé la police industrielle. — WINDSOR. — Courses d'*Ascot-heath*.

A proximité des beaux quartiers, non loin du carrefour où Oxford-street perd son nom à l'entrée d'Holborn, se cache la hideuse région des Irlandais. C'est une rue étroite, tortueuse et puante, bordée de masures à portes basses toujours ouvertes, livrant aux passants l'affreux spectacle de bouges creusés plus bas que le sol et où l'on voit grouiller des nichées de misérables, pâles, malsains, vêtus de chiffons enduits de crasse et qui se vautrent pêle-mêle dans la fange et la vermine On éprouve à l'aspect de ces populations mendiantes qui sortent de leur antre pour tendre la main, qui vous poursuivent de leurs clameurs, de leurs regards, un mélange d'horreur et de compassion.

Autrefois ce quartier était un repaire dont la police hésitait à franchir les frontières et que les passants évitaient. Ces gens, qui formaient une tribu avec des coutumes à part se gouvernaient entre eux sans communiquer avec le reste des habitants de Londres. Depuis on a percé des rues à travers le cloaque; on a dispersé ces bohémiens du Nord, refoulés dans les faubourgs loin des heureux du siècle qu'attristait un spectacle pénible. Une rue a survécu, celle que j'ai parcourue. Ces misères donnent lieu à des observations opposées, suivant l'opinion, selon l'esprit de parti des gens. L'un condamnera d'une manière absolue la civilisation du pays, accusant la société de tout le mal sans circonstance atténuante; un autre prenant chaudement la défense de ces Irlandais sous prétexte qu'ils sont nos coreligionnaires, les érigera en martyrs de l'Église anglicane. Il en est qui sur la foi des bourgeois de la Cité assimilent ces malheureux à des bandits indignes d'intérêt, opinion qui trouve pour contradicteurs ceux qui voient là un symbole de la mauvaise condition des travailleurs.

Ce ne sont là que des thèses politiques au profit desquelles les faits se trouvent dénaturés dans leurs causes et travestis par des exagérations contraires. On arriverait à de justes notions si l'on parvenait à s'abstenir de l'anglomanie, et de l'anglophobie ridicule patriotique étalé jadis comme une vertu. Pour soumettre l'Irlande indisciplinable et pendant des siècles agitée par une aristocratie qui l'épuisait, l'Angleterre a exercé sur ce pays une impitoyable pression. L'humanité doit en gémir, mais la soumission de l'île était indispensable à la sécurité de la Grande-Bretagne qui, pacifiant avec peine l'Écosse disposée à s'unir aux ligues du continent et à profiter des diversions irlandaises, était incessamment menacée de se voir bloquer par terre et par mer. Lorsque les clans venaient à lever l'étendard, les flottes françaises se

hâtaient d'occuper la Manche et de couvrir en même temps le golfe irlandais de soldats et de vaisseaux.

Dans cette île insoumise, pauvre et surchargée de population, le catholicisme depuis deux siècles a toujours inquiété la métropole : car cette race, d'une autre origine, a perpétué un antagonisme plus exalté depuis le schisme d'Angleterre. Sous le régime de concentration où la propriété s'est maintenue en Irlande, la misère seule a pu énerver une nation ruinée par une lutte inégale : aussi le gouvernement a-t-il favorisé les migrations et affamé ceux qu'il voulait abattre. L'humanité fut sacrifiée à un intérêt majeur; politique habile et coupable. Dans l'état actuel des choses, ce peuple à qui le désespoir est passé dans le sang a déchu de sa valeur morale. En cessant d'espérer il est mort à toute émulation; il s'est éloigné du travail qui ne peut l'enrichir, et de la religion même; car la foi expire où l'espérance n'est plus. Le châtiment des oppresseurs résulte de la dégradation incurable des opprimés. La charité est impuissante, les essais d'organisation superflus; à Londres comme à Dublin l'Irlandais refuse de gagner sa vie. Son abaissement, il l'a accepté; sa misère, il en a pris l'habitude; l'oisiveté est devenue une seconde nature, les instincts de liberté se sont réduits à l'affranchissement du travail.

On a tenté de régénérer les colonies irlandaises de Londres; la bienfaisance s'en est mêlée d'une manière active : vains efforts. Donnez-leur, à ces gens qui dorment nus sur le sol humide, donnez-leur un lit, des vêtements : le soir même tout est vendu, tout est converti en alcool. De telle sorte qu'en réalité l'Angleterre, au milieu des embarras que cette question suscite, ne mérite pas qu'on la plaigne : l'Irlandais, lui, n'excite plus qu'une stérile compassion. S'ensuit-il qu'on doive contempler avec un cœur de bronze un malheur sans remède? Non certes; l'impuissance de retirer ces infortunés de l'abîme ajoute encore au sentiment dou-

loureux que leur condition inspire. Quant à récriminer et à se condamner l'un l'autre sans restriction, les deux peuples en ont perdu le droit : ces choses sont marquées du sceau de la fatalité.

On se sent moins entraîné vers cette tolérance dès qu'il s'agit de la détresse des populations ouvrières de Londres, race intelligente, courageuse, active et sacrifiée. L'inégalité des fortunes, pour donner à quelques-uns le superflu le plus scandaleux, condamne ici par trop de gens à manquer du nécessaire. C'est sur la rive droite de la Tamise que sont entassées dans des maisons basses les familles ouvrières, instruments désintéressés de la prospérité industrielle du pays. Perchés sur des terrassements, sur des viaducs quelquefois étayés par des charpentes, les chemins de fer de Folkstone et du *South-Western* passent sur des quartiers entiers : on entrevoit à vol d'oiseau la misère des artisans, spectacle qui sur les quartiers de Kennington et de Lambeth donne lieu à de tristes réflexions.

L'aristocratie devrait prendre pour armes parlantes ce *mégatherium* antédiluvien dont on admire avec effroi le monstrueux squelette au *British-Museum*. Cette ex-bête que le sol ne pourrait plus nourrir dévorait le monde, à ce que rapportent les traditions danoises, et il advint que Dieu, prenant en pitié la création, produisit le cataclysme qui fit disparaître du globe une aristocratie animale d'un insatiable appétit. Le mégatherium symbolise la prospérité de la civilisation anglaise, dont il prédit les destinées. Toutefois, en dépit des oracles trop impatients des démocrates, reconnaissons qu'ils anticipent de loin sur les événements, et qu'à l'heure présente les écrits sur la transformation socialiste de la Grande-Bretagne sont des prophéties à long terme.

Puisque nous avons nommé le mégatherium, tenons-nous-y : n'étions-nous pas sur le chemin du Musée britannique? C'est un monument à fronton, avec un portique

parcourant une longue façade que mesurent quarante-quatre énormes colonnes de brique, coiffées de chapiteaux ioniens. L'administration a tiré un bon parti de cet édifice imposant et mal approprié. Il est à remarquer par rapport aux divers musées de Londres qu'aucun des établissements consacrés aux beaux-arts n'est dû à l'initiative du gouvernement : la Galerie nationale a été formée par M. Angerstein ; la charmante collection du collége de Dulwich, contenant 355 tableaux, est un legs de sir Francis Bourgeois ; la collection de *Lincoln's inn Fields* un don de sir John Soane ; enfin le Musée britannique doit son origine au zèle et à la libéralité de sir Hans Sloane qui mourut en 1753, accordant au Parlement par clause testamentaire la faculté d'acquérir les trésors de sa galerie à un prix minime. Georges II pour les loger fit acheter l'hôtel Montague où on plaça aussi d'autres dons : les manuscrits de Robert Cotton, la bibliothèque du major Edwards, les manuscrits rares et splendides du lord Harley, comte d'Oxford. A l'arrivée des monuments égyptiens en 1801, et après l'acquisition des marbres de Townley en 1805, l'emplacement devint trop exigu ; lorsque le fonds s'enrichit en 1823 de la collection de Georges III offerte par Georges IV, il fallut élever le monument que nous voyons aujourd'hui et faire disparaître *Montague-House*, qu'avait bâti Pierre Puget.

Le *British* est un établissement hors ligne non-seulement en ce qui concerne les ouvrages, les manuscrits rares, les chartes et autres documents inédits ; mais en outre par rapport à l'histoire naturelle, aux minéraux et aux animaux de toute sorte. Ces collections, les plus complètes que l'on connaisse, occupent de vastes espaces et sont bien disposées. On est surpris de voir cet amas de serpents, de singes, d'oiseaux, de mammifères empaillés, et de compter par centaines des êtres dont on n'a jamais ouï parler. Une salle curieuse est celle où sont rangés les monstres antédiluviens. « Je n'ai

jamais cru au déluge, me dit à demi-voix mon ex-compagnon l'Observateur que je rencontrais partout; cependant il est permis de penser qu'il s'est passé quelque chose... »

Les objets les plus singuliers sont des défenses de mastodontes, de sept à huit pieds de long. L'éléphant ressemble à cet animal comme le chat à la panthère. Cuvier a raconté comme quoi l'ivoire antédiluvien conservé dans les glaces des régions polaires est employé de nos jours à divers usages, comme l'ivoire ordinaire. On a même retrouvé là des cadavres enfouis depuis cinq mille ans dans leurs tombeaux de cristal, et les naturels en ont mangé la chair. La tête du dinotherium trouvée aux environs de Darmstadt est des plus effroyables : les dents qui forment la scie sont plus grosses que le poing; la mâchoire supérieure est armée d'une grande corne; à la maxillaire inférieure sont appendues deux défenses qui se présentent telles qu'une fourche renversée d'un mètre de longueur.

Mais le léviathan de la collection, c'est le mégatherium dont nous avons parlé et qui, conservé jusqu'à la moindre esquille, étale au milieu d'une salle la terrible maçonnerie de son squelette, d'environ vingt-cinq pieds de longueur. Il ne rappelle aucune des espèces connues; Cuvier le rattache au genre des *édentés*. L'épine dorsale massive et dentelée ressemble à des créneaux; la queue composée d'une série de cubes osseux articulés, moellons dont les plus gros n'ont guère moins de dix à douze pouces, a plus de trois mètres : elle était flexible; feu le mégatherium pour chasser les mouches de ce temps-là, qui durent être grosses comme des poulets, se caressait les flancs avec ce plumeau dont la tige osseuse pèse trois à quatre cents livres. Quant aux jambes, ce sont des colonnes; les pieds aussi longs par derrière que par devant rappellent ceux des quadrumanes et, à la manière dont l'appareil de locomotion est conformé, on juge que cet immeuble

vivant, d'un poids probable de dix à quinze milliers, avait la faculté de grimper comme le singe sur les rochers et sur les arbres. Appréciez d'après ce renseignement la végétation antédiluvienne : si on pouvait rhabiller de sa chair et de sa peau le mégatherium, lui rendre la vie et le lancer dans nos forêts, le monstre en écrasant les chênes ou les hêtres des futaies pourrait se figurer qu'il danse sur la fougère.

A côté des prodiges d'un monde qui n'est plus, on rencontre au *British-Museum* les merveilles d'une société morte. Le rez-de-chaussée du palais renferme des marbres, des granits, des tombes de basalte, débris précieux de l'Assyrie, de la Lycie et de l'Égypte. Nos richesses, quant à ce département, sont loin d'approcher de celles de Londres qui présentent des objets plus variés. Mais autant sont bien disposées les collections d'histoire naturelle et la bibliothèque composée de plus d'un million de volumes bien classés et surtout favorablement présentés, autant la portion du musée dévolue à l'art est mal coordonnée et négligemment entretenue. Encombrement partout, mélange indigeste du plâtre et du marbre, absence de chronologie dans les monuments grecs et romains... On ne voit là que le plus somptueux des bazars : des statues, des bustes admirables sont souillés de poussière ; les murs dénués d'ornements sont gris et ternes comme ceux d'un vieux jeu de paume. Ces musées ressemblent à des entrepôts. Dans une vaste pièce badigeonnée en jaune faux et malsain sont un peu mieux rangés les marbres célèbres du Parthénon, chef-d'œuvre de Phidias et de la sculpture humaine. Que ces nobles débris, admiration et désespoir des générations modernes, sont bien placés chez un peuple étranger à l'art, appelé à les contempler avec un bonheur tranquille sans se sentir accablé de l'infériorité de nos âges !

En dépit des imprécations du chantre d'*Harold*, cette salle auguste qui réunit les métopes, la frise, les

débris du fronton, les bas-reliefs équestres et la divine procession des panathénées, porte le nom du *lord Elgin* et c'est justice. Byron qui souvent s'est fait gloire de dénigrer sa patrie dut à ce genre d'originalité une partie de sa popularité en France où l'on n'a pas manqué de crier après lui au sacrilége, et de charger d'anathèmes le spoliateur du Parthénon. Faudrait-il donc, par respect pour des contrées retombées dans la barbarie, supprimer nos musées, rendre à l'Égypte ses sphinx, ses obélisques, ses tombeaux; à Milo sa Vénus, et les granits curieux des époques bibliques aux déserts de Babylone et de Ninive! Laissons crier, et pour être de bonne foi convenons que si quelque ambassadeur français eût fait enlever au profit du Louvre les chefs-d'œuvre de Phidias, loin de le charger d'anathèmes nous eussions applaudi à son patriotisme et joyeusement accueilli les trésors de l'Attique. Lord Elgin a gardé la propriété des marbres du Parthénon qu'il a consenti à déposer au Musée britannique. Byron s'applaudit de n'être point le compatriote de ce gentilhomme qui a vu le jour en Écosse et descend de Robert Bruce. Je regrette franchement qu'il ne soit pas né dans notre France pour la doter de ces trésors.

Des bronzes, des statues et bas-reliefs de l'art gréco-romain, des collections de numismatique, d'estampes, de gravures, d'objets d'art du moyen âge, d'antiquités préhistoriques et de curiosités ethnographiques rendent presque universelle cette institution si précieuse pour les études. Les diverses galeries servent de cadre à la Bibliothèque, si commodément organisée pour les visiteurs, que les architectes du continent ont dû s'inspirer de ces dispositions. Dans un rapport célèbre Mérimée les a décrites. La section des manuscrits, des autographes, des raretés paléographiques est devenue splendide grâce à la patriotique générosité des collectionneurs de la finance et de la gentry. En Angleterre

tout s'accomplit par l'initiative de la nation; chez nous rien n'eût été créé sans l'initiative et l'autorité des souverains.

On sort fatigué du Musée britannique et disposé à consacrer à la flânerie le reste du jour. Je devais dîner à Greenwich et visiter sur la rive droite la fameuse brasserie Barclay, Perkins et Cie, qui réalise les conceptions fantastiques de Gargantua. Auprès des tonnes monstrueuses de M. Perkins, le tonneau d'Heidelberg est un baril. Les foudres du brasseur anglais alignés debout ont de trente à quarante pieds de haut. C'est sur l'esplanade circulaire de l'un d'eux qu'on donna un dîner de quatre-vingts couverts au maréchal Soult. Les chaudières sont en proportion de ces récipients. Les moulins à orge sont mis en mouvement par une machine à vapeur d'une force prodigieuse, et les magasins où s'entassent les provisions de grain sont des cours carrées et couvertes, entre quatre murs de cinquante pieds de hauteur. Quelques-uns étaient remplis jusqu'au comble. La brasserie Perkins utilise deux cents chevaux. Nous n'avons aucune idée d'un établissement aussi considérable; nos ministères seuls fourniraient l'exemple d'une administration plus compliquée.

« Il faut convenir, disait un Bourguignon, que la bière est une boisson malheureuse : la manipulation de ce breuvage amer est malsaine, triste; elle répand des miasmes aigres et fétides. Vive le vin! le soleil nous le donne, le printemps l'annonce au temps de la fleur en encensant les coteaux; la grappe mûre nous régale, on la presse gaiement par une douce journée d'automne et la vendange s'accomplit au milieu des chansons. Ainsi le vin fut célébré et le Bourguignon répétait un vieux refrain de Pierre Dupont :

. . . Je pense, en remerciant Dieu,
Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

Six heures après, à Greenwich, ce brave homme en avait tant bu *dans l'Angleterre*, qu'il battait la campagne en présence de la perfide Albion. au profit de commensaux qui ne l'écoutaient guère. Ce dîner est offert au Trafalgar-Hotel, le premier restaurateur du royaume, par l'administration des trains de plaisir aux *excursionnistes*, la veille de leur départ. Remarquons en passant que ces voyages d'agrément qui déplacent des populations entières ont naturalisé le mot *excursionniste*. Les étrangers étaient admis à prendre part à ces banquets de l'hôtel Trafalgar, et comme on ne peut se procurer quand on est seul le spectacle d'un repas de corps ordonné à l'anglaise, les Français qui se trouvaient à Londres usant de l'hospitalité que leur offrait l'administration des voyages parisiens se faisaient inscrire sur la liste des convives de Greenwich. Ces trains de plaisir ont des permissions particulières pour visiter la plupart des établissements curieux : j'avais souvent profité de ces avantages qui m'épargnaient beaucoup de temps et de démarches. Mon admission au repas homérique de Greenwich, célèbre par ses trente entrées de poissons, ne souffrit aucune difficulté.

Cette odyssée culinaire n'est pas sans intérêt : une telle exhibition de mets nouveaux, inconnus ou méconnaissables, eut pour nous le charme d'un muséum. Comme les langues du dîner d'Ésope, les poissons subissent des déguisements nombreux, chaque espèce apparaît sous plusieurs costumes : le turbot, le saumon, la sole, l'esturgeon se revêtent des sauces les moins prévues; le poivre, les coulis phosphorescents, les piments incendiaires excitent l'étonnement et la soif. Mais ces mets à condiments énergiques faiblissent devant certaine friture composée de piscicules qui sont aux ablettes ce qu'est le brochet par rapport à la baleine. Les *whitebait* ne se pêchent qu'en Tamise devant Greenwich : comparé à ces fretins exquis

l'éperlan est grossier et le goujon fastidieux. C'est un plat d'invention nouvelle et un régal princier. En analysant les mets, certains touristes consciencieux prenaient des notes, veillaient à ne négliger aucun sujet d'étude et, la fourchette d'une main, le crayon de l'autre, ils se bourraient de documents qu'ils annotaient avec gravité.

Le repas fut servi dans une jolie salle tout à jour, penchée sur la Tamise dorée des rayons du soir et sillonnée d'embarcations. Au dessert on but à tous les régimes politiques, *urbi et orbi;* quelques Anglais ayant fait irruption les échos de la Tamise retentirent de *hurras* auxquels répondirent les voix enfantines d'un essaim d'élèves de marine, ramant à l'entour sur des yoles rapides. A Greenwich, hôtel des invalides pour les marins, les aspirants suivent les premières études sous les yeux des ancêtres militaires. Leur printemps réchauffe l'hiver des vieillards qui ont dispersé leurs membres à travers les mers de l'Inde et qui, vêtus comme on l'était au siècle passé, la canne à la main, le front coiffé du *tourne-vis* à la Louis XIV, s'égayent à voir les manœuvres des enfants de l'Océan.

Tel est l'empire des habitudes parmi ces soldats écloppés, qu'il a fallu pour les rendre heureux les loger dans des cabines, les coucher sur de petits lits comme à bord et construire dans leurs dortoirs une série de *box* étroits, incommodes et privés d'air. Un musée maritime orné des portraits des navigateurs et des amiraux illustres décore le bel établissement bâti par Charles II. Cette *halle* est imposante avec ses trophées belliqueux, ses tableaux guerriers et ses murs décorés par Thornhill. Une salle particulière est consacrée à la vie de Nelson : on conserve comme des reliques ses vêtements râpés, troués et tachés de sang.

Tandis que nous parcourions les salles, un monsieur d'un âge mûr, d'une élégance austère, décoré de plu-

sieurs ordres et marchant avec une vivacité contenue, voltigeait des interprètes aux touristes, demandant à voir l'infirmerie et s'efforçant de gagner des partisans à son dessein. Mais personne n'étant curieux de voir des malades, les invalides étaient peu empressés de les montrer; si bien que ce monsieur dut se contenter de questionner nos guides sur l'état sanitaire, auquel il prenait le plus touchant intérêt. « Le voisinage de la mer et l'humidité du climat, disait-il en bon anglais, doivent développer ici les affections lympathiques et les maux cutanés. *Possédez-vous* la teigne? — Non, monsieur. — Ni la plique? — Je ne connais pas cette maladie. »

Le questionneur soupira tristement. « Mais, reprit-il après un autre soupir, les tumeurs blanches ne sont pas rares?

— Au contraire, monsieur; nos hommes ont un tempérament sec et sont en général fort sains.

— Du moins, ajouta-t-il presque piqué, vous êtes à même d'*offrir* d'intéressantes variétés de la famille dartreuse?

Hélas non! répondit le gardien qui commençait à se sentir honteux d'une si complète indigence; mais si monsieur désire être mieux informé, le médecin en chef est là...

— Inutile de déranger ce pauvre homme; il ne m'apprendrait rien. »

Comment ne pas dédaigner un docteur qui a si peu de malades! Au dîner cet original se plaça à ma gauche; je le remarquais pour la première fois. « Il est des nôtres, me dit mon autre voisin; c'est le fameux docteur Cr***, auteur d'un traité sur des maladies étranges et compliquées. Nous ne le voyons guère que le soir et le matin; car loin de suivre les touristes il passe son temps dans les hospices et les quartiers pauvres, à étudier des sujets utiles à ses observations. Il a découvert des maladies inconnues avant lui! — Les

a-t-il guéries? — Il les a décrites : on ne saurait suffire à tout. »

Vers la fin du repas ce docteur avec qui j'avais lié conversation me dit : « Cette ville offre moins d'intérêt que je ne l'avais espéré : des maladies vulgaires, mal développées.... En ce moment, je me livre à des recherches sur la lèpre.

— Je la croyais disparue depuis plus d'un siècle.

— J'ai peur qu'elle ne le soit en effet, ce qui gêne beaucoup pour l'analyser avec précision. Cependant il est des germes momentanément stériles que l'on parvient à féconder : ici tout est obscur; je suis réduit à expérimenter au hasard sur les sujets offrant quelque aptitude.

— Comment l'entendez-vous?

— Cela peut être apprécié par analogie. La science a fait de grands progrès : avec de la persévérance et des soins je suis parvenu à créer des scrofuleux, d'excellents scrofuleux! Si la nature seconde mes efforts pourquoi ne ferais-je pas des lépreux?... Jusqu'ici j'ai échoué; mais les difficultés de l'entreprise seraient compensées par l'importance du résultat. »

Tout en mangeant d'un appétit que semblait aiguiser cet aimable discours, le docteur Cr***, ce symbole achevé de la doctrine de *l'art pour l'art* en matière médicale, grattait d'un regard furtif et perçant l'épiderme facial des convives. Offensé du teint clair et vermeil de la plupart de ses commensaux, il poursuivait désenchanté sa rêverie d'hôpital. Je frémissais au contact de ce génie fécond en théories malsaines; quand sa main effleurait la mienne je craignais qu'il n'y déposât le cuisant embryon de ses expériencès.

Dans le cours de ce récit, on a anticipé sur les semaines, les jours, les années: il le fallait pour livrer des impressions diversifiées et complètes, autant que pour éviter les répétitions. Près d'un mois avant ce dî-

ner de Greenwich, quittant le quartier français j'avais retenu près du parc, à *Bond-street*, une chambre au premier étage d'une maison particulière, au prix de quinze shillings par semaine. Ce changement de quartier fut cause que la première nuit je m'égarai en rentrant au logis. Un policeman prié de me renseigner me fit signe de le suivre. Au bout de la rue il me confia à un autre policeman à qui il ne dit que ces deux mots : *Bond-street*. Celui-ci m'escorta deux cents pas et me remit à un suivant, qui me passa à un quatrième, ce dernier à un cinquième. J'en comptai jusqu'à onze, également silencieux, jusqu'au moment où le douzième me montra du doigt une porte que je ne reconnaissais pas. Tirant une petite clef dont mon hôtesse m'avait muni, j'ouvris sans déranger personne; j'allumai un bougeoir, poussai les verroux et tendis contre la porte une chaîne de fer dont le dernier anneau s'ajuste sur un crochet contourné en spirale, afin qu'elle ne puisse être frauduleusement soulevée. On en voit de semblables chez les bourgeois de Rome.

En route j'avais remarqué des hommes qui semblaient occupés à crocheter les serrures des maisons; loin de là, ils s'assuraient qu'elles étaient hermétiquement closes. C'est une occupation nocturne des policemen échelonnés dans toutes les rues, et chargés de protéger le domicile des citoyens en fermant leur porte si d'aventure ils ont négligé de le faire. Cette excellente et paternelle institution a supprimé le vol par effraction dans cette ville où les filous abondent. Mais les mœurs publiques ne contribuent guère moins à faire respecter le domicile, dont l'inviolabilité est consacrée par l'usage et par les lois. Quoi de plus noble que cette protection morale tirant son origine du sentiment vrai de la liberté, absolument inconnu chez nous ! Il est porté quelquefois jusqu'à l'excès, j'en citerai un exemple entre mille.

Quand les bassins des parcs et *Serpentine-River* sont

glacés, dès que la surface de l'eau est prise les Anglais se hâtent de venir patiner sur ce fragile miroir. C'est à qui tracera les premiers sillons sur la glace mince et flexible encore; on se fait de l'imprudence un mérite. Chez nous l'autorité mettrait obstacle à des plaisirs périlleux ; à Londres où chacun est libre à la condition de ne pas gêner l'indépendance d'autrui, la police respecte le caprice des patineurs et rend hommage à leur liberté en les regardant se noyer sans s'émouvoir. Quelle cruauté ! dira-t-on, quelle barbarie ! Point; cette insouciance tourne au profit de l'humanité, car les industries étant libres comme les individus, il s'est établi sur les canaux des spéculateurs munis d'appareils de sauvetage, qui s'attachent aux pas des patineurs imprudents, les surveillent de près et partagent leurs dangers avec un dévouement que la loi n'oserait prescrire, prêts à repêcher les victimes, à les sauver, sauf à leur faire payer cher un aussi précieux service. Il en résulte qu'on devient sage par économie, et que la folie est punie d'une amende profitable à ceux qui la payent, comme à ceux qui ont mérité d'en recevoir le montant. Être protégé par la société, c'est déchoir ; cette humiliation est le partage des aliénés et des animaux.

Il existe chacun le sait des sociétés *protectionnistes* des bêtes; on procède juridiquement contre ceux qui les maltraitent et on courrait moins de risque à battre sa femme qu'à rosser son chien. Cette législation philozootique tend à s'établir chez nous. Citoyens à leur manière, les quadrupèdes possédant des droits avec des garanties ne se montrent point ombrageux et circulent parmi la foule en sécurité. Jamais cheval anglais n'a rué ; le plus fringant se mêle avec bonhomie au flot populaire ; on le touche, on le flatte, on lui parle; il approuve, il écoute avec philosophie. Aux grandes courses d'*Ascot-heath* vous serez frappé de cette cordiale entente; ce n'est qu'un des moindres

détails de ce spectacle singulier. C'est un jeudi peu de jours après la Pentecôte, que je me rendis avec deux amis à la célèbre bruyère d'Ascot, après avoir fait une station à Windsor dont il convient de parler auparavant pour procéder avec ordre.

Situé sur une hauteur à vingt milles de Londres, le château de Windsor passe à juste titre pour la merveille de l'Angleterre. Ce monument est la plus complète, la plus longue histoire que ce pays ait écrite avec des pierres. Tous les siècles y ont laissé leur empreinte, toutes les puissances évanouies leur souvenir. Windsor est une citadelle, un castrum roman, une abbaye, une villa, une prison, un palais : il résume les annales du royaume. En vain il est entouré d'une cité qui, de la plaine s'élance au sommet du plateau; la ville entière ne semble justifiée que sur un prétexte, bâtie que par occasion, érigée que pour rendre hommage au castel suzerain. Au centre même de la vie et du mouvement Windsor fait le désert autour de ses créneaux, tant il rapetisse ce qui l'environne et attire l'intérêt sur ses profils austères avec splendeur, capricieux avec majesté.

La ville grimpe confusément le coteau et s'agenouille devant le fossé qui finit brusquement dans le vide, laissant isolé le monument d'où l'œil plonge sur une plaine verte. La Tamise y serpente, ruban bleu festonné d'arbres plus anciens que les maisons de la cité, courbés sous le poids des ans et laissant traîner à terre leurs rameaux contemporains des époques féodales. Parmi ces ormeaux vénérables il en est qui ont leur légende dans les vers de Pope ou de Shakespeare : tel est à l'angle d'un chemin le chêne de Hern (*Herns-oak*) au pied duquel l'auteur des *Joyeuses commères de Windsor* a placé le théâtre de la mystification fantastique et burlesque de Falstaff. Hern le braconnier avait déjà illustré cet arbre aux fourches duquel il fut pendu. Windsor

n'est qu'à vingt milles de Londres ; il est à six cents années de notre siècle bruyant et agité.

A peine avions-nous gravi la rampe et franchi la poterne sonore qu'à l'aspect de la première cour, irrégulière, montueuse et enclose de bâtiments de tous les âges, de tous les styles, je me disais avec effroi : « Comment s'y faudra-t-il prendre pour dépeindre un tel amas de merveilles? » Mais les bâtiments de cette cour, galeries, chapelles, palais, tourelles et donjons sont troués de voûtes conduisant à d'autres cours; le voyageur s'égare dans un indéfinissable labyrinthe. Les constructions les plus étranges sont les unes sur les autres entassées dans ce magasin trop rempli de curiosités architecturales. Un des plus singuliers et des moins prévus de ces *accessoires* de Windsor qui ailleurs constitueraient des monuments complets, c'est un cloître contemporain d'Édouard III et dont les ogives serrées entre deux hautes murailles à créneaux moisissent dans l'humidité et dans le silence de l'ombre. A travers ces couloirs obscurs soutenus par des charpentes rongées ont été pratiqués des logements, des cellules où l'on voit circuler quelques vieillards: ils respirent d'avance l'atmosphère des tombeaux, et vivent pauvres au fond de ce réduit enclavé dans les magnificences royales.

Jadis, au fond des bois le premier roi Henri avait caché une chapelle desservie par huit anachorètes et dédiée à Édouard le Confesseur. Ailleurs dans le parc, Édouard II avait fondé un prieuré royal habité par trente chapelains et quatre clercs; Édouard III transporta le tout dans l'enceinte même du château, où il éleva dans un coin ce cloître avec une église collégiale sous le patronage de la Vierge et de saint Édouard. Il y hébergea un gardien, douze chanoines, trente vicaires, trente-quatre chapelains, six clercs, six choristes et vingt-six chevaliers ou autres vieux officiers pauvres. Telle fut sous l'inspiration d'une pensée cha-

ritable et religieuse la première idée d'un hôtel des invalides. Lorsque parut sous Édouard VI l'acte qui supprima les communautés, la collégiale de Windsor fut exceptée de cette mesure révolutionnaire.

Une aussi vaste fondation n'occupe qu'une place imperceptible dans l'énorme château de Windsor. Édouard III, à qui l'on doit toute la portion franco-normande de ce château où il est né, respecta le massif et écrasant donjon élevé par Guillaume le Conquérant suivant les uns, par les Romains suivant d'autres; bloc de pierres gigantesque, trapu, assis au sommet du plateau et dominant, bien qu'il semble accroupi, les tourelles et les clochetons dont Windsor est comme hérissé.

La chapelle de Saint-Georges bâtie par Édouard IV en 1474 a de beaux vitraux, une nef admirable, un chœur justement célèbre destiné à l'installation des chevaliers de la Jarretière. Rien de plus noble, de plus héraldique, de plus somptueux que ces stalles sombres chargées d'arabesques, avec leurs écussons armoriés surmontés de bannières blasonnées de dix couleurs et enflammées encore par les rayons qui tombent des verrières. De vieux harnois de guerre sont appendus aux murailles et, des voussures de la nef s'élancent hardiment des myriades de clefs pendantes; rosaces aiguës séparées par des nervures et des cordons enchevêtrés suivant un dessin capricieux, mais régulier en sa fantaisie. Là se trouve le caveau royal qui contient les restes mortels des princes de la maison régnante. Georges III, Georges IV qui *embellit* et gâta Windsor, y dorment avec Guillaume IV. Le mausolée d'Édouard IV, en fer travaillé à la lime par Quintin Metzys, attire aussi les regards.

Au milieu du chœur est une pierre noire avec un anneau: là repose dit-on le corps de Charles Ier; mais on n'en est pas certain. Il paraît que les restes préalablement embaumés de ce malheureux prince, trans-

férés à Windsor, puis offerts à la curiosité des compagnons de Cromwell dans un cercueil qui s'ouvrait à volonté, ne furent l'objet d'aucun honneur funèbre. On n'eut pas le loisir de s'en occuper; on les entreposa d'abord, comme une boîte à violon le lendemain d'une fête, dans un appartement, sur un meuble, sur deux chaises, à terre... on ne sait où. Cette bière oubliée a traîné de chambre en chambre, et nul n'a pu se rappeler bien au juste où finalement on l'a serrée.

Cette incertitude a fait naître une légende oubliée de nos jours et que d'Archembolz a seul racontée en 1787. Il prétend que de Windsor le corps de Charles Stuart a été porté en secret par les royalistes à l'abbaye de Westminster et que, sous Charles II, quand on voulut exhumer pour le traîner sur la claie et l'attacher à une potence le cadavre de Cromwell en présence d'une foule innombrable, on vit avec stupeur que la tête était séparée du tronc. C'est à la dépouille de Charles Ier que par erreur ou par malice avait été infligé ce nouveau supplice et ce dernier outrage. Personne ne sait ce qu'est devenu le corps de ce roi.

Ainsi la fatalité qui a pesé si longtemps sur les Stuarts les poursuit au delà du trépas. La maligne influence date de loin, elle remonte à Jacques Ier roi d'Écosse qui fut poignardé entre les bras de sa femme. Ses trois successeurs périrent de mort violente; Jacques V expira de désespoir; Marguerite femme du Dauphin de France mourut désolée à dix-sept ans, en s'écriant: « Fi de la vie! ne m'en parlez plus! » Marie Stuart, Charles Ier furent décapités; Jacques II perdit le trône, et sa race s'éteignit dans l'exil. Sur neuf souverains de cette dynastie, trois seulement ont rendu le dernier soupir dans leur lit.

Chacun a ouï parler de la terrasse escarpée de Windsor: elle a 1,800 pieds de long et mesure les palais élevés par Élisabeth et Jacques VI. Les appartements immenses et curieux retracent toutes les épo-

ques, depuis Édouard III fondateur en 1347 de l'ordre de la Jarretière en l'honneur de la belle comtesse de Salisbury, jusqu'à Charles II qui fit décorer son habitation dans le goût français, jusqu'à Georges IV qui établit la galerie de Waterloo, consacrée aux chefs de la coalition européenne dont les portraits ont été peints par Lawrence; triste et curieux monument de nos désastres. La salle de bal tendue de tapisseries des Gobelins, décorée dans le style de Versailles, est la plus riche, la plus délicieuse qu'il soit possible d'imaginer. Une pièce entière est consacrée aux chefs-d'œuvre de Van-Dyck : on y compte vingt-cinq à trente portraits des principaux personnages de la cour de Charles Ier parmi lesquels, en première ligne, la famille royale, Henriette de France, et surtout la comtesse de Carlisle, la plus charmante femme de son temps.

Il faut renoncer à décrire ce palais dont on sort ébloui, la tête remplie d'images confuses comme si l'on avait traversé en quelques heures six siècles d'histoire. Windsor est vraiment royal et ne ressemble à rien autre. Pour énumérer les souvenirs qui s'y rattachent il faudrait épuiser les annales de la monarchie. David II. roi d'Écosse, de cette romanesque maison de Bruce dont lord Elgin était le dernier rejeton, y fut en même temps que notre roi Jean prisonnier d'Édouard III qui se donna un certain jour de Noël la satisfaction de dîner entre ses deux captifs. La poésie a consacré ce lieu féerique; Pope l'a chanté ainsi que Shakespeare, et lord Byron a répandu son fiel sur les tombeaux qu'il abrite. On n'a pas oublié la pièce satirique écrite à propos du Prince Régent qu'il avait vu à Windsor entre les tombes de Henri VIII et de Charles Ier, pièce qu'un traducteur exact a ainsi translatée :

« Des lieux les plus sacrés renommé contempteur,
« Près de Charles sans tête est ce Henri sans cœur :
« Entre eux, cet autre objet que le sceptre décore,
« Quel est-il? — C'est un roi : le nom seul manque encore.

« Vrai Charles pour son peuple, Henri pour sa moitié,
« En lui les deux tyrans ont revu la lumière.
« La justice ou la mort mêle en vain leur poussière :
« Les vampires royaux, farouches, sans pitié,
« Revivent. A quoi sert un tombeau s'il dégorge
« Cette cendre et ce sang pour en former un GEORGE? »

Il est moral de citer parfois de méchants vers afin de montrer que les passions haineuses inspirent mal les poëtes. Il est utile aussi d'observer en passant que le second vers : « Près de Charles *sans tête* est ce Henri *sans cœur* » n'est qu'un pitoyable cliquetis de mots, *sans tête* étant pris au propre, et *sans cœur* au figuré. Cette sortie rendit Byron plus populaire un moment que les poëmes d'*Harold* ou de *Lara;* enseignement fait pour inspirer le dédain des partis.

Windsor vit s'épanouir des fleurs moins épineuses et d'un parfum plus suave. La muse écossaise y balbutia ses premiers chants, dictés à Jacques Ier prisonnier dans la tour ronde où l'amour, sous les traits de Jeanne de Beaufort, vint charmer son exil. Captif il la couronna de poésie ; redevenu roi il la plaça sur son trône ; plus tard il répandit son sang sur le sein de cette fidèle épouse. C'est à Windsor dont il a célébré les solitudes que Surrey, le doyen des poëtes anglais, a chanté sous le nom de Géraldine la fille du lord Fitz-Gerald. Fils du duc de Norfolk, Henri Howard comte de Surrey avait été élevé avec le duc de Richmond, fils naturel de Henri VIII, à Windsor qui depuis devint sa prison et qu'il quitta pour aller à l'échafaud. « Quel cachot, s'écriait-il, serait plus « cruel que le superbe Windsor où j'ai passé mes « jeunes ans dans l'enivrement des fêtes avec le fils « d'un roi ! »

Mais ni ces touchants souvenirs, ni l'aimable talent de Surrey, ni l'éclat de ses services militaires, ne réussirent à protéger cette tête ombragée de lauriers contre l'humeur soupçonneuse et vindicative du meurtrier de Catherine Howard : Surrey, le Pétrarque du Nord périt

à vingt-sept ans. Deux siècles après, Pope errant parmi ces ombrages rencontra cette ombre désolée, et le poëte vengea le poëte.

Nous quittâmes Windsor à une heure, la tête encombrée d'une cohue de belles choses et livrés à cette satiété qui laisse l'esprit abattu ou désireux de se reposer dans la distraction des contrastes. Il régnait dans cette ville un mouvement prodigieux. Fiacres, omnibus, équipages de maîtres, tapissières marchandes encombraient les rues jonchéès de piétons : chacun courait vers *Ascot-heath* pour assister à la plus belle des grandes courses de la Pentecôte. L'occasion était précieuse, la journée tiède et riante; nous nous hissâmes sur l'impériale d'un omnibus dont le maître nous étrilla d'importance ; et fouette cocher! C'est vainement qu'il fouettait; ses haridelles d'un roux tirant au jaune aspiraient à la tombe ; elles trottinaient l'œil morne et la tête baissée, genre de mélancolie, quoi qu'en dise Racine, exclusivement propre aux rosses les plus viles, et inconnu des *superbes coursiers*. Il fallut une heure et demie pour parcourir six milles le long d'une route étroite, mal entretenue, où les roues s'enfonçaient dans une poussière mouvante que soulevaient en épais tourbillons les voitures qui nous devançaient.

Ascot est une lande inégale, montueuse, aride, dans un désert qui arrive au pittoresque à force de désolation. Au sommet du plateau mal nivelé, on a construit dans cette Thébaïde une maison avec des tribunes, des galeries et des estrades jusqu'au faîte de la toiture. Cette ruche garnie de têtes de curieux et de femmes bariolées de mille nuances vives offrait de loin l'aspect d'une gigantesque pyramide de fleurs animées. Au pied de cette cascade humaine, des deux côtés du *turf* se pressait une population de quinze, de vingt, de trente, de quarante mille âmes : ces multitudes sont impossibles à évaluer à moins d'une grande habitude.

En quittant la voiture nous cheminâmes d'abord

dans un sable mouvant persillé de genêts rabougris et d'herbes fauves. Au delà se présentait un camp formé de deux ou trois cents tentes en toile grise ; ce sont des cabarets, des cuisines, des salles à danser, des remises, et surtout des écuries pour les chevaux des équipages rassemblés là au nombre de plusieurs milliers. Parfaitement établies, ces écuries sous toile où l'on aligne de soixante à cent chevaux donnent un aspect militaire à la fête, qui s'empreint aussi d'une allure flamande à raison de la multitude des guinguettes, des ivrognes, des rôtissoires en plein air, et des filles qui dansent au son du crin-crin, parfois même de la cornemuse. Dix pas plus loin la réunion prend un air aristocratique : pressés les uns contre les autres sur quatre files les landaus, les calèches, les carrosses de tout genre, armoriés, pimpants et découverts, servent d'estrades aux familles et portent des essaims de jolies femmes dans tout l'éclat de leurs atours. Contre la corde et dans l'arène la fête est populaire ; la cohue se meut, crie, roule et se démène.

A de certains moments tout se confond ; chaque équipage devient une salle à manger ; les pairesses du royaume sablent le champagne en plein air à quelques pas de prolétaires qui font mousser l'ale et se gorgent de poissons, de fritures et de bœuf grillé. Il faut penser aux noces de Gamache à la vue de ces amas de comestibles, tout en se disant qu'un pauvre à jeun risque la fringale au milieu de cette pantagruélique abondance. Dans un coin j'entrevis un jeune couple, un mari de la veille, une mariée fraîche et blonde : solitaires heureux au plus épais du tumulte, ils avaient fait de leur voiture un ermitage et six bouteilles de champagne plongées dans des seaux de glace étaient destinées à rafraîchir leurs gosiers délicats. Plus loin ce sont des jeux ; ailleurs des chanteurs ambulants, des bohémiennes aux guenilles pittoresques, d'adroits filous soupesant les poches et travaillant en tapinois ;

des danseuses écossaises à la rousse chevelure qui bondissent et sautent la gigue des montagnes. Autour d'elles circulent des soldats rouges, la canne à la main, et des jockeys efflanqués serrés dans leurs vestes de soie.

Tout à coup une cloche résonne à voix claire et il se fait un grand mouvement : l'arène encombrée se vide plus lestement que l'eau qui s'écoule, chacun prend position, tout afflue contre les barrières ; on se bat, on s'étouffe ; les curieux se juchent les uns sur les autres, les habitants des voitures se dressent sur la pointe des pieds, les piétons se suspendent en grappes à tout ce qui peut les exhausser. Une course va s'ouvrir. Il est d'usage auparavant, que les chevaux traversant l'espace soient promenés devant la foule qui rompt les lices et va les caresser ou les voir de près. Ce mouvement est impossible à contenir ; mais au second coup de cloche tout s'efface, le silence se fait, l'émotion est au comble. Dès que le murmure des voix lointaines annonce l'approche des coureurs, la foule se penche et se renverse sur les solides barrières qui marquent l'enceinte. J'ai vu des gens quitter terre, s'élancer en avant comme à la nage et rester en équilibre le ventre appuyé sur le madrier, tandis que des voisins leur grimpaient sur le dos.

Devant cette foule envahissante les policemen imperturbables font reculer les plus hardis ; un geste suffit, dans le cas contraire on reçoit sur la tête un coup d'un joli bâton noir gros et court, sur lequel sont peintes en jaune et écarlate les armes d'Angleterre avec la vieille devise : « Honni soit qui mal y pense. » Ce méchef faillit m'arriver : déjà d'un air plein d'aménité le policeman levait son bâton, lorsqu'une volée de coups de poing, reçue par derrière, me fit détourner brusquement. Une dame vieille et ornée de dents longues comme celles de la fée Urgèle me gratifiait de ces marques d'attention. Ses traits exprimaient une fureur de

singe; elle finit par me pincer jusqu'au sang en me criant en français : « Otez-vous! cela ne vous regarde pas ; vous n'êtes pas Anglais! »

On la serrait par derrière, on lui pesait sur les épaules, je résistais par devant; elle plia. Je vis ses doigts crochus comme des pinces de homard se rapprocher de mon bras déjà trop éprouvé, que je levai et rabattis sur son épaule en pesant un peu : elle disparut, et m'écartant je lui emprisonnai provisoirement la tête entre mes jambes, où elle s'allongea comme une couleuvre. Elle resta donc sur ses quatre pattes, et tournant vers moi son visage épanoui au fond d'une capote convulsée, elle me remercia. Elle voyait...

Soudain les clameurs, les trépignements redoublent : onze chevaux, le ventre rasant la terre, le cou et les jambes allongés, passent devant nous comme une nuée de flèches, avec leurs jockeys dont les vestes de gaze sont gonflées par le vent. Dès qu'ils ont disparu la foule envahit de nouveau le turf et s'élance après eux. Dix mille enragés jonchent en quelques secondes cet espace abandonné naguère ; on s'interroge, on parle confusément ; la réserve britannique a disparu, l'enthousiasme est au comble ; et quand deux minutes après le vainqueur proclamé parcourt au petit pas les rangs pressés de la foule, le cheval est entouré, soulevé, ballotté; on le flatte, on le complimente, il reçoit ces hommages avec complaisance. En ce moment ce n'est plus de la passion, c'est du délire, c'est une ivresse, c'est de la frénésie! Les chapeaux volent dans les airs, les clameurs montent jusqu'aux nues ; la foule électrisée se livre aux emportements d'une joie folle ; les battements de mains, les *hurras* produisent un vacarme effrayant et sauvage. Spectacle inouï que celui de ce peuple en démence! Tel est l'unique aliment des passions publiques en ce florissant pays. Enfin je les voyais s'enflammer pour quelque chose et dépasser

par la *furia* de leurs démonstrations nos bouillantes populations du Midi!

Comme des êtres isolés les peuples ont certaines passions exubérantes à satisfaire en commun. L'antiquité païenne avait ses triomphes et ses solennités mythologiques; le moyen âge eut ses pompes religieuses et ses fêtes populaires. L'Angleterre n'a plus que les divertissements hippiques. Étonnés à la première course, intéressés par la seconde, subjugués à la troisième et emportés par l'entraînement général, nous nous surprîmes mes compagnons et moi à suivre le torrent à grands cris. Nous voilà donc, tant l'esprit d'imitation a de force, livrés à une allégresse machinale et sans but, braillant comme des aigles au milieu de la foule et radieux de la victoire du lord Eglington. Tout à coup nous nous regardons; l'ivresse se dissipe, et tous trois nous partons d'un grand éclat de rire.

Alors nous cherchâmes la solitude; passant derrière les estrades nous trouvâmes, à cent pas de ce tumulte joyeux, le désert: — une ferme solitaire, un bois où remisaient quelques équipages abandonnés; au loin un vallon crayeux encadré de noires bruyères qui tapissent la base des coteaux couronnés de sombres forêts de pins. Un vieux cheval galeux paissait seul oublié dans la plaine, complétant le morne aspect de ce paysage.

Déjà l'ombre s'allongeait au pied des arbres dorés par le soleil oblique; nous regagnâmes la route jonchée de monde. Les bruits d'Ascot nous poursuivirent longtemps sur la lisière des bois tandis que nous retournions à Windsor où le parc était ouvert. Nous revîmes ces pelouses vertes, ces chênes contemporains de Milton sous le large pavillon desquels se groupaient des daims et des cerfs. Au loin mugissaient des troupeaux, les hameaux fumaient dans la vallée; au travers d'un médaillon de verdure, au fond des allées touffues embrasées des rayons du soir, l'ombre découpait à la

cime de l'horizon bleu le donjon massif, les tourelles et les murs dentelés du château de Windsor.

XI

Physionomie du dimanche à Londres. — Boxeurs. — Messe à *Temple-Bar.* — L'entente cordiale est mise à l'épreuve. — Figaro naturalisé Anglais. — Comment on vit dans les cottages. — Robert Peel. — Deuil public. — La docte cité d'OXFORD et ses vingt-deux colléges. — De la supériorité des chemins de fer britanniques. —La vie anglaise est un voyage. — La fée de Rucby. — Pèlerinage aux ruines de KENILWORTH.

Après une semaine de travail, d'insomnie, d'activité, de plaisirs et de fatigue, Londres accablé succombe et éprouve le besoin de se plonger vingt-quatre heures dans un sommeil profond. Dès le samedi au soir vers minuit, la ville prend un autre aspect; le mouvement cesse et, le lendemain le soleil se lève sans réveiller la cité dont les rues si passantes sont devenues mornes et closes comme celles de Bruges, de Pise, ou d'Aix en Provence.

L'agitation des jours précédents rend nécessaire à tous cet entier désœuvrement, seule concession faite à la nature dans ce pays où la vie est factice et tourmentée. Pour les uns c'est l'heure du sommeil; pour les autres l'unique occasion de respirer l'air en liberté. En général on apprécie mal le côté salutaire du dimanche anglais; choqué par l'aspect extérieur de l'institution, on ne s'avise pas d'en reconnaître l'opportunité. Veiller seul au milieu d'un monde endormi, c'est une situation où l'on est certain de s'ennuyer : ce rôle est celui des Français au delà de la Manche. Comme la mauvaise humeur s'en mêle, ils exagèrent la sévérité religieuse de cette journée.

Nombre de gens croient sur des récits absurdes qu'on serait mis à l'amende si on jouait chez soi du piano, de la flûte ou du cornet à piston. Il n'en est rien; les lois du pays ne sont pas aussi bienfaisantes. Chacun a ouï conter qu'on est réduit à jeûner si on n'a pas fait ses provisions la veille, attendu qu'on ne trouverait pas même à acheter du pain. La vérité est que les boulangers, les marchands de charcuterie, de tabac, les *oyster-rooms*, les cafés, les tavernes, les restaurateurs, les *pastry-cooks* laissent leur boutique ouverte toute la matinée jusqu'à onze heures. A cet instant on ferme à cause des premiers offices : chacun est censé se rendre aux églises. A une heure on entr'ouvre de nouveau ces boutiques aux chalands, puis on les referme de trois à cinq pendant le prêche; après quoi il est permis aux restaurateurs ainsi qu'aux taverniers de donner à boire, à dîner, à souper à tout le monde. Ce qui montre à quel point durant la semaine les nuits sont animées, c'est que, la soirée du dimanche expirée, dès minuit les *saloons* dansants, les cabarets à musique, etc., recommencent leurs bruits; la ville s'allume et la circulation renaît.

Les établissements publics : musées, galeries, théâtres, sont fermés le dimanche; les églises mêmes sont closes hormis aux heures des cérémonies. Il est hors d'usage qu'on rende des visites en ce jour consacré à Dieu et à la famille. Ainsi les Anglais ne sortent guère, les équipages désertent les parcs; la plupart des gens riches vont dès le samedi au soir à la campagne, ou visiter quelque ville de bains au bord de la mer. Le mobile de cette coutume est l'égalité. « Il faut, disent les *méthodistes*, que les domestiques, les gardiens des musées, les acteurs, les musiciens aient la faculté de se reposer aussi bien que les maîtres, les curieux et les mélomanes. » J'ai signalé plus haut les inconvénients de cette exagération. Il est des maisons où le couvert reste mis dès la veille afin de réduire la besogne des

serviteurs : si la fermeture des magasins est l'objet d'une ordonnance générale, c'est afin que les scrupules religieux d'un certain nombre de boutiquiers n'occasionnent pas à leurs dépens, au profit des autres, une concurrence.

Contre l'habitude de nos compatriotes, je goûtai fort le dimanche. Harassé de courses et de travail (car pendant sept semaines je n'ai jamais dormi plus de quatre heures sur vingt-quatre), je me sentis satisfait d'avoir du temps à perdre en conscience et d'être préservé de tout devoir, de tout plaisir, de toute étude. Il me sembla que le désœuvrement de chacun contribuait à ma quiétude ; le silence dont j'étais environné, la vue de tant de gens sérieusement occupés de ne rien faire me plongèrent dans une rêverie oisive, dans un assoupissement nerveux qui ne sont pas sans charme. D'ailleurs n'est-ce rien que de contempler une grande ville tout à coup si différente d'elle-même et de passer de l'aspect d'une ruche bourdonnante au spectacle d'un camp endormi ?

Deux cent mille cheminées d'usines, en s'abstenant ce jour-là de fumer laissent planer sur la ville une atmosphère éclaircie, fête pour les yeux : sans la consécration du dimanche, Londres ne contemplerait jamais l'azur du ciel. Mais j'ai connu des buveurs d'eau atrabilaires qu'indigne la fermeture des cabarets ; mesure admirable à mon sens si elle avait pour compensation l'ouverture des musées.

Il y a quarante ans les buvettes étaient ouvertes tout le jour ; c'est depuis lors qu'on s'est décidé à prescrire deux entr'actes de deux heures chacun. Dans ce pays où le peuple est enclin à l'ivrognerie, il advenait que l'ouvrier habitué à un travail assidu se trouvant tout à coup en possession d'un loisir de vingt-quatre heures et ne sachant à quoi l'employer, se jetait dans les tavernes. D'autant plus prodigue qu'il avait reçu la veille au soir son salaire de la semaine, il le buvait tout en-

tier sans paix ni trêve. Le soir venu ce pauvre diable était ivre, malade, ruiné ; sa femme, ses enfants restaient sans pain. Aujourd'hui cet artisan digère de onze à une heure le porter, l'ale du matin ; sa femme profite de la fermeture du tripot pour l'emmener : s'il retourne au débit elle l'en retirera à trois heures et, dans tous les cas, les repos forcés empêchent cet égout à bière de s'engorger ; il boit moins et peut s'arrêter. Quatre heures de réflexion sont aussi salutaires à la tête qu'à l'estomac. L'ivrogne entraîné ne cesse pas de boire ; l'homme ivre qui n'a rien *entonné* depuis deux heures est pris du dégoût de la boisson. Ainsi les règlements sur les tavernes, comme les lois de Moïse, donnent aux intérêts temporels la consécration des institutions religieuses, ce qui est le génie des législations : les lois athées sont impuissantes à régler les mœurs. Depuis trente-cinq ans, de l'aveu de chacun le nombre des ivrognes a diminué et les rixes sont moins fréquentes.

Ces améliorations n'empêchent pas que je n'aie vu dans le quartier de *White-Chapel* au seuil d'un *gin-house* deux lurons mettre habit bas, prendre du champ, croiser les poings et se boxer avec véhémence et dans les règles. Chaque coup rendait un son mat, comme un rocher qui tomberait des nues sur un banc d'argile : un nez fut mis en marmelade ; un œil passé au beurre noir se violaça tout à coup. Un policeman survint qui entraîna les champions. Autrefois le boxer faisait fureur, on le cultivait dans les tavernes ; mais à force de casser des têtes on a procuré l'interdiction de ce talent d'agrément. L'art se perd... C'est beaucoup que d'avoir gagné quatre heures sur les ivrognes du dimanche ; on en réduirait le nombre bien davantage si on payait les ouvriers le lundi au lieu de les solder le samedi soir. Les sociétés de tempérance n'y ont pas songé. L'ouverture des musées affectés aux arts de l'industrie détournerait des tripots une portion de leur clientèle, et la plus intelligente. Mais des custodes re-

cèvraient le public les bras croisés : quel scandale! Comment ne pas rire de cette pruderie quand toute la journée du dimanche on voit par les rues, sans que le rigorisme s'en offusque, des milliers de cochers recruter des chalands pour les conduire dans les campagnes à des conditions qui amènent un marchandage odieux!

Un dimanche, après avoir joui tout le matin du spectacle de ce peuple qui se prélasse en seigneur dans ses rues paisibles, quittant les beaux quartiers solitaires et Regent-Quadrant dont les édifices offrent au soleil une courbe élégante et grandiose, je gagnai la Cité et pénétrai dans *Temple-Bar* où on achevait l'office. J'entrai par un portail byzantin dans une rotonde romane couronnée de niches ogivales séparées par une centaine de mascarons très-curieux. Ce sont des masques burlesques qui font assaut de grimaces risibles. Pour contraster avec cette gaieté, huit *Chevaliers* de bronze avec le haubert, le bouclier, et de sombres physionomies, sont couchés sur leur tombe à ras du pavé formé de briques émaillées jaune sur brun, représentant des lions et des chimères. Je pénétrai dans l'église où priaient les fidèles, au son de l'orgue faisant retentir ces voûtes sacrées de mélodies catholiques. L'encens embaumait la nef; on aurait pu se croire en France. Mais tout cela n'est qu'apparence : l'antique chapelle des Templiers, que consacra en 1185 Heraclius patriarche de Jérusalem, a été rajeunie par une habile restauration; les masques sont copiés, les *Chevaliers* mêmes ne sont pas anciens; l'orgue jette un peu de poésie séculaire sur la froide réalité du culte anglican. C'est un bourgeois de la Cité qui a rétabli à ses frais Temple-Bar, une des trois curieuses églises de Londres. Après la messe, me promenant par la ville je fus frappé de la quantité de gens qui allaient à la campagne, les omnibus en étaient jonchés: on voyait circuler aussi des tapissières voiturant tout le personnel d'un magasin

endimanché d'une béate allégresse. Leur entrain me gagna; je résolus de franchir les murs.

J'avais une visite à rendre près de Waltamstow à une dame qui, habitant Paris d'ordinaire, aurait probablement assez d'indulgence pour accueillir un visiteur ce jour-là. Mais où est Walthamstow? je l'ignorais. Fallait-il s'y rendre par terre ou par eau, en voiture ou en chemin de fer? Ces questions ne sont pas d'une facile solution quand on ne sait à qui s'adresser, car le nombre des gens connaissant Londres à fond est restreint, et ceux qui possèdent la carte des environs sont encore plus rares. Ce n'est pas que chacun pour vous assister ne fasse les plus charitables efforts. Les Anglais passent pour inhospitaliers et peu obligeants. Sans rien affirmer à cet égard, je me borne à livrer mes propres expériences : sauf rares exceptions, je n'ai trouvé que bonne grâce et dispositions serviables.

Nos Français se croyaient aussi naguère l'objet d'une certaine répulsion parce qu'ils portent de la barbe, et il faut avouer que cette mode est lente à s'impatroniser dans un pays où l'amour du rasoir s'étend jusqu'aux prairies. Quand les gazons ont la barbe faite deux fois par semaine, un gentleman serait malvenu à ne se point raser tous les jours. Le Figaro des pelouses est un cheval traînant sur l'herbe un cylindre monté sur deux roues, par le moyeu desquelles passe un arbre attenant à quatre lames obliques qui tournent en effleurant l'herbe de près. Une machine analogue sert à enlever la boue des rues; seulement les couteaux sont remplacés par des brosses, et tout est également précipité dans un cylindre. Ces appareils ont été importés chez nous, le premier tout récemment.

Mais voilà que nous babillons sans plan ni méthode. Il n'est pas question de prés; il n'est plus guère question de moustaches depuis que la fashion blonde se laisse pousser du chiendent fané sur les lèvres. En effet ces barbes qu'ils ont tondues toute leur vie ont le brin dur

et teilleux. Ce qu'il est juste de dire c'est que si les *cockneys* nous regardent parfois avec des sourires blessants, nous le devons surtout à notre coup d'œil assuré et à nos airs de Tranche-montagnes. Ces allures délibérées, parmi nous fréquentes, sont chez eux si peu de mise qu'elles surprennent dès qu'on revient en France. L'Anglais ne regarde pas autour de lui et n'aime pas qu'on l'envisage avec arrogance. Si on est calme, si l'on adoucit son regard, on passe inaperçu avec une barbe d'un demi-pied.

Il s'agissait donc de découvrir Walthamstow : j'étais dans la Cité, les boutiques étaient closes et je faisais fonds sur l'obligeance éprouvée des citadins. Il était écrit que je ferais à cet égard des expériences édifiantes. Voici qu'elle fut mon Odyssée : — Un marchand de tabac me conseilla d'aller à *Bishop's-gate-street* nº 50 où je trouverais probablement des ,voitures. Cette rue était loin et d'un accès difficile. Il fallut plusieurs fois demander le chemin et, sur une dernière indication je parvins à un carrefour où trois rues s'offraient du même côté. Nouvel embarras. On me frappe sur l'épaule ; c'était le dernier passant questionné qui prévoyant mon hésitation s'était détourné pour me suivre à mon insu jusque-là pendant un quart d'heure. Il sourit d'avoir si bien deviné, me désigna la bonne route et s'en alla sans attendre mes actions de grâces.

A *Bishop's-gate-street* il advint que mon premier guide s'était mépris sur le numéro. La maison indiquée ne m'offrit qu'une taverne entr'ouverte où ayant pénétré, je me vis au milieu d'une troupe de gens du peuple, l'œil alcoolisé et les pommettes rubicondes. Superbe occasion pour apprécier l'entente cordiale : je dérangeais; les entretiens s'arrêtèrent, on me toisa. Au comptoir se tenait un garçon assez borné dont je me fis malaisément entendre, et que je n'entendis pas du tout. Les pratiques intervinrent; c'était à qui se montrerait le plus empressé, mais chacun préten-

dant à se faire écouter seul, prenait possession de ma personne. A la fin, le bureau me fut indiqué tant bien que mal. Je fus à la découverte, et ne trouvant rien je revins au cabaret. Nouvelles explications : j'étais inepte; ces gens désolés se montraient patients dans leur cordialité familière. Un d'eux prit un grand parti : jetant un regard touchant sur son verre plein, il le vida à demi, me regarda ensuite et quittant le cabaret avec un soupir il murmura : « *Come here!* », saisit mon bras et m'entraîna dans la rue. La distance était longue, il me conduisit jusqu'à la porte, frappa lui-même et me laissa.

L'heure du départ étant passée je dus renoncer à mon projet ; mais curieux de sonder à fond la patience de ces braves gens, je rentrai une troisième fois à la taverne où mon aspect produisit une sorte de consternation. Néanmoins on s'offrit à me conduire derechef ; j'annonçai que j'avais trouvé le bureau et, pour compléter mes renseignements, je multipliai les question sur l'heure des départs, sur la distance et sur les moyens de retour. Leur bienveillance fut inépuisable, leur bonne humeur sans mélange, leur cordialité parfaite. Et ils étaient gris pour la plupart... J'offris un verre de rhum à celui que j'avais dérangé et je bus à la santé de tous. On répondit par un toast à la France. Je remerciai ; ils parurent charmés.

Je n'allai donc à Walthamstow que le lendemain à dix heures. Arrivant au bureau un peu tard et à jeun, je demandai si j'aurais le temps de déjeuner et m'informai d'une taverne. Laissant son comptoir à la garde d'un cocher, le commis de la voiture me conduisit, commanda mon déjeuner et me dit de manger sans inquiétude, promettant de me venir chercher au moment du départ. Il eut même l'attention de me réserver au-dessus de la voiture une bonne place à côté d'un monsieur qui parlait français. Demandez des complaisances de ce genre aux employés des messa-

geries françaises, les plus incivils de tous les commis, et qui gonflés d'importance se considèrent par rapport au public comme des AUTORITÉS!

Comme il y avait du soleil les Anglais s'étaient munis de parapluies ; pour se garantir de la poussière ils avaient attaché à leur chapeau des voiles de gaze verte qui leur donnaient un faux air d'amazones. Nous dédaignons de tels soins ; mais un Anglais qui escalade une impériale porte un coussin sous son bras. Mon voisin qui lisait dans ma pensée me dit avec malice : « En France, vous êtes toujours comme Malbrou qui va-t-en guerre. »

Ce garçon-là nous trouvait à plaindre. « Vous possédez tout, observait-il, vous ne savez user de rien et vous vous plaignez sans cesse. Vos impôts sont légers...

— Peste ! vous en parlez à votre aise.

— Voyez-vous ce petit cottage? Eh bien il verse à l'État environ 500 de vos francs pour la taxe des portes et fenêtres. A Londres l'impôt mobilier d'un logement de 3,000 francs s'élève communément au tiers de cette somme.

— Mais vous n'avez pas de si lourdes taxes sur les viandes et les boissons; l'octroi vous est inconnu et le sel vous revient au détail à un shilling les vingt-huit livres.

— Pour l'octroi, je pense comme vous. Que faire cependant? Vous êtes effrayés de toute somme un peu ronde : il faut bien éparpiller l'impôt sur une myriade d'objets et le retirer sou par sou ce qui, soit dit en passant, en rend la perception très-coûteuse. Naguère vos représentants rêvaient la réduction des budgets au lieu de chercher à accroître les éléments de la fortune publique. Vos industries étaient en baisse, votre pauvreté croissante ; et plus votre caisse se dégarnissait plus vous aspiriez à la liberté, sans songer que la liberté des peuples est proportionnée à leur prospérité matérielle. La liberté est un luxe trop onéreux pour vous.

— Votre synthèse n'est pas consolante, mais elle dénote une certaine étude de notre pays.

— Je m'y trouvais après 1848 et je vous faisais la guerre à la façon anglaise : il vous en a coûté gros. J'ai dirigé la prise de Lyon.

— Vous parlez par énigmes.

— Notre politique ne prend dans un pays que ce qui nous est profitable. En général, par rapport au continent elle se réduit à profiter des désastres. C'est ainsi que nous nous sommes assimilé la plupart de vos industries, et que nous nous substituons à vous de jour en jour sur la plupart de vos marchés. Nous tendons à vous faire *mats* sur l'échiquier du monde.

— Bah! il nous reste encore bien des cases.

— Dans votre pays on n'a besoin que d'un crédit à courte échéance, parce qu'on s'enrichit en dix ans et qu'on ne continue pas l'état de son père. On a donc peu d'intérêt à fonder une renommée durable et par conséquent on fraude, on falsifie pour achever plus tôt sa fortune. Aussi votre commerce est-il suspect; le nôtre est d'une loyauté parfaite, non que nous soyons plus honnêtes, mais notre intérêt le veut ainsi. Rien n'est donc plus pénible aux nations que de ne pouvoir se passer de vos produits; d'où il succède que tout article par nous offert en concurrence est préféré. Après votre glorieux février la fabrique lyonnaise souffrit, les ouvriers manquaient d'ouvrage; on ne sut faire aucun sacrifice et je songeai à tirer parti de la situation. Après en avoir conféré avec le premier lord de la Trésorerie et le président de la Cour du commerce je traversai la France. Mais vos ouvriers étaient encore patriotes; les embaucher était malaisé et je ne voulais que les plus habiles. On m'envoya du *renfort*... et les émeutes vinrent à mon aide. J'ai expédié par la Suisse, le Rhin et la Belgique trois cents des meilleurs ouvriers en soierie et, à un second voyage, tant de Lyon que de

Saint-Étienne, environ sept cents autres travailleurs Nos fabriques d'étoffes et de rubans sont en pleine activité; leurs produits rivaliseront bientôt; ils finiront par vous débouter. Voilà comment j'ai pris votre ville de Lyon.

— Vous êtes donc bien riche et furieusement patriote ?

— Riche de l'argent de l'État qui sait en fournir aux utiles entreprises; patriote avec la ferveur d'un néophyte : je suis né à Châtellerault, et Anglais naturalisé. Il faut ajouter que ma mère est du pays de Galles. L'intelligence, l'activité, sont d'un emploi trop rare en France où l'on n'en tient compte; je suis entré au service de l'Angleterre et n'ai jamais servi qu'une patrie. Mais ici que de ressources, et quels hommes! Il m'est facile de vous en donner une idée par une simple anecdote. Lors du traité de la quadruple alliance, je me trouvais à Madrid au moment où s'y débattait certaine question trop longue à expliquer et dont la solution, tranchée sans vous et contre vous, demandait beaucoup de promptitude. Il fallait conclure avant que votre gouvernement ne fût mis en éveil. Votre ambassadeur prévenu à temps allait dépêcher un courrier à Paris; il échouait si l'Angleterre le devançait de quelques heures. Sans perdre une minute je prends un cheval et, courant bride abattue à la première poste, je retiens et fais partir tous les chevaux. J'agis de même à la seconde et je détourne les relais jusqu'à la frontière. L'estafette française fut retardée de quatorze heures. Je me hâtai de revenir, ma bourse était à sec et moi parfaitement tranquille. En effet sur mon rapport notre ambassadeur me félicita, me fit compter 40.000 francs, et m'accrédita avec un traitement fixe. Qui donc ailleurs oserait à ses risques rendre un service pareil? Eh bien tout sujet anglais peut agir de la sorte en sécurité; indemnisé s'il échoue, récompensé s'il a réussi.

— Est-ce ainsi, demandai-je avec dédain, que vous avez conquis vos lettres de naturalisation?

— Non; rassurez-vous. La question procède d'un esprit chevaleresque; vous ne saurez pas faire votre chemin.

— Vous êtes, je l'avoue, totalement corrompu.

— Nous ne vendons jamais à faux poids, nos denrées ne sont point falsifiées; les vôtres le sont à peu d'exceptions près. Quant à nos principes, les voici : Tout pour le pays, tout pour la vieille Angleterre; *Rule Britannia!*... Vous le voyez, j'ai gardé le franc babil de la patrie de mon père et je vous instruis sans scrupule. Qu'en résultera-t-il? Vous écrirez notre entretien, nul n'en profitera et, pour se dispenser d'y réfléchir on se moquera de vous.

— Où diantre avez-vous pris que je fasse profession d'écrire?

— Rien de plus simple. Mes paroles ne vous frappent que par le côté paradoxal; mes critiques, au travers de votre patriotisme, ont une saveur dont l'âcreté vous plaît; causeur de votre nature, vous m'écoutez avec une attention gourmande et vous jouez la bonhomie. Vous restez pensif un moment comme un homme qui met ses impressions en ordre, et la question qui succède à ces pauses s'offre dans la logique des idées. Vous glanez, vous recueillez; que faire de ces provisions-là, sinon de la prose? Enfin vous projetez sur les campagnes des regards froids et attentivement prolongés qui dénotent l'étude. Allons, vous êtes un littérateur!

— Et vous en êtes un autre, mais échoué sur l'écueil de la réalité. Votre activité n'est point dans l'imagination, elle est dans l'esprit et constitue tout l'homme. Votre héros c'est vous-même et ce héros, la vie pratique l'a absorbé. Cependant par un reste d'habitude vous broutillez des observations pour votre agrément. Je crois à votre campagne de Lyon; quant à l'anecdote

de Madrid je la connaissais; vous n'en êtes pas le véritable auteur, mais le metteur en scène. Instrument souple et caché vous ne réussirez à être riche qu'à la condition de faire le sacrifice de la renommée.

— J'y consens de bon cœur. Tenez, il n'y a rien à moissonner là-bas; vous devriez vous faire Anglais. »

Je partis d'un éclat de rire. « Très-bien! reprit-il; vous avez plus d'espoir que d'amertume, et vous tenez une position.

— Fort modeste; mais je sais me borner.

— Adieu donc, bon courage! nous voici arrivés à l'angle du chemin de Walthamstow. »

Le temps avait passé vite grâce à la bizarre faconde de ce compagnon de hasard. Son entretien contenait des faits singuliers : comme il l'avait prévu je l'écrivis et je le livre sans peine; car depuis lors nos industries se sont relevées et ont reconquis la première place, tandis que celles de nos voisins, sur bien des points, encourent le blâme qu'ils nous adressaient autrefois.

La voiture m'avait déposé sur une route bordée de grands ormes secoués par le vent; le terrain était sablonneux : le pays ressemble à la plaine Saint-Denis, avec plus d'ombrage; des coteaux bas, du côté du midi le séparent de Londres. Sur le chemin se succédaient quelques cottages et comme j'ignorais la situation de celui de madame Z***, je pris le parti de sonner à toutes les grilles. Dès la première, je reconnus mon erreur en voyant accourir sur le seuil le personnel d'un pensionnat de jeunes filles. Plus loin autre *boarding-school;* ailleurs troisième pension, et de même partout. Un facteur de la poste me tira d'incertitude en me désignant le logis demandé. Je sonne, j'entre : nouveau pensionnat. Les familles anglaises sont fort nombreuses; on y compte les marmots à la douzaine. Or dès qu'un étranger apparaît, les petits garçons honteux et timides s'enfuient se cacher, tandis que les

filles déjà pourvues de l'assurance propre à leur sexe dans ce pays accourent, curieuses de regarder le visiteur. Dans une de ces prétendues pensions j'eus le temps d'apercevoir par une fenêtre basse quatre petites filles alignées de front et dressées à marcher droit, le buste effacé, les coudes au corps et l'œil fixe, par un sergent instructeur de l'infanterie de la reine. Dès lors je m'expliquai pourquoi les soldats m'avaient paru marcher comme les dames anglaises : c'est que celles-ci ont été stylées à l'école du fantassin.

Il me fut agréable de retrouver au cottage de Walthamstow une gracieuse personne qui unit à la gravité des mœurs anglaises le charme de l'esprit français, et auprès de qui je retrouvai cette bienveillance épanouie qui distingue nos compatriotes. Presque aussitôt le fils de mon hôtesse vint tout rondement m'embrasser comme un vieux camarade, ce dont j'eus le cœur un peu dégourdi, tout gelé qu'il était depuis un mois par le contact des produits cristallisés de l'éducation britannique. C'est que là-bas les enfants sont élevés en serre froide par l'institutrice qui, pour mieux les *réussir* éloigne l'influence des parents et ne quitte jamais la couvée : elle vit avec eux le jour et la nuit. La mère assiste silencieuse à certaines leçons dans le *school-room* et remonte seule à son appartement.

Dans les maisons anglaises où les mœurs viennent se mouler, la cave appartient aux cuisines et à la domesticité. Ce sous-sol est séparé de la rue par un fossé en maçonnerie que borde une grille, dans lequel les croisées prennent jour. Dans les rues neuves, entre la façade des maisons et le trottoir il y a donc un vide de deux à trois mètres de largeur. La grille est interrompue devant la porte du logis qui sert d'entrée aux maîtres, et le service a son escalier particulier pris sur l'épaisseur du terrassement. Notre rue de l'Élysée a été construite sur ce plan. Devant la façade postérieure du bâtiment on creuse d'ordinaire une petite cour à

la hauteur des cuisines : le rez-de-chaussée du côté de la rue devient un premier étage sur le derrière. Ainsi les maîtres entrent et sortent à l'abri de la curiosité des domestiques. Le rez-de-chaussée contient la salle à manger et les appartements destinés à l'enfance; le salon, les chambres de maîtres occupent les étages supérieurs. Fontenelle qui n'aimait pas les marmots eût goûté cet arrangement, justifié à demi par leur surabondance. Cet austère usage souriait moins à madame Z***, qui adore son fils et possède assez d'intelligence pour le gâter sagement. Les enfants mangent à part à d'autres heures que leurs parents ; mais ces derniers mettant à profit le dîner de la petite famille, en prélèvent sous le titre modeste de *goûter* les substantielles prémices. Je fus convié à cette collation, trait d'union entre le déjeuner et le dîner. Elle se composait de bœuf à l'étouffée, d'un saumon, d'un plat de jardinage et d'un gâteau... mural. Tels sont les délassements d'un estomac britannique.

De retour à Londres, je remarquai à l'angle de Fleet-street la boutique du *Sunday-Times*, journal du dimanche à l'usage du peuple; laquelle boutique, fermée la veille, m'avait scandalisé par l'insolence des placards dont la devanture était souillée. Le samedi précédent sir Robert Peel avait soutenu contre le lord Palmerston à propos de l'affaire de Grèce sa dernière lutte. Redoutable, éloquent comme toujours, il avait néanmoins reçu un échec et le *Sunday-Times* couvrait d'opprobre ce nom respectable. Sous les rubriques de TRIUMPH !!! SHOCKING ACCIDENT TO S. ROBERT PEEL, le champion des idées progressives était traité de *renégat*, de *criminel*, de *lâche*, de *traître*, d'*atroce* et autres aménités. A l'heure même où je déchiffrais ces indignités, Robert Peel revenant du palais Buckingham et traversant Saint-James's-park était lancé sur le sable de *Constitution-Hill* par son cheval qui, en retombant sur lui, écrasait à deux reprises le célèbre orateur.

Donc le *Sunday-Times* se hâta le lendemain de gratter ses affiches et de les remplacer par des placards élogieux tout aussi excessifs.

Londres passa trois journées dans une angoisse profonde. J'ai vu des gens aller cinq fois par jour prendre des nouvelles à la porte de Robert Peel; le petit jardin de White-Hall était sans cesse encombré d'une foule morne et silencieuse. Je m'y rendis un soir : la nuit était fort sombre, des groupes muets se tenaient tournés vers la grille séparée par un petit jardin de la maison, au rez-de-chaussée de laquelle brillait d'une lueur faible un seul flambeau. Sans savoir à quelle fin, j'attendis... Au bout d'un instant un policeman sortit de la maison et vint jusqu'à la grille dont chacun se rapprocha sans bruit. L'homme dit en anglais, d'une voix calme : « Il est mort... »

Ma montre marquait dix heures et cinquante minutes. La foule disparut à grands pas sans qu'on entendît articuler une syllabe. Une heure après Londres connaissait l'événement et prenait le deuil du plus grand de ses hommes d'État. Chez nous, où lors du plus grand désastre que la France ait subi j'ai vu se trémousser dans une haineuse allégresse la moitié de la population, on ne comprendrait plus le patriotique sentiment qui peut unir toutes les opinions dans une douleur unanime. En Angleterre où l'opposition n'est point absolue ni bassement cupide, elle est aussi normale, aussi *gouvernementale* que le cabinet même et l'accord subsiste sur les principes fondamentaux. Telle situation rend les torys nécessaires, telle autre rend plus opportune la direction des whigs; mais les deux partis également nationaux et désintéressés coopèrent à la même œuvre. Peel mourant était pour sa patrie une et indivisible un guide éprouvé qui tombe, une gloire qui s'éclipse, un flambeau qui s'éteint. La puissante et profonde unanimité d'un sentiment si juste, spectacle étrange pour un Français, inspire une haute

idée de la conscience politique et de l'intime cohésion des éléments de la société anglaise.

Le lendemain matin au lever du soleil j'allai réveiller mon vieil ami Évariste Fouret, qu'on rencontrait volontiers partout ailleurs que chez lui. Nous avions ensemble fait quelques centaines de lieues sous un autre ciel et, l'avant-veille je l'avais rencontré dans la rue sans surprise, comme douze ans plus tôt sous la bâche d'un *corricolo*. « Où donc allons-nous? » demanda-t-il en se frottant les yeux. « Nous partons pour Oxford. — *Per Bacco!* c'est une idée. » Et tout en fredonnant certain couplet de l'opéra de *l'Éclair* sur l'*Université d'Oxford*, il attacha ses guêtres avec célérité.

Ce petit voyage nous mit en contact avec les seuls Anglais malveillants que j'aie rencontrés. En face de nous étaient deux gentlemen d'une mise élégante et d'un aspect assez distingué, qui se mirent à causer en laissant tomber sur nous des regards si narquois et si peu dissimulés qu'il nous eût été difficile d'ignorer qui faisait les frais de leur entretien. L'attitude des autres voyageurs confirmait au surplus nos soupçons. Ces messieurs parlaient assez bas, mais ils avaient le coup d'œil très-haut. Au bout d'un quart d'heure, craignant de n'être pas assez compris, un de ces jeunes gens se mit à siffler sur un ton aigu en me toisant avec une certaine fixité. « Chaque pays a ses mœurs, dit tout haut Évariste; il paraît qu'en Angleterre on siffle sans se gêner dans les voitures publiques? »

Un mouvement imperceptible de la physionomie du siffleur me fit deviner qu'il entendait le français. Je le regardai fixement en répondant à mon compagnon : « A Londres comme à Paris, siffler, quand on n'est pas seul, est la marque d'une très-mauvaise éducation. » Notre homme rougit jusqu'au blanc des yeux et cessa de siffler. Ces messieurs chuchotèrent de nouveau et, à la première station ils changèrent de voiture.

Le train direct franchit si rapidement les soixante-trois milles qui séparent Londres de la ville des écoliers, qu'au bout d'une heure et demie, découvrant à droite derrière une rangée d'arbustes un dôme, des campaniles, une flèche et des tours, nous nous interrogions sur cette ville inconnue quand un monsieur long, fluet et tout de noir habillé s'écria : « Nous arrivons à Oxford. »

C'était un homme de cinquante ans, d'un aspect professoral : figure anguleuse, nez pointu amenuisé pour sarcler le jardin des racines grecques, lèvres minces affilées au latin, œil de coq dressé à la surveillance. Ce qui l'avait signalé à notre attention c'est que dérogeant à la modestie de l'usage, une des boutonnières de son habit laissait entre ses lèvres serrées passer une langue de ruban, mince, exiguë, timide et d'une indéfinissable couleur. Que signifiait cette distinction? Mes notions spéciales n'allaient pas au delà du cordon de Saint-Georges, patron de la Jarretière, et *le georges* (on désigne ainsi la plaque) ne luit jamais sur la poitrine des simples mortels. S'agissait-il alors de l'ordre du Bain, ou de Saint Patrich d'Irlande, ou de Saint Michel et Saint Georges, décoration anglaise des îles d'Ionie ; ou du Royal-Hanovrian-Guelphic qui conviendrait si bien aux aubergistes vertueux, car il a un cheval blanc pour insigne (j'ai failli dire pour *enseigne*)? Ou bien notre compagnon, en qualité de montagnard et de savant, était-il décoré du Chardon d'Écosse, *the thistle*? Questions difficiles à débrouiller. Ce qu'il y a de plus clair c'est qu'il était dans des conditions à passer pour *eccentric*.

Il avait pris place auprès de nous à la station où nous avions laissé sur la gauche le chemin de Bristol pour prendre l'embranchement d'Oxford. Notre isolement, notre presque ignorance de la langue du pays l'émurent. « Ces Français sont vraiment étourdis, disait-il à sa femme et à sa fille, en anglais que nous

n'étions pas censés comprendre; ils ne doutent de rien! »

Puis se tournant vers nous : « Comment allez-vous faire? les écoles sont en vacances et je n'ai personne à qui vous recommander. Les guides d'Oxford ne parlent pas français, les habitants de la ville non plus; vous n'êtes vraiment pas prudents : si vous ne m'aviez rencontré par hasard, vous risquiez de revenir sans avoir rien vu. » Nous nous confondîmes en remercîments. « Je ne suis pas moi-même, poursuivit-il, entièrement maître de mon temps. Nous allons pour affaire d'importance à Oxford; nous en partirons ce soir. Mais vous ne pouvez être abandonnés de la sorte, et je vais tâcher... Vous êtes d'âge à marcher vite? Enfin comment espériez-vous vous en tirer?

— Monsieur, répondis-je, on ne m'a jamais vu désespérer de l'imprévu : nous comptions sur vous, nous vous attendions avec confiance et tranquillité.

— La foi dans la Providence est une vertu quand elle ne va pas jusqu'à la présomption. Qu'allez-vous faire à Oxford?

— Voir l'alme, inclyte et vénérable Université.

— Curiosité d'artistes, en un mot. L'Université... Mais on compte vingt-deux colléges, à l'Université! Oxford n'est qu'un concile de colléges. »

Il pensait nous terrifier. « Oh! murmura Évariste, nous avons bien fait de venir ici.

— L'essentiel pour des étrangers c'est de visiter les plus beaux et les plus curieux. Je vais vous y conduire successivement, vous recommander à chaque porte; ensuite vous reverrez le tout à loisir. »

Dès qu'on eut mis pied à terre, notre cicerone bénévole déposa sa famille avec son petit bagage dans une maison et sans perdre de vaines paroles il s'allongea comme un limier le long du mur de *Saint-Aldate-street*. Nous le suivions avec peine jusqu'au moment où nous nous décidâmes à courir derrière ce compas ambulant

qui arpentait à pas d'autruche. En peu d'instants, par des cloîtres, sous des voûtes et des passages bizarres, en traversant des cours, des jardins, des arcades, nous eûmes accompli le tour de la ville, assez pelotonnée et peuplée de vingt-huit mille âmes. Nous entrevîmes éblouis, le long de ce chemin fantastique, des miracles d'architecture, des profils, des pignons, des ogives, des statues, des palais cloîtrés de tous les siècles, de Guillaume le Conquérant à Charles II. Plus étrange, plus somptueux, plus imprévu que Bruges ou Nuremberg, Oxford est une merveille de l'art au moyen âge.

Tout en multipliant les explications notre protecteur examinait sa montre à chaque pas, répétant : « C'est que je suis bien pressé... Allons, venez vite encore de ce côté... » (Et il redoublait le pas; nous soufflions comme une locomotive qui file à vapeur perdue.) « Grand Dieu! reprenait-il, plus que dix minutes! Si j'allais manquer la leçon d'architecture byzantine, que penserait l'illustre docteur Speaghulf ! »

Il eût été bienséant de lui rendre la liberté ; nous fûmes impitoyables : les bons voyageurs immolent tout à leurs desseins et sa mésaventure nous était trop utile. En y réfléchissant je me suis applaudi de cette stoïque fermeté. « C'est, disait-il, que le docteur Speaghulf fait aujourd'hui une leçon d'archéologie à la cathédrale, sur ce monument même et, vous comprenez...Je voudrais pouvoir vous y conduire ; mais il faut être présenté, invité et, à cette heure il n'est plus temps de le prévenir. »

Peu s'en fallut qu'Évariste avec le dévouement du Chat-botté ne fît de moi chétif un Carabas d'érudition. Je le calmai d'un signe et nous achevâmes la tournée d'Oxford. Après quoi notre respectable guide essuya son grand front, nous serra la main d'un air satisfait, reçut nos remercîments et se sauva bien vite en nous criant : « Surtout, jeunes gens ne faites plus de ces imprudences-là !

— Pauvre cher homme ! grommela Évariste, nous poussons la prudence jusqu'à la férocité. »

L'origine d'Oxford se perd dans la nuit des temps. La ville était déjà vieille en 729, lorsque le noble Didanus ayant perdu sa femme Saffrida fonda une église et un couvent dont il donna la direction à sa fille Frideswide qui, canonisée depuis, devint la patronne de la cathédrale où sa tombe existe encore. Cette métropole d'un style roman très-ouvragé, ornée de belles tombes du XIIe et du XIIIe siècle, et où j'admirai les plus anciennes stalles que j'aie vues ainsi qu'une vaste croisée ogivale en style flamboyant, chose commune en France mais unique en Angleterre, cette métropole curieuse a servi d'église au couvent de Sainte-Frideswide jusqu'à 1522. A cette époque Wolsey persuada au prieur de céder au roi son prieuré et Clément VII ayant approuvé cette transaction, le cardinal dévoué aux intérêts d'Oxford où il avait étudié et professé obtint d'autres suppressions et fonda ou reconstruisit divers colléges. Il installa à la suite des vénérables bâtiments de Sainte-Frideswide, spécimen de toutes les architectures, de la maçonnerie normande au portique grec, un collége dédié au Sauveur, sous le nom de *Christ-Church college*. Les lettres patentes du roi conférent à des chanoines réguliers l'enseignement des lettres divines, du droit civil, des arts libéraux et de la médecine. Voilà de l'unité s'il en fut jamais.

Aussitôt on se mit à bâtir avec un luxe prodigieux sur les devis et plans de Wolsey lui-même : ce magnifique parvenu était un homme de goût. Rien de plus imposant que l'immense cour avec ses gazons verts, son campanile, ses grands corps de logis, sa maison capitulaire du XIIIe siècle, sa vieille bibliothèque du XVe, sa librairie nouvelle du temps de Charles Ier, et surtout son magnifique réfectoire, nef d'église éclairée par d'amples ogives ornées de charmants vitraux. Cette salle est

l'œuvre de Wolsey. On y arrive par un escalier de la Renaissance, dont la cage voûtée, portée sur un pilier grêle et svelte imitant un faisceau de lianes divisées au sommet en rameaux rayonnants, est fleurie de rosaces et de culs-de-lampe d'un effet exquis. La salle a cent cinquante pieds de long sur quarante de large et cinquante de hauteur; le plafond en chêne sculpté est étoilé d'armoiries. Cent portraits historiques décorent ce réfectoire boisé et meublé à l'antique où le prince régent reçut en 1815 les chefs des alliés. Ce collége est un des plus vastes et des plus somptueux.

Le collége de l'*Université* proprement dit est d'un aspect plus étrange, avec ses deux cloîtres normands dont l'un est revêtu jusqu'au sommet d'alaternes en espalier, de lierre et de touffes de roses. La pierre de ces édifices est vieille et très-écorchée. A côté de cette cour du XIV° siècle, s'ouvrant sur des jardins, il en est une autre plus sévère, environnée de petites fenêtres à plein cintre, encadrées deux par deux d'un cordon qui trace une large grecque. Rien n'est plus imposant. L'Université existait déjà au IX° siècle sous Alfred le Grand qui lui concéda le huitième de son revenu. Au XIII°, Mathieu Pâris signalait à Oxford la présence de trois mille étudiants et cette Université n'avait pas encore été enrichie des dons de Guillaume de Durham ni d'Élisabeth de Montaigu, qui l'élevèrent à une haute splendeur.

Mais comment décrire les merveilles d'Oxford! il faudrait un volume et des centaines de gravures pour en donner l'idée. Passons donc légèrement sur *Magdalen-college* et son cloître chargé de colonnettes enlacées de lierre, sa chapelle fleurie, son réfectoire revêtu en 1521 d'une boiserie en chêne, et ses jardins animés d'eaux vives qui jaillissent sous des arbres séculaires; sur *Merton-college*, un des plus fantastiques, avec son abside, sa physionomie d'abbaye, de forteresse et de manoir, ses jolies cheminées couronnées de trèfles, sa

double cour où s'épanouit sur un corps de logis austère un pavillon premier-né de la Renaissance en fleur, et son cloître sombre, égayé sur les toits par un chapelet de lanternes vénitiennes. Mystérieux et opulent Merton entr'ouvre avec coquetterie le péristyle de sa chapelle orientale plantée de colonnettes groupées comme des tuyaux d'orgues.

On ne doit pas omettre *Saint-John's-college*, en face de la vieille tour romane de Saint-Michel. Le style ogival français s'y montre à son automne, attristé, défleuri; mais on y admire une très-belle cour du temps de Charles Ier. La statue de ce roi, celle de la reine Henriette illustrent le portail, flanqué de galeries sur arcades égayées d'une légende où se déroulent des Amours et des figurines en demi-relief, qui supportent gaiement des bustes antiques nichés aux entre-colonnements. *New-college,* le plus majestueux, date du règne d'Édouard III; son église admirable est décorée de stalles fort belles. On y conserve encore la crosse du fondateur, Wilhelm de Wykham, évêque de Wyton. Le fond du chœur est singulier; il se compose de quatre étages d'ogives découpées à jour sur une muraille plane. L'orgue, du temps, en chêne sculpté, a été restauré habilement.

Il faut renoncer à parler d'*Oriel-college* dont les bâtiments festonnés se couronnent d'une file de pignons légers; d'*All-Souls-college*, d'un style presque bourguignon, qui possède un portail mauresque et deux ailes crénelées, à demi cachées par un tronc de houx gros comme Henri VIII. Ce houx s'entremêle au lierre et aux replis d'un figuier trapu. Laissant les colléges de *Pembroke,* de *Lincoln*, de *Waddham*, de *Corpus-Christi*, de *la Reine*, de *Jésus*, de *la Trinité*, d'*Exeter*, et celui de *Baliol* fondé par le père de l'infortuné roi d'Écosse, nous ne dirons qu'un mot de la *Divine École:* ainsi nomme-t-on le Collége de théologie. Il existait sous la direction des moines avant les excursions des Saxons

et des Danois. C'est sous Henri VIII et son successeur que cet établissement acquit son plus vif éclat. Wosley, Bodley, Selden, le duc Humfroy de Glocester le dotèrent richement. On y éleva un dôme, des clochetons, des cloîtres, des palais.

La perle des écoles c'est la *Bibliotheca Bodleiana*, célèbre dans le monde savant. Elle occupe trois corps de logis, contient des livres rares, de précieux manuscrits, des portraits curieux. Toutefois elle est d'un aspect moins saisissant que la salle *Selden*, élevée et appropriée à son usage au temps d'Érasme. Rien de plus bizarre, de plus recueilli que ces plafonds peints, ces vitraux enchâssés de plomb, et ces bureaux massifs appuyés contre les rayons de telle sorte que l'érudit à son pupitre n'ait qu'à tendre la main pour atteindre les volumes. Tout est divisé par cases et compartiments en boiserie de chêne formant des cabinets isolés; les murs sont ornés de portraits, entre autres de celui d'Érasme grand comme nature et avec les deux mains, par Holbein. C'est le meilleur portrait du plus ancien précurseur de Voltaire. Dans cette salle vénérable où lisaient quelques étudiants en robe noire et en bonnet carré, on se croyait transporté au temps de Mélanchton, de Morus et de Luther.

N'oubliez pas de visiter *Saint-Peter's-Church in the east*, très-vieille église avec une crypte romane sur huit piliers; ni la galerie neuve de l'Université au sommet de la ville. Elle contient une collection de dessins originaux réunie autrefois par Lawrence et acquise au prix de 7,000 livres (175,000 francs), à la faveur d'une souscription où s'inscrivit le comte d'Eldon pour 4,000 livres. Soixante et dix-neuf dessins de Michel Ange, cent soixante-deux par Raphaël rendent fort précieuse cette galerie où l'on admire en outre quelques peintures de Simone Memmi, de Domenico Ghirlandajo et du Masaccio.

Oxford et Cambridge concentrent à peu près tout

l'enseignement transcendant. Hors de là, les écoles secondaires les plus importantes sont celles d'Éton et d'Harrow. Les études universitaires sont complètes; elles comprennent les facultés de droit et de théologie, le programme de notre École normale et de l'École de médecine. Londres possède une École de chirurgie à Lincoln's inn fields, et quelques petits colléges.

La jeunesse d'Oxford est dit-on pédante et dépensière : c'est un lieu d'études et de plaisirs coûteux. Rien de plus singulier que de voir circuler dans ces rues antiques des écoliers en rabat, la robe plissée sur le dos, doublée en soie et munie de longues manches ouvertes, froncées sur l'épaule. Ils sont coiffés d'un bonnet noir collant à la tête, lequel bonnet tombant en pointe sur la nuque est couvert d'un carré d'étoffe plat et garni d'une houppe de soie. Il y a des écoliers rouges et des écoliers violets. Oxford est un monument unique, merveilleux et trop peu visité. Pour compléter l'impression qu'on y ressent, les carillons sont sans cesse en branle; car tout étudiant riche passant examen ou thèse fait carillonner ses victoires. On nous avait dit vrai : notre littérature, notre langue sont délaissées à Oxford; la librairie la mieux achalandée ne nous offrit en fait d'ouvrages français que *Moustache* et *Sans-Cravate*, par M. Paul de Kock, ainsi que l'*Art de plaire...* par Eugène Sue. Après avoir erré jusqu'au soir dans cette cité du moyen âge, nous regagnâmes le chemin de fer qui mit cinq heures à nous faire parcourir la distance franchie le matin dans l'espace d'une heure et demie.

C'est mal à propos que notre anglomanie préconise la rapidité et l'excellente administration des chemins de fer de la Grande-Bretagne livrés sans contrôle aux Compagnies, maîtresses à peu près absolues des voyageurs. Bien que les tarifs soient élevés, pour peu qu'un intérêt attire le public sur un certain point, ce jour-là les prix sont augmentés. Qu'il survienne une fête, un marché dans une ville lointaine où grand nombre de

gens sont forcés de se rendre, l'administration pour contraindre la foule à payer plus cher ne multipliera que les trains des deux premières classes. En d'autres occasions on supprimera même les secondes, pour ne laisser que les places de premières à la disposition du public. Les wagons à bas prix sont quelquefois découverts; sous de pareils cieux on ne saurait imaginer rien de plus barbare. Les secondes où le patient est adossé à des planches et assis sur un banc de chêne non rembourré, sont aussi sales que des musées et souvent garnies de portières sans vitres, fermant par conséquent au moyen de volets de bois. A Londres la pauvreté s'expie.

Les trains *omnibus* se chargeant des marchandises, on s'arrête aux stations pour hisser les fardeaux ou déposer des ballots et des caisses. Ces stations sont si nombreuses qu'elles triplent la longueur du trajet. Aperçoit-on de loin un voyageur attardé, on l'attend avec une patience digne des cochers de nos anciens coucous des environs de Paris. Dans la crainte que des voyageurs munis de simples billets de wagons n'aient envahi les diligences ou les coupés, un quart d'heure avant l'arrivée le train s'arrête, et les employés passant en revue les voitures viennent comme chez nous demander à chacun son billet. A Brighton, un dimanche, deux collecteurs recevaient les *tickets* de deux mille touristes exposés à découvert au soleil de midi entre un mur et un pan de rocher. La cérémonie dura cinquante minutes. Ces lenteurs, ces ennuis sont supportés avec une résignation stoïque par les Anglais dont la situation normale est d'être sur les chemins. Une fois lancés hors du logis ils perdent de vue le prix du temps. Pour eux la vie est réellement un voyage.

Un soir que je dînais près de *Burlington-Arcade* chez mon ami W*** avec son frère, survinrent les deux fils de ce dernier, l'un de seize, l'autre de dix-sept-ans. Pendant le repas on se mit à causer de l'Allemagne,

des bords du Rhin, de la Hollande... Les enfants écoutaient avec un visage épanoui ; si jeunes encore ils se préparaient à parcourir ces contrées. Ils reçurent de moi quelques renseignements et me prièrent de leur tracer un bon itinéraire, ce que je fis séance tenante. A la fin du dessert on se lève : « Je crois qu'il est l'heure, dit M. W***; ne vous faites pas attendre. »

Après s'être excusés de me quitter si vite, les jeunes gens gagnent l'antichambre, prennent chacun un petit sac noir et une casquette. « Ils vont à la campagne? » demandai-je.

Ils allaient au Tyrol, à Dresde, à Berlin, à Cologne, à Amsterdam et s'éloignaient pour six mois, aussi peu émus que s'ils fussent sortis pour se rendre au spectacle. De la part des parents nul fracas d'adieux, point de recommandations. L'oncle leur dit : « *Good bye!* » le père leur souhaita bon voyage et leur donna la main sans les embrasser. Je savais les Anglais antipathiques à l'accolade ; mais j'ignorais jusqu'où s'étend cette répulsion. On revint s'asseoir et on parla d'autre chose. Cependant les deux frères avaient été égayés par l'aspect de ce départ, leurs yeux brillaient : cette joie me fut expliquée. « C'est le premier voyage de nos enfants, voilà qu'ils entrent dans la vie... — Je me revois à leur âge, partant pour notre promenade d'Italie : vous le rappelez-vous, mon frère ? » Ils effleuraient ce juvénile souvenir avec une mélancolie souriante, comme on revient à la pensée des premières amours.

M. W*** m'engagea à l'accompagner à une soirée où il ne pouvait se dispenser de paraître ; et comme je m'excusais sur mon costume négligé : « Je vous ferai, dit-il en souriant, passer pour un original. »

On peut juger si je rejetai cette proposition, qui du reste, montre à quel point la sévérité de la tenue est rigoureuse. « Bah ! murmura-t-il, vous êtes moins Français que je ne l'aurais supposé. »

Ces petits piéges sont déguisés finement. L'ami W***

me recommanda de visiter les castels féodaux de Warwick et de Kenilworth, à cent milles de Londres, au centre même de l'Angleterre.

Vers minuit, comptant trouver Évariste à souper au restaurant français, je gagnai Hay-Market et je finis par découvrir mon homme à une table solitaire, masqué par une hôtesse énorme qui causait avec M. Caussidière, trop gros sur une chaise trop petite. L'ancien fonctionnaire de la terreur innocente de Février avait engraissé dans l'exil. Sa face pleine, souriante et colorée gardait son expression d'épaisse bonhomie, démentie par le trait fuyant d'un œil voilé, mais subtil.

Ma proposition s'offrait à propos. Kenilworth et Warwick avaient été vantés ce jour-là même à mon compatriote par notre ami Louis Haghe peintre distingué, un des meilleurs aquarellistes de ce pays qui excelle à manier les couleurs à l'eau, et où ce genre est tellement goûté que deux sociétés ont pu établir des expositions rivales permanentes. Nous nous rendîmes de bonne heure, munis des renseignements de cet honorable artiste, au railway de Birmingham et notre fidèle étoile envoya près de nous à la dernière station le guide qui nous manquait. C'était une jeune Française, laideron plein de physionomie, de vivacité et d'obligeance. « Des compatriotes ! s'écria-t-elle ; rare et bonne aubaine pour une exilée. »

La connaissance fut bientôt faite : elle descendit avec nous et nous conduisit par des sentiers connus aux ruines de Kenilworth. Chemin faisant elle nous apprit qu'elle s'était mariée en Angleterre et qu'elle habitait Rucby, petite ville du voisinage. Elle savait à fond Paris et la province ; elle nous parla sans cérémonie de nos amis et connaissances et parut s'amuser de l'étonnement d'Évariste. Quant à moi je trouvais tout simple que ces pays de légendes eussent conservé des sorcières. A la porte de Kenilworth cette petite fée nous

tendit la main, nous souhaita beaucoup de plaisir et disparut comme un farfadet.

Kenilworth, monceau de constructions normandes portées sur des bases romanes, et de massifs bâtiments contemporains de la Renaissance, est presque entièrement ruiné. C'est le palais du Temps; il y a gravé ses armes au tranchant de sa faux: destructeur poétique et coquet, il a complété la splendeur de ces lieux pleins du souvenir de Leicester, de Henri de Lancastre, de Simon de Montfort, de Mortimer, d'Élisabeth, de cette Amy Robsart que Walter Scott y a placée et dont le fantastique souvenir tient plus de place que les traditions des chroniques. Les impérissables historiens des ruines ce sont les poëtes.

Élevé sur un monticule, à l'extrémité d'un village éparpillé dans une plaine verte arrosée d'un joli ruisseau bleu terminé par un lac, Kenilworth entouré d'un fossé profond étale ses débris sur une pelouse fraîche et bien peignée. La plus vieille de ses tours, dont les proportions sont immenses et les murs d'une prodigieuse épaisseur, porte dans son enceinte effondrée une forêt de ronces et de chênes entassés pêle-mêle avec des quartiers de roc, des statues mutilées, des corniches émiettées et des pans de murs en lambeaux. Cette tour carrée percée de trous, flanquée de galeries escarpées, d'escaliers suspendus où les oiseaux de proie font leurs nids, de portes aériennes dont le seuil usé ne livre passage qu'aux ombres; ce donjon porté sur des assises de pierre carrées et disjointes, se nomme la tour de César. C'est là que probablement habita ce roi saxon de Mercie, ce *Kenelph* des légendes qui a légué son nom à l'antique manoir. Au delà on gravit et on descend tour à tour à travers les décombres; on traverse des donjons, des salles antiques recevant le jour du ciel, et dont les croisées ogivales sont éclairées de l'intérieur au lieu d'introduire la lumière. Sous des bosquets de houx, de lierres, de troënes, d'érables, de

coudriers succédant aux dalles de mosaïque, végétations qui de leurs racines entr'ouvrent lentement les voûtes, on trouve d'autres salles souterraines, du plafond desquelles sortent ces mêmes racines, reverdissant à la pointe et ébauchant sur la tête du passant des forêts renversées. La nature reprend possession de son domaine.

Les bâtiments élevés par Robert Dudley comte de Leicester sont plus modernes et d'une singulière élévation. On y subit les ténèbres, on y respire l'humidité des cavernes; on glisse sur ce terrain gras et mouillé où le ver, dans sa marche silencieuse, moule incessamment ses trises hiéroglyphes. Levez la tête : contre ces murs sombres effleurés par des jets de lumière vous compterez les étages enfouis à cette heure; vous verrez les cheminées armoriées, les frises des appartements, les crampons où l'on appendit des armures, jusqu'à des débris de peinture voilés d'une mousse verte, sépulcral gazon des murailles. Des générations guerrières ont passé sur nos têtes ; elles dorment où nous descendrons. Au sommet de l'inutile escalier de ces logis qui n'existent plus, l'œil parcourt sans obstacle les plaines jadis ombragées par la forêt d'Arden, où joutèrent en 1286 devant Édouard Ier et les dames cent chevaliers qui, disciples fidèles des romans de chevalerie, tinrent à Kenilworth une assemblée de la *Table-Ronde*. La guerre, l'amour et la mort résument les annales de ce manoir tour à tour prison et citadelle, qui servit de théâtre aux luttes féodales soutenues contre Henri III par Montfort et Hasting. Le vieux burg, boulevard de la féodalité, périt avec l'ère ancienne; il tomba sous le fer des soldats de Cromwell qui ont effacé les vestiges des époques chevaleresques. Telles sont les phases de la longue vie de ces monuments: les rois y placent des soldats qui s'y érigent en seigneurs; puis la tyrannie, d'un monarque ou d'un tribun, y pénétrant à son tour rouvre les portes aux arbres des forêts; les arbres y attirent des rossignols et des poëtes.

Kenilworth raconté remplirait bien des pages. Son histoire est éparpillée dans les chroniqueurs et idéalisée par les légendes. Nous devons raconter ce que nous avons vu ou ressenti, non traduire ce que nous avons lu : le touriste ramasse une fleur en passant, il en aspire le parfum et ne l'étale point desséchée dans l'herbier de la science. Après un déjeuner maigre difficilement obtenu (c'était un vendredi) par mon compagnon dont le papisme scandalisa les naturels du centre de l'Angleterre, repas où on nous servit pour la salade une sauce à la crème dans un biberon-Darbo, nous reprîmes le convoi jusqu'à Leamington. Ce voyage de dix minutes nous transporta de Kenilworth au chef-lieu du comté, jolie ville étalée dans une plaine riante.

Beaucoup de maisons anciennes, un certain air de vieille noblesse, du mouvement, des souvenirs, de la gaieté; quelque prétention à soutenir sa dignité de chef-lieu : tel est Warwick. Son école de Saint-John étale presque à l'entrée de la ville une façade du siècle d'Élisabeth, ornée de larges fenêtres bombées comme des lanternes et coiffée de cinq pignons. L'hôpital assez célèbre est une maison à la suisse, d'une chinoiserie mesquine. Dans la rue principale on rencontre une porte de ville à voûte surbaissée, coiffée d'un campanile réjouissant; l'église sans être d'un bon style a beaucoup d'apparence. Le genre anglo-normand, d'un goût inférieur à celui des monuments de France et des Flandres, se prête davantage à la confusion des styles et aux corruptions du pastiche. Parmi les tombes illustres de l'église de Warwick nous avons remarqué celle de Leicester, ce favori d'Élisabeth, ce mignon de muses, ce héros des historiettes galantes. Pompeuse est l'épitaphe : il eut trois femmes, ce beau Dudley; la première il l'empoisonna, il noya la seconde, et ne put épouser la troisième déjà mariée qu'en assassinant un époux incommode. Près de ce bon seigneur sommeillent son frère Ambroise

comte de Warwick, et d'autres guerriers. Ce lieu est consacré à la vieille chevalerie d'Angleterre.

XII

WARWICK-CASTLE : son parc et sa galerie. — Légende du comte Gui le Géant. — *British-institution.* — Découverte d'un chef-d'œuvre inconnu. — Sophonisba Angussola. — BRIGHTON. — Diane au bain d'Actéon. — De la pruderie anglaise. — HASTINGS et Guillaume le Conquérant. — *Battle-Abbey :* tombeau d'Harold. — SAINT-LÉONARD *on sea :* Les exilés de France. — Louis-Philippe et le roi Lear. — La duchesse d'Orléans et ses fils. — Voyage en patache dans les comtés de Sussex et de Kent. — Les carillons de Calais.

S'il survenait à Kenilworth un magicien qui touchant de sa baguette les tours en ruine et les jardins détruits rendît aux murs leur splendeur, aux salles d'honneur leurs meubles, leurs trophées; aux bosquets leurs ombres mystérieuses, il reproduirait un second exemplaire du château de Warwick. Embaumé comme un pharaon, Warwick tout entier conservé sourit dans sa tombe tandis que son voisin Kenilworth s'efface et s'écoule en poussière. De ces deux castels, le temps a respecté le plus illustre et le plus étrange.

Juché sur un tertre au bord d'une rivière, à l'angle d'un vieux pont, non loin d'une écluse dont le bruit sonore monte aux tourelles, Warwick présente à la plaine, comme la denture d'une bête fauve, sa large façade crénelée, hérissée de donjons en guise de crocs et dominée par des touffes sombres d'ifs, de mélèzes, de cèdres et de cyprès. Les tours aiguës surmontent cette épaisse crinière d'arbres du Nord. Vu du côté opposé, au milieu du parc, Warwick emprisonné dans cet obscur et épais buisson d'arbres verts de quatre-vingts pieds de haut, qui de la base du mamelon s'élèvent en

amphitéâtre jusqu'aux deux tiers des donjons, Warwick au fond de ce labyrinthe sur lequel il semble soutenu, apparaît inaccessible et fantastique comme un des châteaux enchantés des vieux lais de l'Armorique. On pénètre dans cette féerie par une poterne où s'offre dès la loge du concierge un musée digne de la bizarrerie du lieu; car il contient le glaive, le bâton, le casque et le plastron de Gui de Warwick qui tuait à coups de poing sangliers taureaux, et géants de la race païenne.

Contemporain d'Alfred, le sire Gui de Warwick avait neuf pieds de hauteur. Las d'exterminer des hommes trop petits, il se fit ermite et emporta, pour faire un peu de cuisine, un pot d'airain qui a un faux air d'une cloche de cathédrale. On remuerait du foin avec sa fourchette; car la tradition populaire, ferme sur les bienséances, lui place entre les lèvres une ancienne fourche d'arquebuse. Le comte Gui s'était retiré à l'abri d'une roche où il vécut d'aumônes pendant longues années. Amaigri par les austérités, déguisé par sa longue barbe, il venait lui-même au château recevoir, des mains de sa femme qui le croyait mort, les dons de la charité. Elle ne le reconnut jamais, ce qui prouve combien étaient communs en ce temps-là les hommes de neuf pieds. Près d'expirer l'ermite renvoya son anneau de mariage à la comtesse qui accourut recevoir son dernier soupir, et lui fermer les yeux. Résignée dès longtemps à sa mort elle ne put la supporter deux fois et le rejoignit au bout de quatorze jours dans la grotte où il gisait inhumé.

Une merveille unique, c'est l'avenue de ce château. Représentez vous une route demi-circulaire creusée à quinze ou vingt pieds de profondeur entre deux murs de roche vive taillés à pic : les parois servent à droite et à gauche de terrassement aux terrains du parc, aux arbres, aux lierres, aux fleurs qui plongeant en verdoyantes cascades dans cette large rainure, revêtent d'une riche tapisserie les rochers qui bordent la route.

Le premier aspect du parc où brille, au centre de la serre, le fameux *Vase de Warwick* contemporain de l'empereur Hadrien, soutient la singularité de ces premières impressions. Un jardinier poëte a mis un crêpe à ce manoir plein de souvenirs lugubres, en l'entourant d'une ceinture épaisse d'arbres funèbres. L'if, le sapin, le chêne-vert, le houx, le weymouth éploré, le cyprès qui monte tout droit comme un spectre enveloppé d'un drap noir, sont singulièrement accouplés avec la pâle famille des arbres gémissants. Là frissonne le bouleau dont les rameaux se dessinent en croix argentées. A l'ombre du cèdre qui mène le deuil, suivent en files éplorées le tremble, le saule-pleureur, le peuplier blême, le buis, le sycomore, le lierre, et l'acacia blanc dont l'encens printanier et la neige flétrie, consacrés aux vierges mortes, se répandent sur les cimetières.

Envahi par l'âpre mélancolie de ces aspects, je m'arrêtai seul à l'extrémité d'une longue et double rangée de cèdres énormes qui emprisonnent la nuit sous l'envergure de leurs ailes. Le ciel était pur, l'eau se moirait à ma gauche au sifflement d'une bise très-fine et il se faisait un étrange concert; car tandis que dans cette enivrante et morne solitude les yeux erraient éblouis, le vent pleurait sur les cimes ou dans les créneaux, un essaim d'oiseaux défilaient par petits cris entrecoupés leurs litanies et, dans le même temps, un carillon séculaire égrenait dans l'air bleu ses notes sanglotantes et sonores. Au bout d'un quart d'heure j'entrevis un râteau qui cheminait sur les épaules d'un homme : tournant brusquement je me perdis dans la nuit des ombrages où, glissant entre deux files de cyprès, j'arrivai au portique du castrum qui se dresse au bord d'un fossé noir.

A l'intérieur de la cour, tout est lumière, tout est riant, tout est fleuri, tout est mondain, tout étincelle. La curiosité naît, le plaisir commence; mais

l'étonnement, mais l'émotion parvenus trop récemment à leurs limites sont abattus et ne se réveilleront pas. Le Warwick de Shakespeare, cachot de Clarence, palais des Plantagenets, théâtre des démêlés d'York et de Lancastre, a laissé fuir à travers le parc les grandes ombres qui ont gémi, qui ont tué, qui ont aimé dans ses antiques murs. C'est sous ces arbres, dans ces carrefours, que l'ombre de Richard Névil poursuit le fantôme des rois qu'il faisait et défaisait, lorsque la force et la ruse l'avaient investi du pouvoir d'effeuiller tour à tour les deux roses sur le velours du trône.

Ainsi s'est évanoui le souvenir des ombres couronnées appartenant aux premières races des comtes de Warwick : Ethelfleda fille d'Alfred le Grand, mariée à Ethelred, comte de Mercie dont la lignée fut dépouillée par les Normands au profit de Newbourg, a fondé le manoir en 915; la souche fédérale des Beauchamp eut pour chef Gui de Warwick surnommé le Sanglier noir, qui incarcéra dans son donjon, puis décapita Gaveston, favori d'Édouard II; la dernière branche se continue par le terrible Richard III, jusqu'à ces Dudley qui virent leur chef exécuté par ordre de la reine Marie. Mais après que le roi Jacques eut donné le comté de Warwick à la famille Rich, cette demeure changea d'aspect : les spectres s'envolèrent; le luxe enrichit la forteresse transformée en un château de courtisans, puis changée un siècle après en palais somptueux par la dynastie des lords Brooke de la maison de Gréville, originaire du comté où elle occupa longtemps les fonctions de *recorder* (juge assesseur). Ils obtinrent en 1759 le droit de relever les armes de Warwick qui ont pour cimier ou *crest* un cygne, et un ours debout appuyé sur une massue. La fierté saxonne de cet ours héraldique a éveillé, non l'orgueil, mais la modestie des comtes actuels qui, issus d'un *Woolstapler* ou marchand de laines du temps de Richard II (1397), ont encadré l'an-

tique écusson de Warwick de cette humble devise : « *Vix ea nostra voco.* » Cependant les Gréville pouvaient se targuer du mariage de Fulke, un de leurs ancêtres, avec la petite-nièce d'un des comtes de Warwick de la maison de Beauchamp. Simples de cœur, somptueux dans leurs goûts, ils ont suivi l'exemple de leurs prédécesseurs de la famille Rich, en effaçant les sombres teintes de l'ancien castel sous le badigeon du renouveau, sous les arabesques dorées de leurs restaurations magnifiques. Warwick à l'intérieur n'est plus qu'un décor ajusté dans un théâtre féodal d'une éclatante beauté. Nous errâmes dans ces appartements d'une distribution royale qui, sauf la chambre de la reine Anne, meublée en marqueterie de bois de rose et tendue d'une vieille tapisserie admirable, n'offrent rien de surprenant.

Le principal intérêt de Warwick a pour objet sa galerie de tableaux. Deux cents chefs-d'œuvre sont dispersés dans ces salons qui contiennent quinze à vingt portraits de Van-Dyck, et entre autres la *comtesse de Carlisle* et *Henriette d'Angleterre*, en pied : deux toiles avec lesquelles le portrait de la marquise de Brignolles que j'ai vu à Gênes au palais *Rosso* pourrait seul rivaliser. En face du *comte d'Arondel* par Rubens, placé à côté de ses *Deux Lions* de grandeur naturelle, œuvre unique en son genre de ce maître fameux, se trouve le *Vaguemestre* de Rembrandt, le plus vivant, le plus lumineux, le plus solidement construit des portraits du chef de l'école hollandaise. Le *Machiavel* du Titien, la *duchesse de Parme* de Paul Véronèse, *Anne de Boleyn*, *Henri VIII* par Holbein; *Gondone*, tête fine et charmante, le plus exquis des portraits de Velasquez, recommandent cette galerie trop peu connue, peuplée de personnages illustres immortalisés par les plus grands génies de leur temps, et encadrés dans des panneaux de boiserie disposés pour eux.

La cour montueuse, oblongue, inégale de ce château offre un frontispice des constructions de tous les temps : le palais, le donjon crénelé, la bonbonnière mauresque, la Renaissance païenne et le moyen âge catholique mariant leurs styles divers sont enchaînés par les mêmes lianes de glycine, de lierre et de vigne vierge. Des fleurs étincellent partout à travers ce mausolée chevaleresque, au fond duquel le passé sourit à sa jeunesse reverdie. Si on met les châteaux royaux hors de concours, Warwick est assurément la plus noble habitation que puisse posséder un gentilhomme, de même que Kenilworth serait à mes yeux la plus romanesque des ruines si je ne préférais Heidelberg. Cependant l'un de ces deux castels ne donnerait aucune idée de l'autre.

Ainsi qu'on a pu le constater, l'aristocratie britannique recherche à tout prix les peintures de prix. Les galeries sont nombreuses, mais l'orgueil ayant plus de part à ce luxe que l'amour éclairé et généreux de la peinture, le patriotisme ne va pas jusqu'à encourager les jeunes artistes. De même que pour obtenir la permission de consulter un volume au Musée britannique il faut quantité de protections et de démarches, de même aussi l'on n'acquiert pas sans peine le privilége de copier un tableau. Si vous prenez une simple note au crayon, un Cerbère accourt, prêt à confisquer le papier soupçonné de dérober la plus légère esquisse. Cette absurde et égoïste prohibition va jusqu'au ridicule.

Il me fut donné d'en faire l'expérience à Londres où je visitais dans Pall-Mall *the British-institution for promoting the fine arts* C'est une exposition permanente qui était alors sous la présidence du lord Ellesmere, possesseur de deux beaux Raphaël; chaque propriétaire de tableaux y avait envoyé quelques toiles : le tout formait un écrin merveilleux. Je prenais donc une note sur un chiffon de papier quand on vint me dé-

fendre d'user de mon crayon. Le sujet de cette note était curieux; il vaut bien une digression.

C'était devant le portrait d'une jeune religieuse à l'œil noir; frais visage aux traits doux et purs animés d'un sourire d'ange. Le masque est encadré d'un béguin de mousseline; les mains d'une délicatesse exquise tiennent un petit livre d'Heures relié en rouge. Cette toile appartenant au comte de Yarborough était mentionnée au n° 171 du livret et attribuée à Titien. La peinture, d'une délicatesse rare, d'un fini précieux, d'une touche spirituelle et d'une impression sévère n'a aucun rapport avec la manière de Titien. A force de m'ingénier à deviner le nom du grand maître inconnu dont l'œuvre passait sous mes yeux, qui étaient perçants, je finis par deviner à d'imperceptibles saillies quelques lettres noires à demi perdues dans un fond noir, et par déchiffrer avec une certaine émotion le nom d'une artiste célébrée par Lanzi, par Vasari et dont Paul IV ainsi que le roi d'Espagne se sont tour à tour disputé les admirables productions. Madrid a conservé quelques portraits de ce maître rarissime; Florence en possède deux, Gênes un seul; l'Allemagne, la France n'en ont point; l'Angleterre en lisant ces lignes apprendra qu'elle en possède un; une perle!

Née à Crémone de parents nobles vers 1530, *Sophonisba Angussola*, élève de Bernardino, dépassa de bonne heure son maître et porta l'art du portrait à ses extrêmes limites. Philippe II l'attira à sa cour où l'honneur de poser devant elle fut disputé par les plus grands du royaume. Depuis elle épousa un Moncade qui la fixa à Palerme; devenue veuve elle se remaria avec un Lomellini qui l'emmena à Gênes où elle devint aveugle. Elle passait alors pour la personne de son siècle qui raisonnait le mieux sur les arts. Sa maison devint une école de théorie qui, suivant Lanzi, parvint à régénérer la peinture génoise tombée en décadence. Sa vie dura près d'un siècle; Van-Dyck qui eut le bonheur de

l'écouter assurait qu'il avait plus appris de cette vieille aveugle que du peintre *le mieux voyant*.

Telle est pourtant, ostentation à part, l'indifférence réelle des Anglais par rapport aux arts que, parmi ces amateurs il ne s'en est pas trouvé un seul assez habile pour dénier cette toile au Titien, ni assez curieux pour en découvrir l'auteur. Si le comte de Yarborough se donne la peine de fixer longtemps ses regards sur la partie gauche du fond, un peu plus bas que l'épaule de la jolie nonne, il reconnaîtra qu'il possède un morceau d'une rareté inappréciable en déchiffrant ces mots : SOPHONISBA ANGUSSOLA VIRGO, I... TERIS AÇO TI PINX T, MDLI. L'ouvrage est de la jeunesse de Sophonisba, d'une époque où sa célébrité n'était point établie; ce visage étudié avec amour représente probablement la sœur cadette de l'artiste, Hélène son élève chérie qui entra fort jeune en religion.

Les dernières journées de mon séjour furent données aux excursions. J'étais curieux de comparer Londres à la province et d'observer la physionomie des villes dans les comtés voisins. La législation et les mœurs religieuses ont tout nivelé; les vieux usages s'effacent, même au pays de Galles; on se comporte de même à Birmingham ou à Bristol qu'à Londres; on vit au pays d'York comme dans le Devonshire. Le voyage à travers les plaines de la vieille Angleterre ne fournit d'autre élément de variété que les sites et les monuments. L'unité qui a pour écueil la monotonie a aplani les comtés, comme elle nivelle nos anciennes provinces.

A Brighton où j'ai passé deux jours, un Anglais sait se divertir; un étranger n'y respire que l'argent et l'ennui. L'été c'est une ville de bains de mer; l'hiver une ville de bains d'air tiède. Abrité du nord par une chaîne de montagnes, recevant de l'Océan des courants méridionaux, le Montpellier de la Grande-Bretagne est une ville neuve avec des squares comme à

Londres, des palais, des hôtels somptueux. Les poitrinaires y affluent aux approches de Noël et le feu roi Guillaume IV s'y fit construire un palais à la turque, bien qu'il ne fût point un Turc. Dans la belle saison on se baigne à la mer devant le quai qui sert de promenade à la société des deux sexes. Les hommes vont à l'eau complétement nus, ce dont je fus surpris à cause de la pruderie anglaise. Comme la jetée était peuplée de belles dames je demandai un *caleçon*. Nommer un tel objet c'est faire scandale; le caleçon est *shocking* et, de peur de choquer cette pudeur du langage, on n'en met point.

Combien je fus édifié par cette explication! C'était il m'en souvient un dimanche, à l'heure où on sort des églises; de longtemps je n'oublierai ce bain dont j'ai craint de ne pouvoir sortir. On m'avait conduit pour me déshabiller dans un de ces cabinets juchés sur un essieu à deux roues, charriés jusqu'à la mer et d'où il faut descendre par six échelons. Pour aborder la vague tout se passa bien : les planches de ce cabriolet cellulaire tiennent lieu de rideau. Par malheur je m'avisai de nager assez loin, pour contempler de la pleine mer les quais et les maisons de Brighton. La marée descendait; quand il fallut regagner la rive, mon cabinet roulant, qui naguère plongeait dans les flots jusqu'au moyeu des roues, se trouvait à trente pas de l'eau.

Pour mettre le comble à mon embarras, une mère et ses deux filles, jeunes personnes d'un aspect décent, l'une et l'autre jolies, étaient venues s'asseoir sur un banc de fer à côté de ma cabine; si bien que pour sortir du bain je ne pouvais éviter de passer devant elles. Ces dames avaient leur Bible à la main; elles revenaient apparemment du prêche et elles me regardaient nager avec une sérénité parfaite. Afin de les avertir sans les offenser, je m'approchai du rivage, me tenant accroupi et ne laissant hors de l'eau que mes épaules. J'arrivai de la sorte assez près d'elles : si je me fusse dressé

debout, j'aurais eu de l'eau jusqu'à la rotule. On n'a pas oublié que j'étais dépourvu de tout vêtement *shoc-king*, et je n'avais pas comme le sage Ulysse abordant à l'île des Phéaciens la ressource de me vêtir d'un caleçon de feuillage. Jugeant donc à l'immobilité de ces dames qu'elles ne devinaient pas mon intention, je regagnai la lame en rampant et me remis à nager. Mais on ne peut nager éternellement, tandis qu'on peut sans fatigue rester bien des heures sur un banc. Ces dames ne se lassaient pas de se reposer.

La situation était d'autant plus perplexe que sir Walter G***, mon hôte à Brighton, m'attendait sur la plage et ne cessait de me crier : « Habillez-vous donc ; il est deux heures, ma mère n'aime pas à retarder le déjeuner. »

Prolonger cette baignade interminable était donc impoli ; mais comment y mettre fin sans indécence ? Il fallut avouer mon scrupule, ce qui fut malaisé, car sir Walter s'obstinait à m'écouter de loin et j'eus toutes les peines du monde à le faire approcher. « N'est-ce que cela ? s'écria-t-il ; très-cher nous ne sommes pas en France ; nos dames ne donnent aucune attention à ces niaiseries-là.

— Considérez donc qu'il faut passer aussi proche d'elles que si j'allais les saluer !

— Considérez aussi qu'elles ne peuvent s'éloigner sans paraître attacher à cette situation une importance qui les compromettrait. »

L'argument était original ; il fallut s'en contenter. Je me levai avec lenteur et cherchant une contenance à la fois insouciante et modeste, évoquant les traditions perdues de l'innocence des premiers âges du monde, je défilai devant les trois dames immobiles qui ne daignèrent pas détourner la vue. Seulement je sentis que j'étais devenu très-rouge, ce qui aura donné de ma candeur une médiocre idée. Si j'avais eu le pouvoir de Diane, qu'avec plaisir je leur aurais jeté de l'eau au

nez pour les changer en bêtes cornues et venger le chasseur Actéon !

De retour au logis, Walter égaya de ma mésaventure sa femme qui me dit : « Rassurez-vous, ces dames, que mon mari a reconnues, sont très honorables, mais dévotes et puritaines. Comme elles n'approuvent point qu'on se baigne le dimanche elles se sont campées là à dessein, afin que votre embarras vous servît de leçon. » Voilà certes la plus étrange leçon de morale et le plus singulier exemple de rigorisme religieux qu'on ait jamais cités !

Peut-être aurais-je omis cet incident s'il ne se rattachait à d'autres observations sur la pruderie anglaise. Elle se prend surtout aux mots : la décence bénévole se laisse sauver par une périphrase et l'art de faire tout deviner sert de contre-poids à la rigidité du vocabulaire.

Il me souvient à ce sujet d'une dame d'un bel embonpoint qui cherchait à se placer dans le coupé d'une des voitures de Birmingham, occupé déjà par trois personnes. Une d'elles, un jeune homme, lui dit en se dérangeant : « Vous n'avez pas de quoi vous asseoir ? — Si vraiment, répondit la dame ; mais je ne sais où *le* mettre... »

Elle n'avait pas l'invention du mot : dans ses *Mémoires* Horace Walpole a parodié une légende de sainte Cécile où les chérubins, têtes d'anges sur deux ailes, allant rendre visite à la patronne des musiciens en reçoivent un accueil bienveillant. « Mes enfants, leur dit la sainte, prenez la peine de vous asseoir. — Ce serait avec plaisir, Madame, mais nous n'avons pas *de quoi...* » Walpole appartenait à la haute fashion ; une aussi brillante autorité peut servir d'excuse, et j'admets que la dame du railway de Birmingham avait de l'érudition.

Comme ces faits peuvent être classés parmi les exemples de bizarrerie, il n'est pas inutile de les étayer d'un document puisé dans les us et coutumes.

Aux courses d'Ascot où on passe cinq à six heures en public sur un tertre jonché de monde, des industriels dressent des tentes affectées à un usage que nous laissons deviner. Loin d'être relégués dans quelque endroit solitaire, ces cabinets sont placés au beau milieu de la fête parmi les bals, les cabarets, les remises à voitures; bref sur le terrain le plus fréquenté. Nous avons vu de très-belles dames, s'élançant de leurs équipages armoriés, entrer bruyamment plusieurs ensemble devant tout le monde sous ces tentes, dont le vent secouait les toiles qui, à la fois trop étroites et trop courtes, permettaient d'apprécier du dehors ce qui se passait à l'intérieur. La riante sérénité de ces beautés hardies ne contribuait pas à intimider la curiosité peu charitable des spectateurs. Si l'on s'obstinait à dépeindre ce côté des mœurs on finirait par donner dans le ton déluré des *Mémoires* d'Hamilton, ce Lauzun babillard d'une *gentry* qui avait rejeté le masque de la pruderie puritaine.

Quand les Anglais ne sont pas de glace ils sont sujets à donner dans le dévergondage : les mœurs traduisent nettement ces penchants extrêmes. La famille est rigide et bien close, la mise en scène du vice s'étale en public avec crudité : il suffit pour s'en convaincre de s'égarer en plein jour au milieu des parcs de Londres. Ainsi la pruderie n'est guère qu'une convention : la forme est sévère, les mots sont voilés, le langage intolérant; mais en réalité la pudeur n'est que revêche, elle manque de sincérité. Cette nation est d'un tempérament raisonneur, elle excelle à soutenir thèse sur les sentiments; chez elle l'amour ne possède ni les grâces de l'abandon, ni la simplicité qui donne à la pudeur un parfum de jeunesse et de naïveté. Aussi les jeunes Anglaises dissertent-elles sur les passions sans plus d'émotion ni de scrupule que n'en mettrait chez nous une ménagère de province à parler de la lessive ou des confitures. Mettons fin à ce propos : futiles enfants voués au culte de

modes, de la cuisine et de la danse, redoutons les dédains de ce peuple austère et grave, qui procure à l'Europe avec prodigalité des demoiselles de compagnie si instruites, et qui gouverne par ses dentistes toutes les mâchoires du continent.

De Brighton où je ne me baignerai plus le dimanche, un chemin de fer conduit le long de la plage jusqu'à Hastings. C'est à moitié chemin, au rivage de Pevensey célèbre par son poétique et vieux castel, que débarqua Guillaume le Conquérant la première fois que l'île fut envahie par un des grands vassaux de la dynastie capétienne. Sous Philippe-Auguste, Louis cœur-de-lion père de saint Louis prit terre près de Douvres, s'empara de Londres et y fut couronné roi d'Angleterre. Ainsi les Français qui ont planté leur drapeau dans toutes les capitales de l'Europe ont conquis deux fois la reine des îles Britanniques. Cependant Louis VIII et ses successeurs eurent le bon esprit de ne point attacher ainsi qu'un grelot ridicule un vain titre à leur couronne.

Le duc de Normandie avait bien choisi son emplacement : le sol est si bas que l'accès en est difficile à défendre. Aussi, sous Napoléon Ier dès qu'on parla d'envahir leur île, les Anglais mémorieux du duc Guillaume s'empressèrent-ils d'aligner sur le rivage de Pevensey une file de petits forts, assez semblables à des colombiers ou à des moulins à vent sans ailes. Partout ailleurs pour opérer une *descente* en Angleterre, il faudrait gravir avec des échelles une falaise à pic. Accroupi sur un roc coiffé d'un château ruiné, Hastings est à plus de cinq lieues du champ de bataille où fut consommée la défaite des Saxons. C'est dans un pays boisé, montueux et sauvage que Guillaume atteignit Harold, et l'endroit où périt le héros a été consacré par la fondation d'une abbaye, monument de la piété orgueilleuse du vainqueur. *Battle-Abbey* dans un site pitto-

resque subsiste encore : le moutier normand s'est changé en une villa magnifique où les habitations côtoient de belles ruines de cloîtres, d'églises, de tombeaux, et des tours effondrées sous le poids des lierres.

Hastings touche à Saint-Léonard sur Mer où je descendis au coucher du soleil. A l'époque de mon premier voyage, l'exil avait transformé en terre française ce bourg de grandes hôtelleries. En parcourant un quai dont l'Océan fatigue le rivage, je vis errer les derniers serviteurs de la monarchie de juillet. Bientôt la lune azura les lueurs du crépuscule et, à la faveur du clair-obscur d'une nuit élyséenne, je reconnus les princes de la maison d'Orléans qui circulaient parmi les promeneurs. Insouciants de l'avenir, les enfants couraient gaiement autour de leur mère qui marchait grave et causait à demi-voix. Le duc d'Aumale, le prince de Joinville allaient et venaient, le premier soucieux, le second malade et fatigué. Ils étaient vêtus comme des voyageurs; leurs yeux se tournaient de temps en temps sur la façade de l'hôtel Victoria, à une des fenêtres duquel brillait une vive lumière.

C'est là que Louis-Philippe atteint de la mortelle maladie des souverains dépossédés succombait à la nostalgie des rois. Quelques fonctionnaires du règne évanoui réduits à la fidélité venaient discuter là de vaines questions, constater l'infaillibilité de leur prévoyance, retracer la dignité de leurs joutes parlementaires, le désintéressement de la coalition, l'abnégation de leur dévouement, l'austérité de leur doctrine, l'utilité de leurs loyaux services : en un mot raviver les blessures de cette royauté qu'ils avaient conduite à l'auberge. Agité par ces visions je passai une partie de la nuit à ma fenêtre qui donnait sur la mer. L'air était tiède, le rivage sonore; la pleine lune balancée sur les flots en argentait les cimes. A neuf heures du matin je me promenais sur la grève déserte, lorsqu'à la porte de *Victoria-House* je vis s'élancer lestement d'une calèche

une dame enveloppée d'un grand châle. En entrant avec vivacité elle détourna la tête et je reconnus Marie-Amélie. L'exil l'avait comme rajeunie et retrempée.

Au bout d'une demi-heure je vis descendre à cette même plage une petite calèche à bras, de celles où on promène les enfants et les malades. Elle contenait un vieillard d'une attristante maigreur, vêtu d'un redingote bleue croisée sur la poitrine, d'une cravate noire dont le nœud surmontait un petit jabot fané, et coiffé d'un feutre gris d'où s'échappaient, ruisselant sur les tempes, de rares cheveux blancs. C'était une figure longue, étirée, pâle et recueillie : l'aspect de ces joues creuses, de ce front monacal, de ce nez aquilin et serré, de cet œil cave, ne rappela personne à mon souvenir. Si le colonel de Montguyon avec qui je marchais ne m'eût dit à voix basse : « C'est lui... », je n'aurais pas reconnu sous la livrée de la mort ce spectre de la royauté.

On arrêta la litière près d'un petit banc public et là, sur la berge, sans quitter le siége étroit où il était profondément affaissé, ni la pelisse à carreaux qui lui couvrait les jambes, le feu roi reçut à son petit lever les hommages des flots. Je contemplais seul cette cour de trois personnes : une d'elles s'assit sur le banc et fit au malade la lecture des journaux.

Nouvelle dans cette colonie ma figure fut remarquée. Le moribond échangea à mon sujet quelques mots avec le général d'Houdetot qui me rapporta ce trait de sa prodigieuse mémoire : le roi, quand j'avais été nommé, avait remarqué ma ressemblance avec ma mère et rappelé en quelle circonstance il l'avait vue seize années auparavant. Dans la journée ce prince dit à son aide de camp qu'il me recevrait le lendemain, ce qui n'eut pas lieu comme je vais le rapporter.

La mort qui, ôtant la parole aux uns délie les autres du silence et finit par donner à tous un bien qui n'est

pas de ce monde : la liberté, la mort me permet de compléter ces souvenirs.

Sur la plage, j'avais rencontré Asseline, le courtois interprète des bienfaisantes volontés de madame la duchesse d'Orléans. Il me dit (je n'aurais pas eu la présomption de le croire) que ma visite serait agréable à l'exilée et il prit soin de m'énumérer les sujets politiques dont on devait s'abstenir avec la princesse. Dans l'embrasure de fenêtre où elle daigna m'accueillir en regard de la mer, nous avons longuement causé : je n'abordai tout naturellement que les chapitres interdits et on m'en sut gré.

Avec un esprit d'une rare culture et d'une vaste étendue, la veuve du prince royal avait une modestie naturelle qu'atténuait sa confiance en la sincérité d'autrui : révélation d'un cœur d'élite. Ceux qui l'ont connue l'ont adorée. Elle voulut, non me présenter à ses fils, mais me les présenter : ce fut son expression. Dans une salle du rez-de-chaussée ils prenaient une leçon d'armes avec un vieux maître un peu comique, mais dévoué comme le chien de saint Roch, et je reconnus à l'affabilité de leur accueil le soin avec lequel leur mère les maintenait dans les prévenantes allures de leur âge. Le comte de Paris qui avait douze ans me rappela son père : quand je lui fut nommé il m'adressa quelques paroles gracieusement trouvées, trop flatteuses pour les redire, ni les oublier. La rayonnante vivacité de son frère me séduisit. Je les revis le soir à la promenade : en l'aîné je démêlais un germe méditatif ; la pétulante franchise du duc de Chartres présageait un beau soldat. Depuis lors, chaque fois que dans la vie ils se sont fait honneur j'ai ressenti chaque chose, et cela est arrivé souvent. Je ne les ai jamais revus.

Durant notre entretien leur mère me demanda des nouvelles de plusieurs personnages qu'elle me donnait pour des amis dévoués. La plupart avaient travaillé à

renverser cette monarchie; mais *après*, espérant son retour, ils avaient encensé l'exil où la clémence est la dernière aveugle des vertus royales. Dans les deux partis monarchistes il était question déjà de la fusion, même avant la mort du roi. Cette thèse, je n'eusse osé la soulever : madame la duchesse d'Orléans abordait tout avec la familière bonhomie d'une volonté qui tient à connaître les nuances de l'opinion. Il me parut qu'en mère dévouée elle rêvait surtout de rendre aux enfants de son mari la succession de leur aïeul.

Je me récriai quand sa filiale soumission au roi fit valoir la déférence avec laquelle, devant la volonté populaire, il s'était retiré sans combattre. J'osai dire, avec le courage d'une conviction, que les obligations d'un pouvoir qui a la conscience de sa mission ne lui permettent pas de se laisser renverser par une échauffourrée des rues qui ne répond point au sentiment public et qui, en cette circonstance, ne souhaitait pas ce qu'on lui a laissé faire. Avec une douceur engageante elle m'interdit d'émettre ces opinions devant le roi, qui ne manquerait pas de justifier sa conduite en février par son respect de la volonté nationale.

Je fus tellement effrayé de subir le lendemain cette apologie, et d'avoir à mentir devant ce prince arrivé au seuil de la lumière éternelle que, pour ne pas être son dernier courtisan, je partis avant l'aube.

J'étais loin de prévoir cet épisode et l'honneur que j'ai reçu quand je contemplais ce vieux roi sur la grève de Saint-Léonard. Au retour de sa promenade, Louis-Philippe me retrouvant sur sa route avait, par un geste bienveillant, soulevé avec lenteur sa main gantée : un sourire éclairait d'une douteuse lueur son visage ascétique, et je m'étais incliné devant ce bras désarmé du sceptre, qui saluait en moi la patrie perdue. En quittant la rive, je jetai un regard sur le royal équipage : une calèche d'enfant sur une berge; — la mer bleue sous un ciel bleu; — au loin des pêcheurs tirant leurs

filets et — comme un point dans l'espace, cette royauté finie...

C'est sur les mornes rivages de ce comté de Kent que Shakespeare a esquissé le profil du roi Lear errant et dépossédé. De ces deux souverains l'un n'est qu'une fiction; l'autre qui a tenu l'Europe en équilibre n'est plus qu'un rêve... Sa grandeur, imperceptible dans l'immense horizon, mesurait juste autant de place qu'un cercueil, un peu moins qu'un tombeau.

Peu de jours auparavant j'avais dîné dans un bouge à côté des puissances éphémères qui ont jeté et si promptement suivi la royauté de Juillet dans l'exil... Quinze jours après, les journaux de Londres apprenaient à la France la mort de ce roi qui s'était leurré de fonder une dynastie et qui, pour le malheur de sa race, a infirmé dans sa propre maison le principe de l'hérédité. Est-il rien de plus propre à inspirer le dédain des chimères que ces exemples des caprices de la fortune et du néant des ambitions ! C'est là-bas, parmi les victimes de tous les partis confondues dans un exil commun, qu'on apprécie la valeur de ces combinaisons vaines, dérisoirement qualifiées de *science politique*.

L'âme attristée par les leçons de cette école de scepticisme et de désenchantement, je me hâtai de revenir à Londres; profitant de la diligence de Staplehurst je traversai les comtés de Kent, de Sussex et de Surrey.

On a rarement, dans ce pays sillonné de chemins de fer, l'occasion de voyager à la façon des aïeux. La voiture était propre, commode, les relais servis avec célérité; les chevaux couraient la poste sur une route excellente Je retrouvai des postillons pasfillonnés de clinquant, des harnais d'autrefois bardés de grelots et, sur le seuil des hôtelleries, de bonnes faces d'aubergistes offrant tandis qu'on changeait de chevaux le vin de Porto, le gin, ou le pot d'ale d'Écosse au voyageur qui passe. Comme à Kenilworth et à Warwick, je re-

connaissais la vieille Angleterre telle qu'elle m'était apparue dans les romans du siècle dernier.

Ces contrées montagneuses entrecoupées de vallons circulaires rappellent les bords de la Meuse, entre Liége et Namur; mais la culture est plus riche, les arbres sont plus touffus; les villages couchés au revers des coteaux sont d'une coquetterie inconnue chez nous. Rien n'en égale la propreté; jamais la vue n'est attristée par des huttes misérables et délabrées : la pauvreté est cachée sous des manteaux de fleurs. La plus humble chaumière, avec ses fenêtres plus larges que hautes, sourit à demi voilée par des massifs, par des lianes de houblons, de laurier-palme, de chèvrefeuilles, d'églantines, de troënes et de lierre : point de murailles autour des propriétés; partout des haies vives d'aubépine ou de houx taillées à pic et d'une vigueur surprenante. Le bétail gras et lustré tond l'herbe menue des prés-bois. Entre Staplehurst et Londres je vis pourtant des paysans véritables : trois fermiers avec des culottes de velours fauve à côtes, des guêtres couvrant le genou, des gilets à boutons ciselés et de larges habits du dix-huitième siècle. Walter Scott les a rencontrés avant moi.

La fatigue, l'ennui m'attendaient à Londres. La plupart de mes amis l'avaient désertée : Évariste était en Irlande, M. William P*** avait gagné la Belgique. Quant à mes divers hôtes je les sentais devenus étrangers; m'apercevant seulement alors que je les connaissais à peine, je n'avais plus le courage de courir à leur recherche. Las de voir et d'observer, l'esprit harassé, la curiosité repue, je fus soudainement envahi par le sentiment de la solitude. On n'existe là pour personne, nul ne s'intéresse à vous; dès qu'on sort de la sphère d'activité qui dissimule cet isolement, le séjour de Londres devient intolérable. Cette impression est ressentie à une heure donnée par tous les Français qui visitent cette capitale où la vie de caprice et d'oisiveté

est pour eux impraticable. Je songeais à la patrie si voisine, comme si la moitié du globe m'eût séparé et j'étais en proie à une sorte de nostalgie. En errant à travers ces rues pleines d'indifférents affairés je me disais : « Si on venait à tomber évanoui sur un trottoir dans cette ville immense où l'implacable égoïsme se justifie par la liberté. que deviendrait-on et qui saurait jamais ce qu'on est devenu ?... » Cette question, quand on connaît Londres, éveille des réflexions qui aboutissent à un sentiment d'effroi.

Désintéressé de toute chose, la pensée vide et le cœur serré, accablé du fardeau des heures qu'il fallait porter si lentement, pour la première fois j'eus une vague perception du supplice des exilés. Une nuit, le vent souffla d'une telle violence qu'il devenait presque impossible de s'embarquer. Dès que j'eus compris qu'un obstacle pouvait me contraindre à prolonger mon séjour, la fièvre du départ s'empara de moi. Quatre heures plus tard, par une pluie battante je franchis le pont du bateau de Calais et, quand enfin la Tamise eut écarté ses deux bras pour me laisser fuir, Londres reprit dans mon souvenir l'intérêt, le charme de la première impression. Depuis, j'ai plusieurs fois séjourné dans cette capitale avec plaisir.

Après une traversée détestable, trempé de la tête aux pieds, salé des pieds à la tête, je revis avec allégresse sur la jetée de Calais nos petits soldats bleus, et jusqu'à nos douaniers vert-monstre. Mais passé le premier instant la ville me parut noire, déserte, inactive et sans vie. Comme je sortais de l'église où on chantait l'office du soir, où l'orgue et l'encens s'élevaient en vagues sonores et parfumées, je fus accueilli sur le seuil par un carillon qui fredonnait l'air :

« Gentille Annette,
« Tu ne viens plus sous la coudrette... »

En parcourant la conquête du duc de Guise sans y

découvrir la plus frêle apparence d'une autre coudrette que celle du carillon, je fus frappé de la distance énorme qui sépare l'Angleterre si voisine, de cette France où la mer m'avait ramené en quelques heures. Et le lendemain, désorienté dans Paris, j'ai évalué par comparaison la grandeur de Londres et l'étendue de la Tamise. Je me croyais débarqué dans une paisible ville de province : la Seine en mon absence s'était réduite aux proportions d'un joli ruisseau.

WILLIAM HOGARTH

ET SES AMIS

OU

LONDRES

AU SIÈCLE PASSÉ

WILLIAM HOGARTH

ET SES AMIS

OU

LONDRES

AU SIÈCLE PASSÉ

PROLOGUE

Prêt à retourner en Angleterre je pliais bagage, quand Évariste arrivé depuis deux heures à Calais où j'allais m'embarquer me proposa un tour de promenade. Impatient de sortir il s'empara d'une caisse et voulut la ficeler lui-même Elle était posée sur des tréteaux contre un mur. Évariste avait le geste impétueux : il releva le bout de la corde en développant de belles attitudes, et son coude atteignit un cadre qui, soulevé comme une plume, nous passa par-dessus la tête et se brisa sur le carreau. L'hôte qui passait

devant la porte entr'ouverte s'écria: « Quel malheur! l'image est perdue.

— Bonne aubaine pour vous! répondit Évariste; car nous voilà forcés de la remplacer par une estampe neuve où l'on verra si vous le souhaitez la *Belle Polonaise*, *Napoléon au Saint-Bernard*, *Paul et Virginie*, le *Fleuve Scamandre*, ou le portrait de *Jean Bart*. »

Ces propositions ne consolaient pas M. Dessein : il tenait à sa vieille image, qu'il contemplait d'un air piteux. « C'est un sentiment,... disait-il; je ne l'aurais pas donnée pour quinze francs! »

Évariste était un curieux; il lorgna l'estampe objet d'un *sentiment* tarifé si haut et murmura : « Quinze francs! elle les vaudrait si elle était pourvue de ses marges; telle que la voilà elle ne vaut pas quinze sous.

— Oh! Monsieur, s'écria M. Dessein, ma grand mère qui la tenait de son aïeul affirmait que c'était une rareté.

— A Calais peut-être : j'oubliais que nous sommes à Calais. » Il réfléchit une seconde et ajouta: « La trisaïeule de votre femme se nommait peut-être Grandsire? »

A quoi l'aubergiste répliqua: « C'est une Grandsire qui a apporté cet hôtel dans notre famille, il y a plus de cent ans. »

Intrigué à mon tour je pris la gravure qui représentait des soldats, des marchands, des maraîchers devant une porte de ville; la *lettre* portait : *The Gate of Calais*. Évariste se saisit de l'objet avec une insouciance apparente connue des bouquinistes, et je le vis examiner à la transparence du jour cette estampe, au dos de laquelle était collé un feuillet imprimé.

L'héritier des Grandsire et de l'hôtelier de Sterne allait se retirer avec les ruines de l'image, lorsqu'Évariste lui dit: « Vous voyez bien, sur la gauche, cette tête où le papier est écorché? eh bien! c'est, ou

plutôt c'était le portrait de votre ancêtre, M. Dessein premier du nom.

— Quel dommage! s'écria notre hôte; un éclat du verre a arraché le nez.

— Qui casse les nez les paye, répliqua Évariste; je me charge de tout réparer. Je possède la même gravure bien encadrée, je vous l'enverrai pour remplacer celle-ci. »

Dès que l'hôte nous eut quittés, Évariste traçant une note au crayon, me dit: « Tu m'achèteras à Londres chez un éditeur dont voici l'adresse cette estampe qui coûtera deux livres et six shillings; à ton retour tu la feras encadrer et tu l'offriras au sieur Dessein. »

Tandis que j'attendais l'explication de ce mystère, Évariste allait grommelant: « Le ciel soit loué; je la tiens!

— Moi je ne tiens rien du tout, lui dis-je. Ma caisse n'est pas fermée, tu m'as mis en retard, tu éveilles ma curiosité...

— Je suis prêt à la satisfaire. Cette planche retrace une aventure à laquelle l'Angleterre doit peut être un de ses plus grands peintres. Le héros de l'anecdote, à qui la sottise des gens de Calais a fait jouer un rôle ridicule, s'en est vengé en attisant toute sa vie contre nous l'aversion de ses compatriotes; enfin cette estampe en lambeaux, indigne de figurer dans le carton d'un amateur, ajoute une perle à ma collection d'autographes.

— Mais comment as-tu deviné qu'une trisaïeule de notre hôte se nommait Grandsire? et comment...

— Tu comprendras tout si tu te donnes la peine de lire la page 19 de l'introduction à l'*Analyse de la beauté*, ouvrage traduit de l'anglais par Jansen; si tu rapproches ce passage du récit de Nichols et si tu daignes corroborer ces documents des piquants commentaires de lord Orford.

— Comme assurément je n'entreprendrai rien de semblable...

— Tu as la bonté de recourir à moi. Faut-il te conter l'aventure tout bêtement, ou d'une façon littéraire?

— Je ne saisis pas la différence; fais comme tu voudras.

— Pendant le carême de 1735, un vendredi, jour où se tenait à Calais le marché au poisson devant la porte de Mer, un grand tumulte troubla dès le matin les habitants du quartier. On ne pensait guère à la politique il y a cent trente ans dans la cité de Calais; mais on s'y souvenait des guerres, et la première idée des bourgeois fut de se demander si les Anglais n'auraient pas débarqué. Bagatelle! dirent en revenant les témoins de l'affaire : c'est un Anglais qu'on assomme.

« Comme les bourgeois n'en étaient pas fâchés ils se hâtèrent de mettre à profit cette patriotique distraction : le soleil qui découpait de grandes ombres blêmes sur la porte de la ville leur sembla plus doux; ils appelèrent leurs femmes, leurs marmots, et les fenêtres se garnirent de visages épanouis. Ce qu'ils virent, nous sommes à même de le rapporter; car le tableau en a été conservé par une gravure (celle-là même que tu vois) connue sous le titre de *The Gate of Calais*.

Le désordre était à son comble; on se poussait, on criait; les revendeuses du marché glapissant avec fureur cherchaient à retirer par la queue leurs poissons piétinés et bourbeux, des pyramides de légumes dévalaient sur le pavé, les enfants étaient foulés aux pieds et, ce qui advient trop rarement, les agresseurs payaient les frais de la guerre. On faisait cependant plus de fracas que de besogne, et l'étranger cause première de cette émeute était le moins maltraité. Les gens entassés autour de lui se gourmaient entre eux tandis qu'il profitait des diversions pour repousser les plus hardis. Il avait eu la prudence de s'adosser à un mur, de manière à ne pouvoir être tourné, et il maintenait sa position

en distribuant des coups de poing avec mesure et rapidité.

« C'était un tout jeune homme : à ses pieds gisaient des pastels, des crayons, un canif, ainsi qu'un carton d'où s'échappaient des esquisses inachevées. Une d'elles représentait la porte de Calais avec ses factionnaires, et un groupe de revendeuses de marée. Tout en soutenant une lutte inégale, ce garçon avait su mettre à l'abri derrière une de ses jambes le carton qu'il ne perdait pas de vue. Néanmoins il est aisé de concevoir ce qui eût fini par arriver si l'intervention de quatre fantassins en habit blanc, coiffés d'un tourne-vis et le dos orné d'une longue queue de rat, n'eût dérangé les assaillants. Les soldats pénétrèrent comme un coin dans la foule qu'ils divisèrent à coups de crosse ; ce que voyant, l'étranger loin d'être sensible à cette assistance se mit à invectiver le populaire, lui reprochant de se laisser molester par des sbires et le qualifiant de troupeau d'esclaves indigne de s'élever à la dignité d'un peuple libre.

« Ce discours traduit par un malicieux Écossais charma médiocrement messieurs du régiment de Picardie; c'est pourquoi le sergent saisit par le collet notre étranger, qu'il entraîna au logis du gouverneur pour y subir un interrogatoire. Placé sous la protection de la loi, l'Anglais devenait sacré comme elle; on le suivit donc avec des huées en lui lançant des pierres, et chacun de répéter sur sa route : C'est un espion de Walpole et du duc de Cumberland qui levait le plan de la ville.

— A merveille! m'écriai-je; on ne compterait pas à Paris plus de trois cents feuilletonnistes aussi ingénieux que toi !

— Mais comme je n'ai pas l'habitude de cette profession, si tu m'interromps je resterai court.

— Cette idée fait frémir! me voilà muet comme un turbot.

— Tu sauras donc que depuis trois jours le gouverneur de Calais entendait parler d'un Anglais qui fraîchement débarqué sur le continent avec les préjugés du peuple de Londres, se gaussait d'un chacun, traitait la ville en pays conquis et abusait du peu de mots français qu'il avait retenus pour houspiller les passants. En conséquence M. le gouverneur affectant de prendre au sérieux l'accusation d'espionnage, fit entendre au prisonnier à l'aide d'un interprète que si la paix ne venait d'être signée entre le roi Louis XV et le ministère anglais, on eût sans cérémonie pendu l'imprudent artiste, mais qu'on se contenterait de l'écrouer jusqu'à nouvel ordre. A quoi le dessinateur répondit qu'un Anglais est libre partout, que monseigneur avait le cerveau troublé, et d'autres impertinences. Les choses étaient à ce point lorsque le sieur Dessein aubergiste à la rue Royale se présenta pour réclamer son locataire attendu qu'il payait bien et faisait le portrait des gens de l'hôtellerie. La caution fut acceptée ; on permit à l'insulaire de garder les arrêts chez son hôte et ami le bonhomme Dessein, à la porte de qui on plaça deux factionnaires.

« Au bout de quelques jours, comme l'émotion populaire ne se calmait pas, comme en outre notre homme avait converti la cuisine de l'auberge en une salle de prêche où, à l'aide d'un truchement, il développait les droits du peuple et tonnait contre le papisme, on le conduisit au bord de la mer, on l'assit dans une barque entre deux soldats et on gagna le large. En vain notre héros protesta contre l'arbitraire, alléguant que sa volonté était de voyager en France et de gagner Paris : il dut se consoler en esquissant la silhouette de ses gardiens, qui après trois heures de navigation le remirent à des pêcheurs des environs de Ramsgate, lui promettant que s'il osait reprendre terre au rivage de France on lui ferait tirer la langue. L'aventurier breton haussa les épaules, lança des im-

précations à la canaille française et promit aux Calaisiens qu'ils auraient de ses nouvelles.

« Cet incident était oublié à Calais lorsqu'un jour les habitants virent contre la porte de la cité deux estampes burlesques. L'une représentait la poterne, le carrefour de la rue, avec des marchandes de poissons. La plus rechignée tenait une raie qui par un singulier caprice ressemblait à M. le gouverneur. Tandis que tout auprès, un homme gras et ventru, peu soucieux du carême fait porter devant lui un énorme quartier de bœuf (grosse facétie protestante), des soldats français maigres, déguenillés, traversent la scène avec une marmite remplie d'eau claire. La sentinelle ornée d'un pied de nez, d'une petite queue retroussée, et exténuée par la faim, n'a pas de chemise; mais elle porte des manchettes en papier. Enfin le sergent est si bizarrement enchevêtré parmi les chaînes du pont-levis, qu'on croit voir un pendu. Au loin on entrevoit une arrestation. Le mérite principal de ces figures était leur implacable ressemblance.

« La seconde planche intitulée *France and England* représentait les Français se disposant à conquérir l'Angleterre : ces guerriers sont des spectres couverts de loques, des nains difformes, des phthisiques, des fiévreux, des bossus, des soudards faméliques qui se serrent le ventre devant l'auberge du *Sabot royal*, où se débite un triste brouet désigné par l'auteur sous le titre de *Soup meagre* (soupe maigre). Sur une charrette on voit des ustensiles destinés à l'établissement d'un couvent à Blackfriars (1) : un gril, des carcans, une roue, un gibet et autres instruments de l'inquisition. Un moine essaye du bout du doigt le tranchant d'une hache. C'est à l'aide de ces défroques du mélodrame philosophique que l'on entretient encore John-

(1) Ce nom de lieu précise à l'aide d'un jeu de mots l'ironique intention du sujet : les *Frères noirs* désignent les Jésuites.

Bull et les Prussiens dans la haine du papisme. A droite, un officier se servant de son épée en guise de broche fait rôtir quatre grenouilles pour le dîner de quatre fantassins. Dans le lointain des femmes à demi nues sont occupées, faute d'hommes car les bras manquent pour l'agriculture, à labourer une côte stérile avec des haridelles. Les préjugés anglais sous l'ancien régime ont constamment représenté la France comme un pays ruiné, peuplé de moines gras, de maîtres de danse impalpables, et de soldats débilités par la faim.

« La satire parut d'autant plus amère qu'elle fourmillait de portraits. Chacun riait donc aux dépens des victimes de ces représailles; les plus maltraités s'indignaient d'avoir laissé échapper le coupable et voulaient déclarer la guerre à l'Angleterre. M. le gouverneur avait reçu un exemplaire de son portrait représenté sous la forme peu héroïque d'une raie. Il ordonna d'arracher les gravures collées contre la porte de Mer et les fit brûler en public. Mais auparavant, en jetant les yeux sur la légende inscrite au bas des vignettes il avait déchiffré le nom de WILLIAM HOGARTH.

— Penses-tu, demandai-je à Évariste lorsqu'il eut cessé de parler, penses-tu que cette anecdote soit authentique? »

Il répondit : « J'y avais toujours cru, bien qu'elle ait été racontée par l'artiste même. Maintenant il n'est plus permis de la révoquer en doute; car l'estampe satirique *The Gate of Calais*, que je soupçonne le sieur Dessein d'avoir collée lui-même contre la poterne, n'a pu être adressée par l'artiste qu'à son ancien hôte, la seule intimité qu'il eût formée dans la ville. Cette aventure est la complète relation des voyages du célèbre Hogarth sur le continent : il ne repassa jamais le détroit. C'est donc l'imprévoyance du gouverneur

de Calais qui a rendu à nos voisins leur grand peintre de mœurs. »

Peu de jours après, en cherchant à Londres la fameuse estampe pour accomplir l'engagement contracté, je parcourais l'œuvre de cet étrange artiste et j'y trouvais les plus curieux sujets d'observations.

Le monument élevé par Hogarth, vaste comédie d'un peuple et d'une époque, m'apparut comme un miroir où se réfléchissent les physionomies les plus accentuées de l'ancienne société anglaise. En déchiffrant les caractères résumés sous tant de pittoresques formules, je voyais renaître et se mouvoir toute une ville. Je recueillis donc à travers ces cartons les intimes impressions d'un voyage; mêlé dans la Babylone de Pitt aux ancêtres d'une postérité d'autant plus reconnaissable, que les fils sont expliqués par les aïeux. Cette étude suivie pas à pas, avec un guide aussi subtil est devenue le complément, et chronologiquement le prologue de celle que j'avais consacrée à l'Angleterre actuelle.

Si ce tableau non moins animé qui, groupant des éléments très-divers, met en scène une pléiade de personnages illustres et souvent participe du roman de mœurs, mais où le mouvement et l'air ne peuvent circuler que grâce aux artifices du plan, reçoit un aussi favorable accueil, l'auteur une fois de plus reconnaîtra combien il est tenu compte des difficultés.

Sur le point de m'embarquer, quand je fermais à l'hôtel ma caisse et ma valise, j'étais loin de soupçonner la tâche où m'engageait l'ami Évariste en me chargeant de lui acheter à Londres une vieille gravure. Il m'accompagna jusqu'à la jetée. Près de monter à bord, « Tu as oublié, lui dis-je, de m'apprendre comment tu t'es assuré que l'estampe de notre hôte est celle-là même qui fut envoyée par l'artiste à son hôtelier.

— En l'examinant au défaut du jour j'ai lu, malgré l'épaisseur de la feuille collée au dos de l'estampe, la dédicace du maître à ses anciens hôtes et amis, la demoiselle Grandsire et M. Dessein son mari, signée : *William Hogarth.* »

J'avouai qu'il me paraissait difficile d'être si subtil sans devenir un peu aigrefin. Mais abaissant sur moi un regard empreint de la quiétude des convictions arrêtées, il me quitta avec ces mots : « On voit bien que tu n'es pas collectionneur. »

PREMIÈRE PARTIE

I

Une taverne littéraire. — Quelques bohèmes d'autrefois.

A l'angle de Bridge's-street, près de l'ancien théâtre de Drury-Lane bâti par Christophe Wren sur l'emplacement d'un *cock-pit* où, du temps de Cromwell, la troupe de Davenant a joué la comédie, il existait il y a un siècle et demi une taverne dont la vogue s'était perpétuée sous tous les régimes. Achalandée par les petits auteurs, familière aux vauriens du quartier et trop bien connue des constables, cette maison ne fermait guère avant l'aube sa porte étroite, ferrée comme l'huis d'une geôle.

Quand on pénétrait dans la salle on entrevoyait à la lueur de deux lampes une boiserie brune, l'hôtesse mistress Tottenham endormie à son comptoir et retranchée derrière une série de pots d'étain rangés en tuyaux d'orgue; puis des tables distribuées en double

file, chargées de pots et de verres groupés en manière de petits villages, avec des flambeaux de fer en guise de clochers. De maigres chandelles mouchetaient les ténèbres de quelques lueurs impuissantes arrachées à l'épuisement d'une mèche couronnée de champignons de suie rouge. L'unique ornement de la taverne était un petit modèle de navire suspendu au plafond; car on ne saurait considérer comme un objet de luxe la vieille horloge qui marquait aux habitués de cette caverne, avec une aiguille de fer, les lentes heures de la vie.

C'est là que des artistes en herbe, des poursuivants de dame Fortune, des ambitieux, des ouvriers en goguette, les comparses du théâtre voisin et quelques écoliers échappés de Cambridge ou d'Oxford venaient oublier leurs misères, en arrosant de porter ou de gin les illusions de leur esprit. Pour eux ce taudis lugubre était un palais décoré d'illusions, d'enthousiasme, resplendissant de gaieté juvénile et d'espérances dorées. D'illustres générations avaient usé les manches de leur pourpoint sur les tables de la taverne de Drury-Lane, destinée à devenir le berceau de la Société royale des Arts; les anciens avaient tour à tour cédé la place à des successeurs condamnés comme eux à subir la trempe de la pauvreté, apprentissage qui devenait de jour en jour plus rude : il faut expliquer pourquoi.

Dans l'Angleterre transformée en un vaste comptoir par la vigoureuse impulsion donnée aux affaires par les whigs, l'argent commençait à établir entre les classes une séparation profonde, à implanter une aristocratie qui tendait à jeter dans l'ombre les éléments inertes de la vieille société. Repoussés dans les basfonds d'une civilisation remuante et vorace, les élus de l'esprit luttaient contre l'indifférence publique, livrés en pâture, premières et tristes victimes, à l'insatiable tyrannie des intérêts, destinée à consolider

son règne en donnant à ses favoris l'exploitation du monde, et les deux tiers de la nation à dévorer. Ainsi se préparaient ces générations de héros silencieux de la volonté, de la résistance et du génie, réservés à des luttes retracées par certains biographes du dix-huitième siècle. Déjà, à l'époque où le premier Pitt essayait ses forces au Parlement, Londres triait ses parias et les mettait en coupe réglée, exploitant les plus forts, comptant avec les plus hardis, écrasant sous des monceaux d'or ceux qu'il fallait posséder à tout prix et s'en remettant aux séductions du vice pour énerver les autres, pour les précipiter dans le bourbier du crime ou dans l'inanité de la démence. Les brelans et les tavernes dont fourmillait la ville écoulaient l'excédant de leurs habitués sur les pontons, dans les hospices, aux îles de déportation, à Tyburn, à Bedlam et dans les cachots.

On comptait bon nombre de ces prédestinés dans le tripot de mistress Tottenham qui dormait d'ordinaire toute la soirée. La plupart d'entre eux faisaient comme elle, ils sommeillaient pour abréger la route; d'autres s'abandonnaient à une silencieuse ivresse. Les Anglais ne renoncent guère même dans ces prétendus lieux de plaisir à leurs habitudes taciturnes. Mais à l'extrémité de la salle, loin de l'hôtesse et de la porte, quelques jeunes gens plus éveillés devisaient familièrement, étonnant les échos par quelques éclats de voix entremêlés de rires. « John, disait un jeune homme brun plein de vivacité à un garçon de vingt-quatre ans qui portait le costume ecclésiastique, John vous ne ferez pas cette folie! Nous sommes à la fin de mars, avant trois mois vous serez docteur; votre place est marquée dans l'Église. Déjà vous avez subi avec honneur la première thèse ès lettres divines; il ne sera pas dit que le fils de l'illustre Benjamin Hoaldy évêque de Bangor, aura déserté la chaire pour suivre une troupe de comédiens!

— Avec votre permission, mon frère, ajouta Benjamin Hoaldy, l'aîné du théologien, David Garrick a raison. Comme vous j'aime le théâtre, et tout en étudiant la médecine j'ai plus d'une fois fait hommage aux muses. Mais pourquoi briser vos études et l'espoir de notre père? Soyez prêtre, alignez des vers, allez à la comédie : voilà la vie d'un homme sensé.

— Qu'est-ce en effet, s'écria Garrick en gesticulant avec feu, que le métier de bateleur? Descendre sur des tréteaux, user sa vie à faire rire ou pleurer la foule, s'exposer à être lapidé avec des pommes! un travail ingrat; l'humiliation en partage, l'hôpital en perspective... J'ai traversé (poursuivit ce jeune homme qu'attendaient à son insu les plus beaux triomphes de la scène anglaise), j'ai traversé bien des épreuves. Ne m'a-t-on pas vu écolier en théologie à Litchfield, commis marchand de vin à Londres, précepteur sans disciples à Oxford, avocat sans causes à Lincoln's-Inn, serviteur d'un géomètre à Rochester? Eh bien je vends du vin baptisé dans Cheapside; j'étudie pour mon plaisir à mes moments perdus et je préfère mon comptoir aux lauriers du divin Shakespeare!

— *Tibi præit Athénè*, cher Garrick, articula un escogriffe dont les traits anguleux cherchaient l'ombre; *vivendum recte cum propter plurima...*

— Au diable le latin! interrompit un jouvenceau fluet; en dépit de Juvénal, vive la carrière du théâtre! Elle me plairait d'autant plus qu'en me reconnaissant sur les planches, la comtesse de Macclesfield ma noble mère... en crèverait de dépit!

— Je vous l'ai prédit, Richard Savage, reprit avec gravité le latiniste, vous périrez sur un fumier et je ne suis pas prophète. Faut-il donc aimer une créature à ce point imparfaite et fragile!

— Fragile? si j'étais, je serais à l'ombre depuis longtemps! Sachez que l'amante dénaturée du lord Rivers a essayé l'autre jour de faire assassiner le doux

fruit de ses amours; oui, depuis mon enlèvement. Aussi me suis-je rendu insaisissable par un procédé dont l'économie sied à ma fortune. Ce grand saint... latin qui me catéchise en sait quelque chose; depuis dix nuits nous couchons ensemble sur le pavé de Londres. Les loyers y sont à bas prix. Peu lui importe à cet orgueilleux; il croit, il espère... Moi je patiente et j'oublie comme je peux... Mistress, un verre de gin!

— De gin? répéta en fermant la porte un nouvel arrivant; Savage est là!

— William Hogarth! » s'écrièrent les convives ébahis.

« En pied, grand comme nature et qui n'a pu se faire aux délices de la France. »

Ce compagnon dont la présence inattendue produisait une sensation si vive était un très-jeune homme d'un aspect vigoureux, petit de taille et doué d'une vivacité de gestes plus méridionale que britannique. Ses traits vulgaires, mais énergiques, avaient une expression franche et hardie; son œil était perçant, sa bouche sardonique; son regard, fuyant et mobile, allumé par les reflets de la lampe qui projetait des lueurs rougeâtres sur un habit couleur de brique, et enveloppait un front bombé que partageait une cicatrice, son regard examina tour à tour ceux qui se trouvaient là.

Un seul visage était nouveau pour lui; il s'y arrêta quelques secondes: c'était celui du disgracieux compagnon des nuits errantes de Savage. Après avoir parcouru des pieds à la tête ce long et sec personnage, William Hogarth se tourna vers Garrick et dit à haute voix : « De mes jours je n'ai rencontré un malade si robuste, ni lu tant d'ambition sur la face d'un maître d'école.

— William n'a qu'à signer, murmura Benjamin; le portrait est fini. »

Qu'on se représente, sur un corps athlétique, disproportionné, sans cesse agité par un tic nerveux, une tête petite, anguleuse et moricaude; des yeux fixes

bordés de rouge et ravagés par un mal qui a déjà éteint l'une des prunelles; au-dessous des mâchoires un cou gercé de cicatrices immondes, tendues par des glandes engorgées... Un commencement de surdité oblige ce malheureux à pencher la tête du côté de sa bonne oreille, ce qui donne à son attitude une expression craintive et sauvage. La tournure du personnage est dégingandée, ses traits sont durs, sa voix est solennelle et fêlée, son teint verdâtre, sa lèvre aride et mince. Son front plissé s'élève en pointe comme celui des êtres superstitieux, son allure est timide, son geste gauche; mais son nez carré flanqué de narines béantes, le développement des os maxillaires, dénotent une singulière énergie, tandis que la susceptibilité se décèle le long des sourcils mobiles, broussus et circonflexes, ainsi qu'à deux sillons qui encadrant la base du nez se creusent aux extrémités de la bouche en venant chercher le menton. Cet homme n'a point d'âge apparent; sa perruque ronde est ébouriffée, ses coudes ont percé l'habit sale et trop large dans les plis duquel se dandine une carcasse osseuse et vide. Fripé, rapiécé, constellé de taches, le costume porte les signes d'une misère ancienne, incurable et qui a renoncé à tout décorum. Les manches frangées et luisantes étreignent jusqu'à le rougir un poignet lourd et massif, terminé par des mains d'une beauté royale.

Avant de se rasseoir, cette ébauche humaine s'était efforcée de réprimer l'irritation produite par le brutal compliment d'Hogarth. Un tic convulsif pareil au sillage d'un éclair courut le long de cet être bizarre qui répondit avec placidité: « *Acute augurasti:* je suis malade, robuste à vous briser comme un roseau, ambitieux... quelque peu, et j'ai été maître d'école.

— Il fut mon maître, interrompit Garrick, il est mon ami; plus d'une fois, cher Billy, je vous ai parlé de Samuel Johnson, le plus méconnu des grands hommes de l'avenir. »

Au bruit de son nom l'inconnu tressaillit seul : seul encore il subissait le prestige de ce nom destiné à retentir par toute l'Angleterre. Il était écrit pourtant que les plus nobles parmi les pairs du royaume se disputeraient un jour l'honneur de transporter sur leurs épaules à Westminster, près du tombeau des rois, le corps difforme et scrofuleux de ce mendiant.

Cependant William Hogarth craignant d'avoir blessé son ami Garrick cherchait à atténuer l'effet de sa boutade : « Je voudrais être en état de répondre à vos honnêtetés, monsieur Johnson, balbutia-t-il ; mais je ne sais pas le latin parce qu'on ne me l'a pas enseigné. (Ici notre héros sentit qu'il fallait conclure par une parole obligeante, et jetant un regard sur la mine hétéroclite de Samuel il ajouta) : Je m'engage sur l'honneur à ne jamais faire votre portrait ! »

Ce compliment causa une certaine gaieté parmi les assistants. Johnson seul ne se dérida pas ; mais quand chacun eut repris sa gravité il partit d'un éclat de rire et redevint sérieux tout-à-coup. Tandis que Billy parlait, Benjamin disait tout bas à son frère : « Faites-lui conter sa mésaventure de Calais : il la croit inconnue ; nous verrons comment sa vanité s'en tirera. — Çà mon cher Bill, s'écria le révérend Hoaldy, quelle existence menez-vous ? L'autre semaine vous nous quittez pour voyager en France : on vous serre les mains, on vous pleure... et c'est pour une absence de huit jours que vous mettez en frais notre sensibilité ?

— Que voulez-vous ! j'ai failli périr de faim ; il ne reste pas miette à manger dans cet affreux pays ! Le peuple se repaît de pain trempé dans l'eau chaude, de crapauds, d'escargots, de souris ; et pas moyen de s'entendre avec des brutes qui ne croassent que le français ! En vain le gouverneur de Calais enchanté de voir un Anglais a-t-il prétendu me retenir : j'ai résisté. D'ailleurs j'effrayais les habitants, ils craignaient que je ne m'emparasse de leur ville ; j'ai dû même en boxer

vingt-cinq à deux cents pour les mettre à la raison : les soldats m'ont aidé à les rouer de coups.

— Il est donc bien vrai, dit le célèbre boxeur Figg, qu'ils mangent des grenouilles? chacun le prétend, mais je n'osais pas y croire. Ils leurs enlèvent la peau, n'est-ce pas?

— A la table du roi seulement. Partout ailleurs, depuis que Louis XIV a enfoui l'or du pays à Versailles et ruiné le royaume en bannissant les calvinistes, on mange la peau des grenouilles. Soupe maigre, une grenouille par homme, trois limaçons le jour de la Saint-Louis : voilà l'ordinaire du soldat. »

Figg acceptait ces grossières facéties, secouant sa tête insignifiante et béate déprimée à la partie postérieure, et soudée à une encolure de taureau. Cette appréciation de la France résumait les idées de *John Bull* sur ses voisins d'outre-mer; à l'heure qu'il est, les préjugés des rustiques populations du centre sont demeurés les mêmes. Dans les bas quartiers de Londres, la classe ignorante et sédentaire des artisans et des manœuvres nous traite de *mangeurs de grenouilles*, insulte amère au pays du roastbeef où la pauvreté et le mal-vivre sont considérés comme dégradants. Bientôt Garrick s'aperçut que le peintre ayant consumé son feu tombait dans la rêverie et buvait pour s'étourdir. Hogarth avait le vin triste, il fallait l'arracher à cette influence; d'ailleurs son brusque retour alarmait pour certain motif que nous connaîtrons l'amitié du bon David. Il fit un signe à Johnson et tous trois sortirent de la taverne sans bruit... et sans payer.

Ils se dirigèrent par Bow-street du côté de Long Acre et se perdirent dans un dédale de rues enveloppées d'une profonde obscurité. Appesanti par le brouillard Billy se taisait. « Vous pouvez parler, lui dit Garrick; je ne suis qu'un reflet de la pensée de Johnson.

— Volontiers; je n'eus de ma vie rien à cacher et

je ne me souviens pas d'avoir menti... sauf par manière de plaisanterie, comme tout à l'heure. Les hommes valent-ils l'humiliation que la dissimulation impose! A chacun je jette la vérité face à face, jamais en fuyant. Un roi assez vain pour aspirer à la liberté que j'ai conquise perdrait son trône. Jugez, monsieur Johnson, si j'ai à redouter de m'expliquer devant vous!

— Nous nous entendrons d'autant mieux que mes principes sont absolument opposés.

— Vous êtes ambitieux?

— Je suis fils d'un jacobite, et tory; pauvre comme Job, toujours souffrant, affamé à toute heure et peu disposé aux égarements de l'amour. Je prise le gouvernement absolu, j'aime la domination religieuse et si je n'étais anglican je voudrais être catholique, tant l'unité satisfait à mes instincts. Défendre le principe de l'autorité ce sera l'œuvre de ma vie.

— Pour moi, dit Hogarth, j'appartiens à l'opinion contraire : whig contre les torys, je serai radical contre les whigs dès que le pouvoir les aura corrompus.

— Sans que je fasse un pas, observa Johnson en souriant, nous nous rencontrerons à la fin de notre carrière...

— Moraliste d'une école inconnue, poursuivit Hogarth, je me suis créé dans le silence, dans l'observation et la liberté un talent étrange. Dans cette main j'ai fait descendre une âme, un esprit qui m'obéit et parle. Répudiant la soi-disant correction qui n'est qu'une routine de banale élégance, j'ai fait du dessin une émanation sensible de la vie. Il m'est aussi aisé de faire passer un visage par des passions ou des sentiments opposés qu'il vous le serait de dire : il était joueur; il devint hypocrite; il fut saisi de pitié, ou emporté par la furie du meurtre. Voyez Garrick : est-il une physionomie plus loyale? S'il me plaisait de placer dans une estampe Garrick à une table de pha-

raon, et de l'accuser d'avoir biseauté les cartes, chacun reconnaîtrait Garrick et s'écrierait : — Il triche au jeu ! Ceux que cette main atteindra seront démasqués. Je graverai dans cette cité de boue, d'or et de sang, les illustrations d'un livre que plus tard on écrira devant mes tableaux, et les secrètes abominations de Londres seront flétries !

— Il n'existerait, observa Johnson, aucun mortel doué d'un aussi robuste orgueil...

— Si vous n'existiez pas », conclut Hogarth.

« J'aurais fini la période autrement ; elle n'est pas mal de la sorte, on peut la laisser. Mais avec une foi semblable, d'où vient que vous êtes assez soucieux pour alarmer David ?

— D'où vient? De ce que je vous ai raconté des chimères : cette foi va s'éteindre, cette force est dissipée; ma volonté plie, ma pensée n'est plus libre, un chagrin me travaille : Garrick le sait, il vous le contera. Dans Londres, ici, près de... quelqu'un, réveillant malgré moi des espérances insensées, je ne puis revenir au calme. J'avais fui sur le continent ; il m'a fallu revenir...

— Vous aurez commis quelque imprudence ?

— Cent imprudences ! autant que de paroles. Qu'y faire? j'ai les Français en horreur. Bref on m'a pris mon argent, jeté dans un canot et embarqué sans chapeau. Maintenant le sort est jeté ; mon avenir, ma vie sont dans la balance : il en faudra finir !

— Apprenez, mon bon Johnson, dit alors Garrick, que notre ami ayant eu le malheur de voir chez sir James Thornhill, peintre du roi, la fille unique de ce grand artiste, s'est épris d'un sentiment très-vif. Mais le baronnet est riche, un peu ambitieux ; William sans réputation, sans fortune ; ses idées sur l'art ont choqué le maître qui se refuse à cette alliance. Pendant deux ans Hogarth a travaillé comme un nègre pour se faire une épargne. Placé chez un graveur en métaux il se

clouait dans l'atelier douze heures par jour et il consumait ses nuits à graver des armoiries, des adresses pour les marchands, des cartes d'entrée pour les théâtres ou les bals publics, des planches pour des volumes de voyages, des fleurons pour des livres tels que ceux de Beaver et de La Motraye, des frontispices pour des tragédies ou des opéras! Dix-sept planches annexées à la dernière édition de l'*Hudibras* de Butler (1) lui furent assez bien payées par Browne, et en réunissant ses économies il espéra pourvoir aux premiers frais d'un établissement. MM. Bowles et Overton, célèbres éditeurs, l'occupèrent et parlèrent avantageusement de son talent. Néanmoins les refus obstinés de sir James Thornhill firent évanouir les desseins de William qui, pour oublier ses chimères et vaincre une passion qui risquait de l'entraîner à quelque faute, réunit ses ressources et partit pour la France. La fatalité le ramène : Quel est son projet?

— Me voilà ruiné, murmura Hogarth; pour accomplir une œuvre comme la mienne il aurait fallu la liberté d'esprit qui favorise la méditation, la sérénité qui produit la force. Pourquoi dissimuler? cette jeune fille est devenue pour moi un soutien nécessaire : on ne peut créer dans le vide; miss Thornhill est le seul

(1) C'est en 1726 que fut publiée cette réimpression du poëme de Butler, satire des presbytériens et des indépendants au temps de Cromwell et de Charles II. Notre *Satire Ménippée* donnerait une vague idée d'un ouvrage qui, très-populaire à l'époque où les allusions étaient saisies par l'esprit de parti, tomba peu à peu dans l'obscurité quand les passions furent calmées. Les estampes d'Hogarth lui rendirent une vogue éphémère. Elles sont, comiques, incorrectes, vivantes et empreintes de la vérité locale. Ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à trouver un exemplaire de cette édition, qui commença la réputation de notre artiste. La destinée du poëte qu'il illustrait exerça-t-elle de l'influence sur les opinions du peintre satirique? Je ne sais; mais observons qu'Hogarth, qui a constamment travaillé au profit du peuple anglais, mourut dans l'aisance; tandis que l'illustre et renommé Butler, grand poëte et grand esprit, qui mit sa verve au service de Charles II, vécut et mourut dans la misère.

être qui s'associant à mes plans ait autant de foi dans mon génie que j'en avais moi-même. De plus, je le sens, la tâche que je me suis imposée m'appelle à une vie plus grave, plus concentrée ; notre existence de bohémiens m'énerve. J'ai voulu fuir, la Providence me ramène : Jane sera ma femme. Comment? Je l'ignore; mais je le veux, cela sera.

— N'espérez pas, objecta Johnson, immoler à de coupables manœuvres la sainte autorité d'un père : la paternité est la bouture de l'arbre social et le symbole de l'autorité. J'excuse une faiblesse inexplicable, j'y compatis sans la comprendre; mais si votre projet est d'enlever miss Thornhill, l'amitié m'engage à vous dire, et le devoir à vous affirmer que dès demain j'irai prévenir sir James afin de le mettre sur ses gardes.

— Des menaces, un défi? Le succès est à moi; à moi qui reculais depuis un an! Oui certes vous êtes un homme robuste; car vous me saisissez tremblant sur le rivage, et d'un seul coup vous me lancez sur l'autre bord.

— Cher Johnson, s'écria Garrick, vous n'entendez rien à l'amour!

— Dieu dans sa clémence, répondit Samuel avec un flegme hyperboréen, ne m'a point bâti pour acquérir cette branche du savoir. Je verrai Thornhill et je plaiderai la cause. S'il rejette mes conclusions je l'avertirai du péril.

— C'est m'obliger... et m'engager tout à fait! » répondit William.

A force de piétiner, ces trois enfants perdus de la Cité étaient arrivés à la porte du Strand. Garrick comprit qu'il fallait emmener Johnson et lui faire oublier ses vertueuses résolutions. Ils pénétrèrent donc dans un cabaret où ils se grisèrent. William Hogarth continua d'errer jusqu'au jour. Ses pas le conduisirent à travers des terrains vagues aux environs de Leicester-

Fields où s'élevait la maison de Thornhill. Il resta là plus d'une heure en contemplation. Les vents qui soufflaient sur sa tête dans les rameaux défeuillés apportaient à son oreille le chant monotone et lointain des veilleurs de nuit.

II

Ambassade de Johnson. — Le prince de Galles chez le peintre du roi.

Il arrive parfois que des gens doués du savoir-faire qui captive la fortune joignent à cet avantage superficiel assez de mérite, pour s'élever à un sort brillant en demeurant honnêtes. Chacun applaudit à leurs succès, leur existence est honorée; l'envie qui souvent prend l'équité pour prétexte est sans armes contre eux, l'émulation qu'ils inspirent n'éveille pas d'amertume. Telle fut l'heureuse destinée de sir James Thornhill, né gentilhomme en 1672 à Londres, non à Weymouth comme l'ont écrit les biographes français, et qui protégé par le prestige de son origine, aiguillonné par la pauvreté, devint sans autre souci que le travail le seul peintre d'histoire de l'Angleterre. Neveu de l'illustre médecin Sydenham qui dès l'âge de trente-quatre ans visitait la plus riche clientèle de Londres, James dut à son parent l'avantage de conserver la maison qui l'avait vu naître, et où il était destiné à mourir.

Ruiné par la révolution de 1648 le père de notre artiste avait aliéné presque tous ses biens. Grâce à son pinceau James se trouva de bonne heure en position de les racheter et de reconquérir le rang de ses ancêtres. Ses études furent rapides; un barbouilleur inconnu lui apprit à charger une palette et le jeune

homme, défrayé par son oncle, se hâta de traverser la France, l'Allemagne, la Flandre, la Hollande, pour contempler les œuvres des maîtres du Nord. Son esprit pratique le dissuada de l'Italie. Il avait remarqué que les qualités des artistes du Midi, peu compatibles avec une organisation septentrionale, ont pour effet de la priver de son caractère propre, de la déclasser, de la plonger dans une stérile incertitude. Il est curieux d'observer que, près de deux siècles auparavant, Fra-Bartolommeo était revenu de Rome entièrement troublé, et n'avait retrouvé son génie qu'à la condition d'oublier ce qu'il avait étudié dans la sublime et redoutable nécropole des arts.

De retour dans sa patrie, Thornhill présenté par Sydenham à l'apogée de sa réputation trouva si vite l'occasion de faire ses preuves qu'on se disputa tout d'abord ses ouvrages. Il eut le crédit d'être choisi par la reine Anne pour décorer la coupole de Saint-Paul de Londres, la merveille du moment; dès lors sa renommée fut au-dessus de toute discussion. Dans ces huit grandes peintures murales qui représentent la vie du patron de la basilique, Thornhill fraîchement impressionné par l'art français se montra peintre de style : l'ordonnance des compositions rappelait le Poussin par la sévérité, Lebrun par la pompe académique. L'artiste se modifia depuis et se rapprocha de Rubens dont il participait par la facilité et par ses instincts de coloriste. Dans l'ancienne salle de gala du palais de *Whitehall*, pièce devant une des fenêtres de laquelle Charles Ier fut décapité et qui sert aujourd'hui d'église au culte anglican, Rubens a brossé un plafond d'une dimension formidable représentant *Jacques VI* entouré d'un Olympe allégorique. Cette peinture d'apparat exerça une puissante influence sur la manière de notre artiste. Quand on examine au musée naval de Greenwich les deux gigantesques pages dont Thornhill a revêtu les parois du salon, et qui re-

présentent l'*Apothéose de Guillaume d'Orange et de Marie II* entourés d'un essaim de Génies, de Vertus symbolisées et d'Amours qui voltigent, on ne saurait méconnaître la parenté de Thornhill et du Véronèse des Flandres. Cette décoration d'une véritable habileté, d'un ton éclatant et d'un arrangement splendide, est le monument de la grande peinture anglaise. Comme le patriotisme de nos voisins ne laisse pas sortir de la mère patrie les œuvres des maîtres nationaux, le lecteur nous pardonnera de lui donner quelques renseignements sur des artistes à peine connus sur le continent.

Ces œuvres magistrales valurent à Thornhill le surnom de *Rubens* de l'Angleterre. Son oncle vécut trop peu pour jouir de ces triomphes : Thomas Sydenham populaire chez nous par une préparation du laudanum à laquelle il a légué son nom était mort âgé de soixante-cinq ans en 1689, laissant des traités médicaux dont la partie physiologique est imprégnée de la philosophie que Locke ne devait pas tarder à répandre. Sur la tombe du docteur l'Angleterre avait inscrit le nom d'*Hippocrate*.

Thornhill peignit à Hampton-Court un appartement où il plaça les portraits de la reine Anne et du prince Georges de Danemark; un salon au palais de Blenheim, résidence de Marlborough; le réfectoire de Greenwich aujourd'hui fort détérioré, et une foule d'autres tableaux. Sa fécondité était inépuisable. La reine Anne le combla de présents, Georges Ier le nomma peintre du roi, Georges II chevalier-baronnet, le peuple de Londres l'élut membre du parlement. Et voilà l'homme dont William Hogarth sans feu ni lieu, ni réputation, prétendait épouser la fille unique!

Tandis que Bill rêvait à sa chimère, sir James qui l'avait éconduit sans lui interdire l'accès de son atelier, d'après ce principe honorable qu'il n'appartient point à un peintre au comble de la prospérité de fer-

mer sa porte à un artiste pauvre, sir James recevait la ville et la cour, ne songeant plus à cette affaire, et rêvant pour miss Thornhill alors âgée de dix-huit ans quelque brillant parti.

Il attendait le prince de Galles et achevait, entouré de courtisans que cette visite avait amenés, une *Nymphe surprise par des Faunes.* Qu'on se représente un vaste atelier avec un plafond en style des Tudor, soutenu par des solives saillantes à modillons sculptés, et couvert de peintures dans le goût du règne de Louis XIII; des divans moelleux, des fauteuils dorés, des fleurs çà et là groupées, des marbres, des portraits de Van-Dyck : tout le luxe d'un salon de grand seigneur. Étendus sur les coussins, des lords, des membres du parlement suivent le pinceau de leur collègue; ils donnent des conseils en jouant avec leur jabot. Thornhill écoute les avis, admire combien ils sont justes et ne les suit point.

Debout à son échelle, une palette sur le pouce, la tête poudrée à neige, la brosse à la main, il travaille en habit de gala (il a été gravé dans cette attitude), secouant une manchette qui le gêne, et l'épée au côté afin de recevoir en gentilhomme l'auguste visiteur qui doit descendre chez l'artiste. Pour faire trêve aux observations dont il est impatienté Thornhill se met souvent à conter quelque histoire, à parler du *bill*, de la guerre d'Allemagne ou du ministère. Ses yeux limpides et bien fendus expriment la droiture et la bienveillance unies à une certaine finesse; le nez aquilin légèrement bombé rehausse la dignité de son personnage quoique le buste soit un peu replet; la lèvre épaisse, bien modelée, souriante, concourt avec l'ensemble d'un visage aux contours mollement arrondis à donner à cette physionomie un air un peu sensuel. Il a cinquante-huit ans, mais ses traits ont subi peu d'altération depuis l'époque où il les a fixés au dôme de Saint-Paul, sur le premier plan à gauche du troisième

de ses huit tableaux. « Je disais donc, murmurait-il en plongeant dans un paquet de blanc sa brosse imprégnée de laque et d'une pointe de vermillon. que de ma vie je n'ai couru un danger pareil à celui d'hier; c'est au sang-froid d'un inconnu que je suis redevable du bonheur de vous le raconter ce matin.

— Vous nous faites frémir!

— Vous savez qu'une lézarde survenue à la coupole de Saint-Paul a exigé l'emploi des maçons : des pierres ont été remplacées, il a fallu recrépir le mur et deux des figures de la *Conversion de l'Apôtre* ayant été couvertes, j'ai dû les repeindre. On m'a donc d'après mes ordres suspendu dans les airs, et vous n'ignorez pas à quelle hauteur...

— La tête tourne rien que d'y songer! Je ne sais comment vous osez peindre ainsi entre ciel et terre perché sur trois planches, sans garde-fous...

— Cela me connaît de si vieille date,... que j'ai eu le temps de perdre la mémoire. Vous allez en juger. J'achevais mon *Saint*, une tête bien préférable à la première : près de moi se trouvait, je ne sais ni comment ni pourquoi, un pauvre hère dont la présence ne m'a point étonné; comme il était vêtu de noir je le prenais pour un employé de la paroisse. Ayant donc donné le dernier coup de brosse au *Saint Paul*, je veux juger de l'effet et prendre de la distance. Je recule d'un pas, puis de deux; je recule, je recule...

— Ah ciel! et le précipice?

— Debout très-près du tableau, mon voisin impassible de visage et prompt comme l'éclair lève le bras et barbouille la figure du *Saint*. Furieux je me jette en avant pour l'arrêter. « Que fais-tu? « malheureux!» Mais lui, du doigt désignant l'abîme, il répond avec tranquillité : « Je vous sauve la vie. » L'empreinte de ma semelle qui avait écrasé de la craie est marquée sur le bord de la planche, et mon talon a

plané dans l'espace! Je fus obligé de m'asseoir; mon œil voyait des ronds bleus dans les airs...

— Un miracle de présence d'esprit! » s'écrièrent les auditeurs respirant à peine.

« Heureusement ma journée était finie; il eût été impossible de continuer à peindre. Redescendu dans l'église avec moi, mon sauveur dit qu'il y était venu tout exprès pour me voir et solliciter une faveur. Parlez! parlez! m'écriai-je au comble de la joie. Mais aussi délicat qu'il paraît être indigent ce brave garçon a répondu : « Quand votre esprit sera plus calme; demain, si vous le trouvez bon. Il me répugnerait de surprendre vos sympathies. »

Thornhill termina par ces mots : « Et je l'attends, messieurs, avec une certaine curiosité. »

L'auditoire était sous l'impression de cette anecdote lorsqu'un valet introduisit sans l'annoncer ce solliciteur, qui n'était autre que Samuel Johnson.

En abordant sir James Thornhill, notre Johnson se sentait intimidé par la présence des personnages réunis chez leur confrère. Le peintre l'invita à parler; mais Samuel jeta autour de lui un regard inquiet, compris par les amis de l'artiste qui s'éloignèrent sous prétexte de parcourir la galerie de sir James.

« Eh bien! mon sauveur, mon ami? dit ce dernier à Johnson qu'il avait fait asseoir.

— Eh bien! sir James, votre bienveillance abrége les préliminaires d'un discours qui venait vous chercher hier à Saint-Paul. L'auditeur paraît aussi bien disposé qu'il le puisse être; il convient donc de supprimer l'exorde et de retrancher la péripétie. Ce que j'ai à cœur est une affaire de conséquence : j'ai l'honneur de demander à sir James, baronnet, la main de miss Thornhill, son unique enfant. »

A cette proposition inouïe, le chevalier-baronnet ne put s'empêcher de parcourir d'un rapide coup d'œil, avec la sagacité propre aux artistes, le costume, les

traits de ce malheureux affligé d'une laideur rebutante et maladive. Il se hâta de prendre la parole pour déguiser cette impression. « S'il s'agissait de toute autre faveur, assurément... mais ma fille ne m'appartient pas comme tout autre objet...

— Mobilier?

— L'obstacle est là! Son inclination...

— Arrêtez! j'entrevois un argument périlleux par les déductions qu'il me fournirait contre vous, et je tiens à ne pas vous surprendre.

— Quoi! reprit Thornhill ébahi, ma fille aurait témoigné?

— Je l'espère, et le crains à la fois. La jeune miss a fait éclater ses sentiments; mais nous devons les subordonner à la sainte autorité d'un père.

— Voilà un aveu qui me confond! Elle vous connaît? Elle serait disposée à...

— Je ne l'ai jamais vue. Vous commettez quelque méprise, *ingenuus error*. Il ne s'agit point de votre humble serviteur qui est disgracié et d'un sang à le garder pour soi...

— Non, non : je vous trouve très-bien, murmura Thornhill rasséréné.

— Le ciel vous en préserve! Un goût aussi dépravé serait funeste chez un peintre. »

Dans quelle gaîne est allée se plonger cette âme d'ange! pensait l'artiste en examinant à la dérobée Samuel, qui reprit : « Nous ne sommes auprès de vous que le chétif avocat d'un ami. Sir James connaît je le suppose un certain William Hogarth?

— William Hogarth! si je le connais?

— C'est un enfant d'un grand cœur, un talent... neuf!

— Oh! très-neuf; interrompit le peintre en se dressant avec brusquerie.

Il courut prendre au fond de l'atelier une toile retournée contre le mur, et la plaçant à son jour :

« Tenez, s'écria-t-il avec indignation, le voilà votre Hogarth! Voilà son style et son exécution. Ceci n'est point une poissonnière de *Fish-street-Hill;* c'est *Danaé* l'amante du maître des dieux qu'il a parée de ces grâces charnues! Et admirez la fantaisie d'un cerveau malade : voyez-vous à travers cette pluie de guinées une Maritorne accroupie? Que fait-elle, Monsieur? Elle a la bassesse d'essayer entre ses dents, Monsieur, une des guinées de Jupiter pour voir si le métal est de bon aloi, Monsieur, et si le roi de l'Olympe n'est pas un fripon! Voilà les fleurs qu'il répand sur la muse antique. Un barbouilleur, un vaniteux qui croit en savoir plus que moi! Un *cockney* trivial, un colorieur d'enseignes! Il n'a vu le temple des arts que par le trou de la serrure! Et Thornhill serait assez dénaturé pour sacrifier sa fille à un pareil... J'aimerais mieux vous la donner à vous, sur-le-champ!

— C'est me faire honneur et je vous remercie. J'accorde que William a exagéré la circonspection dans la suivante de miss Danaé; mais cette faute dénote un ami de l'ordre et de l'économie. Ne serait-il pas dommage que cette servante en effigie séparât deux êtres réels? car je le répète, miss Thornhill s'intéresse à mon ami.

— On vous en a imposé! ma fille est sage, respectueuse; jamais elle ne m'a dit un mot en faveur de ce vaurien qui la mettrait sur la paille, oui sur la paille!

— Que faut-il de plus pour faire un nid?

— Bon, si les amoureux étaient des merles. Vous me voyez désolé d'être obligé de... mais soyez certain que ma fille...

— Sa conduite est une leçon pour moi; si elle s'est tue c'est que la prière devait être inutile, ou bien son silence a des motifs que je n'ai pas le droit d'apprécier. Un péril est imminent; mes principes, incompatibles avec toute rébellion contre une autorité légitime, m'imposent le devoir de vous mettre en garde.

Le jeune Hogarth emporté par la fougue de la jeunesse m'a fait part de son intention d'enlever miss Thornhill, et de l'espoir qu'elle le suivra. Il est prévenu que si vous restez inflexible je vous avertirai; cette circonstance le portera peut-être à précipiter ses desseins. Ma tâche est accomplie.

— Plus j'y réfléchis, dit Thornhill en retenant son étrange visiteur, plus je soupçonne qu'on vous a rendu victime d'une mystification d'atelier et que les gens riraient bien de nous si...

— On a ri moins souvent de la défiance que de la crédulité.

— Laissons ce sujet, mon ami, mon sauveur; parlons de vous et des services que je suis impatient de vous rendre!

— A moi? Je n'étais venu que pour mon ami William.

— Enfin Monsieur je vous dois la vie...

— Je ne puis vous l'ôter pour que nous soyons quittes. »

Ils parlaient encore, que lady Thornhill tout en pleurs, s'élançait dans l'atelier une lettre ouverte à la main: «Ma fille! criait-elle ma fille a disparu : courons! il est temps encore; il faut...

— Il faut se taire, Judith, et ne point attirer les quolibets sur nos têtes blanches! » interrompit en lui prenant les mains le baronnet, qui répétait consterné : « Un Hogarth! un rapin sans avenir! Je ne la connais plus; qu'on ne m'en parle jamais! »

Un mouvement se manifesta dans la maison; les gentilshommes rentrèrent en foule tandis que lady Thornhill s'enfuyait pour cacher ses pleurs. Son mari, l'œil fixe, demeurait immobile dans son fauteuil. Lorsque la tapisserie disparut et que la porte ouverte à deux battants livra passage au prince de Galles, sir James Thornhill se redressa par un mouvement convulsif. On remarqua qu'il marchait avec peine. Mais le vieux cour-

tisan se remit vite; il rajusta son jabot, son épée, et ayant fait glisser sur ses traits un obséquieux sourire il se précipita au-devant du prince de Galles.

III

Hogarth en ménage. — Samuèl Johnson raconte sa vie. Caractère de son talent.

Dans un modeste appartement à South-Lambeth, rive droite de la Tamise, William Hogarth attablé devant l'embrasure d'une fenêtre gravait une plaque de cuivre. A trois pas de lui une jeune femme dont la mise élégante et sévère contrastait avec la pauvreté du logis s'occupait d'un ouvrage de couture. Tous deux gardaient un silence qui permettait d'entendre quelques soupirs, à demi étouffés dans le cœur de l'artiste. Sa gravure semblait l'attacher; mais comme son esprit n'y apportait qu'une attention machinale, l'œuvre n'avançait guère. Hors d'état de continuer, William jeta ses outils et vint tomber accablé sur un coffre en face de sa compagne. Mistress Hogarth pleurait sans bruit.

« Qu'ai-je fait! s'écria William; pourquoi vous ai-je arrachée à la maison paternelle! pourquoi vous ai-je fait épouser la solitude et la misère!

— Je ne puis trop vous le répéter, répondit l'aimable femme en s'efforçant de sourire, mon bonheur c'est vous; le plus beau jour de ma vie est celui où j'ai vu notre union consacrée à Paddington. Je n'ai qu'une pensée : vous rendre heureux. Vous ne l'êtes pas, je le sens et je pleure.

— Et moi qui voulais la rendre orgueilleuse de m'appartenir! De l'éclat glorieux qui environne Thorn-

hill, la voilà tombée au galetas obscur de William Hogarth !

— Mon ami vous vous trompez : la célébrité de mon père, je l'ai trouvée dans mon berceau, j'en ai joui sans prendre part aux luttes qui la lui ont conquise. De la vôtre, Hogarth, j'aurai ma part; car nos deux âmes ne font qu'une âme et je combats à vos côtés. Cessez donc, cessez de me représenter ce dévouement comme un sacrifice.

— Cette jeune femme a raison ; ta fausse délicatesse est d'un esprit débile, » dit avec la solennité d'un puritain Samuel Johnson, qui en entrant avait entendu ces derniers mots ; « Dieu t'a constitué l'appui de sa créature, non son esclave. Eh quoi ! dès le premier jour son soutien plie; la fragilité trouve l'exemple du découragement ! Elle a pleuré, pourquoi : le sais-tu ? parce qu'elle aime à t'estimer et qu'elle se voit réduite à te plaindre. Travaille, sois pauvre s'il le faut, mais sois brave; tu la verras sourire. »

Hogarth se promenait agité tandis que Jane s'étonnait qu'un homme affligé d'un extérieur aussi ingrat eût pénétré si avant dans sa pensée.

« Ah ! poursuivit Johnson, tu te crois malheureux et tu t'abats dans une mélancolie puérile ! Faut-il t'enseigner la vie et retremper ta vertu en lui montrant les chemins que d'autres ont frayés ? Écoute-moi donc, et quand la comparaison de nos destinées aura allégé la tienne, tu renaîtras peut-être. Vous aurez, mes enfants, les prémices d'une biographie qui doit un jour émouvoir l'égoïste et dédaigneuse Angleterre. »

Johnson s'assit sur une table et commença son récit en balançant ses longues jambes pendantes, tandis que Jane et son mari prenaient place à ses pieds sur un banc de chêne.

« Vous ne me croyez pas jeune, Hogarth, et vous avez raison; car les maux de plusieurs existences accumulés sur ma tête ont ridé mes traits et courbé

mes épaules. En réalité mon cher enfant vous avez huit années de plus que moi. »

Jane fit un geste de stupeur et Will répondit : « Je l'avais deviné.

— Depuis que je respire, reprit Samuel, je lutte contre trois ennemis : la mort, la misère, la paresse. Mon aspect éloigne les sympathies, mon caractère est peu flexible, mon esprit mordant ne m'a pas fait d'amis. A peine ai-je vu le jour à Lichtfield dans le comté de Warwick où mon père, ardent jacobite, exerçait la profession de libraire, que j'ai commencé à souffrir. Ma mère était morte jeune en me laissant pour héritage une santé ruinée par le germe que son sang m'a transmis. Je suis dévoré par ce mal affreux qui a fait tomber mes dents, éteint un de mes yeux et si rudement attaqué mes oreilles, qu'après des douleurs inouïes je suis resté à moitié sourd. Des spasmes nerveux m'ont fait contracter un tic convulsif que vous avez sans doute remarqué. Mon état habituel est la lassitude ; le travail me coûte un effort surprenant. J'étais encore enfant lorsque mon père se ruina, mourut de chagrin et me laissa seul au monde, possesseur pour tout patrimoine d'une bourse contenant vingt livres. Ne sachant rien, aspirant à tout, je me traînai à Oxford où je trouvai asile dans une cave ; vivant de pain noir, travaillant nuit et jour, je parvins à m'instruire non sans peine ; car mes condisciples saisis de dégoût à mon aspect s'éloignaient de moi et m'interdisaient leur approche. Relégué près de la porte loin du professeur, j'avais beaucoup de peine à le suivre à cause de ma surdité. Ai-je besoin de vous dire que cette vie malsaine augmentait sensiblement mes maux, et faut-il parler de ce que j'eus à souffrir dans mon orgueil et dans mes sentiments ? Toute affection m'était fermée !

« Mes ressources étant taries je fus mis à même de continuer mes études par un écolier riche ; mais bientôt il me quitta, et je fus obligé faute de se-

cours d'abandonner l'université où je m'étais fait remarquer par la traduction en vers latins du poëme de Pope sur le *Messie*. Banni d'Oxford je me fis répétiteur dans une école de village; mais houspillé par mes écoliers pour mon étrange extérieur, je dus quitter le pays. A Birmingham un chirurgien me prit en qualité de factotum : il étudiait ma maladie et se livrait sur ma carcasse à des expériences qui ne me firent aucun mal grâce à l'extrême vigueur de mon estomac. C'est chez lui que j'ai traduit du français le *Voyage en Abyssinie* de Jérôme Lobo, — un volume in-4° qu'un libraire me paya cinq guinées. Cette somme m'aida à me vêtir à neuf, et vers le même temps mon maître, qui se targuait comme les rois de France de guérir l'infirmité dont je suis atteint, me donna congé, furieux du démenti obstinément infligé par un malade incurable et compromettant à l'infaillibilité de ses remèdes. Je me trouvai sur le pavé, en proie au plus sombre découragement; car il est bon d'ajouter que je tiens de mon père un autre mal qui me plonge souvent dans une sorte de démence hypocondriaque durant laquelle je suis réduit à la séquestration et à l'oisiveté.

« Ce fut à la fin d'un de ces accès que mourant de faim, las de coucher dans les champs et convaincu que mon avenir, dont je n'ai pas douté un seul instant, était perdu si je prolongeais une manière de vivre qui commençait à ébranler mon cerveau, ce fut, dis-je, au milieu de ces dispositions que rencontrant pour la première fois une âme compatissante j'en fus vivement touché. C'est une vieille marchande du village d'Edial près de Birmingham; elle me recueillit exténué par la faim : ne sachant que faire pour elle et découvrant que le veuvage lui pesait, je l'épousai. Huit cents livres qu'elle possédait me mirent à même de fonder une petite école où je comptais, en travaillant quelques années, faire des économies pour aller accomplir mes destinées à Londres. Mais au lieu de me procurer une épargne je dé-

vorai celle de ma femme en peu de temps, et comme je lui devenais à charge, comme la classe où les écoliers s'obstinaient à ne pas venir causait un surcroît de dépenses, je laissai mistress Johnson à son commerce et je la délivrai d'un époux onéreux. Pauvre bonne mère! elle ignore le motif de cette apparente ingratitude et tout ce qu'il m'a fallu de courage pour renoncer à la seule affection que j'aie goûtée en ce monde!

« Je me trompe : parmi mes trop rares écoliers se trouvait un jeune garçon vif et léger, fils d'un officier sans argent, et petit-fils d'un négociant français chassé de sa patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Ce jeune homme me plut, il avait su m'apprécier; nous partîmes ensemble pour Londres : vous le connaissez, c'est David Garrick.

« A Londres j'ai essayé de tout. Mais résolu de ne plus verser hors de la voie qui doit me conduire au but de ma vie, et délivré par la manière dont j'avais quitté mon empirique de la superstition des places, j'ai mieux aimé mourir de faim que de chercher des ressources en dehors de la littérature. Je n'ai jamais cherché que deux résultats : me convaincre de mon talent et en accroître la somme. La vie matérielle n'est qu'un accessoire, heureusement, sans quoi le principal aurait souvent fait défaut. J'ai débuté par une tragédie d'*Irène* qui ne verra jamais le jour, et perdu six mois à m'efforcer de la faire jouer : on écrirait un roman avec l'histoire de mes aventures; je les ai racontées au docteur Smollett (1).

« Revenu des illusions théâtrales j'ai fait des satires, elles sont inconnues; des chansons morales pour les tavernes moyennant quelques pence. Pope ayant lu mon poëme de *London* a prédit que l'inconnu cesserait un jour de l'être. Ce que j'ai conçu de projets est prodigieux; Savage qui les compte en est au trente-neu-

(1) Smollett en tira depuis un des plus piquants épisodes de *Roderick-Random*, roman d'aventures faussement attribué par les traducteurs français à H. Fielding.

vième. Mais tout vient échouer devant l'insouciance de ce pays prostitué au veau d'or. J'ai annoncé les éditions de nos vieux auteurs; la souscription n'a pas répondu. Bref j'ai broché des prospectus, des prologues, des factums, des chansonnettes, des sermons pour les pasteurs bornés ou paresseux. Tant de travaux accomplis au milieu des angoisses de la faim et des maladies n'ont eu jusqu'ici d'autre résultat que de me réduire à passer les nuits sur le pavé des rues, et à ramasser au coin des bornes le papier sur lequel j'écris dans quelque taverne où l'on admet par pitié le vagabond, le bohémien, l'enfant perdu de la littérature. Eh bien! cher Billy, je suis aussi certain de mon futur triomphe, aussi confiant dans la puissance de ma volonté que je l'étais en arrivant à Oxford... *labor improbus!* Et voyez si j'ai plus que jamais raison d'être convaincu de mon talent: un Français de beaucoup d'esprit, M. Arouet qui se fait appeler de Voltaire et qui, déjà célèbre, est destiné à aller loin, a écrit dernièrement que par mon éloquence je rivalise avec les orateurs de Rome et d'Athènes...

— Est-il possible! Mais, à quel propos?...

— Vous en jugerez, Bill. Depuis un an il n'est bruit que de l'éloquence et du talent oratoire qui tout à coup ont révélé dans le parlement une foule de Démosthènes...

— C'est vrai: on s'arrache les numéros du *Gentlemen's-Magazine;* Londres rappelle les beaux jours de Rome au temps de Cicéron.

—Mais ce que vous ignorez, le voici. L'accès du parlement étant très-judicieusement interdit au public, le cours des débats oratoires est communiqué aux journaux par de simples notes, rédigées pour eux par les huissiers payés à cet effet. Avec ces notes qui me sont communiquées je reconstruis à mon gré, pour un salaire vil, des discours que je donne pour ceux de nos premiers hommes d'État, qui sont imprimés tout vifs

par M. Cave, dans le *Gentlemen's-Magazine* où ils daignent se reconnaître. Je dois ajouter qu'aucun d'eux, modestie surprenante! ne s'est avisé de réclamer. Nos comptes rendus, supérieurs à ceux des autres feuilles, ont été adoptés par tous les journaux, et les lords vont disant partout que le *Gentlemen's-Magazine* rapporte seul *avec exactitude* les discours du Parlement. Chacun est intéressé à me laisser obscur; si je m'avisais de revendiquer une feuille des lauriers dont je couvre ces têtes vides, je me verrais accusé de calomnie, écrasé par tous les partis, enlevé, déporté ou pendu. Qu'importe! j'ai acquis la conscience de mon talent, l'occasion de l'exercer et la certitude de me rendre célèbre dès que mes travaux m'en laisseront le temps.

—Mais, interrompit William émerveillé, quand vous cesserez de remplir cet humble et magnifique emploi, Cicéron va disparaître, Démosthènes s'éclipse, Alcibiade s'évanouit...

— Ignorez-vous la puissance des traditions! J'ai frayé la voie, ils la suivront sans peine. J'aurai fondé l'éloquence du moderne Forum au profit de l'heureuse Angleterre. La beauté de mon œuvre est là. Moi-même, un jour, j'irai complimenter mes élèves sans le savoir, qui croiront tenir tout de la nature.

— J'admire votre philosophie.

— Que ne l'imitez-vous! Voilà ce que j'ai fait, et je suis en apparence aussi avancé que le premier jour. Je n'ai pas désespéré une heure, je ne faiblirai jamais, et puis-je me flatter d'être à moitié de la lutte ?... Quant au résultat, j'en suis assuré : je lasserai la fortune. Cessez donc, Hogarth, de déplorer vos maux tant qu'un toit sert d'abri à votre tête, une femme aimée d'asile à votre cœur. Surtout, ah! surtout ne la plaignez pas!

— Non, s'écria Jane embellie par un saint enthousiasme; car un jour on dira d'elle : cette femme heureuse entre toutes fut la fille, fut la femme des deux plus grands peintres de l'Angleterre! »

Hogarth se jeta dans les bras de Johnson qui l'enlevant comme une plume et le pressant sur sa poitrine, s'écriait comme Richard III : « O marâtre nature, pourquoi m'as-tu refusé les dons qui font les êtres aimés! Mais, ajouta-t-il, j'ai préservé mon âme en donnant à mes passions un autre cours, je me suis enflammé du désir d'être utile; ne pouvant plaire je ferai bénir mon nom, je contraindrai mes contemporains à des sympathies que n'effacent ni le caprice, ni les ans. Plus fortuné que moi, Bill, vous avez du génie, je n'ai que le savoir et la puissance de la volonté : je serai critique, je serai biographe, moraliste, philologue surtout, poëte même s'il le faut; mais mon lot dans les lettres est de devenir la loi vivante.

« Il manque encore chez nous ce qui constitue les écoles et cimente les traditions. Shakespeare n'a pas eu son Aristote, ni Milton ses grands prêtres; notre langue attend la consécration de son génie et de son unité : nos classiques ne sont pas reconnus. Je les consacrerai et, le dernier debout, je serai la synthèse générale. Classique et tory, voilà mon lot; ces deux conditions sont inséparables. L'université d'Oxford ne fut-elle pas le boulevard du jacobisme et la pepinière des torys? La discipline dans les œuvres de l'intelligence, la règle au-dessus des témérités du caprice correspondent dans l'ordre politique à la prééminence de l'autorité légitime. Pour méconnaître cet accord latent, il faut l'inconséquence française. Donc, ô William, mon destin ne sera jamais de flatter les passions ni de prêcher une ère nouvelle : jugez si mon heure sera lente à venir et mon succès tardif! N'êtes-vous pas dans le camp opposé, vous? Marchez donc en sécurité; ce que je poursuis avec effort ne saurait vous faillir, la nature fait les frais de votre entreprise et les passions humaines conspirent avec vous Que vous faut-il? un rien : des talents supérieurs. Votre barque n'a qu'à suivre le fil de l'eau, la mienne remonte contre le cou-

rant. Accablé par ce corps misérable, que j'ai traîné douloureux et tombant en lambeaux parmi tant de désastres, si je succombais j'aurais rêvé l'impossible. Quand votre courage plie, vous êtes lâche ou sans foi. »

Cédant à je ne sais quel allégement mêlé d'une honte qui n'était pas sans charme, car elle témoignait pour lui de son découragement vaincu, Hogarth en s'arrachant comme on sort d'un mauvais rêve à la navrante impression du récit de Johnson, Hogarth se sentait un autre homme. En personne active et sensée il rentra soudain dans le domaine du vrai ; il tendit la main à Samuel et serra la sienne en disant : « Frère, merci ! je n'ai point à m'apitoyer sur votre sort, bien que mes doléances ne puissent amollir votre vertu; mais ce serait me méprendre sur vos intentions. Si jamais vous atteignez ces heures d'angoisse désormais finies pour moi, vous me trouverez sur la brèche où vous m'avez lancé. Venons au nécessaire : il faut pétrir le pain de la semaine qui s'approche, car je ne suis plus seul et j'y dois pourvoir. Voilà des planches à peu près terminées, que j'ai rejetées avec dégoût...

— Parce que les ayant commencées dans le seul but de gagner quelque argent, vous avez voulu traiter en œuvres d'art ces sujets qui laissaient votre imagination en repos : quand on ne s'occupe que de nourrir sa femme il ne faut pas songer à l'éblouir.

— Frappé juste ! s'écria Billy, vous avez mis le doigt sur le mal.

— *Inde mali labes*, riposta Johnson rendu à ses habitudes professorales.

— *Et proinde remedium*, ajouta Jane en serrant les doigts à son mari.

— Ma femme sait le latin ! s'écria William avec transport; et moi qui ne sais rien du tout...

— Un peu de latin, comme un peu de cuisine, sont de petits talents dont il ne sied point à une femme de

se glorifier trop haut, repartit Jane : vos gravures sont très-agréables.

— Je n'entends rien à la peinture, dit Johnson; mais si je connaissais les sujets...

— Ils ont un intérêt de circonstance, reprit William; cette jeune femme, je l'ai dessinée dans sa prison; demain elle sera pendue. C'est la fameuse *Sarah Malcolm* qui a assassiné trois personnes. »

Ici Hogarth dit quelques mots gaillards à l'oreille de Johnson qui jaunit sensiblement; c'est la façon dont il rougissait. « Cette dernière image, reprit Hogarth, est satirique; reconnaissez-vous ?...

— Trop bien ! Kent, le duc de Chandos, le lord Burlington, et que vois-je? Pope! c'est la critique du *False Taste* (1) et vous ne craignez point...

— Loin de là, j'espère...

— Que le chatouilleux Pope en ripostant fera retentir le nom de son adversaire, et créera un succès au railleur qui l'atteint? Comptez-y ! Pope ne dira rien tant que vous serez inconnu; mais il se souviendra quand vous aurez grandi, tout assez pour se taire de peur de ranimer un souvenir éteint; seulement, à l'occasion il placera votre nom dans ses prières. Et voilà tout ce que vous avez fait?

— Depuis quelques jours, répondit sa femme, il esquisse des dessins et ébauche des peintures à *Spring-Garden* au Vauxhall pour notre voisin M. Tyers, qui nous héberge dans cette maison. Il a livré les cartons des *Quatre Saisons*, qu'Hayman doit exécuter et que mon père ne désavouerait pas.

— Aussi, ajouta Hogarth, M. Tyers m'a-t-il promis une carte d'entrée perpétuelle en or, pour mes amis et moi, qui aura cette devise : attendez... c'est du latin; *Ad perpetuam beneficii memoriam* (2).

(1) *Le Faux goût*, poëme d'Alexandre Pope.

(2) Cette carte est encore en possession des derniers neveux de la

— Courez vendre vos planches, afin de vous occuper à des ouvrages sérieux.

— Je l'eusse fait déjà sans un échec qui m'a déconcerté : le lord B*** m'a demandé son portrait et je l'ai achevé depuis deux mois.

— Le lord B***? Mais il passe pour presque aussi laid que moi, et on le dit bossu.

— C'est ce que j'ai si consciencieusement démontré, que ce gentilhomme m'a envoyé un vilain compliment, en refusant de payer une peinture que je croyais bonne.

— Les gens de notre mine devraient payer double. Dans une conjoncture analogue un peintre français traca sur sa toile, devant l'image du modèle rébarbatif, un grillage de barreaux de fer derrière lequel on reconnaissait le personnage. L'artiste écrivit au bas : PRISONNIER POUR DETTE, et accrocha le cadre à un clou devant sa porte. Les passants prenaient si gaiement la chose que notre avare se hâta de s'exécuter; on lui restitua son image, mais les barreaux étaient en bonne couleur : il eut la cage par-dessus le marché.

— Vous me donnez une idée au sujet de l'affreux lord B***. »

Hogarth prit une feuille de papier et écrivit le billet suivant dont on parla beaucoup dans ce temps-là, et que Nichols nous a transmis.

« Hogarth présente ses respects au lord B*** et regrette de se voir contraint à lui demander de nouveau le prix d'un portrait honnêtement exécuté. Si Hogarth n'a pas satisfaction sous trois jours, il a l'honneur de prévenir le lord B*** que son image, enrichie d'une queue et de quelques autres agréments, sera vendue à M. Hare, le montreur d'animaux, qui sera charmé de posséder une enseigne à sa ménagerie. »

famille d'Hogarth; les droits qu'elle conférait n'ont pas subi de prescription.

« Mon espoir, dit le peintre, c'est qu'il ait plus d'avarice que de poltronnerie. »

Mais il fut déçu : le lord paya le jour même et se fit justice en livrant son image au feu.

« Désormais, dit l'artiste à Johnson avant de le quitter, soyez sans souci sur mon compte ; j'ai mis sur le chantier une grande œuvre, et bientôt vous entendrez parler de moi. »

Sur ces mots Hogarth, après avoir exigé que Samuel attendît son retour, sortit avec ses planches de cuivre et bientôt il rentra au logis avec de l'argent et des provisions. A la nuit tombante on dîna, et les conversations prolongèrent si bien le repas, que William dut reconduire Johnson qui jurait de ne jamais retrouver tout seul son chemin jusqu'à la taverne où l'attendait Richard Savage en vue de qui, sans exciter l'attention, il avait serré quelques reliefs du repas dans ses poches. A la vérité William avait détourné la tête avec complaisance; c'est un homme à qui rien n'échappait.

En traversant à tâtons les terrains blafards de South-Lambeth, Johnson dit à son ami : « Croyez-vous aux pressentiments? Non; tant pis : c'est dans des rêves que j'ai reçu la révélation de mon avenir; ces avertissements ne trompent pas. Faible et maladif, je me suis dit que j'existe par un miracle de la Providence qui me destine une certaine mission; de là mes travaux acharnés et le triomphe que j'ai remporté sur ma paresse. Si j'abandonnais mes desseins, si ma vie cessait d'avoir un but, je suis convaincu que Dieu me l'ôterait.

— Ce sont des idées où je ne me suis jamais adonné.

— Il est difficile de ne pas admettre des choses surnaturelles; les anciens sages y croyaient, comme depuis les docteurs chrétiens. Et tenez : la nuit de sa mort mon père m'est apparu... »

En devisant de la sorte, Johnson avait pris une voix creuse et basse; ils allèrent ainsi jusqu'au cimetière de Westminster qu'il fallait traverser, comme on le

traverse aujourd'hui. Pendant le trajet, Johnson regardait furtivement autour de lui, tressaillait et doublait le pas. Un peu avant Charing-Cross il congédia son compagnon, reprit son ton habituel et assura qu'il retrouverait sa route. Hogarth comprit qu'il n'avait pas osé franchir seul l'asile des morts. « Quelles contradictions! dit-il en rentrant à sa femme; cet homme fort, cet esprit si lucide, cette âme supérieure, Johnson, qui le supposerait? il croit aux revenants, aux pressentiments, aux jours néfastes, aux superstitions du jeune âge, et il a peur des fantômes...

— Que de travers on découvre en étudiant les gens de bien près! répondit sa femme; chacun a son faible, et en somme je crois que les humains sont de grands fous.

— Voilà tout justement, dit Hogarth, ce que mon pinceau devra démontrer. »

IV

Détails de famille. — Premier succès. — Discussion sur l'art, entre le peintre Thornhill et son gendre.

Obstiné dans son ressentiment, sir James ne parlait jamais de sa fille; pour éviter les questions à ce sujet, il se réfugiait dans un travail sans relâche, ressource des affligés qui ont du caractère. En vain, plus indulgente lady Thornhill avait-elle, à ce que rapporte Wilkes, essayé de fléchir le courroux paternel: son mari ne répondait rien et quittait la place. En Angleterre nombre de mariages sont déterminés par des enlèvements et ce genre de faute, pourvu que la réparation soit prompte, n'expose pas comme chez

nous un jeune couple à la réprobation du monde. C'est pourquoi la mère de Jane s'enhardit un jour jusqu'à dire à son seigneur et maître : « Serez-vous sans pitié pour une escapade que tant d'autres ont commise ? Notre fille est si jeune ! elle se sera fait illusion sur le mérite d'un jeune homme qui risque de tourner à mal, tandis que vos leçons et vos conseils pourraient...

— Mes conseils? il les dédaigne : entouré de vauriens il se croit chef d'école; Thornhill à ses yeux est un astre éclipsé. N'ai-je pas tenté de le mettre dans la bonne voie? Savez-vous sa pensée ? qu'il est le Messie de la nature et que mon partage est de donner une forme à tout ce qui n'existe pas.

— Mon ami, c'est à votre cœur que votre Judith s'adresse : si une de nos servantes nous ayant quittés pour faire un méchant mariage tombait dans la détresse, votre assistance lui serait-elle refusée? Je ne demande rien de plus pour votre malheureuse enfant. Soumise et désolée, je ne braverai point votre volonté; mais si je reste livrée à de telles angoisses sur le sort de ma fille, j'en mourrai, je le sens là; car je ne suis plus jeune, j'ai trois années de plus que vous.

— Votre fille n'est plus la mienne ! je n'ai donc rien à ordonner, rien à interdire; mes yeux sont fermés pour elle, ils le seront sur vous à une seule condition : on ne m'en parlera jamais. »

C'était obtenir plus que n'avait espéré la bonne Judith; elle pensait avoir sondé la blessure du peintre du roi et elle se disait : « Quel malheur que ce jeune homme soit sans talent ! »

Peut-être se méprenait-elle faute de connaître assez les hommes, et surtout les artistes. Toutefois, plus touché qu'il ne le laissait voir, Thornhill avec la tendre inconséquence d'un père revint de lui-même à un sujet qu'il avait interdit. Aussi, jamais ne sembla-t-il plus brutal. « Après tout, reprit-il, qui sait ce qu'elle

est devenue, cette héroïne! dans quelle chaumière, dans quel bouge de la Cité se cache-t-elle avec son noble époux? J'espère que vous ne la retrouverez pas et que nous serons délivrés de ces gens-là. »

Judith reçut cette bordée avec la plus complète insensibilité, et sir James se dit : « La mère sait où est notre fille... »

Plusieurs jours auparavant, une dame était entrée chez l'éditeur Overton à qui elle avait demandé à voir les gravures de M. William Hogarth. Ce dernier se trouvait là : relégué dans l'ombre au fond de la salle, il entendit prononcer son nom. Tandis que l'inconnue parcourait les estampes une à une, laissant échapper des signes de déception entrecoupés de certains mots, tels que : — Trivial... insuffisant... trop peu... pas encore... Hogarth lui-même, par impatience ou par curiosité, traversa le magasin pour gagner la rue. La dame leva les yeux et l'artiste reconnut la mère de sa femme dont il avait de loin examiné les mouvements dans un simple intérêt d'amour-propre. Ils restèrent saisis l'un et l'autre. Des témoins les observaient : Hogarth ému se borna à adresser à lady Thornhill un salut profond, et il sortit. De retour au logis il s'abstint de raconter cette rencontre à sa femme; mais la déception de lady Judith ne lui avait point échappé et il tomba dans ce découragement dont Johnson était venu le relever. Quatre jours après, le jeune ménage reçut dans une bourse appartenant à Jane vingt guinées que William renvoya sans hésiter. Une nouvelle tentative étayée d'une lettre de lady Thornhill n'eut pas plus de succès : on garda la lettre, on refusa les présents. Alors ne consultant que son cœur, lady Thornhill arriva.

La scène attendrissante qui s'ensuivit est plus facile à concevoir qu'à retracer. Près de quitter sa belle-mère, Hogarth en la reconduisant lui dit : « Madame, j'ai deviné ce que vous cherchiez chez Overton, et

j'en suis profondément touché. Votre goût n'est pas moins noble que votre cœur : il n'y avait là rien qui fût digne de sir James Thornhill. Daignez retourner chez l'éditeur dans un mois. »

A cette époque Hogarth ébauchait à la fois sur la toile, sur le papier et sur le cuivre, les scènes d'un drame en six actes destiné à représenter dans leur horreur les phases de la vie d'une courtisane. Il prétendait offrir une leçon terrible à la jeunesse et stigmatiser le vice opulent qui propage la corruption des mœurs. Cette œuvre, écrite en tableaux saisissants à l'usage du peuple, était destinée à assigner à l'auteur une place parmi les moralistes. Hogarth comprit qu'il fallait se hâter de terminer une de ses planches; il choisit celle qui mettait en scène le plus petit nombre de personnages. C'est le moment où son héroïne déchue, traînant dans un bouge les vestiges d'un luxe qui contraste avec le dénûment du mobilier, cache, demi-nue, sous les débris d'une maigre orgie, le produit des vols dont un amant l'a rendue complice. La malheureuse a l'oreille au guet : soudain la porte s'ouvre et laisse voir un groupe de constables, précédés d'un magistrat qui vient procéder à l'arrestation. Le juge alors investi de cette fonction jouissait d'un vénérable renom de probité : c'était sir John Gonson. Afin de rendre son œuvre plus frappante, Hogarth donna à son juge les traits de Gonson, dont il fit un portrait d'une vérité prodigieuse. Quant au travail matériel de cette gravure, il est d'une franchise au-dessus de tout éloge.

Dès qu'on eut obtenu une première épreuve avant la lettre lady Thornhill la plaça tout encadrée dans la salle à manger de sa maison. L'objet frappa les yeux du peintre qui l'ayant contemplé avec une attention inquiète s'écria : « Voilà qui ne ressemble à rien que je connaisse et ne fait songer à personne. Nomme-t-on l'auteur?

— C'est l'essai d'un jeune homme qui vous a fait hommage de la première épreuve; son devoir l'y obligeait; il serait trop heureux de penser que son droit l'y autorise.

— Ce n'est pas assurément un de mes élèves?

— Il n'a pas cet honneur; il tient à vous de plus près encore. »

Thornhil se détourna vivement et se mit à table. Après le repas il regarda de nouveau l'estampe et dit d'un ton railleur : « Un homme qui a tant de talent peut épouser une femme sans dot... »

Le lendemain lady Thornhill assez déconcertée par cette boutade, qui fit assez de bruit pour parvenir jusqu'à nous, voulut enlever le cadre; mais son mari le fit placer dans son atelier. « Il a quelques dispositions, obscurcies par un goût... funeste, dit le baronnet à sa femme; mais il n'est pas peintre; la gravure n'est qu'un métier. On m'objectera qu'il grave ses compositions : belle merveille! Je fais graver les miennes. La peinture seule met un homme au premier rang. Ce n'est pas que je dédaigne les arts du dessin; jai manié la pointe avec assez de fermeté, je n'ai dédaigné ni le paysage, ni l'architecture et j'ai construit sur mes propres devis ma maison de campagne. Mais ces fantaisies n'ont rien ajouté à l'éclat de mon nom : Rembrandt lui-même, s'il se fût borné à graver, serait moins connu que Van-Ostade ou Miéris. »

Le lendemain lady Thornhill dit à son gendre : « Il faut apprendre à manier les couleurs. »

Et lui de répondre avec sa tranchante assurance : « Moi? je peins comme le bon Dieu. N'ai-je pas prévu ce qu'il est inutile de me dire? Voyez : je suis prêt. »

C'était le premier tableau de la série : *A Harlot's progress* (une vie de courtisane).

— Nous sommes sauvés! s'écria lady Thornhill. Mon gendre avez-vous du cœur, et oserez-vous risquer une rebuffade? L'assaut sera rude; mais si vous êtes

doux, patient, tout n'est pas désespéré. Songez-y, votre vanité sera mise à rude épreuve...

— Nous sommes perdus ! » dit naïvement Jane.

« Allons, répliqua son mari; je boirai le calice et je ferai de mon mieux, non pour moi qui n'ai besoin de personne, mais pour vous. Votre souvenir me soutiendra, pourvu que sir James n'aille pas trop loin.

— Je serai là, dit Jane; si vous êtes rebuté vous ne le serez pas seul. »

En dépit de l'assurance que devant eux elle avait dû feindre, lady Thornhill était fort incertaine des résultats de la démarche. Le premier moment passé, son mari était revenu plus d'une fois sur la composition de son gendre avec une amertume croissante, comme s'il en eût été obsédé. On l'entendait s'écrier : « Ce n'est qu'un insolent manifeste ! » ou bien : « Goût sauvage, esprit désordonné; point de style : où allons-nous !

— Je pensais, osa objecter lady Thornhill, qu'il y avait là un germe de talent... »

Ce mot fit bondir le peintre. « Du talent... du talent ! quand ils ont dit du talent, ne croirait-on pas !... Du talent ! j'aimerais mieux qu'il n'en eût point du tout; on lui en ferait un ! »

La bonne lady ne concevait rien à ces contradictions; car elle ne soupçonnait ni le fiel des rivalités d'école, ni la pénétration qui les révèle de si loin au despotisme ombrageux d'un vieux maître. Inquiète sur l'issue de son petit complot, la femme de Thornhill n'appréciait pas cependant tout le danger de la lutte lorsqu'elle fit apporter dans l'atelier de son mari le tableau d'Hogarth. La toile fut posée sans cadre sur un chevalet où le peintre du roi la découvrit à son lever. Cette fois il n'eut pas à chercher le nom de l'auteur. Judith qui tremblait comme la feuille crut remarquer sur les traits du peintre un sombre nuage; mais il refusa de s'expliquer. James

prit ses pinceaux froidement, les repoussa, les reprit, les abandonna encore, chantonna un petit air entre ses dents et finit par grommeler avec amertume : « Sujet vulgaire, et quel art monstrueux! c'est laid; c'est bête comme nature!

— Ce que c'est que d'ignorer! objectait la timide lady; j'avais conçu quelques espérances...

— Des espérances? vous êtes bien difficile : le drôle possède une vigueur, sa touche est d'un esprit!

— Il se pourrait!

— Bon : chantez victoire! c'est un succès ramassé dans la boue... c'est le comble du cynisme et de la brutalité!

— Enfin mon ami, que faut-il penser? annonce-t-il au moins des... dispositions? »

Thornhill au comble de l'impatience haussa les épaules et dit sur un ton furieux : « Il n'existe pas deux hommes en état de peindre une... une chose comme çà! Êtes-vous contente? Eh bien n'en parlons plus!

— Je suis satisfaite si vous l'êtes; mais l'auteur est plus difficile : il sollicite l'honneur de recevoir vos avis, de mettre à profit vos lumières.

— J'entends ; il est là dans quelque coin, comme un chat. Mes lumières! il s'en soucie bien, vraiment! Vous l'entendrez... Voyons, où est-il; finissons-en! »

William parut d'un air gauchement assuré qui trahissait une intimidation véritable.

« Monsieur, dit sir James avec assez de hauteur, on m'assure que vous désirez me consulter au sujet de cette peinture; votre intention, je veux le croire, n'est pas de m'embarrasser par un honneur que certes je n'ambitionne pas! Je n'apprécie pas bien ces tableaux qui ne comportent ni le style ni les lois ordinaires de la composition. Votre œuvre est magnifique; voilà mon sentiment : je désire passer pour connaisseur.

— Telle qu'elle est, et en dehors de ces questions

de style où je suis étranger, je désire savoir de vous si les figures sont à leur place, si l'effet vous semble juste, si la lumière...

— Bref les notions élémentaires, celles qui sont à ma portée. Revoyez vos modèles; il suffit pour cela de battre le pavé : je n'entends rien à ces sortes de besognes. Selon moi, l'art destiné à plaire doit indemniser les gens délicats des laideurs de la vie réelle.

— C'est, répliqua William avec feu, le condamner à la futilité! Je serais désolé de vous déplaire; mais j'oserai soutenir que si l'art est en droit de sacrifier aux charmes de la fiction, il est digne d'aspirer à un rôle plus moral qui est de répandre la vérité. »

Ce garçon est intraitable, pensait lady Thornhill; tout ceci finira mal.

« La vérité! répéta sir James; parce que ces visages sont vulgaires, vous les croyez vrais : qu'en sais-je, moi? je ne les ai jamais rencontrés.

— Ai-je donc rencontré, moi, nos rois tous nus dans les nuages avec Vénus, Apollon et Jupiter! Mais parce qu'ils ne peuvent exister, vous les croyez beaux! »

Nul n'avait osé lutter avec cette vivacité contre Thornhill. Sa femme elle-même en fut indignée et s'écria : « En vérité, monsieur Hogarth vous êtes fou!

— Non Madame; si je cédais j'aurais perdu tout droit à vous intéresser. Sir James suit une route glorieuse et frayée. Son art flatte les passions des grands qui ont honoré son talent immense en le faisant grand... comme eux. Le mien attaque ce que sa muse encense; je m'adresse à la foule, et si je réussis je serai grand comme le peuple.

— Et grossier comme lui! riposta sir James exaspéré. Si c'est pour m'insulter que vous avez feint de solliciter mes conseils, on ne se fait plus écolier à mon âge. J'avais supposé que le sentiment de vos torts vous rendrait moins tranchant dans vos idées. A ce prix j'aurais peut-être eu la faiblesse...

— Si je vous ai blessé, j'en suis pénétré de douleur; mais quant à renier des lèvres les convictions de mon esprit... je tiens moins à vos bienfaits qu'à votre estime.

— Quoi! vous osez, bravant mon expérience, en face d'une misérable... croûte —ma foi le mot est lâché!— ajouter à mes griefs une obstination aussi coupable! Entre nous tout est rompu. Ingrat! J'aurais pu le mettre dans la bonne voie, me créer en lui un successeur...

— Je n'aurais accepté qu'à la condition de rester libre. Ce que vous appelez une *croûte*, c'est une œuvre originale que je n'ai point ramassée dans les cartons des maîtres.

— Va, je te renonce! Tu m'as volé ma fille, tu la tues pour son père une seconde fois.

— Hogarth, interrrompit lady Judith en pleurs, ce n'est point Jane, c'est votre pinceau que vous aimez!

— Qui, moi? j'irais pour un intérêt vulgaire jouer la comédie devant James Thornhill! Non, plutôt mourir à la peine, et quant à votre enfant, je saurai la dédommager. J'ai dans l'âme un feu que rien n'éteindra, et dans cette main du travail pour quarante années.

— C'est un cœur d'acier! » pensait Thornhill. « Pourtant, reprit-il en s'efforçant d'être calme, si Thornhill, si votre maître eût exigé dans l'intérêt de votre avenir, pour prix d'un pardon...

— N'achevez pas : je tromperais votre espoir!

— Malheureux! cria Thornhill avec une violence inconcevable; tu céderas, pourtant!

— Jamais! »

Les traits du baronnet prirent une expression terrible; d'un coup d'œil il scruta l'âme de son adversaire, et tout à coup, ouvrant les bras il dit suffoqué d'émotion : « Ces monstres-là, il faut les étouffer! »

Un cri de joie répondit du fond de l'atelier au cri d'étonnement de lady Judith, et Jane s'élança dans les bras de son père. « C'est donc un coupe-gorge que

cette maison ! » balbutiait le peintre en étreignant sa fille. « William, ajouta le vieillard, tu as un cœur d'artiste. Il n'a pas reculé d'une ligne ! Mais des convictions ne suffisent pas, et sans la pureté du goût... Je te mettrai dans le bon chemin.

— Monsieur, répondit Hogarth en essuyant une larme, vous trouverez en moi le cœur d'un homme et le respect d'un bon fils ! »

Le beau-père caressa beaucoup son gendre. On soupa en famille ; pendant le repas Jane s'oubliait à contempler son père qui posait souvent sa main blanche sur la main de William Hogarth. Avant de le quitter il lui dit : « Je veux te faire cadeau de mon habit de gala, et te présenter au beau monde de la cour. »

SECONDE PARTIE.

I

Londres peint par Hogarth: — Ce qui se passait à la prison du Fleet. — Qualités et défauts du peintre. — La *Vie d'une courtisane*, drame en six tableaux.

On a pressenti que le but de cette étude, où les personnages ont retracé leur caractère et leur vie tout en nous découvrant un coin des mœurs, doit s'étendre au delà des limites d'un dénoûment d'action, — prologue de ce modeste mais consciencieux travail. La péripétie attendue, c'est l'œuvre d'Hogarth; c'est la destinée de Johnson son vivant contraste, de Garrick et de cette pléiade encore obscure. Pour ce qui est du peintre, qui va nous fournir le canevas d'un

voyage rétrospectif dans l'Angleterre du XVIIIe siècle, nous avons dû initier le public aux idées, aux principes qui ont dirigé sa vocation, et faire en sorte qu'on désirât connaître les productions d'un jeune homme qui s'engageait si avant, et s'annonçait ainsi. L'intérêt qu'il inspire rehaussera la mise en scène d'une œuvre dramatique dont l'auteur, à la fois célèbre et mal connu dans notre patrie, a déjà contracté avec nous quelque intimité.

Un seul des musées français, celui de Montpellier, possède un ouvrage d'un peintre anglais ; les toiles de Thornhill, de Wilson, de Gainsborough ont rarement traversé le détroit. Jamais la France n'a acquis une esquisse d'Hogarth : il ne doit sa notoriété européenne qu'à l'esprit bizarre empreint sur certaines planches, la plupart du temps travesties par de mauvaises contrefaçons. William qui ne savait pas l'orthographe et qui était étranger aux lettres anglaises, comme au latin dont il a cependant abusé dans les légendes de ses gravures, afin de se faire honneur de l'érudition de sa femme, Hogarth prototype des moralistes adonnés de son temps à l'exploitation du roman atteignit d'un seul coup à la renommée, qui devait lui assigner une position mixte entre les peintres et les écrivains.

La troisième planche de *A Harlot's progress*, celle où figure le portrait de John Gonson populaire alors ayant paru avant les autres, un gentilhomme qui se rendait à une réunion des lords de la Trésorerie s'avisa de l'acheter en passant et de la montrer à ses collègues. Cette production leur fit un si grand plaisir, qu'en sortant ils coururent en choisir des épreuves. Le lendemain on les porta à la séance du Parlement; le portrait de Gonson eut un tel succès que le soir même le tirage fut épuisé, et le nom de William Hogarth rendu célèbre en vingt-quatre heures. Enhardi par un pareil encouragement, l'artiste se hâta d'achever la série; mais dans l'intervalle il peignit à *Headley-Park*

chez M. Huggins, pour un plafond de son beau-père représentant *Flore et Zéphire*, un *Satyre* et des *Silènes* si vigoureux, si étincelants de verve comique, que Thornhill fut obligé de raviver le ton local et l'expression des autres figures. Vers le même temps il fit un autre essai plus significatif de la puissance de son talent, et à ce sujet il regretta la disparition de Johnson qui s'était éclipsé de Londres et avait été concourir à Dublin pour un brevet de maître ès arts qui lui fut refusé.

Il existait alors à l'entrée de la Cité une prison célèbre et toujours pleine, le *Fleet*, geôle affreuse où les détenus étaient traités avec barbarie. A diverses reprises les réclamations avaient amené des commencements d'enquêtes, invariablement suivis d'ordonnances de non-lieu et de la plus honteuse impunité. Forts de leur puissance le gouverneur et le geôlier, d'intelligence, infligeaient aux captifs des privations et des tortures arbitraires pour leur extorquer de l'argent.

Rien de plus horrible que le régime des prisons à cette époque, et cinquante ans par delà. A Newgate, pour être admis à la *cour de Presse*, lieu privilégié, il fallait payer un impôt de cinq cents à deux mille guinées : il est bon d'ajouter pour donner la mesure de ces exactions que M. Pitt, un des gouverneurs de Newgate, avait amodié la cour de Presse au prix de cinq mille guinées. Lorsqu'à leur entrée un détenu pour dettes, un prisonnier d'État ne pouvaient fournir la taxe imposée par les porte-clefs, ils étaient jetés dans des cachots avec les plus vils scélérats. Dans toutes les geôles on tolérait des tavernes desservies par les concierges qui vendaient à un taux usuraire du vin et de l'eau-de-vie. La plus ignoble débauche régnait dans ces repaires. Il existait en outre deux salles de torture : la chambre des *Ceps* où l'on attachait les infortunés pour leur arracher des aveux; et le cachot

du *Pressoir*, réduit ténébreux où se trouvait une énorme machine en bois, sous laquelle on écrasait jusqu'à ce que mort s'ensuivît la poitrine des accusés qui refusaient de répondre aux interrogatoires. Ces tortures ne furent abolies en Angleterre, dans ce pays de réformes et de liberté, qu'à la fin du règne de Georges III, c'est-à-dire de 1815 à 1820. Telles étaient les abominations commises à Newgate et au Fleet. Le scandale qu'elles causaient s'étant renouvelé, comme à l'ordinaire la chambre des Communes nomma une commission d'enquête, destinée selon toute apparence ainsi que les précédentes à conclure par l'*ordre du jour* en faveur du ministère.

Mais le dénoûment fut changé par William Hogarth qui mit son burin dans la balance. Sans perdre un instant il lança une petite gravure dont Horace Walpole nous a légué la description : « La scène représente la « commission assemblée. On voit sur la table les instru- « ments dont on se servait pour tourmenter les prison- « niers : un d'entre eux couvert de haillons et exténué « par la faim se présente devant la commission avec « une contenance noble et ferme. Près de lui on aper- « çoit le bourreau des détenus, l'implacable geôlier. « C'est la figure qu'on eût rêvée pour présenter Iago « voyant ses crimes découverts. La bassesse, l'infamie, « la terreur sont peintes sur la face de ce misérable; « ses lèvres sont contractées, sa tête jetée en avant « semble prête à proférer quelque imposture ; ses jam- « bes se portent en arrière comme s'il songeait à fuir. « Il plonge avec violence une de ses mains dans sa « poitrine à demi-débraillée, tandis que les doigts de « l'autre cherchent à s'accrocher aux boutonnières de « l'habit. Ce portrait est sans contredit le plus frap- « pant qu'on ait jamais peint. » En guise de pendant, William représenta *François Page* sous des traits odieux, avec la hart au cou. C'était un juge en butte à l'animadversion de la foule pour son implacable sévérité.

Ces images, expression du sentiment général, prêtèrent une telle force à des accusations devenues publiques, qu'il fallut compter avec le défenseur de l'humanité. Les geôliers Bambridge et Huggins furent punis, le régime de la prison fut réformé, et François Page précipité dans le néant par une illustration qui cloua son nom au pilori, resta stigmatisé pour jamais. Dès lors le zèle d'Hogarth à l'abri du besoin et soutenu par l'opinion publique ne se ralentit plus; sa mission était tracée, il y resta fidèle. Pour cet homme consommé dans son art, la peinture, le dessin cessèrent d'être un but et ne furent qu'un moyen de rendre la pensée : carrière sans exemple où Greuze, bien plus peintre et moins penseur, l'a suivi de loin.

Hogarth dessinait comme un autre raconte; tout ce que l'imagination est apte à graver dans la mémoire, il le rendait sur la toile ou sur le papier. Il exécutait sans hésitation un portrait de souvenir et telle était sa science par rapport au jeu des physionomies, qu'il imprimait à ses modèles sans nuire à la ressemblance l'expression exigée par la situation. Il était de force à entamer une plaque de cuivre sans dessin préalable et à improviser au bout de la pointe des figures d'une incomparable précision. Ce procédé lui était familier. Ses défauts étaient la trivialité dans les sujets de style où il échoua, certaine dureté inhérente à la recherche trop exclusive de la clarté, un faire un peu monotone, alourdi par la préoccupation trop minutieuse des détails significatifs ou des intentions subtiles : il côtoya plus d'une fois les difficultés du logogriphe. Sa peinture est peu profonde, d'une gamme médiocrement étendue, d'une solidité suffisante, touchée avec vigueur et sûreté de main, qualités jointes à la plus heureuse audace. Bien enveloppée, très-homogène, elle doit à ces qualités l'avantage de paraître plus finie qu'elle ne l'est en réalité. Dans ses toiles, tout accessoire a sa raison d'être et concourt à l'action; son habileté à mettre en

scène le rapproche des traditions françaises plus que des écoles d'Italie, de Flandre même, dont il est totalement dissemblable. Tel qu'il est, et avec ses imperfections, nous ne craignons pas, après l'avoir bien étudié à Londres, de lui assigner un rang unique parmi les peintres de genre. D'autres ont été plus brillants, comme Metzu, plus précieux, comme Gérard Dow, plus puissants d'effet, comme Chardin; mais nul n'a plus complétement exécuté ce qu'il voulait; aucun n'aurait pu se proposer un but aussi complexe, ni si difficile à réaliser. Tel est par exemple le dessein de grouper dans un sujet à des plans plus ou moins reculés une centaine de figures, sans qu'une seule laisse le spectateur indécis sur le rôle qui lui est assigné dans l'action générale : elles viennent toutes y concourir, avec des passions ou des pensées aussi clairement retracées sur les visages lointains, indiqués en deux coups de pinceau, que sur les têtes plus achevées des personnages du premier plan.

Thornhill pressentit la célébrité de son gendre, resté presque aussi populaire que Shakespeare : le peintre de la cour eut le temps de combler de ses bienfaits le Molière de la peinture anglaise; mais il mourut avant même que William eût mis au jour la série entière de *A Harlot's progress*.

Reconstruisons les six actes de ce drame dont les scènes furent reproduites à la sanguine jusque sur les éventails, et dont Théophile Cibber a tiré un ballet-pantomime représenté à l'Opéra de Londres sous le titre de *the Jew decoyed.* Au dénoûment près, notre mélodrame de *Victorine ou la nuit porte conseil* n'a pas eu d'autre origine; car les romans dont il est issu descendent des imitateurs de William Hogarth : nous aurons à signaler plus d'une fois son influence et cette paternité, à l'égard des ouvrages français de l'avant-dernier cycle littéraire.

1[er] *Tableau.* — La patache hebdomadaire du York-

shire, pays renommé pour la beauté des femmes, venait d'arriver comme à l'ordinaire à l'auberge de la *Cloche* dans Wood-street, et de déposer sur le pavé de Londres une jeune fille assez belle, dont les traits resplendissant de santé et l'air modeste charmaient les curieux arrêtés devant l'hôtellerie. Elle avait nom Maria Hackabaout ainsi que l'indiquait l'adresse clouée sur sa malle, et avait reçu une pieuse éducation dans son village où son père exerçait le saint ministère. Contraint par la modicité de ses ressources à se séparer de son enfant, il comptait la confier aux soins d'une de ses parentes à qui Maria apportait une belle oie grasse, adressée par mistress Hackabaout : *à sa chère cousine*. Le père n'avait pas eu le courage de quitter sa fille au pays et, pour la protéger durant le voyage il l'avait accompagnée sur une rosse étique, et affamée, car tandis que l'ecclésiastique s'étudie à déchiffrer sur une lettre l'adresse du très-révérend évêque de Londres à qui on l'a recommandé, sa monture dévore à belles dents un tas de paille qui a servi à emballer de la faïence.

La distraction du ministre était imprudente, car à Londres les filles des pasteurs sont la facile proie des séducteurs de profession et les recrues des repaires vicieux : une éducation candide ne les prédestine que trop à tomber dans le piége. Avides de ces sortes de conquêtes, les désœuvrés de la ville, alors dévorée par une corruption babylonienne, venaient chercher pâture aux heures d'arrivée des voitures publiques, et s'il s'offrait un objet de nature à réveiller leurs sens émoussés, d'infâmes créatures apostées à dessein s'efforçaient en liant connaissance avec la victime de l'attirer dans leurs filets.

Parmi les plus éhontés de ces suborneurs, le mépris public avait enregistré le nom du colonel Chartres, personnage fort riche, bien en cour et très-redouté. C'était un vieillard assez dégoûtant, connu pour atten-

dre les voitures au passage, et qui fut tour à tour flétri par Hogarth, par Swift, Pope et Arbuthnot. Adossé à la porte de l'auberge, une main sur sa canne, le colonel Chartres, en compagnie de John Gourlay son confident, contemplait les attraits de la fleur du comté d'York. Timide et souriante, celle-ci prêtait l'oreille aux compliments que lui prodiguait une dame d'un certain âge, vêtue avec modestie et qui l'avait abordée avec cette familiarité qu'autorise la suprématie de l'âge et du rang.

Une âme plus expérimentée aurait ressenti de l'éloignement pour la dame si empressée. Cet œil en coulisse, ce nez crochu, cette bouche sensuelle animée d'un sourire faux et sans gaieté; ce cou tendu en avant par une préoccupation intéressée; cette attitude nonchalante et sans dignité malgré la rigidité du costume, ne pouvaient tromper qu'un cœur naïf. Les passants mieux éclairés savaient à quoi s'en tenir; chacun avait reconnu la mère Needham, la providence des débauchés qui ne craignaient pas de lui faire escorte; sirène experte à tout déguisement et dont la police aurait dû coller le portrait au coin de chaque rue pour exciter les défiances de la jeunesse. Mais la pauvre Maria tout étonnée par l'aspect de la grand-ville livrait ses secrets avec l'innocence du jeune âge et, charmée des bontés de cette belle dame, elle ne voyait point le colonel Chartres qui surveillait l'œuvre de sa messagère. Maria cherchait des yeux son père pour le présenter à son officieuse protectrice, et son père songeait, soin vraiment opportun, à aller rendre ses devoirs à l'antichambre de cet opulent nabab qu'on révère sous le titre du lord évêque de Londres.

2• *Tableau.* — Tandis qu'au fond de sa province le digne pasteur Hackabaout termine l'éducation de ses cinq ou six filles cadettes pour les livrer à leur tour à la consommation de Londres, refuge des infortunées

mises au monde par des parents nécessiteux, qu'est devenue Maria ?

Dans un appartement surchargé de meubles somptueux mais mal appareillés, luxe écrasant et de hasard acquis de seconde main, on voit sur une ottomane une jeune femme nonchalamment renversée, parée sans être vêtue, et dont les traits sont animés d'une expression railleuse et insouciante. Sûre de ses charmes, elle forme un contraste avec la jeune fille gauche et timide qu'on a entrevue. Ce sont les mêmes traits pourtant; on la reconnaît et on est surpris de l'avoir reconnue. Les leçons du colonel Chartres ont profité: l'élève abandonnée, mais pervertie, est à la hauteur du maître. Maria est à l'apogée de sa fortune et défie l'avenir. Elle appartient à un banquier juif fort laid, à un de ces Portugais qui rapportaient de l'Inde des fortunes colossales. Cet enfant d'Israël est un piètre ragoût pour un tendron de vingt ans; aussi Maria prend soin de régler le chapitre des indemnités. Un amant de cœur s'est glissé près d'elle; mais le Juif inattendu vient déranger la partie. Situation perplexe où la présence d'esprit prend beaucoup d'à-propos.

Tandis qu'une servante protége l'évasion du damoiseau qu'elle suit en lui portant ses chaussures, Maria pour détourner l'attention du financier renverse d'un coup de pied mutin un plateau chargé de porcelaines. Un négrillon qui apportait la bouilloire à thé recule d'épouvante, tandis que le juif tout à son mobilier s'efforce en vain, non sans d'affreuses grimaces, de retenir la table lancée sur lui. Pour justifier cette feinte, la rusée friponne a sans doute simulé une querelle; car sa figure est empreinte d'un mélange tout à fait plaisant d'envie de rire et de courroux.

Aux murs du salon on voit le portrait de Woolston, auteur d'une *Apologie du Christianisme* adressée aux Juifs, et deux tableaux bibliques : *David dansant devant l'arche* et excitant l'ironie de la fille de Saül. Dans

le lointain, Osa soutient l'arche chancelante; mais un personnage mitré à qui sans doute il convient de laisser chanceler l'arche sainte, poignarde Osa par derrière. Dans l'autre cadre *Jonas* menace de loin l'impudique Ninive. Ces fantaisies tiennent lieu de réflexions et d'intermèdes.

3e *Tableau.* — Du désordre à l'indigence il n'y a pas plus loin que de la débauche au crime. Nous sommes à Drury-Lane, quartier dévolu aux mauvaises mœurs, dans un taudis et sous les toits, car on voit le ciel par une porte entre-bâillée. Un grabat, une chaise unique en paille qui, servant de table, porte une bouteille convertie en chandelier et une assiette à soupe condamnée à un pire usage; un triangle de miroir cassé adossé à une jatte crénelée de brèches; une bouteille d'eau-de-vie, un peigne gras, une boîte à pommade qui porte l'adresse d'un apothicaire, une cafetière boiteuse; une tasse dépareillée de sa soucoupe, posée sur une espèce de billot; un petit pain, avec du beurre enveloppé dans une feuille des lettres pastorales de Gibson évêque de Londres, afin d'utiliser la morale : tel est le fond de l'ameublement. Cependant on a sacrifié aux grâces du souvenir. A côté de la boîte à perruque de James Dalton, célèbre voleur de nuit récemment pendu, sont attachés les portraits de Macheath, filou illustré dans l'opéra des *Gueux*, et du docteur Sacheverel *sanctæ theologiæ professor*... L'artiste avait une médiocre opinion du clergé de son temps. Ce galetas est desservi par une matrone ignoble. Belle encore et flétrie, Maria s'éveille à midi après une nuit orageuse, et constate l'heure à une montre volée qu'elle tient à la main. Sa dernière heure de liberté a sonné : le drame est à son apogée, le juge Gonson suivi des constables apparaît sur le seuil.

4e *Tableau.* — Triste aspect que celui d'un établissement pénitencier ! La maison de force que nous avons à visiter est une géhenne et une école de dégradation.

Parcourons cette longue file de créatures déchues, occupées à battre du chanvre avec des fléaux sur une rangée de billots. La pièce est sombre, malsaine, sans autre ornement que la caricature du juge Gonson charbonnée sur le mur et suspendue à un gibet; œuvre de quelque captif. Près de la porte se tient un gardien d'une figure brutale, répugnante, inepte : du bout de son fouet il menace une jolie fille, nouvelle recrue de ce séjour ; charmante, harassée de fatigue et accablée de douleur. Tandis que la malheureuse Maria, toute à la terreur, soulève sa massue avec effort, la femme du geôlier qui l'effraye pour détourner son intention lui vole ses dentelles et son mouchoir en la chargeant d'invectives. Plus loin un vieillard en habit brodé, l'épée au côté, bat le chanvre avec philosophie : c'est un gentilhomme, un joueur et un fripon. Ailleurs une fille hideuse et trapue, prototype de malice et de dépravation, se repose sur son marteau en jouissant de la désolation de Maria. C'est la paresse qui a conduit là cette créature, mal avoisinée car auprès d'elle on a placé une enfant de douze ans : les traits de cette dernière sont intéressants, elle travaille de son mieux et reviendrait au bien si la justice l'avait mise à meilleure école. Plus loin, une courtisane abrutie, à côté d'une femme enceinte que la rudesse des travaux met en danger de mort. Au premier plan sur la gauche, la duègne de Maria, horrible avec un nez à demi rongé, ajuste à sa jambe un bas de soie à coins argentés qui ne fut pas tissé pour elle. Elle a retrouvé une compagne dans une servante de bas lieu du même âge; elles sont gaies et, on le voit, pratiques accoutumées de ce séjour.

Voilà la dernière étape de la jolie fille du comté d'York : c'est là qu'elle doit achever de se flétrir; c'est là qu'atteinte par les douleurs et le remords elle comprend qu'elle ne se relèvera plus, et laisse deviner à sa physionomie profondément altérée que l'endurcis-

sement de la conscience ne lui donnera jamais l'insouciance brutale, consolation de ses compagnes. Elle regarde les cieux en victime résignée, son pâle visage tourné vers le spectateur qui, touché de tant de charmes, de jeunesse et de misère, ne peut s'empêcher de dire : « Voilà ce que Londres fait d'une honnête fille élevée dans la sagesse par un ministre de la religion, quand elle a le malheur d'allier ces dons funestes : l'indigence et la beauté. »

5e *Tableau.* — On publiait autrefois à Londres un journal hebdomadaire rédigé par deux médecins tarés, qui couraient les logements garnis pour recueillir au chevet des malades des observations curieuses. L'un au visage replet et luisant se nommait Misaubin : bouffon d'un empirique de foire, il s'était enfui de Hambourg poursuivi pour quelque méfait, et il finit par être pendu en Angleterre comme meurtrier. L'autre maigre et emporté, avec une figure de lézard, eut le même sort quelque temps après : il avait traité par le poignard son hôte malade et confié à ses soins. Ces deux praticiens se rencontrèrent un jour dans une chambre mortuaire et, sans égard à la solennité du moment ils se prirent de querelle sur l'efficacité de leurs drogues : l'un défendait son élixir, l'autre ses pastilles. Ce dernier, nommé Mac-Gennis, à bout d'arguments renversait en gesticulant chaises, tables, écuelles et pots.

Tous les remèdes avaient été épuisés sur la malade ; dans sa mansarde où la lumière entre obliquement par une lucarne on reconnaît d'ignobles ustensiles, et une boîte de pilules. Une pipe cassée indique la présence récente du familier du logis : un galant qui aura le premier pris la fuite. Pour sauver la mourante on a employé les vomitifs, puis un remède tout différent, comme le prouvent un vase ébréché laissé devant le lit, et une vessie terminée par un petit tube pointu, forme peu connue de l'instrument que Molière a mis

en scène. Ces détails d'une répugnante familiarité contribuent à la réalité de la scène. Cependant la joie, en des temps plus heureux, a illuminé cette pauvre chambrette où elle a laissé un souvenir gravé avec la fumée d'une chandelle aux solives du plafond : le chiffre M. H. entouré d'emblèmes galants. Le feu brille sous l'âtre où, devant une marmite qui déborde, rôtit pendu à une ficelle un morceau de viande qu'un enfant déguenillé, bientôt orphelin, fait tourner avec insouciance.

Tandis que la mort s'abat sur ce toit, une mégère agenouillée inventorie la malle de la défunte, cette malle que nous avons vue autrefois sortant de la diligence d'York : l'horrible femme avec une joie cupide commence à butiner. Elle est à demi cachée par les deux docteurs aux prises. Derrière eux, frappée d'un jet de lumière, étendue sur un fauteuil, enveloppée dans la couverture arrachée à son lit et qui retombe autour d'elle en plis écrasés et lugubres, Maria, la tête renversée, expire, soutenue par sa hideuse tutrice, reconnaissable à son nez ébréché. Les joues de la misérable fille sont décharnées, ses lèvres livides, son nez serré. Ces yeux si pénétrants sont clos de leurs paupières tuméfiées; la mort a détruit les restes d'une beauté fatale et n'a attiré aucune âme sympathique aux derniers moments de celle qui vient de s'éteindre dans l'opprobe, dans la solitude et la nudité de la misère : l'unique chemise de Maria est à sécher au-dessus de sa tête, sur une corde où on l'a étendue. La réalité des détails ajoute à la sinistre impression de ce dénoûment.

Exploitée de son vivant par deux charlatans infâmes, volée avant que d'être morte et laissant livré au dénûment un orphelin, la fille du pasteur a quitté ce monde poursuivie jusqu'au dernier soupir par ces outrages et cette douleur.

6° *Tableau.* — Le drame est achevé; mais l'auteur

poursuit son héroïne au delà de la mort. Il manquait à cet enseignement la dérision des funérailles. Il faut que l'élément comique vienne sceller avec la plus navrante réalité la moralité de l'histoire : non le comique enjoué de Molière, mais le sarcasme amer, fantastique en sa noire philosophie, comme l'a parfois lancé la sauvage énergie de Shakespeare. Le respect des morts est un des derniers scrupules qui s'évanouissent au fond du cœur humain et la pensée des profanations dont on pourrait un jour devenir l'objet est un de ces rêves qui confinent au cauchemar.

Il est là tout ouvert, ce cercueil, posé sur des tréteaux dans une salle basse, et environné d'un essaim de créatures sans nom. Belle, la gorge découverte, l'œil provoquant, telle en un mot que Maria était naguère, une fille penchée sur ses restes regarde ce qu'à son tour elle deviendra. Sur le couvercle de la boîte, posée en travers, on lit : « M. H. *mourut le* 3 *septembre* 1731, *âgée de* 23 *ans.* » A côté de l'inscription est une bouteille d'eau-de-vie que la servante de la défunte tient par le goulot. Au pied de la morte, son enfant drapé de deuil enroule une ficelle au flanc de sa toupie. Autour de la défunte d'anciennes compagnes s'enivrent et rient; l'entrepreneur des funérailles courtise une demoiselle qui lui vole son mouchoir ; sa voisine minaude devant un miroir: le marguillier, l'œil en flamme, se livre à un entretien équivoque; les verres circulent, le cercueil n'est plus que le buffet d'une taverne. Quoi de plus monstrueux que cette gaieté, de plus capable que cette profanation d'inspirer la compassion et l'effroi !

Tel est avec son épilogue ce drame en six tableaux où les effets du vice sont traduits dans leur plus frappante horreur. Les acteurs qui y sont mêlés sont des portraits, livrés sans distinction de rang à la réprobation publique avec une audace inconnue jusque-là. Le succès de cette tragédie populaire fut si grand, qu'il retentit jusqu'au fond de la Russie et que, peu d'années

après, il arriva de la Chine des porcelaines qui reproduisaient les scènes de *A Harlot's progress*, dont le théâtre s'était également emparé.

II

Émeute à l'*Oratorio de Judith*. — Conversation de minuit. — *Bier-street* et *Gin-lane*. — L'Inventeur des jardins anglais. — Anecdote sur Farinelli.

William Hogarth qui cherchait volontiers l'impossible eut la fantaisie de peindre des sons. Cette idée lui vint le soir de l'unique représentation de *Judith*, oratorio dramatique de Fesch composé sur un livret du jeune Huggins, fils de l'ancien geôlier du Fleet. La chute de l'ouvrage, en dépit d'une mise en scène splendide, fut due à une cause singulière. Pour être agréable à John Bull on n'avait reculé devant aucun effet, et un moment vint où l'héroïne juive fit voler d'un coup de cimeterre la tête sanglante et monstrueuse d'Holopherne, jusqu'au bord de la rampe. Le peuple poussa des cris d'indignation; Holopherne eut beau protester en exhibant sa vraie tête sur son vrai cou : le parterre contraignit Judith à quitter les planches. Comme Hogarth avait assisté aux répétitions, il en offrit la représentation au public. Son estampe donne l'idée d'une musique exigeant un formidable déploiement de mouvements et de cris. On reconnaît aux attitudes et aux contractions des visages le registre vocal de chaque exécutant. La basse, le ténor, le baryton, le soprano sont aisés à distinguer, et les notes placées devant chaque pupitre justifient les contorsions des chanteurs.

Depuis son mariage, notre artiste ne faisait que de rares apparitions à la taverne de mistress Tottenham. On l'y voyait pourtant; mais il ne cessait de tonner contre les excès de boisson de Savage, de Garrick même et du jeune Hoaldy. Le punch était surtout l'objet de ses invectives : cette boisson, disait-il, rend l'estomac malade et réagit au cerveau; l'effet du punch sur la société anglaise est désastreux. Un soir il apporta à ses amis une planche dont nous sommes obligés de parler, car elle est restée la plus populaire des œuvres du peintre : c'est la *Conversation de minuit.*

Douze personnages abrutis, dans un état voisin de la démence, sont restés jusqu'à quatre heures du matin autour d'un baquet de punch. Des membres des quatre facultés en grand costume, des commerçants, des militaires; un pasteur en soutane, qui fume et agite le breuvage, avoisiné d'un chantre qui lui a jeté sa perruque sur la tête; un légiste, le lord Nottingham; un médecin débraillé qui verse le contenu d'une bouteille sur un officier mort-ivre; un diplomate hébété dans un repos léthargique et dont les poches vomissent des écrits politiques (ce grand politique enflamme gravement sa manchette et sa cravate, persuadé qu'il allume sa pipe); un petit-maître portant bourse à cheveux et postillon d'amour; enfin un filou qui la main sur son cœur fait un discours contre le vice : tels sont les commensaux de cette orgie nocturne, remarquable par la dégradation des physionomies, par le mouvement de la scène, la vivacité des effets et le sentiment de répulsion qui résulte de l'aspect général. Comme les douze convives étaient autant de portraits de débauchés hypocrites on s'arracha cette image et, pour la première fois à Londres, on se moqua des ivrognes. C'était un beau résultat, mais trop léger pour un moraliste qui prétendait les ériger en un sujet d'horreur et d'épouvante. « La société anglaise, dit-il un jour au cabaret, périra par l'abus des spiritueux; on ne

rencontre en tous lieux que des brutes. Le peuple hâve, exténué, race de spectres, est dévoué à ce genre de mort par son gouvernement qui, ne voulant pas le nourrir le livre à la débauche, pour lui ôter l'énergie de la révolte. Tout ce qui est pauvre est destiné par la Providence à s'enrichir par le travail : ici l'indigence énervée perd son génie, son courage et roule dans le bourbier d'infamie. L'eau-de-vie, le rhum, le gin, quels fléaux! Vous avez soif, toujours soif... que ne buvez-vous du cidre ou de la bière? Voyez, poursuivit-il en s'animant, ce qui se passe dans les rues où on débite la bière, et comparez-en l'aspect à celui de ces carrefours, de ces ruelles dévolues sous la protection impie des constables à la consommation du gin!

« Au quartier de la bière, la gaieté rayonne et la santé s'épanouit : ce sera le boucher du coin qui cause avec son voisin le maréchal et, les coudes sur la table, commente la politique du roi Georges. Ils ont bon appétit et tiennent leur cuisine approvisionnée, car ils font bien leurs affaires. Les voyez-vous, le nez dans leur pot, reprendre haleine en cajolant quelque joli minois? Puis voici les poissonnières entonnant d'une voix claire et point enrouée la chanson de M. Lockmann sur la pêche des harengs... Un portefaix reprend ses forces avec un verre de porter; le porter est le vin bourguignon de la joyeuse Angleterre! Paveurs, porteurs de chaises, ouvriers; du savetier dans son échoppe souterraine, jusqu'aux combles des maisons, jusqu'au couvreur sur les toits, chacun se désaltère et le travail se poursuit : la bière entretient l'activité, la santé et l'animation. C'est là que notre ami, le peintre Étienne Liotard, va chercher ses modèles; mais le pauvre diable ne saisit bien que la physionomie des bouteilles; il a échoué dans le jambon, car il n'est pas coloriste. Eh, vive le porter et l'ale d'Écosse — quoiqu'elle soit d'Écosse! — boisson fraîche, piquante au goût, qui fait rire l'estomac, donne saveur au rôti, et fait ai-

mer le sel qui, loin d'être ingrat nous ramène à boire !

— Parbleu ! s'écria Garrick, il donnerait soif à la Tamise !

— La bière, observa Savage, est pour le tube digestif le moins fastidieux des balais... mais le gin !

— Le gin ! s'écria William avec fureur; le gin ! tenez, voyez-en les résultats : voilà Savage; un enfant... on le prendrait pour un vieillard avec son œil cuit, sa figure pâle et flasque. Plein de talent, tu étais né pour être un homme; tu n'es rien, tu crèveras dans la boue !

— Je te ferai voir... répliqua Richard furieux en se postant pour boxer.

— Tu n'as plus de vigueur et je t'abattrais d'une pichenette. Veux-tu faire le gentilhomme ? Tu as une épée, mais tu n'as plus de bras; des pistolets, donc ? ta main tremble... Écoute, alors; ou va te coucher !

— Enfin on ménage ses amis...

— Il est loin de compte, l'ami, s'il me croit mis au monde pour exécuter la danse des œufs sur le turf de ses vanités !

— Eh bien, insulte ce que je respecte et abolis le gin ! » ajouta Savage en s'accoudant lourdement sur la table, à faire vibrer verres et bouteilles.

« Je n'en dis rien qu'on ne puisse constater : il suffit d'aller à midi dans une ruelle consacrée à ce genre d'empoisonnement; la plus horrible est celle de Saint-Gilles. Vous n'avez qu'à passer deux heures aux entours du caveau qui porte pour enseigne : GIN ROYAL, et plus bas sur un écriteau : « Ivre pour un penny, ivre-mort pour deux pence, la paille fraîche gratis » ; vous verrez ce qui se passe sous le patronage du roi, père de son peuple, qui a laissé s'installer deux prêteurs sur gage avec leur enseigne à côté de cet affreux tripot où ils vont engigner des êtres privés de leur raison.

— Qu'en résulte-t-il ? qu'on boit, comme partout...

— On boit toujours et encore; on boit ses meubles, sa paillasse, ses vêtements, jusqu'à sa chemise; on boit ce qu'on devrait manger, on boit à crédit, on boit la subsistance de sa femme, de son enfant, et l'ivresse n'a d'autre terme que la léthargie. Avant-hier un habitué du lieu s'est pendu dans sa chambre où il ne restait que les quatre murs : il avait détaché et vendu les vitres, ainsi que la serrure... C'est avec raison que le peuple dénomme le gin du *Strip-me-naked* (dépouille-moi nu). J'ai vu un ivrogne empaler un enfant avec une broche; j'ai vu des mendiants se battre jusqu'à la mort; j'ai vu des filles déguenillées se traînant dans les ruisseaux tandis qu'une autre rongeait un os ramassé dans la boue et qu'un chien lui disputait; plus loin une malheureuse rouge de froid et d'asphyxie dormait au coin d'une borne sur un tas d'ordures. Il y avait aussi une misérable couverte d'ulcères, accablée par l'ivresse, et dont l'enfant tomba d'une rampe d'escalier et se brisa le crâne. Et quels visages repoussants! quel silence morne, quelle tristesse lugubre à travers cette ignoble cohue! Mais le plus affreux spectacle (il ne sortira jamais de ma mémoire), c'est celui du marchand de ballades et d'eau-de-vie adossé aux murs de cet enfer : il a vendu ses bas, sa veste, sa chemise et, blême, épuisé, sans voix, sans mouvement, il étale son corps décharné dont on peut dénombrer les côtes. Ce squelette ambulant a les yeux caves, le crâne dépouillé, le nez rongé, les lèvres avalées et livides; sa peau jaune et sèche, tendue sur les mâchoires par une maigreur idéale, est collée sur les dents qui, par leur saillies, se dessinent une à une au-dessus des lèvres. Des traînées d'écume dévalent sur son menton; il frissonne encore et ne vit plus, l'alcool s'est substitué au sang dans ses veines. Imaginez une momie peinte en blanc et qui remue; tendez une peau de mort sur un squelette : voilà l'homme tel que l'a fait le poison du gin!

— Le diable l'emporte! murmura Savage d'une

voix creuse en montrant William; il sera cause que de trois jours je n'aurai goût à la boisson !

— Savez-vous, dit Garrick assez ému, qu'il y aurait là deux beaux dessins à faire?

— Ils sont faits, repris Hogarth; je vous les ai racontés. »

Il tira deux estampes de sa poche où selon son habitude il les avait ployées en huit doubles; on étendit le papier et chacun trouva la description faible auprès de la saisissante impression du tableau, un de ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'artiste. *Bier-street et Gin-lane* furent très-répandus dans les ateliers pendant un demi-siècle. Parmi les admirateurs de l'ouvrage se trouvaient : Thomas Tyers qui embellit les jardins du Vauxhall, entrepreneur, poétereau, chansonnier, moraliste, il promit de faire la complainte du gin et la chanson de la bière; — William Kent, architecte et peintre qui, d'abord barbouilleur aux gages d'un carrossier, avait depuis étudié à Rome et, en revenant par les Alpes s'était épris des pelouses couvertes de bouquets d'arbres, sortes d'édens désignés dans le pays sous le nom de prés-bois. Dès lors cherchant à marier l'ordonnance des jardins d'Italie aux caprices de la nature sauvage, Kent avait consacré sa vie à planter des parcs. Il créa les jardins anglais destinés à être copiés par toute l'Europe; il est le véritable Le Nôtre de cette école.

Tandis qu'on devisait, Théophile Cibber fils du comédien Colley-Cibber et acteur lui-même entre à la taverne : il sortait fort ému de l'Opéra. « Vous savez, dit-il, que Londres est depuis deux mois partagé par la rivalité de Farinelli et de Caffarelli? cette lutte a eu ce soir son dénoûment. Depuis quelque temps on se battait au parterre; enfin les deux champions ont paru dans la même pièce et le tumulte est devenu impossible à calmer durant tout le premier acte. Au second les deux acteurs paraissent ensemble : Caffarelli (tyran

de Syracuse) vient insulter son captif au fond d'un cachot. Il a chanté son air avec une si admirable supériorité que les *Farinellistes* se sont vus réduits au silence. A son tour Farinelli secoue ses chaînes et prélude par un adagio; la voix a été si pure, l'expression si touchante et si profonde que tout à coup, le tyran partageant l'émotion de là salle et entraîné par un irrésistible élan, oublie son rôle : Caffarelli se jette dans les bras de Farinelli... Jugez de la rumeur : la salle croulait ! Il a fallu reprendre la scène, et vous pouvez croire que les *Farinellistes* ont donné autant de hurras à Caffarelli, que les amis de ce dernier au divin Farinelli. Ces deux chanteurs enflammés par l'enthousiasme général ont dépassé les limites de la perfection humaine.

— Admirable, sublime ! s'écria Garrick. Dieu que je porte envie à ce Caffarelli !

— Vous voyez, poursuivit John Hoaldy toujours sous la préoccupation de ses velléités théâtrales, que le sort d'un acteur n'est point si misérable.

— Non, s'il est le roi de la scène, et encore... qu'il faiblisse un jour, tout est oublié. Que reste-t-il d'un son quand l'écho l'a redit? Et que de souffrances, de travaux et d'échecs pour conquérir ces applaudissements-là ! Croyez-nous : c'est un sot métier que celui de bête curieuse, fût-on tigre, lion, paon ou rossignol. Si le diable vous tente, faites des pièces; nous les jouerons entre nous dans une des salles du Vauxhall ou ailleurs, et vous aurez ainsi l'occasion de passer votre fantaisie. Vous verrez, John, de quel air votre ami Garrick sait remettre une lettre ou porter une bouteille !

— Voilà mes rôles accaparés, dit en riant William; il ne me reste à briguer que l'emploi des muets. »

Doué d'une mémoire singulière des localités et des physionomies, Hogarth était incapable de retenir trois mots par cœur; il n'apprenait rien dans les livres parce

qu'en les parcourant il oubliait page à page, et même il ne savait calculer qu'avec des cailloux.

Le jeune Hoaldy avait mordu à l'appât de Garrick avec beaucoup d'entrain : ce jeune théologien, le futur chapelain du prince de Galles, puis de la reine, promit une pièce et retint les rôles d'amoureux. Nous verrons ce qu'il en adviendra.

« Vous savez, dit Cibber pour changer de propos, que notre voisin Tom *Rakewell*, comme vous l'appelez, a perdu son père, ce vieil avare, ce riche usurier? On l'enterre demain au soir.

— Oh, oh! répliqua William, j'irai voir le fils demain matin : si je ne m'abuse, ce dénoûment-là est le prologue d'un joli drame.

— Alors, dit Garrick, je vous accompagnerai. »

III

Petit lever d'un héritier. — Essais tragiques de Garrick. — Visite à Bedlam, en 1735. — *A Rake's Progress*, roman de mœurs en huit chapitres.

« Ce petit Rakewell, disait William à son ami Garrick en chemin faisant, est très-bien qualifié. Fanfaron de vice, il possède en germe tous les goûts dépravés dont la parcimonie de son père ne lui a pas rendu l'exercice facile. Bête et sans plus de cœur que de cervelle, impatient de réparer le temps perdu, il ira vite et loin; son avenir promet un symbole accompli de la vie de nos parvenus, de nos désœuvrés de Londres. »

Quand les deux amis furent admis à offrir leurs condoléances à Tom, ils le trouvèrent au milieu du salon qui servait de repaire aux opérations de l'u-

surier défunt. Notre héritier livrait les dimensions de sa personne insignifiante et blondasse à l'arpentage d'un tailleur qui lui prenait mesure, tandis que des serviteurs et des gens de loi procédaient à l'inventaire du coffre-fort. Caisses, malles, bureaux, buffets, fenêtres et portes, tout était ouvert ou défoncé; les tables étaient chargées d'or, d'argent, de lingots, de contrats, d'actions de la compagnie des Indes; un tapissier occupé à tendre en noir ce salon antique et délabré faisait tomber de la corniche une pluie d'or.

« Aucune occupation ne nous réclame, dit William après avoir supplié Tom de ne point se déranger; si notre assistance peut vous être utile... »

A ces mots, un notaire assis à une table où il semblait fort occupé braqua sur eux deux yeux jaunes comme de l'or, avec une certaine inquiétude. « Observez cet homme de loi », continua Bill à voix basse en poussant légèrement Garrick. Le notaire inhuma tout doucement dans sa poche un sac mince et long, tandis que Tom sous la main du tailleur se détournait, en retroussant la basque de son habit pour faciliter la prise de sa ceinture. » On croirait, murmurait David, que le défunt n'est qu'absent; voyez : son portrait est coiffé de cette même toque que nous retrouvons sur le marbre de la cheminée...

— Il manque à l'effigie son pendant, les armoiries de ce râcle-deniers : trois tenailles en champ d'or. Et ce chat maigre sur ce coffre-fort, la patte posée sur un sac de trois mille francs,... et ces vieux souliers rapiécés de la main de l'avare avec le parchemin d'une bible gothique,... et tout ce désordre si rapidement organisé par la convoitise... Vraiment cela est fort joli ! Tenez, voilà le journal intime des actes du vieillard; là, sur le parquet : vous avez la vue longue, si on pouvait...

— « Le 3 de mai, épela lentement David, mon fils arriva d'Oxford; — le 4, dîner à midi chez le cuisinier

français; — le 5, *je parvins à faire passer mon mauvais shilling...* »

— Quel événement! c'est de la comédie. L'héritier d'un si galant homme sera-t-il une dupe ou un fripon?»

Tandis que nos observateurs agitaient cette question grave, deux femmes pénétrèrent dans l'appartement, l'une vieille, l'autre jeune, se ressemblant entre elles et la dernière dans un état... intéressant. « Eh quoi! s'écria Tom, vous avez quitté Oxford; vous venez ici un pareil jour! C'est un procédé d'une inconvenance...

— Mon ami, articula avec peine la jeune fille; j'espérais, vous m'avez promis...

— Ma chère, ce sont folies de jeunesse dont il ne sied guère de se souvenir, lorsque plongé dans le deuil... »

Ces mots, l'air dédaigneux et railleur du jeune homme frappèrent au cœur l'honnête et tendre Sarah (c'était son nom); la douleur, l'humiliation se peignirent sur ses traits et, près de s'évanouir, elle tira de son doigt un anneau qu'elle montra silencieuse à son infidèle. La mère avait plus de courage; elle produisit dans son tablier dont elle avait fait une corbeille la collection des lettres de Tom, terminées par des promesses de mariage; et usant tour à tour des prières et des menaces elle demanda réparation pour son enfant déshonorée. Rakewell prenait le tout lestement, assez satisfait de se poser en don Juan en présence de plusieurs personnes.

« C'est abominable! chuchotait David; nous ne saurions souffrir...

— Ne gâtons pas la situation! » interrompit Hogarth.

« Vous n'êtes pas révolté?

— Comment? une scène superbe! Je suis juge et sans passion; préliminaire indispensable d'un bon arrêt. »

Pour abréger la visite de ses victimes, Tom sans quitter son attitude ni se dérober aux investigations du tailleur saisit avec impatience une poignée d'or et

l'offrit aux deux femmes. Alors Sarah tirant avec dignité sa mère se rapprocha de la porte. Arrivée là, l'infortunée jeta un dernier regard baigné de pleurs à l'ingrat qu'elle aimait encore, et elle sortit en sanglotant. Tom s'empressa de parler d'autre chose.

« Me voilà fixé, dit Hogarth ; il sera dupe et fripon. »

C'est d'après cette scène, fidèlement reproduite, que William peignit le premier tableau de la série intitulée *A Rake's progress* (les Aventures d'un libertin), si curieuse à étudier pour pénétrer dans la vie intime de la jeunese dorée de Londres à cette époque. Cette suite logique à la Décadence d'une courtisane se compose de huit tableaux conservés au *Musée Soane*, à Lincoln's Inn Fields où ils occupent l'attention avec autant d'intérêt que la lecture d'un volume. L'auteur les a gravés lui-même ; on les trouve dans son œuvre.

Après avoir terminé la première toile, William la mit dans un coin et n'en parla plus. Tom l'héritier ne fit à la taverne que de rares apparitions pour tirer gloriole de son luxe, et durant deux ou trois ans les amis du peintre parurent l'avoir oublié. Parfois ils l'apercevaient en carrosse ; on voyait son nom sur le programme des courses d'Epsom, il continuait à rouler sur l'or. « Je le vois de temps en temps, disait William ; il va bien... »

Leur attention fut détournée par des occupations et des plaisirs. John Hoaldy, tout à l'espoir de jouer la comédie, avait bâti des pièces que la joyeuse bande se mit à représenter devant un cercle intime, et c'est là que le jeune docteur en théologie puisa dans sa médiocrité comme acteur la guérison de sa manie. Garrick y avait contribué : il savait tenter cette ambition par les rôles qui lui convenaient le moins, se réservant les emplois avantageux. « Je guérirai, disait-il, je guérirai notre ami John, je l'écraserai sous le poids de ses pastiches, et le dépit de se voir primé par un marchand de vins le rebutera. Johnson avouait que la moralité du but justifiait un moyen, en apparence incon-

sidéré. Quant à Hogarth il montrait si peu de mémoire, qu'un jour, dans une parodie du *Jules César* de Shakespeare, chargé de l'emploi secondaire du spectre, il lui fut impossible de retenir les quinze mots de son rôle. Il eut l'idée de les écrire en grosses lettres sur une lanterne de papier avec laquelle, en fantôme prudent, il entra en scène à la grande hilarité de l'auditoire.

Ce jour-là Garrick, chargé de parodier Brutus, parut endurer les lourdes facéties qu'il avait à débiter, aussi impatiemment qu'un lion porterait le bât d'un âne. De son œil jaillissait un feu sombre, l'amertume rendait son rire sinistre; le geste se crispait au lieu de s'abandonner. Soudain le fil qui retenait à demi détaché le masque comique se brise : inspiré par une subite flamme, le *clown* amateur se sent transporté. Ce n'est plus Garrick, c'est Brutus qui s'avance; Brutus l'âme en proie aux sombres pensées qui se pressent dans le monologue de Shakespeare. Le stupeur crée un profond silence, tandis que le futur acteur se révèle dans cette tirade :

« Depuis l'heure où Cassius m'anima contre César, « je n'ai pas dormi ! Entre le premier dessein d'une en« treprise terrible et l'exécution, l'attente est un songe « hideux plein de fantômes... La pensée et les forces « humaines entrent alors en conseil et, pareil à un petit « royaume, l'état d'un homme subit les déchirements « d'une révolte. Oh ! si nous pouvions atteindre l'âme « de César sans démembrer César ! Mais hélas ! pour « cela, César doit saigner. Eh bien ! amis, tuons-le avec « audace et sans colère; tranchons-le comme une vic« time digne des dieux, ne le dépeçons pas comme une « carcasse jetée aux limiers ! Oui, que nos cœurs aient « du scrupule... à la façon de ces maîtres qui poussent « des esclaves à un acte féroce, et les en incriminent « après !... (Une pause.) Bons seigneurs, ayez le re« gard limpide et gai; que vos yeux ne décèlent point « vos projets ! Non; portez-les comme nos histrions

« de Rome : d'un esprit placide et d'une volonté con-
« stante... O conspiration ! auras-tu honte de montrer à
« la nuit ton front dangereux, quand le crime en liberté
« s'épanouit au jour ! Où trouver, contre le soleil, une
« caverne assez sombre pour cacher ton monstrueux
« visage, ô conspiration ? N'en cherche pas : masque-
« le de sourires et d'affabilité ; car si l'on te voit sous
« tes traits naturels, l'Érèbe même ne serait pas assez
« noir pour te dérober au soupçon !... »

Tels furent l'énergie, la vérité dramatique et par conséquent la nouveauté de cette déclamation, qu'après ces tempêtes de poésie, le rire ne put être ramené sur les lèvres des spectateurs. La farce se dénoua dans le silence, sur ce théâtre où Garrick avait tonné pour la première fois.

A partir de ce jour son esprit devint inquiet, son attitude plus sévère, et quand John se félicitait d'avoir renoncé à ses lubies, David embarrassé détournait l'entretien. Il lui arriva de s'écrier qu'un homme comme lui ne pouvait pas consumer sa vie à vendre du vin à Cheapside. Enfin sa gaieté s'éteignit.

C'est durant cette crise que William engagea ses amis à le venir prendre un matin à South-Lambeth, leur promettant une promenade intéressante. Ils le virent avec étonnement sonner à la porte de l'hospice des aliénés à Bedlam, et produire au concierge un permis pour visiter la maison.

Londres possède aujourd'hui mille quarante-deux établissements d'assistance, créés et administrés pour le plus grand nombre par la bienfaisance privée. Outre cinq cent trente-sept maisons charitables et trois cent vingt-sept écoles pour l'éducation des classes pauvres, il y a cent quatre-vingt-un hôpitaux proprement dits dont les revenus dépassent 180 millions, qui assistent tant aux workhouses qu'à domicile environ cent quarante mille personnes par mois, et qui distribuent des médicaments à douze cent trente mille malades.

Le plus ancien des hôpitaux, Saint-Barthélemi dans West-Smithfield, a été fondé en 1102 par Rahère, le premier prieur de ce couvent. Agrandi à la fin du xve siècle en vertu d'un legs du lord-maire Whittington, cet établissement où Harvey professa conserve plusieurs portraits de Lawrence, dans sa grande salle, où l'on monte par un escalier d'honneur décoré de quatre tableaux de William Hogarth : le *Bon Samaritain*, — la *Piscine de Betsaïda*, — *Rahère posant la première pierre de sa fondation* — et un *Malade apporté sur un brancard*. Cette dernière page est la meilleure. Ces peintures trop peu connues ont valu à notre artiste le titre de gouverneur de cette maison.

L'hospice de Bethléhem, connu sous le nom de *Bedlam* n'est pas le plus ancien des établissements d'aliénés; mais il est plus considérable, plus renommé surtout que Sainte-Catherine (xII^e siècle) et que Saint-Luc (1751). Bedlam a été institué au début du xve siècle dans Moorfields; il a été rebâti ensuite au quartier de Lambeth; il y fut reconstruit à nouveau en 1812. L'ancien édifice dont il ne reste plus trace était splendide; il avait été élevé en 1695 sur le modèle du palais des Tuileries par l'ordre de Guillaume d'Orange, l'implacable ennemi de Louis XIV. On dit à ce propos que le grand roi fut si indigné d'une imitation considérée avec raison comme une insulte à sa personne, qu'il fit construire à son tour sur le plan de Saint-James un bâtiment affecté au plus vil usage.

Au milieu du siècle dix-huitième, Bedlam était un horrible lieu : c'était déjà l'autre vie dans les peines du purgatoire; les séides de la charité rivalisaient avec ceux qui représentaient Thémis à la porte des cachots.

Parvenus, après avoir traversé plusieurs salles, à l'entrée grillée d'un corridor le long duquel se succédaient les portes numérotées des loges, Hogarth et ses compagnons se trouvèrent enfin dans la partie de l'établissement réservée aux fous dangereux. Quelques-uns

avaient la faculté durant leurs heures calmes d'errer dans le corridor. L'un, bizarrement travesti en évêque chantait des psaumes une triple croix à la main, tandis que son voisin accroupi, portant sur sa tête un lutrin, s'écoutait jouer du violon avec une physionomie où rayonnait l'espoir. Près d'eux, morne, à demi nu, un médaillon pendu au cou, un mélancolique rêvait à la charmante Betty dont il avait charbonné le nom sur la rampe. « Triple et navrant symbole! murmura William en les examinant ainsi groupés : la foi, l'espérance et l'amour... aux Petites-maisons. »

Il y avait plus loin un mathématicien traçant des lignes, un astronome lorgnant dans un télescope de papier un ciel absent; au fond des cabanons on voyait enchaînés : un roi couronné de paille, et un fanatique rugissant devant une croix au-dessous du portrait de saint Laurent. Entre deux loges on lisait encore, triste souvenir, le nom du poëte Lee. Soudain un mouvement s'opère; les gardiens terrassent un aliéné furieux qui s'échappait en hurlant. Tandis que les uns se hâtent de lui attacher les fers aux jambes, d'autres soutiennent son buste sur lequel étend son ombre une tête rasée, pâle, hébétée, qui projette des regards vides d'expression. « Eh bien, dit Hogarth, le reconnaissez-vous ?

— Qui donc ?

— Votre ancien compagnon, le fils du vieil avare, le riche Tom Rakewell, ce brillant coureur d'Epsom...

— Dans quel état ! plus rien : pas une lueur d'intelligence !

— Si fait ! observa Garrick, il a voulu se tuer; remarquez sur sa poitrine cette cicatrice recouverte d'un carré de taffetas gommé... »

Bientôt une femme accourant avec une marmite de laitage s'accroupit devant l'infortuné, l'appela, lui prit les mains et, toute en larmes, s'efforça de le calmer. « Quelle est cette personne ? » demanda vivement Wil-

liam à un des gardiens, qui répondit : « Une des servantes de la maison.

— O sublime dévouement! murmurait Hogarth en l'envisageant avec attention : est-ce bien elle, et l'a-t-elle suivi jusque-là ! »

Tandis qu'il y rêvait et qu'on se disposait à emporter le patient, la servante hospitalière, à l'aspect de deux femmes élégantes à la mine effrontée amenées par un sentiment curieux, rougit, se releva et lançant à ces créatures un regard indigné, se hâta de sortir. Sur un signe d'Hogarth on la suivit, et comme elle traversait le préau, l'artiste s'étant séparé de ses compagnons, la salua avec respect en disant : « Miss Sarah Young... »

Ce ne fut pas sans peine que le peintre se fit reconnaître et parvint à dissiper les appréhensions de la jeune femme qui, peu habituée à rencontrer des sympathies, finit par céder à l'attrait des confidences. « Tom a été ma seule inclination, dit-elle; n'est-il pas mon époux devant Dieu? Mon devoir était de ne jamais abandonner le père de ma fille; je l'ai suivi.

— Tant de courage, d'abnégation, d'amour... et l'ingrat n'en a point profité!

— S'il avait su être heureux, notre faute serait impunie... Tom n'était que faible; livré à ses seules impulsions il était sans fiel, et tant qu'il habita chez ma mère à Oxford, son cœur était sincère. La fortune, les mauvaises compagnies ont troublé sa raison : il me chassa dans une heure de folie, et se perdit à jamais en cherchant à s'étourdir. »

Hogarth savait à quoi s'en tenir; mais il n'essaya point de dissiper les illusions qui consolaient un cœur brisé. Nul ne connaissait mieux que lui les penchants vicieux de Tom Rakewell.

A peine cet héritier avait-il solidement assujetti le corps de son père sous un lourd mausolée, que William lui rendant visite l'avait trouvé, gauche encore,

insolent déjà, entouré d'un essaim de maîtres ès arts de dissipation : un spadassin à ses côtés; derrière lui un professeur de cor de chasse contraint par une hernie acquise à force de souffler, à garder une risible attitude; devant lui, Essex maître de danse célèbre; au fond de la salle, l'invincible Dubois professeur d'escrime, ferraillant la muraille; Figg le boxeur, qui se faisait appeler *pugilliste* et tuait un bœuf d'un coup de poing... Bridgemann le décorateur apportait des plans; un jockey présentait un vase gagné aux courses; des poëtes parasites, des musiciens offraient des épithalames; l'antichambre était encombrée de fournisseurs, leur mémoire à la main. Niais et infatué au milieu de sa cour, Tom était de bonne prise pour William qui, dans une gravure, avait tourné en ridicule tous ces corrupteurs du bourgeois-gentilhomme anglais.

Quelque temps après, Tom avait convié l'artiste à une orgie dans une maison trop famée de Drury-Lane. Ce que la débauche enfante de plus éhonté avait fourni le sujet d'un autre tableau : femmes déshabillées, avinées, ruisselantes de punch répandu; verres cassés, vaisselle éparse, débris de repas amoncelés sur le sol, épisodes de friponnerie ou de cynisme, rien ne manquait à cette scène échevelée où Tom abruti, ses bas sur les talons, ses vêtements en lambeaux, sa perruque en l'air et son chapeau sur le nez, ne reconnut même pas son convive qui étudia sur ce visage tout jeune les ravages du vice. L'œil éteint et cerné, les lèvres pendantes, Tom était en proie à un rire presque machinal causé par l'impression d'une main plongée dans sa poitrine, tandis que la friponne lui volait adroitement sa montre. Hogarth fut saisi d'un dégoût profond et s'enfuit.

Plus tard il retrouva au jeu, dans un brelan, consommant ses dernières pertes, son modèle à qui il ne parla point et que depuis il avait perdu de vue. Quant à la catastrophe et aux incidents qui l'avaient préci-

pitée, il ignorait tout. Faute de documents l'historien avait dû s'arrêter. « Hélas! lui dit Sarah Young, si vous saviez dans quelle circonstance je l'ai revu pour la première fois depuis notre séparation! C'était le soir, proche du palais de Saint-James et de la porte du célèbre et infâme café White, repaire de joueurs de toutes les...

— Conditions, ajouta William. Nos seigneurs les chevaliers y descendent en tenue de gala pour continuer le jeu de la reine à plus sûr profit.

— C'est là qu'il se rendait, le malheureux, fort bien mis, dans sa chaise toute dorée. Il faisait froid et c'était le 1er mars; car les Gallois de la vieille roche qui regardaient défiler les carrosses de la cour avaient les mains dans leur manchon et la tige de poireau sur leur chapeau (1). Des joueurs battaient les cartes jusque sur le pavé; il en est qui exposaient en guise d'enjeu leur vote aux élections prochaines... Je les regardais en passant, chargée d'un carton, car j'avais pris l'état de lingère et je rapportais une assez forte somme de chez lady Falsmouth. La chaise tourne l'angle de la rue; un groupe d'archers se précipite, enlève les porteurs et, un mandat d'arrêt à la main, l'exempt arrache de son coussin, qui? le malheureux Tom... Je le vois encore tout effaré au milieu des huées des passants. Jugez de mon désespoir, puis de mon bonheur! Sans ce hasard de ma rencontre il était perdu. J'accours, je me porte caution de la dette, je la solde sur l'heure et je l'emmène.

(1) Cet usage avait une singulière origine. Le 1er mars 640 les Gallois sous la conduite de leur roi Cadwallo ayant battu les Saxons restèrent maîtres du champ, vaste culture de poireaux. Chaque vainqueur en cueillit des feuilles et ils en ornèrent leurs casques. Depuis lors la tradition s'est conservée parmi les Gallois d'attacher le 1er mars à leur chapeau, comme une marque d'honneur, des bouquets artificiels de poireaux passementés d'argent. Il est question de cette coutume dans le quatrième acte de *Henri IV* par Shakespeare, et le passage a fort intrigué les traducteurs.

— Céleste créature! » s'écriait tout haut William. « Charmant tableau! » pensait-il tout bas.

« Il n'avait plus rien; il voulait réparer ses pertes... pour m'enrichir, disait-il : sa tête nourrissait un projet sérieux; mais il fallait de l'argent. Malgré les avis de ma mère je fournissais toujours; la gêne atteignit notre maison : il s'agissait de son bonheur... Ah! quelle vie d'inquiétudes, de vaines espérances, de soupçons et de querelles nous avons menée! Enfin un jour heureux se leva pour lui; ce fut le plus cruel de ma vie : il se mariait... Je l'appris le matin même et cédant aux instances de ma mère j'accourus avec mon enfant, pour m'opposer à la trahison qui s'accomplissait à la petite église de Marybone. Je n'eus pas lieu d'être jalouse! Sa future, une douairière de cinquante ans, noire, attifée, trapue, anguleuse et borgne, devait être bien riche car elle était affreuse. Un vieux prêtre prononçait les paroles sacramentelles : je voulus protester, on nous chassa. Tom m'écrivit une lettre déchirante; ce faible enfant n'avait pas eu le courage d'affronter la pauvreté et de m'entraîner dans sa ruine. Dure, exigeante, ombrageuse et d'un caractère atroce, sa femme l'accabla de maux: il se dissipa pour s'étourdir, se jeta plus que jamais dans les tripots et il retomba sur la paille. Quant à moi, ruinée par les signatures que j'avais données pour lui, je me vis expulsée de mon magasin, arrêtée et écrouée au *Fleet* le même jour que Tom.

« Certaines destinées sont unies en dépit des hommes: il parut et j'oubliai mes maux. Tom était en face de moi dans une salle basse, attendant aussi sa destination : je le vois encore, le front plissé, les yeux égarés et fixes, accablé des injures de sa femme penchée sur lui comme une harpie. Un dernier espoir lui restait, bien fragile... une tragédie présentée au théâtre de Drury-Lane : on vint lui apprendre qu'elle était refusée. Brûlé par la fièvre, les tempes humides de sueur, les lèvres sèches,

manquant d'air, il demanda à boire et je vis un affreux petit garçon placer un verre d'ale sous sa prunelle avide, devant sa gorge altérée, et le lui retirer brutalement pour en exiger le payement. Je n'avais rien, Monsieur, plus rien; et il râlait devant moi! A la fin il parut indifférent à tout, ses yeux se fermèrent et il fallut m'emporter. Nous avons quitté le *Fleet*, lui pour la maison des fous, moi pour le servir. Pensez-vous, Monsieur, espérez-vous qu'il guérira? »

Ce récit émut William et il le laissa voir.

« Hélas! dit Sarah en le quittant, s'il m'avait épousée nous serions heureux: j'ai de l'ordre, il vivrait dans l'aisance; mais c'était rêver l'impossible; cette fortune dérobée aux pauvres et étayée sur l'usure devait s'évanouir en rendant douleurs pour douleurs. Les pères criminels sont châtiés dans leurs enfants. »

Hogarth revint vivement affecté; il ajourna pour ses amis le récit de Sarah Young et rentra au logis où il embrassa plusieurs fois avec effusion sa jolie compagne. La nuit suivante il ne dormit pas; dès le lendemain le moraliste se mettait à l'œuvre.

C'est dans cette série par nous minutieusement décrite, on l'a compris sans doute, qu'il a dépensé le plus de verve mordante et d'âpre ironie. La scène du mariage étincelle d'esprit. C'est là, derrière le prêtre, qu'il a placé cette table de la loi dont il ne reste que les mots *I believe* (*je crois*) : le reste a été arraché par des griffes inconnues. A côté se trouvent les dix Commandements sur une plaque fendue et biffée à partir du sixième, ce qui met à leur aise devant l'Église anglicane les faussaires, les courtisanes et les voleurs. C'est aussi dans cette gravure que contre un des piliers de l'église, paroisse attitrée des riches, on découvre ce célèbre et satirique emblème de la charité des faux dévots : le tronc des pauvres sur l'orifice duquel une araignée a filé toute sa toile... Parmi les personnages de la septième et avant-dernière de ces huit peintures,

représentant la scène de la prison, on voit au nombre des détenus pour dettes un économiste qui laisse tomber de sa poche un manuscrit où l'on déchiffre ces mots : « *Nouveau plan pour payer la dette nationale, par* T. L. *prisonnier pour dettes.* » Hogarth conserva jusqu'au dernier jour l'audacieuse ferveur de ses convictions, et *the Rake's progress* en offre une preuve assez piquante. L'œuvre gravée avait paru depuis vingt-huit ans lorsque l'auteur, au comble de la fortune et aux limites de sa vie, s'avisa d'en donner une seconde édition.

C'était en 1763, peu de semaines après la honteuse conclusion du traité de Versailles dont lord Bute, en dépit des whigs, avait à force d'or arraché l'adhésion à une assemblée corrompue. Les bureaux du payeur général étaient devenus un bazar de votes; sous la direction de Fox on paya jusqu'à 525,000 francs par jour. De plus on destitua les fonctionnaires incorruptibles et Georges III raya de sa main des officiers de son palais. Ce dénoûment de la guerre de sept ans souleva le mépris de la nation, et Hogarth se rendit l'expression de l'opposition en ajoutant, à sa gravure si connue de la prison de Bedlam, un portrait allégorique de *Britannia* avec la date. De crainte qu'on ne se méprît sur son intention, le vieillard prit soin de peindre la figure allégorique de l'Angleterre avec une chaîne au cou aboutissant à la porte d'un cabanon d'aliéné. Hogarth était alors peintre du roi; ses amis redoutèrent pour lui la prison : on n'osa même pas le destituer.

Déjà dans ce pays, où le gouvernement subissait le contrôle de la publicité, la discussion éclairait les partis et, tout en entravant parfois le pouvoir elle l'empêchait de méconnaître l'opinion. Tandis que le principe d'autorité allait s'affaiblissant dans les divers États de l'Europe, il se raffermissait en Angleterre sous la plus libérale des oligarchies. C'est ainsi que

depuis un siècle et demi la Grande-Bretagne, avec le contre-poids d'une aristocratie puissante, conjure les dangers du despotisme et les périls de la démagogie à la faveur de la liberté parlementaire, praticable dans un État où aucun parti ne conspire la destruction du gouvernement établi.

IV

Les boxeurs. — Sermon en quatre points contre la cruauté. — Apologie du travail : — Richard Whittington trois fois lord-maire, *Légende nationale*.

Il existe en Angleterre des sociétés de tempérance et des sociétés protectionnistes des animaux, deux institutions dont la création accuse les mœurs d'une populace dure et brutale. De ces sociétés la plus récente et la plus active est celle qui a pour but d'étendre jusqu'aux bêtes la jouissance d'une certaine liberté. Dans ce pays où le pauvre trouve peu de défenseurs, les chiens, les ânes, les chevaux et les chats ont leurs avocats, leurs attorneys et se font rendre justice devant les tribunaux. Naguère on a vu un cheval plaider contre un aéronaute pour être dispensé de monter en ballon. Quant aux compagnies de tempérance, leur succès fut moins complet; elles avaient à combattre les instincts de l'homme, bien moins éclairé sur ce point que les quadrupèdes. Toutefois il est permis de penser que William Hogarth a contribué à mettre la sobriété en estime, à éveiller l'attention sur les inconvénients moraux et physiologiques de l'ivrognerie.

Son influence à l'égard de la cruauté fut plus décisive. Le premier il lança un acte d'accusation et fut à

l'instant soutenu par les gens éclairés de toutes les professions : orateurs, prédicants, romanciers, poëtes coururent à la défense des animaux ; Pope lui-même s'écria : « Le moindre escargot foulé aux pieds endure un supplice aussi douloureux que le géant qui meurt. »

Pope se trompait, mais on n'en savait pas plus long sur les phénomènes organiques et l'erreur avait un côté salutaire.

Il appartenait à la philosophie d'attaquer enfin la férocité native de la race anglo-saxonne : trait de caractère impossible à nier. Les fastes de l'Angleterre sont souillés de sang, remplis de mélodrames atroces ; les dynasties ont durant le cours des âges réglé leurs différends à coups de poignard ; les princes vivaient comme les Atrides, les péripéties de la querelle des *Deux Roses* eussent effrayé l'antiquité. Dix à douze rois égorgés, par leurs proches, souvent avec des raffinements horribles ; des femmes, des enfants décapités, poignardés, ce sont des récits ordinaires : le peuple s'associait avec ardeur à ces exécutions. Le lendemain du jour où tomba sous une hache la belle tête romanesque de cette Marie Stuart objet parmi nous de si touchantes élégies, la bourgeoisie de Londres illumina partout, dressa des tables dans les rues et s'enivra d'allégresse et de porter. Deux siècles après, à Culloden succédèrent des supplices implacables, réprouvés par nos mœurs. Dans la classe moyenne du peuple, la férocité ne pouvait se donner d'aussi pompeux spectacles : elle se dédommageait avec les combats de dogues et les duels de coqs. Il était de bon goût parmi la jeunesse à la mode d'irriter des coqs et de les harceler avec des bâtons jusqu'à les faire périr : le *cock-pit* n'est qu'une variété de ce divertissement, assaisonnée de l'attrait des paris ; car un violent amour du jeu accompagne d'ordinaire la brutalité des mœurs. C'est au latin que le coq doit le malheur de ses destinées en Angleterre. Son nom de *gallus* l'avait voué aux furies du patriotisme ; guerre sans trêve car

on négligeait de comprendre le *gallus* ailé dans les traités de paix.

Le symptôme le plus frappant de la dureté de cœur parmi ce peuple, c'est la coutume d'entretenir des boxeurs qui s'entre-tuaient sans se haïr, par état, publiquement, aux applaudissements d'une foule enchantée. Depuis quelques années ces sortes de représentations sont interdites : il a fallu pour un pareil résultat que les gros bonnets de la finance, intéressés dans les entreprises théâtrales, eussent à cœur de mettre fin pour ces établissements à une concurrence ruineuse... La cupidité l'a seule emporté sur la barbarie. Déterminée par ces nobles motifs, l'aristocratie britannique secondant les vœux de la philanthropie a fermé les boucheries humaines, décorées au temps d'Hogarth de ce titre honorable : *Académies de pugilat.* A cette époque l'art de boxer faisait partie de l'éducation, non à titre de moyen défensif comme aujourd'hui, mais de science offensive; les boues de la cité étaient ensanglantées de rixes populaires, excitées par les curieux avides de spectacles et terminées par la mort du vaincu dont l'adversaire, porté en triomphe et soûlé par la reconnaissance publique, était assuré de l'impunité.

La cruauté était partout, jusque dans les lois, surtout dans les lois. Notre Hogarth en a flétri l'esprit en plaçant au milieu du cortége d'une exécution à mort, comme emblème de la magistrature, la *perruque légale* au bout d'une pique portée par un boucher, l'homme qui au delà du détroit symbolise la vocation sanguinaire et que comme tel on prive du droit d'être juré dans les affaires criminelles; exception qu'il partage avec les chirurgiens. La première croisade contre la barbarie fut donc entreprise par William Hogarth, bientôt secondé par la phalange des publicistes. Ses amis lui avaient reproché de se faire le courtisan de *John Bull* aux dépens de la classe heureuse : il voulut par ses ensei-

gnements atteindre tous les ordres de la société.

Personnifiant donc, sous le nom de Thomas Néron, un élève de l'école de charité de Saint-Gilles, il le représenta dès son enfance au milieu d'une troupe de garnements, infligeant des tortures à divers animaux. Les uns suspendent par la queue des chats à des lanternes ou les jettent par la fenêtre; d'autres plument des oiseaux; il en est un qui attache un os énorme à la queue d'un caniche tandis que le fidèle animal lui lèche doucement la main. Thomas les surpasse en méchanceté : devenu cocher de fiacre, il exerce sa férocité sur son cheval qui tombe exténué de fatigue et accablé de coups. Là se trouvent un berger qui achève d'assommer un agneau, un brasseur qui fait passer la roue de son camion sur un enfant, un ânier dont la monture ploie sur un triple faix; sur les murs on lit l'annonce d'une lutte de boxeurs et d'un combat de coqs. Bientôt l'habitude de la cruauté pousse Thomas à l'assassinat : il égorge sa maîtresse, la nuit, au coin d'une rue où il l'a traîtreusement attirée, et il finit par être pendu. L'épilogue de ce drame retrace un des plus étranges préjugés de la nation anglaise, celui qui concerne les chirurgiens. Cruel envers tous, Tom sera puni par la cruauté. Détaché du gibet, il a été porté à la halle de chirurgie, meublée de squelettes et d'un chaudron où on fait bouillir des têtes. Réunis autour du supplicié, impassibles, indifférents, les chirurgiens le dépècent. L'un a arraché les entrailles et les entasse dans une cuvette, le doyen fait jaillir un œil, un élève scarifie le pied. Mais le patient n'était pas bien mort; il se réveille une seconde, et l'implacable Néron expire dans les tortures sous le scalpel des praticiens qui n'ont pas daigné s'apercevoir d'une si légère méprise. Il se forma une société dans le but de propager ces quatre estampes; l'auteur fut obligé de les graver sur bois pour les mettre à la portée des bourses légères.

Stimulé par ce succès, Hogarth à la prière de quel-

ques manufacturiers entreprit de montrer aux ouvriers dans une série de planches les conséquences de la paresse et les bienfaits du travail. Il visita donc à Spittlefields des ateliers de tisserands et représenta deux apprentis à leur métier. Thomas Idle (*fainéant*), après avoir arrêté son pène avec un pot à bière et une pipe introduite dans la chaîne, a laissé tomber sa navette et dort d'un sommeil troublé par des passions tumultueuses. Goodchild (*bon compagnon*) dont les traits dénotent une quiétude parfaite, fait glisser la navette avec rapidité. Idle a collé près de lui la chanson de *Moll Flanders*, complainte ignoble. Son confrère a cloué au-dessus de sa tête l'édifiante histoire de Whittington. On devine la suite : le bon ouvrier s'enrichit et s'élève; le mauvais descend les échelons du crime. Les gravures se succèdent, opposées deux par deux sur la même feuille. Idle chassé, vagabond, affilié à une bande d'escrocs qui tiennent leur brelan dans un cimetière, puis déporté aux îles, voleur, proxénète, et meurtrier à son retour, périt de la main du bourreau, tandis que Goodchild aimé du patron, associé à son industrie, épouse la fille du maître, devient shériff et enfin lord-maire. On trouve encore cette série tout enfumée dans la moitié des ateliers. L'idée première avait été fournie par la légende de *Richard Whittington*, objet des sympathies et modèle de la conduite de notre Goodchild. Et comme les légendes sont rares parmi ce peuple, et que celle-ci dépeint ces populations mercantiles faisant de l'argent le nerf du merveilleux, nous essayerons de la raconter.

DICK ET SON CHAT.

Sous le règne de Henri VI, dans une campagne éloignée de Londres vivait un orphelin bien pauvre nommé Dick Whittington : trop jeune pour travailler, il devait sa pitance à la charité des paysans, presque aussi mal-

heureux que lui. Comme cet enfant était avisé, il écoutait pour s'instruire les propos des fermiers et du barbier de l'endroit. C'est de cette façon qu'ayant ouï vanter la grande ville de Londres, il s'imagina que les gens y étaient tous de grands seigneurs ou de grandes dames, qu'ils chantaient du matin au soir et que les rues étaient pavées d'or.

Certain jour, un charretier, avec sa grande charrette attelée de huit chevaux à la file qui faisaient sonner leurs grelots, vint à traverser le village, et Dick pensant qu'une si belle voiture devait s'acheminer vers Londres, demanda au charretier la permission de marcher avec lui à côté des chevaux.

L'homme apprenant de Dick que ses parents étaient morts, et jugeant à son aspect qu'il n'avait rien à risquer, le laissa venir et ils allèrent ensemble vers la cité de Londres.

A mesure qu'ils approchaient de la ville, Dick s'enflammait davantage pour les merveilles qui l'attendaient dans ce lieu pavé d'or (le respectable barbier l'avait dit), et où le reste sans doute était à l'avenant. Comme ce marmot avait vu dans son village combien de blanche monnaie peut amener l'échange de la moindre pièce jaune, il fut saisi, près d'arriver à Londres, d'une si impatiente convoitise que se hâtant de remercier son guide, il le devança de toute la vitesse de ses petites jambes dans l'espoir d'écorner quelques pavés avant la fin du jour.

Mais il eut beau courir et fureter; il ne trouva dans les rues que de la boue et des pierres, et il resta consterné que la plus belle ville du monde fût si malpropre et si noire.

Sans souper, sans asile, Dick fut réduit à passer la nuit dans les carrefours : il s'endormit sur une grande pierre d'où il se releva tout habillé, très-frais et pourvu d'un appétit désolant. En le voyant si jeune errer par la ville, quelques désœuvrés le traitèrent de

fainéant; une cuisinière régala ses chausses d'un flot d'eau de vaisselle; des passants moins revêches daignèrent le questionner, et lui de répondre, timide et le cœur gonflé :

« Je cherche mon maître... »

A force de cheminer Dick arriva au bord de la Tamise au moment où un gros marchand descendait d'une chaloupe, suivi d'un cortége de serviteurs qui chargeaient des fardeaux sur leurs épaules. Ces objets étaient précieux, car le patron surveillait ses gens avec sollicitude; Whittington remarqua qu'il avait soin de les empêcher d'en prendre plus qu'ils n'en pouvaient porter, comme aussi de stimuler le zèle de ceux qui se montraient trop ménagers de leurs forces. « Ce seigneur-là, pensa-t-il, est équitable et chrétien. »

Le marchand tenait à transporter tous ses ballots en un voyage pour ne rien laisser derrière lui, et à escorter le convoi parce qu'il y avait dans ce temps-là beaucoup de voleurs. Il arriva que chacun s'étant mis en chemin avec son fardeau, il resta sur la berge un ballot et deux caisses, dont le patron ne fit aucune difficulté de se charger lui-même. Et Whittington de se dire : « Il n'est pas fier et doit aimer les bons ouvriers. »

Quand il eut assis son ballot sur son épaule droite et placé sous son bras gauche la plus grande des deux caisses, le patron se trouva empêché de savoir comment il emporterait l'autre. Tandis que pour y réussir il faisait des efforts inutiles, Dick s'approcha, tira poliment son bonnet, enleva la caisse et se mit à la suite de la caravane en ayant soin, pour épargner toute inquiétude au maître, de se tenir à quatre pas devant lui. Lorsqu'ils furent arrivés dans une des plus hautes maisons de la cité, le propriétaire s'essuya le front, rajusta son chapeau de velours, son surcot de fine laine, et fit apporter du porter dans un grand pot orné de la figure de la sainte Vierge entourée du chœur des anges en couleurs d'or et d'azur. Dick n'avait rien vu de si

joli, la bière qu'on lui offrit dans un gobelet d'étain lui parut excellente. Le hanap vidé, maître Fitzwarren (c'était le nom du trafiquant) ouvrit son escarcelle et prenant une demi-rose toute neuve : « Tiens, mon garçon, dit-il, voilà pour ta peine. »

Mais Whittington ayant caché ses mains derrière son dos pour ne pas recevoir l'argent, baissa les yeux et répondit : « Ce ne serait pas justice, car lorsqu'on aide son semblable, les anciens disent que c'est payé là-haut.

— Oui-dà ! repartit le bon Fitzwarren; ce garçonnet raisonne comme un livre. Que faisais-tu là quand je t'ai rencontré ?

— Je cherchais mon maître.

— Et quel est-il?

— Mon maître est riche, tendre aux pauvres, bon pour celui qui travaille et juste envers tout le monde.

— Sainte Vierge ! tu as raison de le chercher.

— Si vous avez pitié de moi, acheva Dick les mains jointes et le regard suppliant, ce bon maître sera trouvé ! »

Son compliment fit d'autant meilleur effet qu'il allait à son adresse et les assistants en témoignèrent par un murmure d'approbation. Il ne faut pas s'étonner de voir tant d'avisement dans un simple pâtre : privé d'éducation il avait tout son naturel; aucun maître ne lui avait rien désappris.

« Quoi ! s'écria la cuisinière en entrant, allez-vous joindre encore ce fainéant à tous les vauriens qui encombrent la maison? » Mais sans l'écouter davantage M. Fitzwarren ordonna que l'enfant fût hébergé. Comme il était trop faible pour travailler de ses bras, on le plaça en qualité de marmiton dans la cuisine où il tournait la broche. Son sort eût été doux sans la malice de la cuisinière qui dès le premier jour l'avait pris à grippe. Elle ne pouvait se passer d'un souffre-douleurs : si on lui eût enlevé son marmiton elle aurait

perdu son seul plaisir, celui de tenir sous sa main quelqu'un à tourmenter. Elle avait couché Dick dans un obscur galetas près du garde-manger dont le fumet attirait des légions de rats et de souris qui, la nuit durant, trottinaient sur le visage de l'enfant et le réveillaient en fourrageant sa paillasse. Il se plaignit et fut tancé; il se plaignit encore et fut battu; il résolut de ne plus compter que sur lui-même.

A quelque temps de là comme il se promenait le long de la rivière, il vit des garnements attacher une pierre au cou d'un chat pour le jeter dans la Tamise. Il essaya de les faire renoncer à ce jeu cruel, et touché par les miaulements de la victime il offrit pour la sauver un penny; tout ce qu'il possédait. Après avoir délivré le matou et serré la corde afin de ne rien perdre, Dick rentra au logis avec son acquisition. En deux ou trois nuits le chat qui reposait sur les pieds de son libérateur le délivra des souris et l'enfant se loua de son marché. Comme un bonheur ne va guère seul, Dick eut l'occasion de rendre quelque service à un commis, qui désirant se l'attacher, commença à lui enseigner le calcul et la lecture; si bien que satisfait des dispositions de l'enfant, le maître lui fit tailler un vêtement tout frappant-neuf, pour aller à l'église et marcher derrière Mistress Fitzwarren quand elle allait visiter ses parents.

Cependant l'approche d'un événement mettait en émoi la maison Fitzwarren : le patron qui trafiquait au delà des mers appareillait son navire, et ses nombreux commis travaillaient nuit et jour à rassembler, à enregistrer, à emballer les marchandises de la cargaison. Le jour solennel se leva : les serviteurs du domaine, grands et petits, s'assemblèrent pour prendre congé de leur maître qu'ils attendaient à l'entrée du comptoir. Leurs regrets étaient sincères; le patron ne négligeait rien pour entretenir au milieu d'eux l'abondance et la paix. Dans le but de leur inspirer l'amour du travail et

le goût du négoce, il les encourageait à échanger leurs économies contre des marchandises qu'il joignait à sa cargaison, en leur tenant compte des bénéfices. Il devenait ainsi à son tour le commis de ses employés, et s'applaudissait d'une égalité qui en le rapprochant d'eux ajoutait un lien à leurs intérêts mutuels. A l'heure du départ M. Fitzwarren, son carnet à la main, faisait donc l'appel de ses gens depuis le caissier jusqu'à la plus humble écureuse de vaisselle, et demandait à chacun ce qu'il comptait aventurer. Il tenait à recevoir de toutes les mains, et se plaisait à constater cette preuve de l'économie de ses serviteurs.

Lors donc que le maître eut appelé les noms et fut arrivé à Dick Whittington, il fut surpris de ne recevoir aucune réponse. Le marmiton était là pourtant; mais honteux de son indigence il restait caché derrière la foule, contemplant de loin, le cœur bien gros, son protecteur prêt à s'éloigner peut-être pour toujours. M. Fitzwarren lui ordonna d'approcher et Dick avoua qu'il ne possédait rien, sauf un gros chat qui lui avait coûté un penny. Il le tenait dans ses bras d'un air si piteux que chacun se mit à rire. « Ce n'est pas là, dit le contre-maître, une marchandise fort utile à bord.

— Qui sait! répondit le trafiquant; chacun fait ce qu'il peut, c'est à la Providence d'y pourvoir. » Là dessus M. Fitzwarren saisit le chat par le cou et le remit à un de ses matelots. Ce n'est pas que Dick en fût joyeux, car il n'avait nulle envie de se séparer de son compagnon; mais il n'osa résister à une faveur aussi marquée. Chacun renouvela ses adieux; le patron recommandé à la Vierge et à tous les saints monta sur son navire qui s'appelait la *Licorne*. Pour Dick, il pleurait son chat; l'idée de le revoir instruit par les voyages ne le consolait pas du tout. Mais son protecteur, le caissier de la maison, lui fit oublier sa peine en le contraignant à l'étude. Il était bonhomme au fond, mais minutieux; il n'avait ni femme, ni enfants

à faire enrager et il se dédommageait sur son élève à qui cette sévérité fut utile. Comme celui-ci n'avait jusque-là pratiqué que le commis et la cuisinière, il se figura que le reste des humains n'était pas plus agréable; cette opinion en le rendant tolérant pour les défauts d'autrui l'habitua à recevoir comme des grâces les moindres marques de bienveillance. Ce caractère enclin à la gratitude le servit par la suite; car en le quittant chacun s'imaginait l'avoir obligé et s'en savait gré : c'est surtout envers eux-mêmes que les gens pratiquent avec amour les devoirs de la reconnaissance.

Notre camarade prodiguait en vain les trésors de son bon naturel : on admirait sa facilité pour apprendre, et son précepteur qui avait tout appris sans être admiré devenait jaloux; la cuisinière à qui on n'avait pas enseigné grand chose était envieuse de son marmiton et l'accablait de besognes rebutantes; enfin depuis que le chat courait les mers, les souris que Dick avait fait décimer autrefois se vengeaient de leurs pertes et lui procuraient des nuits aussi insupportables que ses journées.

Sans amis, sans défenseur, il se sentit hors d'état de vivre plus longtemps de la sorte et il fit ce raisonnement : Quand j'ai quitté les champs j'étais trop faible pour conduire les troupeaux. Me voilà grand et fort; je retournerai au pays et j'y serai berger : on est trop malheureux à la ville. Pendant sept jours il mûrit son projet, et il subit de si mauvais traitements qu'un matin il prit son vol, se détournant à chaque pas dans la crainte d'être poursuivi. Arrivé près d'Highgate, il ralentit sa marche et, pensif il se reposa sur une pierre qui, depuis des siècles est appelée la pierre de Whittington.

Et tandis qu'il s'oubliait dans la contemplation de sa misère, voilà que les cloches de *Bow-Church* en la cité de *London* prirent soin de l'égayer en entamant un air de carillon si leste et si joli, que Dick en oublia

sa peine. Et à force d'écouter ces cloches il s'aperçut qu'elles disaient quelque chose, et en y prêtant une oreille attentive il entendit ce qu'elles disaient. Le carillon répétait à toute volée :

Reviens-t'en, Whittington,
Trois fois maire de London! »

« Lord-maire de Londres! On peut bien endurer quelque chose pour devenir lord-maire... Il avait vu passer le lord-maire tout doré, avec une grande épée à poignée d'or et une suite également dorée. Chez son patron on lui avait appris que le lord-maire marche devant, le roi après, et ensuite l'archevêque de Canterbury. Enfin il n'ignorait point que le roi n'entre pas dans la cité sans la permission du lord-maire. Comment un garçon aussi pauvre que lui pourrait-il jamais devenir plus grand que le roi?

Mais les cloches n'en voulaient pas démordre et le petit Whittington étourdi de sa destinée, tremblant que maître carillon ne le fît reconnaître des passants, suivit son conseil et regagna le logis en tapinois, fredonnant bien bas la prophétie de *Bow-Church*. Cette chanson des cloches lui rendit courage; il s'appliqua au travail, tourna sa broche avec patience, et s'il était rudoyé il lui suffisait pour retrouver sa belle humeur de répéter dans sa pensée :

« Turn again, Whittington,
Thrice lord mayor of London! »

Il devait éprouver que le sûr moyen d'arriver à son but est d'y songer sans cesse, d'agir pour le mieux et d'abandonner l'événement à la fortune. Au bout de deux ans le navire la *Licorne* reparut en Tamise richement chargé, avec tout son équipage frais et dispos, à l'exception du chat de Dick, qui n'était pas revenu. Ce fut un moment pénible; mais il revoyait son maître et il se consola. M. Fitzwarren avait vendu les marchan-

dises de ses serviteurs, il leur remit beaucoup d'argent et ne donna rien au marmiton. Pour célébrer son retour il ordonna un grand festin, ce qui réjouit tout le monde, et même Dick qui faillit se rôtir lui-même à force de zèle. Vers la fin du souper, quand on eut apporté le vin, les drageoirs et les épices, le patron qui s'était fait rendre compte des progrès du jeune gars le fit appeler : Dick s'avança avec timidité vers le haut-bout de la table où siégeait son maître. « Eh bien ! mon enfant, dit ce dernier, tu ne m'as pas encore invité à te rendre mes comptes ? »

Dick ouvrit des yeux effarés. « Bonne ou mauvaise, reprit le bonhomme, toute affaire doit être réglée. Tu sauras donc que ton chat était une chatte, si bien qu'au bout de six semaines ton capital se trouva sextuplé. Tu m'avais remis un seul article, mais comme erreur n'est pas compte, je t'accuse réception de sept chats.

— Où sont-ils? » s'écria Dick en battant des mains.

« Au delà des mers; bien loin, bien loin. Nous voguions le long des côtes barbaresques, lorsqu'un accident nous contraignit de relâcher sur les terres d'une peuplade inconnue. Nous fûmes invités à dîner dans le palais du roi où, suivant l'usage du pays, le repas fut servi sur une natte : nous nous assîmes à l'entour les jambes croisées, à la manière des tailleurs. A peine avions-nous pris place, qu'il survint une armée de souris et de rats. Ils se précipitent sur les mets et nous montent sur le dos; on est réduit à leur disputer les débris d'un repas qu'ils ont souillé. Le roi et la reine étaient contrariés, mais point surpris; et comme je leur marquais par des gestes mon étonnement de leur patience ils me firent entendre, également par gestes, qu'il faut souffrir ce qu'on ne saurait empêcher. Qu'aurais-tu fait? Je glissai quelques mots à l'oreille d'un mousse qui courut au navire et revint avec un chat. On le lança au milieu de la salle; il n'eut pas

plus tôt fait trois cabrioles et étranglé deux souris, que la maison fut balayée.

« On ne saurait dépeindre la joie et la reconnaissance de ce prince et de toute la cour. Ton chat parut au roi de Barbarie une si estimable créature, qu'il manda le premier ministre, et lui ordonna d'inscrire cet événement dans les annales du royaume comme un des plus heureux de son règne. Ce remarquable prince nous combla d'amitiés et nous pria de lui laisser tes chats pour en propager la race dans son royaume. Ai-je eu tort d'y consentir ?

— Non, maître; car ici nous en aurons sans peine et ce pauvre roi n'en retrouverait pas d'autres.

— Ami Dick, j'avais le droit de disposer de ton bien puisque tu m'avais donné commission de l'exploiter. Tu jugeras si je m'en suis bien acquitté... »

A ces mots, maître Fritzwarren fait un signe et des portefaix déposent aux pieds de Whittington des caisses d'or ainsi qu'une cassette de perles, d'opales, de rubis et autres pierres précieuses. « Je n'avais fixé aucun prix, ajouta le capitaine du navire; mais le service était si grand, car les souris dévoraient les récoltes et les provisions de la contrée, qu'en le payant ainsi Sa Grâce barbaresque s'excusa de ne pas faire davantage. Voilà, mon garçon, le règlement de tes chats, contre quittance, à ton gré. »

Ce fut à qui cajolerait Dick. Le caissier avait toujours prédit que ce garçon irait loin, les commis ne lui avaient point trouvé une mine ordinaire; la cuisinière elle-même lui fit la révérence. Revenu d'un premier saisissement, le jeune homme voulut partager ses biens avec son maître et faire une pension au caissier qui lui avait appris les lettres et le calcul. Étendant sa sollicitude jusqu'aux marmitons destinés à lui succéder, il gratifia l'insupportable cuisinière d'une somme assez ronde pour qu'elle vécût loin des casseroles jusqu'au terme de ses jours. Maître Fritzwarren se refusa à ac-

cepter la moitié des biens de son ancien domestique ; mais il consentit à le prendre pour associé : comme ils avaient beaucoup d'or, ils en gagnèrent davantage. Quand il eut atteint l'âge de prendre femme, dédaignant les familles où l'on ne s'était jamais avisé de le trouver aimable avant qu'il eût vendu ses chats, Dick épousa la plus pauvre, mais la plus jolie fille du Yorkshire.

On rapporte que Whittington accomplit de grands voyages et prit possession de plusieurs îles où il établit des comptoirs au nom du roi d'Angleterre. Il advint une année que les semailles furent détruites par des pluies prolongées qui délayèrent les sillons, pourrirent la moitié du grain, et furent suivies d'une gelée qui dévora le reste. Dick donna aussitôt l'ordre à ses agents d'acheter tout le blé disponible et, mettant à profit l'hiver il s'achemina avec une flottille vers la Sicile. Il toucha la côte d'Afrique et revint chargé d'une immense cargaison de froment. Ses pourvoyeurs avaient tout écumé en Guyenne, en Bretagne, en Normandie et jusqu'au pays chartrain. Il n'était pas seul à entreprendre cette spéculation : la disette étant survenue six mois après, les accapareurs commencèrent à élever le taux du grain sur les marchés, et il fut facile de prévoir que le peuple ne tarderait pas à mourir de faim.

Alors Whittington fit crier à sons de trompe aux quatre coins de la ville qu'on trouverait chez lui durant toute la saison le pur froment au tarif ordinaire. La spéculation fut réduite à la baisse et la population sauvée. Dick porté en triomphe devint shériff de Londres et le prince voulut le voir.

Le bon roi Henri IV, qui par une suite de parjures était parvenu à détrôner son cousin Richard d'York, à voler la couronne au moyen d'un titre apocryphe, à égorger le fils de son souverain, et à faire couper par quartiers des adversaires qui étaient ses parents, Henri IV honora Whittington en daignant lui dire :

« Vous êtes le plus honnête homme du royaume ! »

Peu de temps après Whittington fut élu lord-maire et il fonda en 1411 Guildhall, la salle des Corporations. Lord-maire pour la seconde fois quatre ans après, il rebâtit la prison de Newgate. Lord-maire pour la troisième fois cinq années plus tard, il institua la Bibliothèque de Greyfriars qui est devenue l'hôpital du Christ. Le roi Henri V, à qui Dick donna beaucoup d'argent au début de la guerre de France, créa chevalier sir Richard Whittington.

Les fêtes les plus magnifiques qu'on ait jamais vues furent données au peuple par sir Richard qui légua de vastes terrains près de Highgate à la compagnie des merciers, pour des maisons charitables placées encore aujourd'hui sous le patronage de Whittington. Il adopta la paroisse de *Bow-church* et ne fut point ingrat envers son ami le carillon : il en aima la musique jusqu'à la fin de ses jours.

Telle fut jusqu'à William Hogarth la légende favorite des compagnons-ouvriers dans la cité mère de l'argent et du travail. Paraphrasée d'âge en âge, cette historiette se vend encore, illustrée à l'usage des enfants.

La comparaison entre le héros du XVe siècle et le *Goodchild* du XVIIIe nous offre le contraste des mœurs modernes avec celles d'autrefois : elle dépeint l'Angleterre intéressée déjà mais crédule encore, et l'Angleterre rationaliste. Hogarth n'emprunta que son dénoûment et replaça l'émulation sur le terrain de la réalité : sa légende n'en fit que plus d'impression sur un peuple positif, guéri du merveilleux. Elle montra le vice à côté de la vertu, le châtiment en regard de la récompense et fit dépendre le succès du seul travail, laissant le moins possible à la fortune.

Au XVe siècle les hommes étaient plus près de l'enfance ; pour les frapper il fallait étonner et la morale y perdait. Il est donné à chacun de prospérer en

suivant la règle de conduite tracée par Goodchild : pour s'élever à la condition de Whittington il est nécessaire de deviner que les carillons parlent, de comprendre ce qu'ils disent, de posséder une chatte, de trouver un roi et une reine mangés par les souris... Voilà bien des affaires !

TROISIÈME PARTIE

I

Les combats de coqs. — Suite de la carrière de Johnson : son *Dictionnaire*. — Débuts de Garrick. — Scène bouffonne à Drury-Lane.

La vie d'Hogarth, ses luttes, celles de plusieurs de ses amis destinés comme lui à peindre ou à modifier leur siècle, ont laissé entrevoir la société au milieu de laquelle ils se sont fait jour. La description des premières œuvres de l'artiste, en signalant comme dans une série de frontispices les vices publics contre lesquels s'exerçaient les protestations des hommes avancés, contribue à retracer la physionomie de l'Angleterre au milieu du siècle dix-huitième : c'est le principal objet de cette étude. Ces résumés, William Hogarth les a tracés d'une main ferme : un monde renaît dans ses œuvres. Avec un profond sentiment de la vie réelle, de la critique, de l'action dramatique, il avait compris qu'en dehors des fictions de la poésie ou des traditions idéales du beau, l'art est en droit de se proposer une fin d'utilité, sous l'inspiration d'une philosophie

appliquée à l'étude de l'humanité. C'était chez lui une vocation de nature, éclose sous l'influence du protestantisme destiné à préparer chez nous les débuts de l'école encyclopédique. Tous les écrivains anglais de ce siècle, d'Addison, de Swift et de Johnson, à Fielding, à Richardson et même à David Hume, sont accordés au diapason d'Hogarth. *Tom-Jones*, *Joseph Andrews*, *Clarisse Harlowe* l'escòrtent ou lui succèdent, et le confirment : cette filiation de l'école anglaise avec notre peintre n'est pas moins incontestable que celle de l'abbé Prévost, de Diderot, puis d'Auguste Lafontaine, de Picard, d'Étienne et de leurs émules de l'époque impériale, avec Smolett, Shéridan, Goldsmith et Richardson.

Grâce à la fécondité de son talent, Hogarth parvint de bonne heure à une position enviable. Redouté des fripons et des sots, aimé du peuple qu'il instruisait, recherché des hommes distingués, il vint s'établir à Leicester-Fields dans une jolie maison où il accueillait de nombreux visiteurs avec une dignité mêlée d'une certaine morgue, assez fréquente parmi les élus du génie, artisans de leur fortune. Il donnait à dîner; procédé excellent pour voir du monde sans rendre des visites et pour égayer le repas dans un logis sans enfants : Jane Thornhill ne lui en avait pas donné. Gai par boutades, caustique sans aigreur, William apportait à table de si profondes distractions que, vers la fin du repas, il lui arrivait de se lever, de tourner autour de sa chaise, puis de se rasseoir et de se remettre à manger de tout. Heureux les estomacs complices de ces distractions-là ! Dans sa situation nouvelle, Hogarth resta ce qu'il avait été : l'homme de ses impressions. Pauvre et sans influence il avait peint les parias de Londres : devenu riche il connut les riches et dirigea contre eux les traits de son burin. Son œuvre eût-elle été complète s'il n'avait fait servir les classes élevées de contrôle à ses révélations sur la phalange prolé-

taire? Nous le suivrons sur ce terrain où sa verve nous ménage de nouveaux spectacles.

Vers 1740 Thomas Sherlock écrivait à un Parisien : « Venez en Angleterre, ne fût-ce que pour voir une *Élection* et un *Combat de coqs*. Il y a dans ces deux actes un esprit d'anarchie et de confusion qu'on ne peut décrire et dont vos compatriotes ne sauraient se former une idée. » Hogarth a retracé deux scènes de ce genre; nous les dépeindrons d'après lui. Autour d'une arène peu spacieuse s'entassaient en foule les curieux et les parieurs. Aux deux bouts du cirque se tenaient les maîtres des coqs. Les spectateurs du premier rang portaient ceux du second et du troisième sur leurs épaules : on se cramponnait aux perruques qui volaient pêle-mêle avec les chapeaux. Les enjeux circulaient, on ne distinguait plus ses poches de celles de son voisin; chacun jetait en gage sa bourse, sa montre, son épée; les regards s'allumaient, on criait, on se démenait : c'était une frénésie. Au plafond étaient accrochés des paniers pour suspendre en l'air les parieurs insolvables. Confisqués, mis en sûreté, ils s'associaient encore au combat et jetaient leurs vêtements pour derniers enjeux.

Là se heurtaient les plus hauts seigneurs aux vauriens déguenillés de la cité : Hogarth montre le duc d'Albermale, président des pairs d'Angleterre, avec des jockeys, des filous et des preneurs de rats. Un autre lord, revêtu de sa plaque et du grand cordon, porte un menuisier à cheval sur ses épaules et retombe sur un boucher qui pousse contre la barrière un quaker, dont la perruque ronde va tomber sur les coqs. Tandis qu'un marquis français qui proteste en gesticulant répand sa tabatière dans les yeux d'un barbier, un chien fort à son aise, les pattes sur le rebord de la barrière, contemple le combat d'un œil tendre en tirant la langue : il porte aux lutteurs emplumés un genre d'intérêt plus direct. Ce chien placé là pour

divertir Garrick contribua à la vogue de l'estampe, parce qu'il faisait allusion à une aventure assez comique. Mais avant de la raconter, il est nécessaire, en reprenant les choses de plus haut, d'exposer quelques événements survenus dans la vie des amis de notre héros.

Un matin, Samuel Johnson qu'on ne voyait plus guère, car son torysme exalté l'avait un peu éloigné du peintre des whigs, entra chez lui profondément ému. Embelli par la prospérité, Johnson était alors d'une laideur permise : sa peau tendue par l'embonpoint de la santé avait pris quelque transparence; les cicatrices de ses maladies de jeunesse disparaissaient à demi sous les faces de la perruque. Un costume noir un peu large et très-propre rehaussait la haute stature de l'écrivain qui le portait avec dignité : sa physionomie peu sympathique au premier abord, à raison d'un tic devenu fréquent et d'un clignement d'œil causé par la myopie, portait cependant l'empreinte de la loyauté jointe à un naturel sévère. Laconique comme les gens qui vivent en eux-mêmes, froid comme ceux qui ont souffert, sardonique et résigné comme ceux qui connaissent les hommes, modéré dans ses allures en personnage habitué à attendre, et tranquille comme la volonté, Johnson entre deux âges était bien mieux qu'en sa jeunesse. L'art qui couronne ses élus, la lutte qui les sanctifie, la passion qui les exalte avaient mis sur son front ridé cette invisible auréole qui, aux yeux des indifférents mêmes, tire de la foule les créatures d'élite. Au premier aspect chacun devine que cet inconnu n'est pas tout le monde, et on se dit : Voilà *quelqu'un*.

Riche, il ne l'était pas, il ne le fut jamais. Ce tory, ce défenseur de l'aristocratie ne courait pas à la fortune : whig, radical même par ses mœurs, il ne prisait que la considération et il l'avait lentement acquise. Plusieurs brochures politiques renforcées d'une philo-

sophie religieuse austère l'avaient signalé; la publication d'un recueil périodique, *The Rambler* (le Rôdeur), concentra sur lui l'attention. Comme il l'avait prédit il était devenu la loi vivante; *le Rôdeur* était consulté comme un évangile : succès lent à établir, mais durable comme ceux qui fondés sur la suprématie de la raison ne font point appel aux passions de circonstance. En ce moment l'Angleterre attendait de cette érudition le monument destiné à consacrer son langage, à le fixer, à lui donner une valeur classique, à en recueillir le trésor jusque-là dispersé. Depuis près de six ans Johnson enfermé dans un bureau avec sept copistes sous sa direction travaillait à créer le *Dictionnaire de la langue anglaise*, entreprise défrayée par un libraire au prix vraiment modeste de mille cinq cent soixante-quinze livres sterling (trente-neuf mille trois cent soixante et quinze francs).

La France, depuis deux siècles, pour consacrer un monopole stérile a dépensé bien davantage : l'absence d'un dictionnaire complet, national, avec les origines, avec des exemples et les étymologies prouvées, coûte encore à l'État soixante et dix mille francs par an. L'immortelle corporation à qui cette tâche est confiée se refuse à en assumer les difficultés dans la crainte de compromettre, par quelques inévitables erreurs, son infaillibilité. Ce qu'elle n'ose faire, l'érudition privée ne peut le tenter sans désavantage; il lui manquerait l'autorité à laquelle nul ne saurait prétendre chez nous en face d'un pouvoir officiel. Toute l'affaire se résume en quelques chiffres bien consolants : je ne sais ce que vaudrait un bon dictionnaire; mais la certitude de n'en posséder jamais un passable n'a point paru, depuis deux siècles et demi, trop chèrement achetée au prix de dix-sept millions...

Redescendons à des travaux moins majestueux. C'est surtout à son dictionnaire que Johnson est redevable de l'immortalité. Admirable pour les définitions, pro-

fond dans les recherches, mordant et hardi quant à la partie critique, il n'a jamais été dépassé; l'auteur eut la gloire de ne rien laisser à faire après lui. Il sut même dans un ouvrage de cette nature flétrir les vices contemporains et garder la piquante saveur de la polémique. C'est ainsi qu'au mot *pension*, il écrivit : « En Angleterre, on appelle *pension* le salaire donné à un valet politique pour trahir sa patrie. » La droiture a de ces illusions. Les whigs sur qui tombait ce coup ne le lui pardonnèrent pas, et lorsque depuis il accepta lui-même à titre de pension trois cents livres de Georges II, on laisse à penser si Churchill et les autres eurent un beau texte à commenter aux dépens du philologue.

Depuis la mort de Richard Savage dont il avait écrit la vie amère et aventureuse, Johnson s'était retiré de la compagnie de ses anciens camarades. Entraîné par la nature de son talent vers les régions plus élevées de la société, il préférait encore la solitude au bruit et le repos à la distraction, étant capable de s'enfermer pour ne rien faire avec la certitude de n'être point dérangé. Cette habitude de reclusion explique seule la singulière inopportunité de la visite dont il honorait William Hogarth. Il avait appris *la veille* que son ami, que son élève chéri David Garrick était sur le point de débuter au théâtre de Drury-Lane, et il accourait supplier le peintre de faire renoncer leur ami à une funeste résolution. « D'où sortez-vous? s'écria William; dans quel nid d'ultra-conformistes êtes-vous enfoui pour ignorer que David est comédien de profession depuis plus d'une année? Sa résolution n'a pas eu de confidents. Un jour il a disparu, et peu de temps après nous avons appris qu'engagé dans une troupe ambulante il avait paru avec éclat à Ipswich. Depuis lors il a parcouru nos provinces; il arrive à Londres précédé d'une certaine réputation. C'est demain que son avenir se décide, et vous irez l'applaudir. »

Johnson s'en défendit énergiquement et débita contre la profession d'acteur à peu près les mêmes arguments qu'autrefois Garrick opposait aux goûts favoris de John Hoaldy, dont il rappela le souvenir. « A l'égard de ce dernier, reprit William, David avait raison; mais ce qui était vrai pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Rien ne démontre mieux l'irrésistible vocation de Garrick que ses principes avérés sur ce point. Pour moi, cher Johnson, je suis heureux de voir ce jeune homme trouver enfin l'emploi d'un génie évident pour nous, sans objet jusque-là. »

Mais le puritain Johnson loin de se rendre à ces arguments ne tarissait pas sur les inconvénients moraux et religieux de la profession de comédien. « S'il en est ainsi, répliqua William, il faut mépriser Shakespeare, Dryden et tant d'autres; car s'il est peu estimable de représenter des pièces, l'art qui les produit pour être représentées n'est qu'une coupable séduction. Le scrupuleux Johnson lui-même, auteur d'*Irène*, est le plus répréhensible de tous, puisqu'il a transgressé ses principes absolus. »

En dépit de ce raisonnement, Johnson établit des distinctions, subtilisa, se fâcha, se radoucit, se désola et finit par jurer qu'il ne reverrait point Garrick. Ce dernier débuta le surlendemain et excita un enthousiasme jusqu'alors sans exemple. Ce fut une fête pour ses amis, présents à cette solennelle épreuve. « Vous et moi, lui dit après la représentation le révérend John Hoaldy, nous devons nos carrières à ces petites soirées dramatiques du Vauxhall où vous m'avez guéri du théâtre...

— En gagnant votre mal, répondait Garrick : j'ai pris votre place et vous venez de débuter par procuration. »

Hogarth était radieux : reprenant tour à tour les passages brillants du rôle de Garrick, il s'efforçait de les déclamer de même et sa mémoire infirme trahissait

sa bonne volonté. Garrick encore en costume le tira à part pour lui dire à voix basse : « Et Johnson ?

— Vous l'apprivoiserez s'il vous entend jamais : Orphée a produit de plus grands prodiges sur les sapajous des bois et même sur les chênes; mais j'ai toujours supposé que le jour où ils s'inclinèrent il faisait grand vent. Au moins, cher Garrick, êtes-vous heureux ?

— Oui je le suis; comme le jour où la voix du lord Granville a pour la première fois fait retentir au parlement le nom de Johnson; comme le jour où le roi Georges entouré de sa cour a complimenté le peintre de *The Rake's Progress*. Maintenant je me sens votre frère, et ma vie a un but car je nourris de grands projets. »

Garrick les lui développa. Depuis le règne de Charles II, Shakespeare était oublié. Dryden n'avait eu à la scène qu'un éclat passager; le goût des pièces futiles ou licencieuses introduit par les jacobites s'était perpétué sous les Brunswick. « C'est de l'acteur que dépend le succès, disait Garrick, et c'est lui qu'on vient voir. Je veux réformer la scène, créer une troupe nouvelle et user de ma vogue pour relever les chefs-d'œuvre du génie national. Enfin je prétends moraliser la classe des artistes, aussi bien que l'art par eux soutenu, et effacer le préjugé qui nous atteint. »

Devenu très-riche, car il a laissé trois millions et demi, Garrick épousa la plus belle actrice de son temps, la signora Violetti, et sa maison devint le rendez-vous d'une fort bonne compagnie. Dryden, Shakespeare reprirent faveur; David joua les rôles du prince de la scène pendant quarante années avec un succès soutenu : c'est de lui que date véritablement l'immense popularité de ce grand homme.

En quittant Hogarth, David l'assura qu'il saurait fléchir Samuel Johnson. Garrick avait retrouvé dans les cartons de Drury-Lane la tragédie d'*Irène*, manu-

scrit enfoui depuis dix ans; il l'avait lue, l'œuvre lui ayant semblé viable il résolut de la représenter. Johnson, comme il l'avait prévu, n'eut pas le courage de résister au désir d'assister à sa pièce, et Hogarth se disait avec raison : « S'il voit jouer Garrick il se jettera dans ses bras. » Il en fut ainsi : l'ouvrage était faible, mais l'acteur fut sublime et le succès incontesté. Éperdu, pleurant d'admiration, Johnson dit à Garrick : « Un génie capable d'animer une pièce aussi froide est bien dangereux pour les mœurs publiques ! »

Le digne Samuel Johnson finit par déroger en un seul point à ses convictions austères, en avouant qu'on peut sans déchoir se faire comédien à la condition d'être David Garrick. Mais Hogarth, l'éternellement réel, lui démontra sans peine que cette conclusion n'avait pas le sens commun.

Il peut paraître difficile de saisir une connexion entre ce récit, essentiellement lié à la biographie de nos personnages, et la description du *Cok-pit* d'Hogarth où se prélasse, comme nous l'avons dit, un gros chien, placé là pour divertir Garrick en lui retraçant certain souvenir. Cependant la déduction est simple, comme la digression a été forcée; car l'anecdote a pour théâtre Drury-Lane, un soir que l'illustre tragédien représentait *The King Lear*.

C'était quelques mois après ses débuts : profondément attendri des sanglots du roi Lear qui, penché sur le corps de Cordelia, exhalait les derniers accents de sa douleur, l'auditoire était suspendu aux lèvres de Garrick. Rien de plus navrant que cette péripétie : la salle observait un silence, interrompu par des pleurs étouffés. « Cordelia ! Cordelia ! s'écriait l'acteur; sa voix était si douce ! tous les dons qui font le charme d'une femme accomplie, elle les possédait... » Sa douleur redouble; agenouillé devant ces restes chéris, il poursuit, tourné vers le parterre : « J'ai vu le jour où je les aurais... j'ai vu... j'ai vu... »

La voix lui manque : ses yeux restent fixés sur un point; son visage se décompose, le masque tragique tombe, et Garrick lance un éclat de rire convulsif. L'excès du désespoir produit de ces sortes d'effets; on admira, et d'autant plus que le roi Lear cachant son visage était retombé sur l'épaule de Cordelia. En se relevant il reprit : « J'ai vu... j'ai vu... » Mais ses regards se portent sur le parterre et la gaieté, d'autant plus invincible qu'elle est intempestive, le saisit de nouveau. A ses côtés, Kent, le duc d'Albany, les courtisans cherchent la cause, la trouvent et les voilà pris d'un fou rire inconcevable Au premier rang du parterre siégeait un boucher connu de chacun, car il était marguillier de sa paroisse : il avait amené son chien qui, habitué à s'asseoir près de son maître, avait pris place sur la banquette, puis s'était levé, avait posé ses pattes de devant sur le rebord de l'orchestre et là, tenant sa tête droite, il contemplait les acteurs avec la gravité d'un critique. Comme il faisait très-chaud, le boucher avait campé sa vaste perruque à frimas sur la tête de son chien. L'attitude de ce spectateur, le contraste de la scène où se dénouait un drame lugubre, avec la salle où se pavanait un dogue coiffé de la perruque d'un marguillier, donnaient lieu à une parodie si bouffonne, que Garrick cessa de se contenir quand il vit les autres acteurs en proie à la même hilarité.

Cordelia seule ne voyait rien et restait morte sur un banc. A la fin elle s'étonne, se soulève, entr'ouvre la paupière et jette un coup d'œil sur la salle. Le dogue était à quatre pas... Elle retombe étendue, mais elle étouffe ; près d'éclater elle regarde une seconde fois le boucher satisfait qui, sans rien comprendre, s'essuie le front, et le chien qui soulevant la perruque avec son museau se met tranquillement à bâiller. A cette vue Cordelia, sur qui l'on pleurait depuis un quart d'heure et dont la résurrection venait de causer une vive surprise, s'abandonne à un accès de fou rire qu'elle ne

peut surmonter. Elle fait quelques pas en se tenant les côtes et déclame par intervalles : « *The Majesty of England... The guallant Albany... Thought old Kent...* » Et elle s'enfuit dans la coulisse. Le public hors d'état de concevoir ce dénoûment est alors mis au courant par le roi Lear et le vieux Kent : ils désignent avec indignation le boucher ébahi, à côté de son chien qui se détourne vers la foule avec dignité. Le rideau tomba au milieu des huées de l'auditoire. Au spectacle suivant, le souvenir de cette bouffonnerie troubla les acteurs et le public; il fallut suspendre les représentations du *Roi Lear*.

Cet incident nous apprend qu'à Londres le parterre était assis à une époque où l'on s'y tenait encore debout en France; nous trouvons aussi un curieux indice du sans-gêne avec lequel on venait au théâtre, et des progrès de l'étiquette en Angleterre sous la monarchie constitutionnelle. On s'établissait avec son chien dans un théâtre royal, on s'y déshabillait; un dogue y servait de tête à perruque. Aujourd'hui vous n'êtes admis que dans la tenue la plus sévère. J'ai vu un Français arrêté au contrôle pour une cravate de couleur. L'habit bleu, le pantalon de fantaisie sont prohibés; si l'on n'a des gants blancs ou des gants noirs, il faut entrer les mains nues.

II

Caricatures et revirements politiques. — Querelle avec Wilkes et Churchill. — L'*Analyse de la beauté*. — L'Olympe dans les coulisses. — Comment on votait autrefois et comment on vote aujourd'hui. — Un drame électoral vers 1750.

Dans un pays régi par des institutions constitutionnelles et partagé en deux camps, il faut inévitablement

que la médiocrité s'enrégimente : n'appartenir à aucun parti, c'est le propre de l'impartialité supérieure, de la misanthropie, ou de la nullité. Rester inférieur aux idées de son temps, s'élever au-dessus des passions contemporaines, voilà deux situations fâcheuses, quand l'ordre social est accommodé au profit d'un certain *milieu* qui réduit l'ambition à transiger avec la plupart des grandes vérités, sources des nobles actions comme des vastes imprudences. Ces époques de dextérité excluent des positions dominantes l'incapacité absolue comme la supériorité hors de ligne, et parfois donnent à la persévérance des grands esprits l'apparence de la versatilité. Les partis se meuvent; l'homme qui les contemple immuable comme une étoile fixe leur paraît être un satellite qui se déplace et tourne.

C'est ainsi que nous avons vu Johnson, défenseur de l'autorité, entrer en conjonction fortuite avec ceux qui luttaient contre elle : nous verrons de même William Hogarth, le peintre des whigs, procédant en sens contraire, continuer son opposition aux dépens des whigs et aiguiser des flèches, ramassées par les torys. Il s'attaquait aux mêmes scandales, aux mêmes vices, aux mêmes abus du pouvoir; seulement les whigs avaient hérité de la puissance ainsi que des vicieuses traditions de leurs prédécesseurs, et Hogarth resté vrai, resté philosophe et moraliste, résistait à l'entraînement de parti. Pour le suivre à travers cette seconde phase de sa carrière, retraçons les circonstances au milieu desquelles il pénétra dans l'arène politique.

Délivrés du parti jacobite après l'échauffourée de Culloden, les whigs déjà corrompus et enrichis de faveurs sous Walpole parvinrent avec William Pitt au faîte de la puissance. Despotes à leur tour, impopulaires hors de Westminster-Hall, ils tombaient sous la coupe d'Hogarth. Depuis la fin du règne de Georges II mort en 1760, Pitt adoptant une méthode de concilia-

tion avait fait des avances aux torys, et avait rallié à la maison de Hanovre consolidée les chefs des plus grandes familles. Pitt allié lui-même aux Granville, arbitre d'un parti populaire autrefois, qui maintenant se subdivisait en fractions représentées par les maisons de Devonshire, de Richemond, de Grafton, de Hertfort, de Newcastle, et de Bedford (cette dernière symbolisant un groupe d'hommes dissolus, conciliés par de splendides emplois), Pitt soutenu par des victoires sur le continent, achetées à grands frais et dont il s'obstinait à poursuivre le cours, écrasait d'impôts l'Angleterre et arrachait au Parlement d'énormes subsides. Le peuple commençait à se sentir trop pauvre pour payer sa gloire. C'est dans ces circonstances que la France, l'Espagne et Naples poussées à bout par les entreprises du ministre se liguèrent sous l'influence de M. de Choiseul, et signèrent le *Pacte de famille*. Georges III fut effrayé; le peuple protesta contre cette politique aventureuse et dominatrice, et la popularité de Pitt chancela. Fatigués de ses allures hautaines, ses collègues eux-mêmes l'abandonnaient : il fut remplacé par le lord Bute, qui tomba devant l'opposition de Pitt et de ses adhérents; puis par le lord Granville, et Pitt combattit son beau-frère avec acharnement. Pour se défendre, lord Bute avait créé un recueil, le *Briton;* un membre du Parlement dévoué à Pitt, sir John Wilkes, audacieux et mordant, publia le *North-Briton* rédigé avec une violence inouïe. Cette lutte donna lieu à d'actives polémiques; les pamphlets abondèrent et bientôt, pour allécher les lecteurs, pour raviver les scandales, auteurs et libraires appelèrent les dessinateurs à leur aide. Alors une sorte de délire politique s'empara des graveurs divisés en deux camps ; ce fut une pluie de caricatures : chacun en rit et l'on ne s'en inquiéta guère.

Mais il en fut tout autrement quand on apprit que William Hogarth pénétrant dans la lice se disposait à lancer une suite de gravures politiques. Ses ouvrages

avaient inspiré une si formidable idée de son talent qu'il fut considéré d'avance comme le fléau du parti qu'il combattrait. Wilkes s'émut le premier, étant très-maigre et inquiet par tempérament. C'était un ancien ami de William et leurs relations avaient été intimes; voici à quelle occasion.

Un beau jour Hogarth, qui ne savait ni *a* ni *b*, ne s'avisa-t-il pas de devenir auteur! Lui, l'homme de la nature, il voulut fixer les règles du goût, déduire la mathématique de l'idéal, enfin rechercher l'essence et le principe du beau. C'est ainsi qu'il a composé l'ouvrage si connu sous le titre de : l'*Analyse de la beauté*, où il découvre et prouve par une foule d'arguments que le principe du beau consiste dans la ligne serpentine (à peu près la forme d'une S allongée). C'est là ce qu'il dénomme la *ligne de beauté*. Plus fier de cette trouvaille que de ses plus beaux tableaux, il s'est représenté plusieurs fois lui-même devant son chevalet, tenant à la main pinceaux et palette pour charbonner une S du haut en bas d'une toile vide. Il lui manquait un travers; il ne lui manque plus rien.

Hogarth n'écrivait pas, il lui fallait des *teinturiers* : Benjamin Hoaldy rédigea sous sa direction jusqu'au neuvième chapitre. Ralph continua, mais aussi têtu, aussi tranchant qu'Hogarth, il discutait sans cesse; ils se quittaient furieux et rien n'avançait. Wilkes s'occupa quelque temps du travail, qui finit par être présentable grâce aux corrections du docteur Morell et à Townsley qui revit la préface.

On peut juger de la clarté du livre par l'empressement que les Allemands apportèrent à le traduire, et de son originalité par sa vogue en Italie où il fut translaté en toscan... de Livourne, à l'usage des routiniers du pays. Néanmoins Walpole en dit du bien; le *Monthly-review* lui fut favorable, et lady Luxborough « *surprise agréablement* » pardonne à l'auteur « de n'avoir pas su déterminer au juste le *degré d'obliquité* qui

constitue le parangon de la beauté. » Nous partageons l'opinion de lord Orford qui sans approuver le but de l'ouvrage y reconnaît une foule d'observations fortes et d'idées ingénieuses.

Lors donc qu'Hogarth annonça le dessein de faire de la politique sur cuivre, Wilkes devina que le peintre, supérieur aux partis, s'informerait peu si l'influence antilibérale s'appelait whig ou tory, et serait contre la coterie tyrannisante. Des pourparlers s'engagèrent; William avoua son projet de mettre en scène Temple, Pitt et quelques autres, ajoutant que Wilkes, sec comme une lame de scie, était indiqué à côté de Churchill rond comme un tonneau. A la suite de nouvelles démarches, Hogarth consentit à supprimer Wilkes et Churchill; mais le premier répondit que « peu sensible à ce qui le concernait personnellement, il le serait au ridicule dont on frapperait ses amis, et qu'il les vengerait de toute son encre ».

La guerre était déclarée : la première estampe, *The Times* parut; le samedi suivant, *North-Briton* inséra la plus violente satire contre le peintre du roi: Hogarth était pourvu de cet emploi depuis la démission d'un M. Thornhill, neveu suivant les uns, fils suivant d'autres, de sir James Thornhill. La seconde hypothèse a acquis plus de créance; néanmoins il n'est pas question de cet artiste dans l'histoire de William et mistress Hogarth est constamment représentée comme l'unique enfant de sir James. Ce fils était-il trop jeune, était-il en Italie à l'époque du mariage de sa sœur? Quoi qu'il en soit il vécut obscur; je n'ai rencontré aucun de ses ouvrages; les biographes qui le citent paraissent avoir ignoré son prénom, laissé en blanc sur les documents que j'ai recueillis.

Dans l'estampe en question, M. Pitt monté sur des échasses met le feu au globe terrestre qui sert d'enseigne à un cabaret : Pitt a une meule au cou sur laquelle on lit : 3,000 *l. per annum* (allusión à la pension

qu'il recevait); — ce poids le fait chanceler. L'incendie se propage; un Hollandais en rit de bon cœur, Frédéric II joue du violon, Catherine de Russie se retire avec une cassette sous le bras tandis que la France et l'Espagne échangent des compliments. Dans une variante, l'auteur représenta Pitt sous les traits odieux de Henri VIII. Peu de temps après, Wilkes fut déféré au Parlement, arrêté, conduit à la Tour, et Hogarth revint à lui. Il publia son portrait (louche et fort laid à la vérité) dans les accessoires duquel il plaça le nº 45 du *North-Briton* brûlé par le bourreau, une plume, une écritoire, ainsi que le bonnet de la Liberté. Reproduit avec sa maigreur idéale, Wilkes disait : « Je deviens tous les jours plus ressemblant... »

Wilkes était alors l'idole de la popularité; quatre mille exemplaires furent enlevés en quarante-huit heures, et l'éditeur fut obligé de faire rouler la presse huit jours et autant de nuits pour satisfaire l'avidité du public : la condamnation du tribun avait donné lieu à une grosse émeute. Cette réparation ne désarma point Churchill qui écrivit contre Hogarth une virulente épître : le peintre riposta sur-le-champ. Prenant un cuivre où il avait gravé en 1749 son propre portrait avec celui de *Trump*, son chien favori, il effaça la figure principale et représenta Churchill sous la figure d'un ours, buvant un pot de porter et armé d'une massue noueuse chargée de légendes insultantes. A terre on voit un livre de Churchill qu'une souris a voulu grignotter; mais elle est tombée empoisonnée sur la couverture. Au premier plan, *Trump*, le chien d'Hogarth, une patte sur la brochure écrite contre son maître et l'autre levée, arrose avec dignité l'épître de Churchill. La liste des souscripteurs au *North-Briton* est à demi couverte par un tronc pour les pauvres.

Churchill répliqua et Wilkes rentra en lice. Alors Hogarth se représenta sous le costume d'un char-

latan qui, tenant d'une main une longe et de l'autre un martinet, exerce à danser un menuet politique Churchill sous la figure d'un ours avec un chapeau galonné, et Wilkes sous celle d'un singe à califourchon sur le manche d'un houssoir : le lord Temple leur joue du violon. Cette guerre ne finit pas là; mais il nous suffit d'avoir une idée de la caricature politique à cette époque, du goût populaire et de l'âpreté des partis au début du règne de Georges III.

Notre artiste le long de son œuvre est prodigue de ces saillies un peu brutales, goûtées des Anglais, même de nos jours, et d'ordinaire il les dirige contre les grands. C'est Georges II coiffé d'un bonnet garni de grelots; c'est le comte de Peterborough chassé à coups de pied par la Cuzzoni. Dans la sanglante satire intitulée : *Cruauté*, *Superstition* et *Fanatisme*, qui a pour théâtre une église, on remarque à côté des scènes les plus dramatiques le tronc des pauvres figuré par une *souricière*. Ce tronc est un piége tendu à la crédulité des âmes charitables par la rapacité du clergé. Il entremêle ainsi le plaisant au sévère : on conserve à l'église des Enfants-Trouvés un tableau de *Moïse recueilli par la fille de Pharaon*, où William a eu soin de donner à l'enfant abandonné une grande ressemblance avec la princesse. Pour mieux indiquer l'intention, les sourires d'un courtisan et les chuchotements d'une Éthiopienne retracent clairement les soupçons dont la vertu de leur maîtresse est l'objet. Ingénieux frontispice sur un autel des Enfants-Trouvés !

Faut-il parler de cet épisode bouffon des *Comédiennes ambulantes*, tant de fois imité, où figure l'Olympe en déshabillé dans un grange ! Junon raccommode ses bas immortels tendus sur une fiole; Diane sortant des trous de sa chemise comme du sein des nuages apparaît vêtue... d'un croissant sur le front; Flore se pommade avec une chandelle; deux diables cornus se disputent une cruche à bière en forme de

calice; l'Amour rapièce des culottes; l'Aurore coiffée d'une étoile d'argent écrase une puce entre ses doigts de roses. On aperçoit sous un lit, jetés pêle-mêle, un poêlon rouillé, l'acte du Parlement contre les acteurs ambulants, un vase d'un usage peu noble et une couronne royale... Dans le tableau de la *Piscine*, le valet d'une femme riche bat un pauvre venant chercher à la fontaine miraculeuse la guérison de ses maux. Ce railleur ne respecte rien : les princes avaient assisté secrètement à l'exécution d'un malheureux pour satisfaire une sotte curiosité; Hogarth les livre au blâme du public. Sur la place où on pend Thomas Idle il représente à un balcon le prince et la princesse de Galles, souriant au milieu d'une suite radieuse et parée. Ce n'étaient là pour lui que des détails et comme des traits jetés au feu de la polémique; sa pensée affrontait des luttes plus sérieuses et devançait les moralistes dans la critique des institutions vicieuses ou des crimes sociaux.

Il reste deux ouvrages à faire connaître, qui ont mis le sceau à la réputation de ce peintre, et qui achèveront ce tableau de la société anglaise. Montrant la corruption électorale à l'œuvre, l'un nous fera pénétrer dans ce foyer d'intrigues et de marchés honteux qui accompagnent encore l'exercice d'une liberté vénale; l'autre mettra à découvert les plaies de la famille, les misères du grand monde abâtardi par le faux luxe et gangrené par l'intérêt. Ces deux séries sont intitulées, la première : *Quatre scènes d'une élection;* la seconde : le *Mariage à la mode.*

Rien de plus curieux que le tableau d'une élection parlementaire dans un *bourg-pourri :* la France n'a pas encore offert à ce degré la parodie des institutions que représente Hogarth aux spectateurs qui vont à la comédie devant les quatre tableaux qui ornent aujourd'hui, à *Lincoln's inn Fields*, la galerie de feu John Soane.

Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour quelques lecteurs de rappeler d'abord comment fonctionne chez nos voisins la machine électorale depuis l'adoption du *Reform-bill* en 1832. La durée du mandat parlementaire est fixée à sept ans; mais d'ordinaire la reine dissout la chambre des communes avant la fin de la cinquième session. Aussitôt les électeurs convoqués, les fonds publics baissent; car l'élection d'un candidat coûte si cher aux intéressés que les rentiers vendent en foule pour se procurer de l'argent à jeter par les fenêtres : ce fait est significatif. Les opérations les plus coûteuses sont celles qui se passent dans les grands comtés, parce que les comités électoraux sont obligés de raccoler au loin les campagnards, de les indemniser, de les transporter au bourg à leurs frais, de les y héberger, de les nourrir et de les désaltérer. Deux candidats peuvent monter à seize ou dix-huit cent mille francs. Avant d'être à la chambre des lords le duc de Buckingham, alors marquis de Chandos, dépensait chaque fois qu'il se faisait élire un million de sa bourse. Quand un parti tient à assurer le succès d'un personnage important, son comité pourvoit aux frais par souscription, et c'est ce qu'on a vu pour Cobden.

Le droit de voter est acquis aux propriétaires, aux *freemen*, citoyens libres de la cité, maîtres des corporations ouvrières ou marchandes; aux fermiers (même sans bail) des domaines ruraux représentant 1,250 fr. de rente; enfin à tout Anglais qui paye un loyer non inférieur à dix livres sterling. Cette condition assure des droits à tout le commerce de détail ou peu sans faut. On sait qu'en Angleterre le droit de patente est inconnu. Partout où un homme se trouve dans une de ces catégories, il a le droit de vote; s'il possède dix maisons, dix logements dans des bourgs différents il peut voter à ces dix colléges. Dans le cas de corruption constatée, le collége qui a donné lieu au scandale est suspendu, ou même cassé pour une, deux ou trois des

élections suivantes; pénalité qui réprime l'iniquité par l'illégalité.

La veille de l'élection chaque candidat s'assure d'une taverne où il offre gratuitement table ouverte à tout venant; les meneurs se disputent les votants qu'ils parent de rubans à la couleur du drapeau arboré devant la porte de chacun des camps. Le vin, le rhum, le gin opèrent sur les consciences; nombre d'électeurs optent pour la meilleure cave. C'est en plein air, sous un hangar dressé *ad hoc*, que le vote a lieu devant un bureau présidé par un conseil municipal ou un shériff, et composé de quelques membres des comités dévoués à chacun des candidats. Point de cartes électorales, point de listes : on vote publiquement, à haute voix, et le bureau inscrit. Le votant se présente, on le fait apporter s'il est ivre; il se nomme et son aptitude est vérifiée. Puis il prête, sur la *Bible*, le serment de *bribery* attestant qu'il n'a reçu aucune *bribe* de la corruption; enfin il prononce le nom du candidat de son choix. Aussitôt les huées, les sifflets d'une part; de l'autre les hurras et les cris de victoire forment la plus stridente mélopée. Les candidats rivaux juchés sur des tonnes, sur des tréteaux, sur des bancs amoncelés, discourent à leur aise, font des *speech* devant les *hustings* et s'accablent mutuellement d'effroyables invectives. Pendant l'opération qui dure vingt-quatre heures on crie, on s'agite, on se bat; les oignons, les pierres, les pommes volent de toutes parts, et des crieurs bariolés des couleurs rivales colportent d'heure en heure par tous les quartiers le nombre de voix acquises jusque-là à la *vérité rouge* ou à la *vérité jaune* (*true-red*, *true-yellow*). Quand tout est fini les deux candidats font un discours de remercîment à leurs adhérents : le vaincu est berné, le vainqueur porté en triomphe et cette orgie légale se conclut par une soûlerie universelle, féconde en batailles. Telle est la perfection des choses depuis que les abus sont réformés...

« Hélas! disent les anciens, le bon temps est passé. Autrefois c'était bien mieux! le scrutin était ouvert huit jours... Heureux les électeurs qui, venus les derniers, apportaient à l'heure suprême l'à-point d'une candidature disputée! Le vote alors valait deux cents, trois cents guinées et plus. Mais tout a dégénéré; on a supprimé des bourgs, créé des colléges dans de grandes villes, tandis que jadis certains chefs-lieux électoraux appartenaient en toute propriété à un seul seigneur. Le duc de Newcastle, sous le règne de Georges III, en possédait neuf et nommait lui-même à son gré neuf députés. Si bien qu'un jour, sollicitant du roi une faveur un peu scandaleuse, il dit au prince irrésolu : — Sire, je suis *dix!*

« Et les dames, que sont-elles devenues? Où est le temps que les pairesses du royaume venaient cajoler, pour Pitt ou pour Walpole, les marchands de morues et les charbonniers de Westminster! Aussi trouvaient-elles à qui parler; témoin ce boucher que la duchesse de Devonshire embrassa pour le compte de Fox au milieu de la rue, et qui demanda à milady une étincelle de ses yeux pour allumer sa pipe. Alors un candidat ne parlait qu'à table et il parlait toujours, et on vendait sa voix sous le soleil, franchement, ainsi que de braves gens doivent le faire. Et comme, sous le régime d'une loi moins libérale le nombre des votants était moindre, la marchandise avait bien plus de prix! »

C'est cet âge d'or d'une aussi belle institution que William Hogarth a chanté à sa manière. Ses *Mémoires* iconographiques achèveront le récit. Aux festins de l'Odyssée se mêlaient les combats de l'Iliade dans l'épopée d'une candidature *tory* comme celle où l'artiste nous a conviés, sous la présidence d'un portrait lacéré par les jacobites et représentant Guillaume III, coiffé trop à l'étroit de la couronne constitutionnelle. Tandis que la bonne cause se gorgeait de nourriture dans la grande salle de sa taverne, les whigs attroupés dans la

rue faisaient irruption : ils brisaient les vitres, recevaient des soupières, des escabeaux sur la tête et criaient : « Pas de juifs ! » Cette manifestation intolérante à l'égard d'Israël, mais libérale pour les chrétiens, les whigs plus prévoyants que ceux d'aujourd'hui la corroboraient avec une pluie de pavés qui renversaient sous la table les brocanteurs de votes au plus beau de leurs manœuvres commerciales. Ces *juifs* désignaient aussi le ministère. Un chirurgien de village avait assez à faire de panser les têtes et de saigner les gloutons asphyxiés ce qui, soit dit en passant, devait les expédier pour l'autre monde. Tandis que chacun hurlait, violons, basses, cornemuses et braillards des rues allaient leur train; un ministre du culte essuyait son front imbibé de vin comme une éponge, le maire dînait éternellement. Çà et là circulaient au dehors les guidons populaires avec leurs devises : *Liberté et loyauté! — Liberté et point d'excise! — Mariez-vous et multipliez en dépit du diable!...* etc. Un boxeur ivre écrivait à sa cocarde : *Pro patria.*

Il s'agissait dans ce collége d'un noble candidat, ses armoiries en témoignent (un chevron de sable entre trois guinées d'or avec cette devise : *Demande et obtiens!*), d'un gentilhomme délicat, courtois et timide, aux lèvres souriantes, à la physionomie béate et distinguée. Voilà les sujets que le peuple aimait à manier : aux dépens de leur ambition et de leur humilité passagère il s'indemnisait de ses souffrances passées et futures. Parfois il advenait, s'il faut en croire Hogarth, qu'un de ces mendiants électoraux livré aux suppliques de quelque vieille mégère influente la prenait tendrement par la taille, se laissait voler ses bagues et l'embrassait sous la conciliante étreinte d'un ouvrier, qui pressait sans façon les deux têtes pour les choquer l'une contre l'autre, non sans vider les cendres de sa pipe sur la perruque du baronnet, récompensant d'un gracieux sourire ces aimables facéties... Son parrain po-

litique assis à côté soutenait la dignité parlementaire en tendant la main à un cordonnier qui la lui brisait, tandis qu'un barbier aviné et suant lui parlait sous le nez, lui pinçait le bras, lui lançait dans l'œil des bouffées de tabac. Dans un coin, des électeurs empochaient quelques *banknotes* ou des piles de guinées; les ultra-conformistes plus austères vérifiaient si le papier était bon. Les repas duraient une semaine, aussi fallait-il songer aux provisions : une cuve à lessive remplie de punch et incessamment remplie fournissait à tout venant quelques raisons persuasives.

Cette cuve rappelle une anecdote en faveur de laquelle nous sommes tenté d'une digression. Dans les jardins de l'amiral Russell quatre longues avenues aboutissaient au bassin d'un jet d'eau: un jour que ce seigneur traitait dans un but politique six à sept mille convives, les quatre allées, ombragées d'orangers et de lauriers roses, furent garnies de tables. On dessécha le bassin dont on fit une jatte; on y jeta quatre muids d'eau-de-vie, huit muids d'eau, vingt-cinq mille citrons, quatre-vingts pintes de jus de limon, treize cents livres de sucre raffiné de Lisbonne, cinq de muscade râpée, trois cents biscuits grillés et deux muids de Malaga sec. Sur cette jatte flottait une chaloupe où naviguait un mousse, opérant le mélange à coups de rames. On ajoute que les grenouilles de l'amiral Russell tarirent promptement ce mélange.

Échappons-nous à la nage et gagnons la rue où on brigue les votes devant l'enseigne du *Chêne royal* auquel Charles II sert de tronc, et qui est à demi couverte par un tableau de *Polichinelle-candidat* lançant sur une raquette aux électeurs des guinées en guise de volants. De bons fermiers ouvrent l'oreille et les mains à une double séduction; des entremetteurs achètent des colifichets pour les femmes, auxiliaires précieux; des électeurs se garnissent la panse : enfin comme la licence est une des galanteries du gouvernement pen-

dant ces épreuves, le peuple en profite pour saccager le bureau des taxes et abattre les armes royales. Le candidat s'associe à ces scènes affectant, comme dit Shylock, « le rire vaniteux d'un fade publicain. »

Le grand jour s'est levé : les amis de la *vérité bleue* courent au vote et gravissent les degrés du bureau où on crie, où on se bat avec acharnement. La crainte et l'espoir, l'anxiété, la joie se peignent sur les physionomies tandis que les comités, tout à l'intérêt de leur client, surveillent et épluchent chaque votant. On voit paraître un vieux militaire amputé du bras droit à qui un légiste formaliste, digne interprète de l'esprit du pays, dispute le droit de voter attendu qu'il est inhabile à prêter serment la main sur l'Évangile. Cette main sacrifiée avec honneur à la patrie est pour le vieux brave une déchéance : en Angleterre, la lettre tue. La passion politique est allée chercher des sourds, des écloppés, des culs-de-jatte, des podagres qu'on apporte liés sur un fauteuil; jusqu'à des moribonds qu'on a traînés là, enveloppés de leur couverture de lit ou couchés sur leur matelas. — Le docteur Barrowby persuada à un de ses malades, très-gravement atteint, d'aller voter pour Georges Van-de-Put, alléguant que l'air lui ferait du bien. Le pauvre diable mourut une heure après. — Lors des débats électoraux entre Boseworth et Pelwyn, on présenta un électeur qui avait cessé de vivre. « Quoi! s'écria le shériff, vous nous amenez un mort?

— Mort? répliqua un des porteurs, vous raillez; vous l'entendrez voter pour Boseworth. »

A ces mots il applique un énorme coup de poing sur l'abdomen du cadavre rempli de vent, qui exhale un son étouffé, reconnu pour un vote formel et distinct en faveur de Boseworth. Tel est l'avantage d'une langue sourde et d'un nom propre aussi peu sonore qu'une outre qui crève.

Pour égayer ces scènes, des braillards chantaient et

répandaient des ballades imprimées contre les candidats, en tête desquelles ils étaient représentés à la potence. Ces parodies alarmaient les esprits sérieux à qui elles faisaient entrevoir la décadence du pays. Hogarth en retraçant *The Polling* a eu soin de coudre la morale à l'histoire en plaçant au second plan le char de la Grande-Bretagne, qui ne renferme qu'une courtisane et qui penche, près de verser, par la négligence du cocher occupé sur le siége à jouer aux cartes avec le laquais.

Dès que le candidat est élu, on le promène à travers le bourg dans une belle voiture. Autrefois on le portait en triomphe sur un brancard, honneur périlleux; car le parti vaincu livrait des assauts aux porteurs et leur lançait dans les jambes des chiens, des chats liés ensemble, des ânes, des veaux, jusqu'à des troupeaux de porcs. Il advenait alors que le nouveau membre du parlement roulait dans la boue ou se voyait forcé de descendre, tandis que ses partisans boxaient pour sa défense. Enfin la cohue arrivée à sa taverne se heurtait avec des processions de cuisiniers, de marmitons préparant un repas monstre. Les vaincus cherchaient asile ailleurs; on donnait à boire à la foule et tout finissait par une débauche générale.

Hogarth a compromis parmi ces entremetteurs le duc de Newcastle, grand courtier d'élections. Quant à son candidat c'était Rub Doddington, devenu depuis le lord Melcombe. Sa posture triomphale est des plus perplexes sur un fauteuil qui perd l'équilibre par la chute d'un des porteurs, blessé d'un coup de fléau à la tempe. A l'imitation de Le Brun qui dans son *Passage du Granique* fit planer un aigle au-dessus d'Alexandre, William a fait voler sur la tête du triomphateur parlementaire une grosse oie qui lui ressemble, analogie d'autant plus cruelle que ni l'homme, ni le volatile ne sont représentés en caricature. Rien d'aussi caustique, de plus complet que cette série, dont

chaque tableau embrasse quarante à cinquante figures. Ces sujets, les plus grandes toiles de genre que notre Hogarth ait laissées, sont composés et traités avec art. C'est le chef-d'œuvre du mouvement, du naturel, de la vie : dans cette comédie de mœurs énergique et mordante, Hogarth participe de Juvénal. Il est rare d'allier ainsi dans un travail d'artiste la force de la pensée, l'abondance avec la clarté, le comique et le sérieux; de moraliser avec charme et de donner une fête aux yeux tout en flétrissant avec patriotisme les vices de la société.

III

Josuah Reynolds: bizarrerie de sa vocation; ses débuts. — Rivalité avec Hogarth. — Scènes de la vie du grand monde. — Le *Mariage à la mode*.

Accoutumé au succès William Hogarth régnait en sécurité sans prendre ombrage des Ramsay, des Gainsborough, ni des autres contemporains et se croyant au-dessus de toute atteinte comme de toute comparaison. L'apparition de Josuah Reynolds attrista la fin de sa carrière. Entre ces artistes procédant de deux inspirations opposées la conciliation était difficile. L'un devait tout à la nature, l'autre remontait à la tradition des anciens maîtres. Reynolds, un des trois grands noms de la peinture anglaise, offre le singulier exemple d'un éclectique doué d'une incomparable adresse de pinceau et doté d'une palette riche et variée.

Né en 1729, vingt-six ans après Hogarth, il avait trouvé dans un livre la révélation de son talent futur : Richardson l'avait fait peintre. C'est en lisant son *Traité sur la peinture* qu'il s'était épris de Raphaël

sans le connaître, et le voilà enflammé pour l'art parce que Richardson l'a engoué de Raphaël. Aussitôt il quitte le Devonshire sa terre natale et accourt travailler chez Hudson. Ce maître était faible; que pouvait-il apprendre à un élève né pour ne rien trouver seul et pour s'approprier les qualités d'autrui avec une souplesse merveilleuse? Reynolds fit donc de pitoyables croûtes pendant six ans; mais en 1749 l'amiral Russell l'emmena en Italie, et dès qu'il eut vu de la peinture Josuah fut peintre.

De ce moment commence pour lui une lutte bizarre du goût, des instincts naturels contre l'art de convention. Il recherche le Corrége, il pense imiter Michel-Ange, puis il s'éprend de la couleur des Vénitiens. De la nature il n'est pas question. Ce caractère est le vivant contraste de celui d'Hogarth. Josuah pousse jusqu'à la mauvaise foi envers lui-même cet esprit de docilité et de subordination. Ses efforts pour se river des chaînes sont curieux; il les a dépeints en quelques mots : « A la vue de Raphaël je me sentis incapable d'en goûter le mérite; mais en regardant ses tableaux, en les copiant sans relâche, *en affectant même de les admirer plus que je ne le faisais réellement*, un nouveau goût se développa en moi, etc... »

Les critiques et les biographes l'ont loué de cette abdication de son sentiment propre avec une imperturbable stupidité. On peut juger de l'effet de ces aveux et de ces louanges sur un artiste indépendant et sauvage au fond, comme l'était Hogarth ! Obstiné à se faire écolier à perpétuité dans la crainte d'échouer à devenir maître, Reynolds est surprenant dans ce rôle : il est malaisé de concevoir jusqu'où se fût élevé un homme doté d'une facilité prodigieuse, d'une main ferme et d'une qualité de peinture supérieure, s'il n'eût consacré sa vie à ressusciter des ombres pour les combattre. Échappé de l'Italie il revient droit à Londres, prend un logement à *New-Port-street* et exécute, quoi ?

un pastiche de Rembrandt... Je l'ai vu à *Dulwich-College;* c'est le portrait d'un jeune gars coiffé d'un turban : on dirait d'un Rembrandt copié par Murillo à vingt ans. Chacun admira Reynolds comme si le prince des Hollandais avait revu le jour. Hogarth lui seul s'écria : « Singer ce n'est pas créer ! »

Dès qu'il posséda quelques guinées, Reynolds acheta des Van-Dyck, des Titien, des Rubens « pour former son talent *d'après ces modèles.* » Craignant de tomber dans le trivial en cherchant la nature, de donner dans le commun s'il osait être vrai, il renonça à sa facilité pour se forger des obstacles; il puisa ses sujets, les attitudes de ses figures dans les cartons des maîtres et, inhabile à traiter les formes nues il passa ses jours à déplorer la faiblesse de son éducation académique. Cette superstition à l'égard des autorités coïncidait avec le tour d'esprit de Johnson, avec la pompeuse tradition de style du tragédien Garrick. Tous deux se prirent de passion pour Reynolds, l'exaltèrent et Hogarth en fut douloureusement affecté. Josuah eut rapidement un cortége; Burke, Sterne, Goldsmith qui ne le quittaient guère l'aidèrent à fonder sous l'influence de ses idées l'Académie de peinture.

Ainsi, on élevait autel contre autel. Adroit, érudit, élégant, doué d'éducation littéraire et d'une incontestable bonne foi, Reynolds écrivait sur son art; il répandait des doctrines, soutenues le pinceau à la main. Il imita tour à tour avec un éclat remarquable le Corrége, Rembrandt, Rubens, P. Véronèse, Titien, Vélasquez, Van-Dick, etc... Il n'osa pas être peintre d'histoire. Son inspiration était courte; pour lui la nature entière était collée sur des toiles : toutefois il eut quelques écarts et laissa des ébauches magnifiques, des portraits où brille plus de style que d'*individualité* (pardon de cet argot) et qui sont parfaitement peints, selon des *manières* diverses.

Audacieux dans l'obéissance, fantasque dans l'exer-

cice de ses cultes, Reynolds est un écolier de génie, turbulent et fort en version. Le long des galeries de Londres on ne passe pas devant ses toiles sans être vivement attiré. « Ah! s'écrie-t-on de loin, quel Rembrandt singulier! — Quel étrange Titien! — Le curieux Tintoret! — Voilà un Rubens tout particulier!... » On s'approche et on lit la signature de Reynolds. C'est ainsi qu'il a flatté tous les goûts, encensé toutes les écoles et acquis le renom du plus grand artiste de son temps. Au reste, il exécutait magistralement et mettait à son insu dans ses œuvres... tout ce qu'il n'en pouvait ôter. Son esprit est vif, son imagination ardente; il reste artiste vigoureux dans une voie où tout autre se fût perdu. Bien qu'il échappe à lui-même et soit indéfinissable, il n'est pas médiocre; et pour qui n'a vu de lui qu'un ou deux ouvrages, Reynolds fait supposer un artiste très-éminent. De là sa réputation un peu surfaite en France et chez les Hollandais.

L'engouement qu'il excitait inquiéta, chagrina, puis exaspéra William Hogarth. De là naquirent des polémiques où les contemporains prirent couleur, et sur lesquelles nous n'insisterons pas, l'antagonisme de ces deux natures laissant deviner le caractère de cette rivalité et les théories qui furent aux prises. Le résultat brisa la tradition d'Hogarth, contribua à le laisser sans successeur et lui causa beaucoup de déboires. Comme il ne savait rien dissimuler, il querella ses amis, en éloigna quelques-uns et s'éloigna des autres. Garrick fit exception bien qu'il eût été séduit par l'allure pompeuse, par l'emphase des portraits de Reynolds, caractères atténués depuis par Lawrence qui exécuta très-spirituellement, avec un faire compassé plus timide, de la peinture psychologique. Pour satisfaire aux sympathies de l'illustre acteur tragique, Hogarth lui fit un beau portrait où il le représenta dans le rôle de *Richard III*, avec tout l'appareil théâtral que comporte le personnage. « Vous le voyez, lui

dit-il ensuite, rien n'est plus aisé que de sortir du domaine de la nature et d'atteindre à ces sortes d'effets. »

Vers la même époque, Henri Fielding mourut et Garrick déplora que l'art n'eût pas conservé les traits d'un auteur aussi éminent. Hogarth se mit à l'œuvre et produisit de souvenir un portrait de Fielding dont la ressemblance étonna les contemporains. David posa pour les vêtements, incident qui a donné lieu à un conte ridicule : on prétendit que l'acteur s'était grimé de manière à offrir les traits de Fielding, et que le peintre avait copié le mime.

« Soyez certains, disait William à ses amis rassemblés dans sa maison de campagne de Chiswick, que l'inspiration véritable a sa source dans la nature, et que les vraies vocations ne sont révélées ni par les livres ni par des tableaux. Notre ami John Hoaldy avait un goût décidé, pris au théâtre, pour jouer la comédie; il échoua et Garrick est devenu à son insu un très-grand acteur. Hoaldy le médecin, auteur d'excellents ouvrages scientifiques, a écrit sans préparation une de nos meilleures comédies, le *Mari soupçonneux;* Wilkes terrible à la tribune est fils d'un distillateur qui le destinait à vendre des liqueurs ; Thornhill né pour la carrière des armes et élevé comme un gentilhomme voulut être peintre, et il le fut sans avoir lu Richardson ; Pope fils d'un jacobite et élevé par des prêtres catholiques pour être dogmatique et prédicant, fut malgré lui poëte, et rencontra la muse dans les bois de Windsor. Qu'étais-je moi-même? le fils d'un prote d'imprimerie, destiné à graver des festons et des chiffres à Cranbourn-Alley sur de la vaisselle plate, chez le joaillier Ellis Gamble...

— Cependant, objectait Johnson ou quelque autre, si vous n'aviez pas étudié, si vous n'aviez point vu de peinture, auriez-vous songé à peindre?

— Dans ma jeunesse, repartit William, c'est tout au plus si je savais lire : depuis, les livres m'ont empêché

de travailler et je leur dois la plupart de mes erreurs. Mon talent, savez-vous où je l'ai trouvé ? A la porte du cabaret, un dimanche, à Highgate où je me promenais avec un camarade au milieu de l'été. Deux ivrognes s'étant pris de querelle, l'un armé d'un pot à bière cassa la tête à l'autre qui trébucha en faisant des contorsions si bizarres, qu'il me prit tout à coup fantaisie de le dessiner. J'y pris un tel plaisir que je fis à côté son antagoniste et tous les assistants. La foule resta ébahie de ces portraits,... et moi aussi. Sauf l'expérience, toutes mes qualités étaient là. Six mois après, mon hôtesse, une horrible vieille, me réclama vingt shillings pour deux termes échus. Ennuyé de ses obsessions je la dessinai à la plume, si laide et si vraie tout à la fois que son portrait la mit en fuite. C'est un de mes plus beaux succès. D'essais en essais j'arrivai à graver la scène de l'opéra des *Gueux*, lequel opéra, comme on l'a dit, rendit *gai* le directeur *Rich*, et *riche* le poëte *Gay;* puis les dix-sept planches du poëme d'*Hudibras* par Butler, où j'ai mis le mouvement, la verve comique dont on m'a félicité plus tard ; enfin une foule d'œuvres, contrefaites et copiées même par les montreurs de figures en cire : si bien qu'il me fallut obtenir du roi, en faveur des artistes et des graveurs, le privilége de leurs œuvres pour la durée de leur vie et vingt ans par delà; propriété de l'intelligence qui me doit ses droits reconnus... Eh bien! mes amis, je n'avais jamais songé aux œuvres des anciens maîtres : Raphaël était un inconnu pour moi; j'existai par moi-même. Supprimez la Hollande, la Flandre, l'Italie, ma carrière reste la même. Enlevez à Reynolds Raphaël, Titien, Rembrandt, Vélasquez et d'autres, Reynolds ne serait pas peintre : que les écrits de Richardson ne fussent pas tombés sous sa main, il n'aurait pas songé à le devenir. Hogarth quittera ce monde les mains pures de tout larcin et il laissera dans ses toiles, dans ses deux cent cinquante gravures, l'histoire des mœurs de

l'Angleterre durant un demi-siècle. Mes tableaux pris sur la nature et au sein de la société ont inspiré les poëtes : *The Rake's Progress* a été mis à la scène; ma *Courtisane* a excité la verve des moralistes; le *Mariage à la mode* a fourni à Shebbeare un roman, et à un dramaturge la comédie du *Mariage clandestin.*

— C'est une œuvre magnifique! s'écria Johnson; Fielding me l'a souvent répété : il vous enviait la pensée de ce beau livre, si parfaitement achevé qu'il n'osa l'écrire après vous.

— Il avait raison reprit William; j'ai atteint au cœur si rudement l'aristocratie, que je n'ai pas jugé à propos de lui porter de nouveaux coups. »

Hogarth n'était pas modeste, mais il se jugeait sainement : deux traits assez fréquents des hommes de génie. A l'époque où il fit le *Mariage à la mode*, titre à demi français comme les mœurs retracées dans l'ouvrage, devenu si populaire que cette expression : *à la mode*, a passé depuis dans le langage du monde anglais, William était dans la maturité de son talent : les planches sont datées de 1745. Son nom avait acquis une si grande notoriété qu'un portefaix accostant un charretier qui maltraitait ses chevaux s'écria : « Malheureux! tu n'as donc pas vu les planches d'Hogarth? »

Il faisait allusion aux *Scènes de cruauté*, célébrées depuis par Jacques Delille dans son poëme de la *Pitié*. L'étude des physionomies est si profonde dans les ouvrages de notre peintre, que l'illustre Lavater a étayé des théories sur les caractères d'Hogarth, l'assimilant à la nature. Mais une aussi forte puissance d'assimilation épouvantait l'auteur de la *Physiognomonie;* il cherchait entre le peintre et ses modèles des corrélations morales aussi creuses qu'ampoulées : Hogarth lui inspira donc des observations justes et des réflexions d'une complète absurdité.

Au point de vue de la satire, le *Mariage à la mode* est le chef-d'œuvre du maître; le coup frappa si juste

que l'interprétation du public atteignit la *gentry* tout entière : chacun prétendait reconnaître les masques, et le peintre se trouva dans la situation de ce prédicateur qui, menaçant une adultère de lui jeter son bréviaire au visage, vit la moitié de son auditoire se détourner en baissant la tête. Le roman est simple, énergiquement conçu ; on l'a depuis fréquemment imité, mais la donnée primitive remonte là.

Majestueux, podagre et ruiné, le comte de Squanderfields (*dissipateur de terres*) songe à relever au profit d'un fils unique la fortune de sa maison : il a rêvé pour le jeune vicomte une riche mésalliance. Hogarth nous introduit au milieu des intérêts de famille à l'instant où l'on signe le contrat. Assis devant un lit de parade, le front hautain et l'œil débonnaire, le vieillard couvert d'or et de dentelles tient étendue sur un tabouret armorié sa jambe enflée par la goutte ; à ses côtés repose sa béquille, ornée d'une couronne de comte comme son lit et la plupart des meubles. Du doigt il désigne son arbre généalogique enraciné dans le ventre de Guillaume le Conquérant. Le héros normand, saisissant contraste avec son impotent rejeton, a d'un coup d'épée tranché un rameau de l'arbre sur lequel s'est greffée une alliance roturière.

Devant le baron est assis un marchand de la Cité, un shériff, car il porte la chaîne d'or. Ce bourgeois niais et vaniteux débat l'acquisition d'un gendre ; il achète des aïeux à sa fille. Son attitude, mélange d'orgueil flatté et de platitude, sert d'heureux contraste à la fierté nobiliaire avec laquelle le comte reçoit la mainlevée de l'hypothèque dont ses biens étaient grevés. Grâce aux monceaux d'or dont la table est couverte, on pourra reprendre les travaux abandonnés du splendide hôtel Squanderfields, bâtisse échafaudée, luxueuse, de mauvais goût et mal appropriée, que l'on découvre par la fenêtre ouverte et qui symbolise l'inepte prodigalité du maître.

Derrière le shériff et les gens de loi, à la droite du tableau sont assis, indifférents l'un à l'autre, et se tournant presque le dos sur un même canapé, les futurs époux. Profondément seul en ce tête-à-tête, le fiancé se sourit à lui-même avec aménité. Qu'il faut d'esprit pour imaginer de la perruque aux talons un personnage aussi complet dans sa nullité! avec quelle fade élégance ce jouvenceau ruiné de corps et d'esprit effleure du bout des doigts sa tabatière! Le rejeton de Guillaume le Conquérant est scrofuleux; un emplâtre en taffetas noir collé au bas de l'oreille droite ne laisse aucun doute à cet égard. Aussi la fille du shériff tourne-t-elle ses attentions vers un conseiller jeune et galant qui lui parle d'assez près. Tout en l'écoutant elle a passé son anneau nuptial dans son mouchoir, qu'elle tient par les deux bouts et fait pirouetter d'une façon gaillarde. Cette jeune fille est pourvue de toute la santé que le vicomte n'a plus et M. le conseiller, qui la conseille évidemment, et qui se nomme *Silvertongue* (*langue d'argent*), ne perdra point son éloquence. Le germe du drame est là : cet épisode en est la première scène. Selon son habitude William en fait pressentir les péripéties par des emblèmes. Le salon est garni de tableaux dont les sujets sont lugubres : Saint Laurent sur le gril, Caïn et Abel, Prométhée, Hérode, Judith et Holopherne, Saint Sébastien, etc...

Tel est donc l'exposé de cette comi-tragédie; la vanité bourgeoise, le culte de l'or, la dépravation des sentiments naturels y sont nettement écrits. Voilà un mariage conclu sous d'aimables auspices, et des époux saintement assortis! Qu'attendre de ces unions si fréquentes alors? quelle influence exerçaient-elles sur la destinée, sur les mœurs du grand monde? Une des premières conséquences de ces accouplements de l'orgueil et de l'intérêt, c'est l'indifférence mutuelle des conjoints : l'amour n'a point frayé le chemin à l'amitié; de là l'absence d'égards, de sympathies, la négation des

devoirs réciproques; chacun vit pour soi. — Contemplez nos mariés dans leur somptueux appartement. Il est cinq heures du matin, les bougies s'éteignent, chacun s'est retiré : il ne reste plus au salon qu'un valet qui s'étire et bâille, que la jeune comtesse encore animée des ressouvenirs d'une nuit de fête et entourée de jeux de cartes; enfin que son mari livré à une prostration profonde. Squanderfields a passé la nuit dehors; son épée gît brisée sur le tapis, son chapeau trop lourd pour un front chauffé par la migraine est rejeté en arrière; il étend ses deux jambes harassées, sa lèvre est pendante; son œil terne et abruti se fixe sans voir. Le mari et la femme n'ont plus l'air de se connaître; chacun a sa vie séparée, sa pensée solitaire. Madame a son monde et ses joueurs, monsieur cherche ailleurs les distractions de l'orgie.

Ce dernier retourne tristement ses goussets vides, tandis qu'un petit chien arrache de la poche de l'habit débraillé les lambeaux d'un bonnet de femme. La comtesse étend ses membres fatigués, lorgne son seigneur et lui fait les cornes. Tous deux renvoient sans consentir à l'entendre un honnête intendant qui gagne la porte avec son livre de comptes, levant les yeux au ciel et gémissant d'un désordre impossible à réprimer.

Pour compléter le tableau, Hogarth a soin de mettre en relief le goût trivial, l'absence de sentiment du beau qui distinguent cette aristocratie de mauvais aloi. Le mobilier est lourd et fastueux, les tableaux ridicules, le chambranle de la cheminée chargé des plus sottes productions de l'art asiatique : de vilains magots, des poteries d'imitation, des statuettes informes, un buste antique dont la tête est moderne et le nez rajusté. Derrière on aperçoit un *Amour* dont l'arc est détendu, le carquois vide, et à qui il ne reste qu'une cornemuse et un mirliton. La pendule, au centre d'un buisson doré dans les rameaux duquel on voit nager des poissons, est surmontée d'un chat de porcelaine destiné à

miauler les heures; chef-d'œuvre d'un art grotesque. Il est dès lors facile de pressentir le sort de milord et de milady livrés, chacun pour soi, à la recherche des distractions. Squanderfields en a rencontré d'assez périlleuses, ainsi que le prouve la troisième estampe assez difficile à décrire et qui nous introduit chez un médecin, le docteur *La Pilule.*

Pendant que son mari subit ces disgrâces, lady Squanderfields marche de plaisir en plaisir : nous la retrouvons à sa toilette avant un bal, aux mains du coiffeur, entourée d'un cercle de parasites, et recevant du conseiller Silvertongue précédemment entrevu un rendez-vous pour la nuit suivante. Afin d'abréger les heures la comtesse s'est fait apporter un panier d'antiquités... modernes, achetées à quelque vente, et Carestini célèbre virtuose chante des romances au fond de la salle, accompagné sur la flûte par l'illustre Weidemann. Suivant l'usage du beau monde on jacasse, on rit, on disserte et l'on n'a cure d'écouter. Au bras du fauteuil de la comtesse est appendu un hochet d'argent garni de corail, à l'usage des nourrissons. Elle écoute un amant, elle est mère de famille, et à ses pieds repose un ignoble livre : *Le Sopha.*

Loin d'elle, la tête couverte de papillotes, maigre, assis comme il peut, le mari boit une infusion dans une petite tasse. Çà et là se groupent des figures burlesques : le parquet est couvert de lettres d'invitations à des parties de plaisir, d'emblèmes piquants; les murs, de tableaux assortis aux inclinations des maîtres du logis. Près de lady Squanderfields une peinture de *Noé dans l'ivresse*, et une autre d'*Io avec Jupiter* fournissent des allusions diaphanes. Au ciel du lit de la comtesse on voit une énorme fleur de lis, dont la signification confirme les médisances de l'auteur de *Candide* sur la société de ce temps-là. Notons que pour symboliser la même idée chez nous, au lieu de recourir à l'écussion de France on eût placé dans un cadre le por-

trait d'Amerigo Vespucci. Nos époux *à la mode* seraient trop heureux si leurs ennuis se bornaient à ces maux secrets; mais la morale enjouée de Molière ne suffit point à Hogarth; il pousse les choses plus avant.

Londres fourmillait alors de maisons équivoques dévolues aux dérèglements de toutes les classes, depuis le luxueux garni à l'usage des grands, jusqu'aux dortoirs publics ouverts à la classe plébéienne : femmes, enfants, vieillards des deux sexes y passaient la nuit pêle-mêle pour quelques pence. Entraînée à l'issue du bal dans un de ces repaires qu'on appelait des *bagni*, la comtesse de Squanderfields est surprise avec Silvertongue par son mari brusquement apparu, l'épée à la main. Le conseiller a dégaîné et blessé à mort Squanderfields qui chancelle pendant que le séducteur s'enfuit à demi-nu par la fenêtre. La jeune lady tombe à genoux et implore son pardon. La porte jetée bas laisse entrevoir les constables qui pénètrent dans la chambre précédés d'une lanterne, seule lumière répandue sur cette lugubre scène.

Devenue veuve la comtesse se retire dans la cité chez son père le shériff. C'est là que nous la retrouvons au moment où elle apprend que son complice vient d'être pendu comme assassin. A cette nouvelle, la malheureuse avale du laudanum et l'art des médecins échoue à la sauver. Tandis que la nourrice lui apporte son enfant et que le pauvre petit jette ses bras rachitiques au cou de sa mère expirante, le père de la comtesse, ce marchand avare qui l'a livrée en holocauste à des vanités bourgeoises, se tient à son côté, froid, impassible : il a saisi une des mains de sa fille unique, non par affection, mais pour lui retirer ses bagues.

En inspectant sur la table le dîner qui attendait la défunte, un œuf à la coque avec un verre de petite bière, on pressent le sort réservé chez son aïeul au petit comte orphelin, à ce malheureux héritier des cicatrices paternelles, qui a les jambes tordues par des ankyloses

et maintenues avec des bottines d'acier. La demeure du shériff offre les indices d'une avarice implacable : il n'aime, il ne soigne que lui; on le voit douillettement abrité de trois bons habits les uns sur les autres. Sa parcimonie ne trahit que mieux l'âpreté de l'orgueil qui lui fit acheter à si grand prix un gendre de la Chambre des lords.

Tel est en raccourci cette étrange et terrible contre-partie de notre *Bourgeois-Gentilhomme:* la donnée d'Hogarth est plus saisissante. On lui avait reproché de ne s'attaquer qu'à des scènes triviales sans s'élever au-dessus de la vie commune : ce voyage dans les hautes régions de la société, terrible pour elle, car chacun prétendait nommer les héros véritables du drame, ce roman en six tableaux complète le vaste frontispice de la vie contemporaine entrepris par Hogarth.

Blessés de cette âcre satire les nababs de Londres mirent peu d'empressement à se procurer les originaux du *Mariage à la mode.* L'auteur les fit vendre à l'encan et ils restèrent tous six à M. Lane de Hillingdon pour cent vingt guinées : les cadres seuls en avaient coûté vingt-quatre. Revendus pour neuf cent dix en 1792, ils furent achetés cinq ans après au prix de mille guinées par le banquier Angerstein, dont la collection a été acquise en 1824, quand le Parlement voulut former le noyau d'un musée public. C'est là l'origine de la *National-Gallery* dans Trafalgar-square, où l'on admire aujourd'hui les six belles toiles qui ont rendu populaire le sujet du *Mariage à la mode.*

IV

Dépérissement et mélancolie. — Dernière entrevue avec Johnson. — Pressentiments : *Tail-piece* ou *Finis*. — Mort de William Hogarth.

Le premier chagrin qui atteignit William, ce fut la mort de sa belle-mère : Judith Thornhill s'éteignit chez lui à Chiswick en 1757. Comme le temps n'avait pas affaibli la reconnaissance de l'artiste envers sa seconde mère, il fut touché de cette perte assez vivement pour que sa santé en fût ébranlée. Peu de temps après il commença à être sujet à des spasmes et à se plaindre de mouvements douloureux dans la poitrine. A partir de 1762 il cessa d'en parler et sa tendresse pour sa femme redoubla, en même temps que son humeur s'assombrit. Alarmée de ces dispositions Jane Hogarth les étudiait avec sollicitude : compagne intelligente et fidèle d'un mari qui durant une paisible union ne s'était piqué que de constance, Jane en prenant des années avait remplacé l'amour par des sentiments plus durables, et su conserver dans le cœur de William une place unique. Ce foyer n'était jamais resté solitaire; le peintre entouré de soins, soutenu par une sage influence, tenait lieu à Jane des enfants que le mariage lui avait refusés. Par sa nature il se prêtait à ces illusions ; car les hommes de génie gardent souvent la vivacité d'impressions, la candeur, l'insouciance du premier âge.

En 1764 Hogarth atteignait soixante-sept ans; la fille de Thornhill en comptait cinquante-cinq. Jeune encore parce qu'elle était douée d'une excellente constitution, bienveillante et enjouée, connaissant les hommes, gravement attachée aux amis d'Hogarth, elle servait de lien entre eux et lui et tempérait par sa grâce les relations parfois orageuses de ce cercle d'intimités.

On recherchait son mari pour elle, et Jane lui faisait honneur de l'agrément de sa maison.

Les longs démêlés de l'artiste avec la faction de Pitt et surtout avec le poëte Charles Churchill causèrent à Jane beaucoup de soucis. Chaque fois qu'une diatribe passait dans le *North-Briton*, la pauvre femme instruite des premières s'empressait de cacher la publication fatale; mais elle échouait toujours contre l'empressement indiscret de quelque ami, zélé colporteur de mauvaises nouvelles. Cet ami-là n'a jamais fait défaut à personne : les gens exposés aux disgrâces de la publicité réchauffent tous sous leur tunique un renard de cette espèce. Parfois Hogarth perdait l'appétit, le sommeil, devenait taciturne, malade sans cause apparente, et Jane se mettait en course pour découvrir dans les *Revues* ou les pamphlets de la semaine le principe occulte du mal. Interroger son mari, c'eût été un soin superflu; il ignorait, à l'entendre, il dédaignait tout; ces misères le laissaient indifférent. Il fallait avec lui feindre de ne rien savoir; car l'idée qu'on avait lu les attaques dirigées contre sa personne lui apportait une sorte de gêne et d'ombrageuse timidité. Qui n'a vu de ces lions mourants, livrés à de pareils supplices par le sabot d'un vil baudet de la publicité !

Sans s'expliquer sur l'état d'Hogarth, son médecin recommandait qu'on éloignât toute contrariété, tout sujet d'émotion. Au commencement de l'automne l'artiste tomba dans une prostration dont sa femme s'entretint avec Johnson. « Conseillez-moi, dit-elle, votre âme est forte, votre prudence est grande, votre raison persuade; plus d'une fois vous avez ranimé le courage de notre ami. La vogue de Reynolds l'a déconcerté, à tort suivant moi car ces deux talents ne sont point rivaux; puis Churchill avec ces libelles infâmes... Cher Samuel, Churchill nous le tuera ! »

L'austère écrivain réfléchit un moment et dit : « Il faut que je voie Hogarth et que je frappe un grand coup.

— Eh bien nous y penserons, il faudra choisir l'heure...

— Sur-le-champ ! »

Laissant Jane toute tremblante, l'écrivain se dirigea ver l'atelier de William. Dès que ce dernier l'aperçut il retourna vivement contre le mur une toile à laquelle il travaillait, et il tendit la main au visiteur de l'air d'un homme qui se console aisément d'être dérangé. Toutefois ses traits prirent un air inquiet quand il s'informa des nouvelles du jour. « Mauvaises, répondit Johnson en s'asseyant; l'honnête et gracieux Churchill est parti hier pour la France où il va faire une visite à Wilkes exilé. Qu'allons-nous devenir jusqu'à son retour? Qui nous insultera en vers et en prose? qui se chargera de fouetter notre vieux sang qui s'épaissit? Garrick partage mes regrets : consolons-nous tous ensemble.

— Vous en parlez à votre aise ; si comme moi chaque matin vous étiez persiflé, calomnié...

— Nous en avons persiflé bien d'autres! vous surtout, maître; mais je n'ai rien à vous envier. Auriez-vous négligé de lire le quatrième chant du *Revenant*, poëme de Churchill? Certes, je vous en voudrais fort ! C'est là que vous auriez vu votre ami Johnson écorché vif et bafoué rudement sous le titre de *M. Pomposo*... Le traitement infligé à Garrick dans la *Rosciade* n'est que roses et que miel au prix de ces strophes du *Revenant*.

— Cher et digne ami ! » répondit en soupirant William, qui lui serra la main.

« Plaisantez-vous ! repartit Samuel. L'autre soir dans une compagnie on me demanda si je comptais riposter : je levai les épaules. On me plaignit, je ris aux éclats; et comme on attendait au moins trois mots de réponse, voyant la société nombreuse et me rappelant que ce poëtereau m'avait reproché de l'emphase, je pris le ton le plus solennel et je prononçai très-gravement : Monsieur Churchill n'est qu'un sot !

— Il est affreux, il est horrible, s'écria William la

sueur au front, il est monstrueux de se voir immolé, conspué, traîné dans la fange par un coquin de cette espèce ! Qu'est-ce en effet que ce Churchill? Un escroc, un débauché qui a laissé sa femme dans la misère pour courir les brelans; un apostat, un relaps et pis encore! Ne l'a-t-on pas vu, curé de village et marchand de cidre, s'enfuir en faisant banqueroute? A Londres, ministre du culte et pédagogue, il dut s'esquiver à la suite de nouvelles friponneries. Puis il publie les rapsodies que vous savez, et les whigs n'ont pas craint de patronner ce fripon, cet ivrogne qui tranche du grand seigneur, ce tonneau plein de gin et d'abominations!

— Il faut pour ces sortes de métiers des gens qui n'aient plus rien à perdre...

— Et qui déshonorent le parti qu'ils servent! Ne voyez-vous pas que les whigs du jour, rivalisant d'ambition, d'avidité, de licence, de corruption avec le parti de la cour, ont cessé de représenter le peuple? Ne comprenez-vous pas que la cause nationale devait élire pour avocats des gens purs, des mains probes, des âmes austères, protestations vivantes contre les courtisans du pouvoir? Armé contre le vice, dévoué au peuple, j'ai rompu avec ce parti dont la doctrine est souple et mystique, dont le but avoué est la concussion, la tyrannie, la course aux emplois et aux honneurs lucratifs! *L'honneur*... ô grammairien! en avez-vous parlé? Avez-vous dit qu'une nation est dans la fange quand ce mot-là n'a plus d'usage qu'au pluriel? »

Johnson sourit tristement et secoua la tête sans répondre; il attendait que cet orage s'apaisât. « Oui, dans la fange! poursuivit Hogarth; quand le dérèglement passe pour du génie, la vénalité pour un talent et que les gens de bien sont livrés à la calomnie, aux risées de la foule, aux dédains du monde par des hommes tarés comme ce Churchill!

— Aimeriez-vous mieux qu'il fût honorable et digne de

créance? Daignez-vous devenir l'esclave d'un bohémien, et votre conscience est-elle si faiblement défendue que d'être réduite à capituler devant Wilkes et Churchill?

— Que voulez-vous dire?

— Qu'en les prenant au sérieux vous leur assurez la victoire. Vous seriez un homme sans vertu, sans philosophie et sans principes, si une piqûre de l'amour-propre vous mettait à l'agonie. La lutte n'est-elle plus votre élément? Avez-vous besoin d'adulateurs? N'aspirez-vous qu'à régner sans partage, et vous êtes-vous fait tribun pour devenir despote?

— Hélas! murmura William abattu, une main sur son cœur, je n'ai plus mes forces de vingt ans; la nature succombe...

— La nature, cher ami, n'a-t-elle pas des ressources pour tous les âges? A vingt ans elle combat; elle se résigne à soixante. C'est l'âge où l'on secoue les préjugés, où l'on juge froidement du prix de toute chose et de l'impuissance de la malice d'autrui. Il y a trente ans, vous en souvenez-vous? pleins d'ardeur, animés de nobles désirs, nous tracions l'un et l'autre le plan de notre carrière. Eh bien! nous avons tout accompli, sans dévier, sans mécompte. Notre gloire est hors d'atteinte : la conscience de notre valeur ne s'élève-t-elle pas devant nos cœurs comme un indestructible rempart? Ce long sentier de la vie vous l'avez franchi, bercé par les louanges, précédé de la renommée, porté sur un lit de fleurs. Je l'ai gravi, moi, sous le feu de la critique, au milieu des huées, des cris et en abattant des ronces. Cependant nous voici tous deux à peu près au même point : moi rencontrant des roses parmi les épines; vous quelques épines à vos rosiers. Continuons la route avec constance, confirmons notre valeur passée par une sérénité immuable, et sourions à Churchill qui nous bourdonne aux oreilles! En vérité cher Billy, je ne puis compatir à vos peines et je vous prise trop haut pour y croire. Travailler c'est vaincre; ralliez vos

amis, cherchez la distraction, rappelez cet esprit qui sommeille et rendez à votre aimable compagne le bonheur et la paix que vos soucis lui font perdre.

— C'est bien! dit Hogarth en lui serrant la main avec un sourire angélique; vous m'avez convaincu! »

Dès que Johnson se fut éloigné, William retombant assis appuya ses deux bras sur sa poitrine et pâlit beaucoup.

« Eh bien, mon ami, lui dit le soir sa femme en l'enveloppant d'un regard tendre, lumineux d'espérance; eh bien, vous avez vu Jonhson. Sa visite vous a fait plaisir?

— Elle m'a tué. »

Rien n'était plus vrai; car l'amertume, les susceptibilités, la mélancolie d'Hogarth tenaient à des causes contre lesquelles sa volonté n'avait plus de prise. A ses maux se joignait l'humiliation de se montrer, devant ses amis, faible, ridicule peut-être et inférieur à lui-même. A partir de ce moment il chercha la solitude, il évita même sa femme et se plongea avec une joie concentrée dans un tourbillon d'idées noires; fin dernière de la plupart des génies comiques. Il recevait encore quelques amis, retrouvant un peu de son ancien esprit de saillies en présence de beaucoup de monde. Dès qu'il s'égayait il reprenait appétit; mais sa femme s'inquiétait de le voir pour la première fois peu sensible à la contradiction et accommodant pour les idées qu'il ne partageait point. Un jour, en sortant de table il dit à Garrick : « Le premier tableau que je peindrai représentera *la fin de toutes choses.*

— Sera-t-il donc la fin de vos travaux? répondit un des assistants; la plus infatigable carrière arrive à son terme; mais...

— Certainement, interrompit l'artiste; c'est pourquoi, plus tôt je finirai et mieux ce sera. »

Hogarth se remit donc à l'ouvrage, passant des jours entiers dans la solitude et ne montrant qu'aux heures du repas son front taciturne. A quelque temps de là,

sa femme ayant pénétré dans son atelier où elle croyait le trouver reconnut qu'il venait d'en sortir; sur son chevalet une toile était placée, qu'elle contempla longuement et dont elle comprit peu à peu si bien la portée, que ses yeux se remplirent de larmes. Ce tableau, célèbre parce qu'il se rattache aux dernières pensées d'Hogarth dont il prophétisait la fin, est connu sous le titre de *Finis* ou *Tail-piece*. Dans cette étrange composition l'artiste s'était plongé dans le mysticisme emblématique des Allemands, fruit de la solitude et des préoccupations de la mort. Mais satirique jusqu'à la dernière heure, tout en cédant à l'aiguillon poignant de la nostalgie, il s'était raillé de lui-même et avait intitulé sa pittoresque rêverie : « PATHOS, *ou manière de tomber dans le genre sublime; dédié aux brocanteurs de tableaux noirs.* »

C'est devant cette amère bouffonnerie digne de l'imagination d'Albrecht Durer que Jane Thornhill demeura plus d'un quart d'heure en douloureuse contemplation. — Au milieu du tableau, dont Nichols nous a légué la description et dont j'ai fini par trouver la gravure, elle vit tout d'abord le *Temps*, abattu par le *Sommeil* au pied d'une colonne tronquée; le Temps qui jetant sa dernière bouffée de tabac vient de casser sa pipe contre sa faulx, brisée comme l'est sa clepsydre. De sa main droite s'échappe un testament par lequel il élit le *Chaos* pour héritier. L'acte est contresigné des *Parques*. Autour de lui gisent une bourse vide, une brosse émoussée, une couronne fracassée, une crosse de fusil, un arc détendu, une cloche fêlée, une bouteille cassée et une déclaration en faillite de la nature, scellée juridiquement. Près de la cloche est un portrait du *Temps*, qu'une bougie enflamme. Plus loin contre un chapiteau, gît une enseigne de cabaret représentant la *Fin du monde*.

Jane ne se méprit point à ces preuves parlantes des sinistres préoccupations de son mari. Il s'y était livré

avec une persistance, une fécondité d'invention, indices de l'état de son âme. C'étaient çà et là des cabanes croulant de vétusté, des arbres morts, des temples ruinés, des clochers avec des cadrans sans aiguilles, des vaisseaux abîmés dans les ondes... Le ciel même annonçait la consommation des âges : *Phébus* verse dans l'espace avec ses coursiers, et la lune éclipsée s'éteint. Dans toute la nature (ironie suprême et bizarre), de tous les ouvrages des hommes il n'est resté debout qu'une potence.

Tandis que mistress Jane étouffée par ses pressentiments essuyait des yeux obscurcis de larmes, Hogarth rentra dans l'atelier : en la voyant il jeta un faible cri, porta la main à son cœur, pâlit et chancela.

« Souffrez-vous, mon ami? dit-elle en le soutenant dans ses bras et en s'efforçant de sourire pour déguiser son trouble.

— Ce n'est rien, balbutia Hogarth qui détourna les yeux avec effort; pourquoi vous amuser à examiner des folies? C'est un caprice... une commande pour un lord atteint du spleen.

— O William! répondit-elle, vous m'êtes aussi cher que le jour où j'ai tout quitté pour vous suivre. Ma vie est en vous; mes pensées n'eurent jamais que vous pour objet, et je ne suis plus de moitié dans les vôtres! Est-ce une peine secrète, est-ce le souci de votre santé qui vous inspirent des songes aussi noirs? Ressentez-vous des craintes dont vous me refusez le partage? pensez-vous par une fausse compassion retirer votre main de la mienne, et dérober votre cœur aux consolations d'un cœur comme le mien! Parlez; rassurez-moi, regardez-moi... car nous ne pouvons pas vivre ainsi.

— Pourquoi vous affliger? repartit Billy avec douceur : il me serait si pénible de vous faire de la peine, que cette idée seule me cause une torture impossible à concevoir. Je suis las, ajouta-t-il; ma vigueur est abattue, ce tableau est le dernier que je peindrai. »

Il se redressa, vint à son chevalet, et plongeant son pinceau dans la couleur il ébaucha en deux coups, au bas de la toile, une palette brisée et s'écria dans un singulier délire : « *Finis!* ma carrière est terminée : tout est fini ! »

Peu de jours après il fallut le transporter à Londres dans sa maison de Leicester-Fields : c'était le 25 octobre. Le lendemain il reçut une lettre de Franklin, qu'il avait connu sept années auparavant en Angleterre : ces deux hommes s'étaient estimés et chéris tout d'abord. Cette lettre lui fit plaisir, il voulut se hâter d'y répondre; mais un mal subit l'obligea de se mettre au lit, où il fut pris d'un vomissement. Comme il se sentait suffoquer, il sonna avec tant de vigueur que le cordon lui tomba dans la main. Jane accourut assez tôt pour recueillir son dernier soupir. Hogarth était mort d'un anévrisme dont il étudiait depuis longtemps les progrès.

Ses restes furent transportés à Chiswick; il dort avec sa famille au pied d'une pyramide qui porte quatre inscriptions funéraires. La première est consacrée à l'artiste, la seconde à sa femme décédée vingt-cinq ans après, en 1789; la troisième à dame Judith Thornhill; la dernière à miss Anna Hogarth sœur du peintre, qui passa sa vie en province et voulut reposer à côté de son frère. Contre le soubassement du mausolée sont sculptés en bas-relief un masque comique, une couronne de laurier, une palette et le livre intitulé : *Analysis of the beauty* sur lequel on a gravé huit vers de Garrick, dont voici la traduction littérale :

« Adieu grand historien de l'espèce humaine
« Qui as atteint la perfection de l'art;
« Dont les peintures morales charment l'esprit
« Et, en passant par les yeux vont épurer le cœur.
« Si le génie t'enflamme, ô passant arrête-toi;
« Si la nature te touche, répands une larme!
« Si rien ne t'émeut va-t'en:
« Car la poussière vénérée d'Hogarth est ici. »

La mort de cet homme éminent mit fin aux polémiques dont il avait tant souffert. Agé de soixante-sept ans il disparaissait dans l'éclat de sa gloire; sa popularité se releva plus brillante que jamais. Il serait inutile d'ajouter ici ces périodes sonores qui communément résument avec pompe les études historiques du genre de la nôtre. Ce personnage vraiment original nous a tracé le tableau de son siècle, et fourni l'occasion de caractériser le talent des trois grands peintres de l'Angleterre, Thornhill, Reynolds, Hogarth.

Les funérailles attirèrent à Chiswick l'élite des intelligences, et la foule recueillie du peuple dont il s'était fait le peintre. Cependant on ne transporta point les restes de l'illustre artiste à Westminster dont les nefs sont encombrées d'acteurs, de poëteraux, de comédiennes, de caméléons politiques et de publicistes oubliés. Le clergé anglican, implacable depuis pour les cendres de lord Byron, garda rancune à la mémoire de William Hogarth. Cependant le révérend John Hoaldy, chapelain de la reine, prononça le discours d'adieu sur la tombe de son ami : pour la première fois Hogarth fit couler des larmes.

Au retour de la cérémonie Samuël Johnson dit à Garrick : « Que l'homme est faible ! combien sa vue est courte et qu'il est insensé de livrer son âme à des soucis d'un jour ! Notre ami s'est laissé abattre par les attaques d'un Churchill, et l'ennemi qui abrége des jours aussi précieux n'en a pas vu le terme. Avant même que William Hogarth ne mourût de Churchill, le poëte Charles Churchill avait rendu le dernier soupir en arrivant à Boulogne... »

FIN

TABLES

LES ANGLAIS CHEZ EUX

LONDRES AU SIÈCLE PASSÉ

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

3439. Paris. — Impr. Arnous de Rivière et Cᵉ, rue Racine, 26.

[illegible]

